






600031664Q

HISTOIRE

D'ALSACE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS

PAR

X. BOYER,

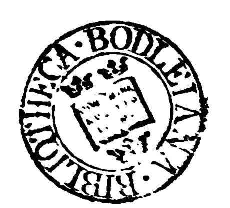
Conseiller à la Cour impériale de Colmar.



VEUVE BERGER-LEVRAULT ET FILS, LIBRAIRES.

PARIS, RUE DES SAINTS-PÈRES, 8. | **STRASBOURG,** RUE DES JUIFS, 33.

1855.



Strasbourg, imprimerie de Veuve Berger-Levrault.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

SUR

L'HISTOIRE D'ALSACE.

Ruinæ hominibus doctrinæ....

HÉRODOTE, liv. I, chap. 207, traduction.

Une histoire d'Alsace! l'intérêt de cette histoire ne se renferme pas dans les limites étroites de la province; il franchit les Vosges, le Rhin et le Jura; il se rattache aux sources mêmes de la nationalité française et allemande, aux luttes, aux alliances, à toutes les gloires des deux plus grands peuples du monde. Quelles destinées, en effet, que celles de l'Alsace, de cette fille des Celtes, qui, après tant de vicissitudes et de siècles, n'a fait, en redevenant française, que se rappeler son berceau et revenir à sa mère! Quelle histoire que celle de cette province, la plus belle des Gaules, d'après César, l'une des plus belles de l'univers, d'après Strabon, et qui, par la richesse même de son sol et son heureuse situation sur le Rhin, a tenté tous les conquérants, toutes les invasions; vaste champ de bataille, où se mêlent les noms de César, d'Arioviste, de Constantin, de Clovis, de Rodolphe de Habsbourg, de Louis XIV; magnifique bazar où sont

venus se confondre toutes les merveilles, toutes les grandeurs, tous les souvenirs de la Gaule, de l'ancienne Rome et de la Germanie; où l'on rencontre la pierre druidique à côté de l'église gothique, le château du moyen âge non loin du mur païen, la croix du Christ sur le temple renversé de Mars ou d'Hercule, et sur les ruines de la féodalité les insignes de la ville libre!

Quels souvenirs se pressent, quels trophées s'accumulent sur ce coin de terre! Dans ces plaines, presque à la même place, où Turenne a triomphé deux fois des Impériaux, bien des siècles auparavant, Julien, puis Gratien avaient triomphé des Alemans: les champs de bataille de Turckheim et d'Entzheim ne sont pas loin des champs de bataille d'Argentorat, d'Argentouaria et peut-être même de Tolbiac! Ils ne sont pas loin non plus des lieux où, aux jours de nos revers, quelques nobles débris de la grande armée ont versé, une fois de plus, leur sang pour l'indépendance de la patrie. Partout des noms fameux: ici a séjourné Auguste, là Clovis, là Dagobert, là Charlemagne, là Charles-Quint, là Napoléon. De ce côté, une triste célébrité, *le champ du mensonge*, où Louis le Débonnaire fut trahi par ses fils; de cet autre côté, deux de ces enfants ingrats et parjures se liguèrent contre le troisième, et prononcèrent, en langue romane et tudesque, un serment célèbre. Ici, les Suèves, les Vandales, les Burgundes franchirent le Rhin; là, les Huns d'Attila, plus loin les Suédois de Gustave-Adolphe. Ici, sur les rives de l'Ill, le souvenir d'une bien autre conquête, celle de la vérité sur l'erreur, de la civilisation sur la barbarie, de l'Évangile sur le paganisme; vous êtes en face du tombeau de l'un des premiers apôtres des Gaules, de S. Materne.

Voyez au pied de cette montagne, surmontée de trois tours en ruines, ce château à moitié écroulé et bientôt couvert par une chétive masure: c'est de là que sont sorties les puissantes maisons de Lorraine, d'Autriche et peut-être de France, la mère au moins de cette race illustre de nos rois, qui commence à Hugues-Capet et se prolonge, en passant par Philippe-Auguste, S. Louis, Charles VII, Louis XII, François Ier, Henri IV et Louis-le-Grand, jusqu'aux exilés de Frohsdorf et de Claremont.

Quelle est au sommet de l'*Altitona*, de cette montagne dont le nom rappelle la foudre, cette modeste chapelle, qui porte le signe du salut

jusqu'au ciel et semble s'élever au-dessus des restes gigantesques d'un *mur païen* et d'une voie romaine, comme une pensée consolante et chrétienne, au-dessus des ruines du paganisme? C'est le dernier vœu de S.te Odile; c'est là que repose, à côté de la tombe d'Étichon et de Berswinde, leur glorieuse fille, digne de ce sang illustre qui remonte à Clovis.

Devant telle petite république alsacienne, aujourd'hui la capitale de l'industrie, vinrent échouer toutes les forces de Charles-le-Téméraire; dans telle autre petite mais courageuse cité, la tête du plus odieux de ses lieutenants tomba sous la hache du bourreau, et le puissant duc de Bourgogne retrouva encore les Alsaciens parmi ses vainqueurs de Grandson, de Morat et de Nancy. Ici, les triomphes de la liberté communale, l'alliance des villes-libres, leurs combats, leurs héros; là, les derniers souvenirs de massacres et de sanglantes représailles, terribles et malheureusement inutiles enseignements! un ossuaire, dernière expression de la jacquerie allemande, de la guerre des paysans!

Guerre de cité à cité, de nation à nation, partout le patriotisme alsacien eut de glorieux représentants, de nobles défenseurs, et les héros, les preux des croisades, les triomphateurs de Marckfeld, de Sempach, de S. Jacques, de Hausbergen, de la ligue de Souabe, sont enfants de la même patrie que les vainqueurs d'Héliolopolis, de Valmy, de Dantzick et d'Austerlitz! En tout temps, en tous lieux, dans la paix comme dans la guerre, l'Alsace fut grande et glorieuse; elle fut toujours le pays aux grandes choses, aux grands hommes; les sciences y eurent leurs temples comme la gloire, et la liberté aussi est innée sur cette terre allodiale et franche de l'Alsace. Avec les Francs, nous eûmes les grandes assemblées et la première image de ce gouvernement si vanté et pourtant, d'après l'expression pittoresque de Montesquieu, *trouvé dans les bois;* avec les Romains, non-seulement ces lois immortelles, qui resteront la raison écrite, mais aussi le germe du municipe et de la liberté communale, dont le développement, sur nos bords, est dû au patriotisme de nos ancêtres et à la prudente politique de la domination allemande; avec les Français, les splendeurs du siècle de Louis XIV, et, plus tard, l'échange de privilèges bien précieux, de franchises bien chères, contre le triomphe

de la liberté commune et les victoires de la révolution...... Ah! eussions-nous pu ne pas en avoir les horreurs et passer, sans cette cruelle transition, aux grandeurs de l'empire! Dans ces récits de l'histoire contemporaine, nous aurons le courage de nommer, mais toujours pièces en mains, et si nous sommes parfois obligé de rougir, pour notre pays, de bien de faits et de bien des hommes, de monstres, dont les plus affreux, disons-le de suite, n'étaient pas nés sur notre sol, nous nous en consolerons en suivant les enfants de l'Alsace aux frontières, aux lignes de Wissembourg, à Kehl, en face du Vieux-Brisach, partout où le territoire français fut menacé; puis, enfin, dans ces armées de géants qui ont été, sur les pas du grand homme, planter l'étendard de la France aux Pyramides et au front de toutes les capitales de l'Europe.

Ce sont là quelques traits pris au hasard dans les annales si glorieuses de notre province. Comment ne pas s'étonner qu'une histoire pareille n'ait point encore trouvé d'historien? Nous nous trompons : Une fois, il y a plus d'un siècle, sur l'ordre d'un roi, parut une histoire d'Alsace. Mais, peut-on décorer de ce nom ces annales, moitié mystiques, moitié doctrinales, toujours incomplètes, dues à la plume du révérend père Laguille? et cependant son livre est encore ce que nous avons de mieux en français sur le passé de notre province.

Après, comme avant cet écrivain, que trouvons-nous? Le prêteur royal, Ulric Obrecht, l'avait devancé dans la carrière; mais l'ouvrage de cet historien n'est pas à la portée de tous; il est écrit en latin, et d'ailleurs, malheureusement pour la science, il est resté inachevé. M. Strobel, a tenté, de notre temps, de vulgariser l'histoire de notre pays. Il ne nous appartient pas d'apprécier cette œuvre d'un contemporain; mais, tout en rendant un public hommage aux excellentes intentions de l'auteur, il doit être permis de manifester un regret, celui qu'il ait écrit en langue allemande.

M. Aufschlager n'est pas tombé dans ce défaut, pas plus que l'auteur d'un excellent petit résumé de notre histoire, M. le chanoine Hunckler, ou du moins ils ont pris la peine de se traduire eux-mêmes; mais si ces deux écrivains, trop modestes, ont le mérite qu'ils ont ambitionné, le mérite du *précis* et du *résumé*, ils en ont aussi le vice inhérent, les lacunes, le superficiel, l'incomplet.

L'Alsatia illustrata et *l'Alsatia diplomatica* de Schœpflin sont certes deux mines inépuisables pour tous ceux qui voudront scruter et transmettre aux âges à venir l'histoire de notre province; mais ces ouvrages précieux sont des matériaux pour l'histoire et non l'histoire elle-même : ils n'offriront jamais ni le charme, ni l'utilité d'un récit suivi, animé, dont toutes les phases, tous les détails s'enchaînent dans un cadre unique et viennent joindre à l'intérêt de la science, l'intérêt, bien autrement attachant, de l'action et du drame. Schœpflin a composé des morceaux détachés, des fragments historiques; mais il n'a pas voulu (certes la volonté seule lui a manqué) les fondre, les coordonner en un corps d'histoire. Ce sont des perles abruptes, des diamants ébauchés, que la main de l'artiste ou du lapidaire n'a pas encore polis, enchâssés et réunis en couronne. Il faut ajouter que ces trésors d'érudition resteront toujours une lettre morte pour la majorité du public, car Schœpflin a cédé, lui aussi, à la mode des érudits de son temps; il a écrit en latin, et, comme pour achever la difficulté, il a eu la malheureuse idée de latiniser même les noms des villes, des lieux et des personnages. Sans doute, ce docte historiographe a eu des interprètes dans notre langue. Un savant avocat, M. Chauffour l'aîné, dont la mémoire est chère parmi nous, a entrepris et mené à bonne fin la partie la plus importante de cette œuvre difficile; M. Ravenèz, de nos jours, avec un style à la hauteur de son sujet, a refait, complété cette traduction; il l'a enrichie de notes précieuses, et son ouvrage, nous nous plaisons à le reconnaître, est un véritable service rendu au pays. Mais, quelque fidèle que puisse être une traduction, elle ne remplacera jamais l'original. On lira avec fruit, sans doute, les interprètes de Schœpflin; mais, quand on voudra bien connaître l'ouvrage de cet érudit, il faudra néanmoins recourir au texte, et ici se retrouvera l'impossibilité pour tous ceux qui ne sont pas initiés au latin. Puis, la science historique a fait bien des progrès, bien des découvertes, depuis Schœpflin, et, dans la voie où elle est entrée, sur les pas des Thierry, des Guizot, des Chateaubriand, des Cuvier, des Klaproth, des Mérian, des Adelung, des Dieffenbach, des Grimm, des Niebuhr, des Humboldt, et, plus particulièrement en Alsace, des Golbéry, des Schweighæuser, elle en fera encore. L'antiquité a été fouillée de nouveau et à fond; l'histoire des Gaulois et des Germains a été exhumée de la poussière;

ce qui est à la gloire de chacune d'elles et nous ne cacherons pas ce qui peut défigurer le tableau. Quand nous en viendrons à nos luttes civiles et religieuses, nous aurons encore le courage de la vérité; nous laisserons parler les faits. «On est las, dit l'un des premiers historiens «de notre époque, on est las de voir l'histoire, comme un sophiste «docile et gagé, se prêter à toutes les preuves que chacun en veut «tirer. Ce qu'on attend d'elle, ce sont des faits.» *Scribitur non ad probandum sed ad narrandum.*

~~~~~~
~~~~~~

CHAPITRE PREMIER.

Une tradition alsacienne.

> La géologie peut véritablement s'appeler la science des antiquités de la nature.
> (WISEMAN, *Discours sur les rapports entre la science et la religion révélée*, p. 185.)

Il est une histoire plus ancienne que l'art d'écrire, aussi ancienne que la parole elle-même; c'est la tradition. Cette histoire là, pour n'être pas gravée sur la pierre ou l'airain des monuments, n'en mérite pas moins nos respects. Profondément empreinte dans la mémoire des hommes, elle a pour organe le peuple, pour témoins les siècles, pour authenticité son existence même : c'est la voix lointaine des aïeux, le dernier écho du passé. Simple et naïve comme l'enfance, comme elle, crédule et amante du merveilleux, l'on sent, en l'écoutant, qu'elle a puisé ses premières inspirations dans la nature; souvent même elle en a toute la grandeur et la poésie. Qu'elle emprunte le voile mystérieux de l'allégorie ou la forme plus douteuse de la fable, elle récèle, presque toujours, dans son sein un enseignement utile, un fait certain, une vérité précieuse. Il appartient à l'historien de dégager de son enveloppe abrupte et grossière ce diamant, et laborieux lapidaire, d'en faire jaillir les étincelles et la lumière.

Chaque peuple a sa tradition; l'Alsace a aussi la sienne, et cette tradition n'est certes ni la moins poétique, ni la moins imposante. S'il faut en croire un de ces vieux récits répétés d'âge en âge, sur les deux rives du Rhin, non-seulement l'Alsace, mais tout cet immense et magnifique bassin si majestueusement encadré dans une enceinte de granit, par les Alpes, le Jura, les Vosges et les monts de la Forêt-Noire, jusqu'au-dessous de Bingen, n'auraient été, dans le principe, qu'un vaste lac, une mer intérieure. L'imagination de nos pères ne s'est pas arrêtée là: elle s'est plu dans ses créations audacieuses et fantastiques à peupler les sommets de ces montagnes, transformées en côtes et en îles, d'une

race d'hommes privilégiés, fils des dieux sans doute, hardis navigateurs, se disputant, sous le plus beau ciel de l'univers, l'empire de cette autre Méditerranée.

«Interrogez, dit l'auteur d'une gracieuse notice sur l'*Alsace fabuleuse*[1], les montagnards voisins du Tænnickel, près de Ribeauvillé, ceux des environs de Barr et du pays de Dabo; les habitants de Gueberschwihr, de Pfaffenheim, du Schauenberg, ajoute M. de Golbéry[2], ils n'hésiteront pas à vous raconter, avec toute la naïveté et tout le sérieux de la bonne foi, qu'il existe encore à tel rocher de *grands anneaux de fer,* auxquels les navigateurs du vieux monde attachaient les cables de leurs vaisseaux; ils vous indiqueront d'une main assurée tel enfoncement des Vosges qui leur servait de port, tel plateau élevé où ils avaient l'entrepôt de leurs marchandises ou de leurs armes.

«Transportez-vous sur la rive droite du Rhin, vous recueillerez les mêmes récits. Écoutez les paysans du Brisgau, ceux notamment qui se trouvent dans le voisinage de *Kukuks-Bad,* entre les villages de Bollsweyl et de Kirchhofen, eux aussi vous parleront d'*énormes anneaux de fer,* fixés aux rochers et servant à retenir les esquifs de ces premiers nautonniers.»

Ils vous raconteront même par quel prodige cet état de choses, prodige lui-même, a cessé; ils vous diront qu'un de ces hommes primitifs, à la taille gigantesque, à la force surhumaine, vaincu cependant et fait prisonnier, aurait offert, pour racheter sa liberté et sa vie, de délivrer la vallée de l'eau qui la couvrait et de la convertir en l'un des plus beaux pays du monde. Il aurait tenu parole: se plaçant à l'extrémité la plus septentrionale du lac, au milieu des énormes rochers qui le fermaient de ce côté, premier certes de tous les Hercules, il aurait, par la seule force de ses bras, fait céder deux montagnes, séparé deux autres Abyla et Calpé, et, à travers leurs entrailles béantes, ouvert un large passage à cette vaste mer. Les eaux se précipitant par cette issue, se seraient peu à peu retirées de la plaine, et enfin, le Rhin, jusque là courant ignoré sous cette masse liquide, aurait apparu à la lumière.

1. Voir dans la *Revue d'Alsace*, 2.e livraison de 1851, *Les temps fabuleux de l'Alsace, d'après la tradition populaire*, par M. Auguste Stœber, p. 51 et 52.

2. *Coup d'œil rapide sur l'histoire et les antiquités du département du Haut-Rhin*, par M de Golbéry; extrait de la *Statistique du Haut-Rhin*, p. 313.

Ainsi serait sortie des flots, comme la déesse de la beauté, notre superbe Alsace et ces contrées, non moins enchanteresses, qui s'appellent, aujourd'hui, le pays de Bade et le Palatinat.

En dépouillant ces récits de ce qu'ils ont de merveilleux et d'incroyable, en faisant disparaître cette race d'hommes surnaturelle, leurs vaisseaux, leur commerce, leurs luttes, leurs combats, en réduisant leur Hercule à ce que furent tous les Hercules, la personnification du génie d'un peuple, que reste-t-il? le souvenir d'une inondation générale qui a englouti tout ce qui avait vie dans notre pays, comme dans le reste du monde, un souvenir enfin *du déluge.*

Or, ici, une science exacte et positive, la plus incrédule des sciences, la géologie, semble venir en aide à la tradition[1]. Aujourd'hui, en effet, il n'est plus permis de douter que, non pas un simple lac, mais la mer elle-même, a couvert notre sol. Des bancs entiers de détritus et de coquillages marins ont été découverts en Alsace. Un homme de génie, que nous pouvons à bon droit appeler notre compatriote, car lui aussi est fils de l'antique Séquanie, l'illustre Cuvier, a redemandé à notre terre ses secrets et retrouvé dans ses profondeurs les témoins de cette nature primitive et antédiluvienne[2]; il a mis à nu des ossements ensevelis depuis cinq à six mille ans; il a rapproché ces débris et recomposé tout un règne animal disparu; il a fait surgir des couches les plus profondes les membres épars ou entassés d'uue population zoologique, qui manque complétement de nos jours, et dont les caractères ne pourraient trouver quelques points de comparaison que dans un autre hémisphère, des espèces gigantesques et phénoménales, que nous appelerions monstrueuses et qui semblent presque réaliser les créations fantastiques et fabuleuses de l'antique Orient, des êtres tellement inconnus et inouïs, qu'il a été obligé, en les rendant à la science, de leur créer jusqu'à des noms, du reste aussi extraordinaires que les sujets eux-mêmes : des *palæothériums*, des *lophiodons*[3], des *anaplothériums*, des *antraco-*

1. Voir W. Buckland, *Die Urwelt und ihre Wunder*, traduit de l'anglais par G. P. Schimper, conservateur du Musée d'histoire naturelle de Strasbourg. Stuttgart, 1838, p. 355 et suiv.

2. *Discours sur les révolutions de la surface du globe*, servant de préface à l'ouvrage intitulé : *Recherches sur les ossements fossiles*, par George Cuvier, t. I.er, 4.e édition. Paris, 1834. Voir pages 375 à 388.

3. Les *Lophiodons* se rapprochent plus encore que les *Palæothériums* des Tapirs. Il en a été trouvé deux en Alsace, près de Bischwiller. Voir page 378.

thériums, des *chéropotames*, des *adapis*, quadrupèdes plus ou moins immenses, terrestres ou amphibies, qui tiennent du *tapir*, du *rhinocéros*, du *chameau*, de l'*hippopotame*, qui même quelquefois semblent, par leur structure complexe et anormale, avoir réuni en eux les caractères de deux ou de trois de ces espèces en même temps, ou, plus encore, avoir emprunté quelque chose à la nature humaine[1]. Parlerons-nous de ces autres types tellement épouvantables par leurs dimensions et par leurs formes, qu'ils paraissent avoir été incompatibles avec la coexistence de l'homme, du *megalosaurus*, long de vingt à vingt-cinq mètres; de l'*ichtyosaurus*, qui a présenté, lors de sa découverte, de telles anomalies, que l'on se refusait à croire que ses membres appartinssent au même animal; du *plésiosaurus*, le plus inimaginable de tous ces êtres; enfin de l'informe et immense *ptérodactyle*, moitié reptile, moitie oiseau, au corps couvert d'écailles et au bec armé de dents aiguës? Des ossements de quelques-uns de ces monstres, produits d'une création en travail et à peine sortie du chaos, ont été exhumés des entrailles de notre sol. Les musées des villes du Rhin se sont enrichis de ces trésors géologiques et renferment en outre des débris de squelettes de *rhinocéros*, de *tapirs*, d'une espèce de *chats*, dont la taille dépasse celle des tigres et des lions de l'Asie et de l'Afrique, des *dents d'éléphants*, ainsi qu'une grande quantité de poissons, de crustacés ou d'autres produits marins, des empreintes aussi de palmiers et d'autres plantes méridionales ou maritimes.[2]

En Alsace, comme dans tous les terrains qui récèlent des fossiles, plus on pénètre dans les profondeurs de la terre, plus les êtres que l'on y découvre s'éloignent des espèces existantes ou connues sur notre

1. L'*Anaplothérium*. Ce genre extraordinaire, dit Cuvier, ne peut se comparer à rien dans la nature vivante. Il a des pieds à deux doigts, dont les métacarpes et les métatarses demeurent distincts et ne se soudent pas en canons comme ceux des ruminants, et les dents en série continue et que n'interrompt aucune lacune. *L'homme seul a des dents ainsi contiguës.* Le genre antrocothérium est à peu près intermédiaire entre les palæothériums, les anaplothériums et les cochons. On en trouve en Alsace et dans le Vélay. Page 381.

2. Voir : *Uebersicht der Petrefacten der beiden Rhein-Departemente*, par Voltz, dans le supplément à la *Description de l'Alsace* de Fréderic Aufschlager; Strasbourg, 1828, p. 56 et suiv,, cité par M. Aug. Stœber. Voir, sur ces fossiles gigantesques, Wiseman, *Discours sur les rapports entre la science et la religion révélée*, p. 203 à 206; traduit et publié par M. de Genoude, 3.e édit. Paris, 1842.

globe; plus, au contraire, on remonte vers la surface, et plus aussi les espèces se rapprochent des nôtres. On dirait que différentes créations successives sont ensevelies et dorment, chronologiquement classées, dans ces catacombes de la nature. Là aussi le passé a son échelle, sa gradation, et le merveilleux grandit à mesure qu'il s'éloigne de nous.

C'est en présence de ces témoins muets, mais éloquents, de ces preuves matérielles et irrécusables du déluge, que Cuvier a écrit, comme conclusion à toutes ses découvertes, ces paroles qui resteront comme la plus énergique, la plus irréfragable condamnation du philosophisme incrédule et railleur du dix-huitième siècle : «Je pense donc «avec Deluc et Dolomieu, que s'il y a quelque chose de constaté en «géologie, c'est que la surface de notre globe a été victime d'une «grande et subite révolution, dont la date ne peut remonter beaucoup «au delà de cinq à six mille ans; que cette révolution a enfoncé et fait «disparaître les pays qu'habitaient auparavant les hommes et les espèces «des animaux aujourd'hui les plus connus; qu'elle a, au contraire, mis «à sec le fond de la dernière mer, et en a formé les pays aujourd'hui «habités; que c'est depuis cette révolution que le petit nombre des «individus épargnés par elle se sont répandus et propagés sur les ter«rains nouvellement mis à sec, et par conséquent, que c'est depuis «cette époque seulement que nos sociétés ont repris une marche pro«gressive; qu'elles ont formé des établissements, élevé des monuments, «recueilli des faits naturels et combiné des systèmes scientifiques.

«Mais ces pays aujourd'hui habités et que la dernière révolution a «mis à sec, ajoute le célèbre géologue, avaient déjà été habités aupa«ravant, sinon par des hommes, du moins par des animaux terrestres; «par conséquent, une révolution précédente, au moins, les avait mis «sous les eaux, et si l'on peut en juger par les différents ordres d'ani«maux dont on y trouve les dépouilles, ils avaient peut-être subi jus«qu'à deux ou trois irruptions de la mer.[1]»

Deux à trois déluges!... Que les âmes pieuses et fidèles ne s'alarment pas trop. Sans doute, Cuvier, en écrivant ces lignes, n'avait pas précisément pour but d'ajouter une preuve à l'irrécusable véracité des saintes Écritures; mais ce but, il l'a atteint sans le chercher; telle est l'effet de la science réellement digne de ce nom : quel que soit son

1. G. Cuvier, *Discours sur les révolutions du globe*, t. I.er, p. 345 et 346.

point de départ, elle arrive toujours à la vérité. Cette supposition de plusieurs déluges ou révolutions successives, dont le dernier seul eût été universel, n'est pas inconciliable avec les données de la Genèse; elle en ressort même textuellement. Il est dit expressément dans la Genèse que, «lors de la formation du globe, tous les éléments étaient « dans le chaos.» Or, jusqu'à ce que ces éléments se fussent combinés pour former l'arrangement actuel des choses, il a pu, il a dû s'écouler une durée indéfinie, avec des intervalles de repos et de tranquillité pendant lesquels cessait le désordre des éléments. Toutes les anciennes cosmogonies conservent la tradition d'une période de révolutions successives, pendant lesquelles la terre fut détruite et renouvelée. C'est le temps sans bornes des Assyriens. Mais ce qui est plus important sur ce point, c'est l'opinion des premiers Pères de l'Église, qui paraissent avoir eu ces notions; car S. Grégoire de Naziance suppose une période indéfinie entre la création et la première organisation des choses; S. Basile, S. Césaire et Origène sont encore plus explicites, et des géologues modernes ont soutenu cette même thèse. L'existence de cette période indéfinie à l'origine des choses sert à expliquer la présence des fossiles gigantesques dans les plus profondes entrailles de la terre [1]. Voilà ce que nous apprend un évêque, non moins célèbre par sa science que par sa piété, digne interprète des saintes Écritures et des Pères de l'Église, l'illustre Wiseman. [2]

Un écrivain, dont la première production est appelée à faire, et a déjà fait, dans le monde savant, une vive impression, M. Eusèbe-François de Salles, s'exprime dans le même sens : «La géologie, dit-il, « est venue leur apprendre (aux naturalistes) que Dieu avait employé à « ses fins, les forces de la nature autant que la matière. Ces forces sont « patientes; elles ont modifié le globe à plusieurs reprises depuis que la « création le livre à leur empire. Quand l'homme parut sur la terre, « deux mondes d'êtres animés s'y étaient déjà succédé. » [3]

Ce qui précède servira peut-être aussi à jeter quelque lumière sur un phénomène, qui frappera tous ceux qui s'occuperont des décou-

1. Introduction analytique, p. XIII. *Discours sur les rapports entre la science et la religion révélée*, par Nicolas Wiseman; p. 185 à 216.

2. Wiseman, même ouvrage, p. 206, 245 et suiv.

3. *Histoire générale des races humaines*, p. 25, 1.re édition, Paris, 1849.

vertes faites dans notre sol : ici, comme partout ailleurs, l'homme seul manque à l'exhumation de cette nature pétrifiée dans le limon des déluges. Qu'est-il devenu ? l'homme fossile n'a été retrouvé nulle part. Le champ des conjectures est ouvert ; les savants ont, tour à tour, payé leur tribut de suppositions et d'hypothèses à cet insoluble problème.

Nous avons semblé nous éloigner de notre tradition populaire ; nous n'en sommes pas sortis. Que serait, en effet, dans l'opinion de Cuvier et des savants que nous venons de citer, cette terre d'Alsace, si fertile en fossiles et en produits marins ? un ancien lit de la mer. La tradition dit-elle autre chose ?

Cette supposition en a autorisé une autre, non moins audacieuse, et peut-être non moins fondée : Qui sait si le nom d'Alsace n'est pas lui-même l'expression du premier état de notre contrée, *Alt-Sée*, ancien lac, ancienne mer ? ou *All-Sée*, tout lac, tout mer.

Mais laissons errer l'imagination du poëte sur les ondes de cette mer diluvienne ou antédiluvienne, et hâtons-nous d'aborder le terrain, moins mobile et plus certain de l'histoire écrite.

La tradition elle-même ne dit pas quel peuple a le premier habité, fécondé cette terre sauvée des eaux, cette nouvelle terre promise ; un silence de plusieurs siècles succède à ce dernier retentissement du passé, et l'histoire ne reprend la voix que bien des siècles plus tard, pour nous montrer sur cette terre, sous le nom de Séquaniens, Médiomatriciens et Rauraques, des Gaulois, et amener parmi eux leur vainqueur, le fameux Jules-César.

Cherchons à combler un coin de cette immense lacune, et à retrouver, sinon les habitants primitifs de nos contrées, au moins ceux qui leur ont donné la plus vieille de leurs dénominations, celle de Séquanie, Médiomatricie et Rauracie, sinon l'origine première, au moins l'origine secondaire de notre pays.

CHAPITRE II.

Origines alsaciennes.

> L'étude de l'origine des peuples est nécessaire à l'intelligence de leur histoire, car les événements de la vie des nations sont bien souvent une énigme dont le mot, oublié des enfants, ne se retrouve plus que dans le berceau de leurs pères.
>
> (AMÉDÉE THIERRY, Introduction à l'histoire des Gaulois, p. VIII.)

Aussi loin qu'il est possible de remonter dans l'histoire des peuples, la Gaule proprement dite n'a reconnu, du côté de la Germanie, d'autres limites, que celles indiquées par la nature elle-même, le Rhin. De toute antiquité donc, la région, que nous appelons Alsace, a été gauloise. Mais un fleuve est une faible barrière contre les invasions, quand surtout les biens ne sont pas également répartis sur les deux rives, et que la civilisation est d'un côté, la barbarie de l'autre. Or, les premières lueurs de la civilisation ont brillé aux confins de la Gaule, bien des siècles avant d'éclairer les premières marches de la Germanie. Les barbares étaient encore au delà du Rhin, que, depuis longtemps, en deçà, il n'y avait plus que des demi-barbares, d'après l'expression dédaigneuse mais caractéristique des Romains.

Aussi, que voit-on dans ces premiers âges? l'irruption armée, ou l'émigration successive, amener sur nos bords les habitants des bords opposés, jaloux de partager la fertilité de notre sol et les premiers bienfaits de la civilisation. L'histoire de ces invasions toujours renaissantes et des luttes dont elles furent la cause, est l'histoire de notre pays avant la conquête des Romains: elle le fut encore après, jusqu'au jour où les Germains, sous le nom de Francs, fermèrent la barrière après eux, et ne firent plus qu'un peuple avec les Gaulois.

Deux éléments principaux donc doivent se rencontrer sur notre sol: l'élément gaulois et l'élément germanique, et c'est, en effet, ce que l'on retrouve dans nos mœurs, dans nos usages, dans notre langue, dans notre caractère physique et moral, et jusque dans la configuration de

nos traits. En ajoutant à ces deux nationalités quelque chose de la nationalité romaine, nous aurons un portrait fidèle et complet des races dont le sang coule dans nos veines.

Pour nous rendre un compte véritable de nos origines, jetons donc un coup d'œil rapide sur celles de ces trois grands peuples, les Gaulois, les Germains et les Romains; remontons à leurs sources pour savoir d'où nous sortons.

De toutes les provinces de la Gaule, l'Alsace, par sa position avancée sur le Rhin, a dû être la dernière romaine, la première germaine; les deux types principaux doivent donc être gaulois et germain, et même, l'occupation germaine ayant été la plus longue, ce dernier élément doit l'emporter sur les deux autres. Mais le sol et le fond de la nation sont gaulois; c'est une déesse à la figure germaine, dont le cœur est resté gaulois.

Quel peuple que le peuple gaulois! « Aucune des races de notre Occident, a dit un des historiens modernes qui ont jeté le plus de lumière sur nos origines[1], n'a rempli une carrière plus agitée et plus brillante. Les courses de celle-ci embrassent l'Europe, l'Asie et l'Afrique; son nom est inscrit avec terreur dans les annales de presque tous les peuples. Elle brûle Rome, elle enlève la Macédoine aux vieilles phalanges d'Alexandre, force les Thermopyles et pille Delphes; puis, elle va planter ses tentes sur les ruines de l'ancienne Troie, dans les places publiques de Milet, aux bords du Sangarius et à ceux du Nil; elle assiége Carthage, menace Memphis, compte parmi ses tributaires les plus puissants monarques de l'Orient; à deux reprises elle fonde dans la haute Italie un grand empire, et elle élève au sein de la Phrygie cet empire des Galates qui domina longtemps toute l'Asie-Mineure[2].» C'est donc avec un juste orgueil que les Alsaciens peuvent dire : Et nous aussi nous sommes Gaulois!

Mais si l'Alsace, comme la Gaule, est à bon droit fière d'une pareille origine, elle n'a pas à rougir de s'être alliée de bonne heure au sang germain. Ce sang-là est celui des Francs, qui ont donné leur nom à la France. Les Gaulois avaient fait trembler Rome, les Germains l'ont vaincue[3]! Que serait-ce si nous démontrions que cette Reine du monde

1. Amédée Thierry, *Histoire des Gaulois*, Introduction p. XIV.

2. Diodore de Sicile avait déjà fait ce brillant résumé. Voir son *Histoire universelle*, liv. X, §. XXI, p. 241 de la traduction de l'abbé Terrasson.

3. Le mot *Germains* est pris ici dans son sens le plus étendu, pour tous peuples sortis de la Germanie ancienne.

est issue, elle aussi, du mélange de ces deux peuples! .... Mais n'anticipons pas.

Le nom de Gaulois est un nom générique, dans lequel sont venues se fondre trois grandes familles humaines, la famille Ibérienne, la famille Celtique et la famille Belge, toutes trois peut-être, deux au moins, sorties du même berceau.

L'origine de tous les grands peuples est enveloppée de fables; mais, souvent ces fables, sous une forme mystérieuse ou allégorique, recèlent une vérité. Ainsi, les Gaulois se disaient enfants de Pluton, le Dieu du monde souterrain et des enfers: eh bien! la science historique, d'accord ici avec la mythologie, assigne à ces peuples, sinon pour leur premier berceau, au moins pour la première halte dans leur migration, les rivages du Palus-Méotide et du Pont-Euxin. Or, c'est non loin de là que les Grecs plaçaient le royaume des ombres et l'entrée du Ténare.

Après la fable vient la tradition, seule histoire des peuples primitifs et surtout des Gaulois, qui ne confiaient pas à l'écriture le secret de leurs annales. L'ignorance seule méprise ces souvenirs des premiers âges, ces antiques légendes, ces vieux récits populaires : le philosophe les recueille avec un soin religieux comme une pierre échappée d'un édifice qui n'est plus, comme un précieux vestige, un dernier témoin du passé, un jalon retrouvé sur la route de la vérité et de l'histoire.

Eh bien! une de ces traditions, transmises de bouche en bouche, à travers les siècles, chez les Gaulois, et attestées par leurs Druides, seuls dépositaires de leur histoire, rapporte «qu'une partie de la population «des Gaules était indigène, et que l'autre était venue des îles lointaines «et des contrées transrhénanes, poussée hors de ses demeures par la «fréquence des guerres et par les inondations de l'Océan.»

Que tirer de là en réduisant, comme il faut toujours le faire chez les anciens, le mot *indigène* à l'acception d'antérieur, de premier occupant? Que l'ancienne population des Gaules était composée de deux races au moins, dont l'une aurait précédé de plusieurs siècles l'autre dans nos contrées; et c'est ce que semblent venir confirmer toutes les données historiques.

Au temps de César, cette distinction des races était bien sensible sur le sol gaulois. «Toute la Gaule, dit le général historien, est divisée en «trois parties, dont l'une est habitée par les *Belges*, l'autre par les

«*Aquitains,* la troisième par ceux qui dans leur langage se nomment «*Celtes* (*Celtæ*), et que dans le nôtre nous appelons *Galls* (*Galli*). Ces «peuples diffèrent entre eux par le langage, les mœurs et les lois. Les «Galls sont séparés des Aquitains par la Garonne et des Belges par la «Marne et la Seine.» A ces trois divisions prises en masse, il applique la dénomination de *Galli,* qui, dans ce sens, n'a plus qu'une acception géographique, correspondant, en français, au mot *Gaulois.*

Strabon, que les anciens appelaient le géographe, comme pour personnifier en lui la science même de la géographie, vient confirmer les données de César, les développer et y ajouter, en faisant intervenir, selon son habitude, dans la classification des races la comparaison des caractères physiologiques.

Il admet aussi la division de toute la Gaule transalpine, la seule dont ait parlé César, en trois peuples, les *Aquitains,* les *Celtes* et les *Belges.* «Les premiers, dit-il, diffèrent absolument des deux autres, non-seulement «par leur langage, mais encore par leur figure, qui approche plus de «la figure des Ibères que de celle des Gaulois. Les traits propres à ces «derniers caractérisent les habitants des deux autres parties de la Gaule, «quoiqu'on observe encore quelque différence parmi ces peuples, soit «pour le langage, soit pour la manière de vivre et pour la forme de «leurs gouvernements respectifs.»

Les Aquitains, dit Amédée Thierry, auquel nous empruntons ce passage, mis hors de la question principale, en qualité d'Ibères, il nous reste pour véritables représentants de la famille gauloise, les Celtes ou Galls et les Belges. Peut-être ce savant historien aurait-il dû ne pas tant se hâter de mettre les Aquitains hors de la famille gauloise, à titre d'Ibères, et se rappeler que les Ibères ont sans doute précédé dans la Gaule et même en Europe les Celtes, et à plus forte raison les Belges, à supposer encore qu'ils ne fussent pas eux-mêmes les premiers Celtes. Nous reviendrons sur ce point qui, en maintenant un élément de plus dans la famille gauloise et un élément antérieur aux deux autres, ne contrarierait pas essentiellement les déductions de l'illustre auteur de l'*Histoire des Gaulois.*

Il se demande ensuite laquelle de ces deux races, les Galls et les Belges, peut revendiquer pour elle l'antériorité sur nos bords? Il se prononce pour les Celtes ou Galls, et, en effet, tandis que le nom de

Galls et surtout celui de Celtes se perd dans la nuit des temps et se retrouve dans les plus anciens monuments historiques, le nom de *Belge* est prononcé pour la première fois par César, et l'événement, auquel ce peuple se mêle, l'invasion des Cimbres et des Teutons, ne remonte pas au delà de l'an 113 avant l'ère chrétienne.

Mais le nom de *Belge,* quoique César l'oppose à celui de *Galls,* pour désigner le second rameau gaulois, ne paraît pas cependant avoir été le nom générique de la race à laquelle il appartient. Ce nom est à la fois trop nouveau et trop circonscrit dans son application. A l'époque où il apparaît pour la première fois dans les affaires de la Transalpine, les peuples, auxquels l'auteur des *Commentaires* le donne, occupaient déjà dans le nord de la Gaule la contrée où nous les retrouvons du temps de César, et qui, de leur nom, s'est appelée *Belgique.* Il faut donc que leur entrée dans la Gaule remonte à une époque bien antérieure, car alors déjà ils s'étaient assimilés à la nation gauloise et en défendaient les abords.

Amédée Thierry croit pouvoir fixer l'époque de cette invasion entre les années 350 et 280 avant Jésus-Christ, et il fait succéder les Belges sur les bords du Rhône aux *Ligures* qui, en effet, après avoir jeté tant d'éclat, pendant douze siècles, sur la côte de la Méditerranée, disparaissent de la scène, vers ce temps-là, sans doute pour se rejeter en Italie, où l'on voit Rome et les Gaulois cisalpins suspendre leurs hostilités, pendant cinquante ans, pour réunir leurs forces contre l'ennemi commun et défendre le passage des Alpes.

Cette invasion qui oblige les Ligures à chercher une nouvelle patrie, est celle des *Volkes-Tectosages* et des *Volkes-Arécomikes,* dont une partie, parvenue dans la forêt *Hercynienne,* aujourd'hui la Forêt-Noire, s'y serait fixée; l'autre, plus audacieuse, aurait franchi le Rhin et, refoulant à droite et à gauche, dans les montagnes et derrière les grands fleuves, la population gallique ou celte, ne se serait arrêtée qu'aux Pyrénées, établissant deux chefs-lieux à *Tolosa* (Toulouse) et à *Nemausus* (Nismes). Ce sont ces mêmes *Volkes* que l'histoire nous montre, deux siècles plus tard, lors du passage d'Annibal à travers la Gaule, défendant seuls les bords du Rhône, tenant même la rive gauche et parlant en souverains du pays. Ce serait donc vers la moitié du quatrième siècle avant notre ère, que se placerait l'invasion des Belges, et Belge ou *Belg* ne serait autre que le mot *Bolg, Volg, Volc* ou *Volk,*

modifié, adouci suivant le génie de la langue des Galls, au milieu desquels les Belges Tectosages et Arécomikes avaient établi leurs colonies.

Mais le nom de *Volke* ou *Belge*, continue Amédée Thierry, ne semble être que le titre d'une confédération; il faut chercher ailleurs le nom originaire de la race. Le second rameau gaulois venait du Nord, suivant la tradition druidique, les Belges venaient du Nord, suivant César; c'est donc de ce côté qu'il faut tourner nos investigations.

Or, au temps d'Alexandre déjà, l'existence d'un peuple, appelé *Kimmerii* ou *Kimbri*, sur les bords de l'Océan septentrional, dans la presqu'île qui porta, plus tard, la dénomination de Jutland, est attestée par l'histoire. «Les Grecs, dit Strabon, d'après Posidonius[1], appelaient *Kimmerii*, ceux que maintenant on nomme *Kimbri.*» Diodore de Sicile[2] et Plutarque[3] semblent adopter cette même opinion, que l'auteur *de l'Histoire des Gaulois* proclame aujourd'hui admise par les critiques comme un point incontestable. Elle est cependant repoussée avec dédain par le savant Adelung[4]; mais, pour apprécier un système, il ne faut en dissimuler aucun argument; continuons.

On est frappé, ajoute Amédée Thierry, quand on lit cette terrible invasion des Cimbres, en 113 avant notre ère, de la promptitude avec laquelle ce peuple et les Belges s'entendent et se ménagent, tandis que toutes les calamités se concentrent sur la Gaule centrale et méridionale. César rapporte que les Belges soutinrent vigoureusement le premier choc et arrêtèrent ce torrent sur leur frontière. Cela se peut, mais on les voit tout aussitôt pactiser : ils cèdent à leurs envahisseurs une de leurs forteresses, *Aduat*, pour y déposer leurs bagages et leurs trésors; les Cimbres ne laissent à la garde de toutes leurs richesses qu'une garnison de 6000 hommes et continuent leur course. Ils étaient donc bien sûrs de la fidélité des Belges. Après leur extermination en Italie, la garnison cimbre d'Aduat n'en resta pas moins en possession de la forteresse et de son territoire et devint une tribu belgique.[5]

1. Strabon, *Géographie*, liv. VII. Oui, mais au lieu de faire venir les Kimbri du Jutland des Kimmerii du Pont-Euxin, il fait venir ces derniers des premiers. V. p. 293.

2. Diodore de Sicile, *Histoire universelle*, liv. V, §. XXI, p. 241 de la trad. de Terrasson.

3. Plutarque, *In Mario*, p. 412.

4. Adelung, *Mithridates*, t. II.

5. Amédée Thierry oublie que César, d'après des Gaulois eux-mêmes, désigne la plus grande partie des Belges comme d'origine germaine et qu'il rappelle d'après le même témoignage, qu'ils

Lorsque les Cimbres vont attaquer la Narbonnaise, ils font alliance tout aussitôt avec les Volkes-Tectosages, tandis que leurs propositions sont repoussées avec horreur par les autres peuples gaulois.

De tous ces faits, l'historien que nous citons, conclut que les Cimbres et les Belges avaient la même origine et la même langue. Ce point lui semble attesté par Tacite[1], au moins pour les *Æstii,* peuplade limitrophe des Kimbri sur les bords de la mer Baltique; Tacite ditqu'ils parlaient un idiome très-rapproché du breton insulaire. Or, on croit savoir que la langue des Bretons était aussi celle des Belges et des Armorikes ou Paraocéanites.

Mais les cantons voisins de l'Elbe et du Rhin ne renferment pas tous les peuples transrhénans, qu'on peut rattacher au second rameau gaulois. La Bohême était habitée par la nation gauloise des *Boii,* et Justin signale encore des *Kimbri,* voisins des Bastarnes et des Sarmates. L'existence de ces nations kimbriques, échelonnées depuis le Bas Danube jusqu'à l'Elbe, établit, ce me semble, dit Amédée Thierry, que tout le pays entre l'Océan et le Pont-Euxin, en suivant le cours des fleuves, dut être possédé par la race des *Kimbri,* antérieurement au grand accroissement de la race germanique.

Mais sur les rives du Pont-Euxin, entre le Danube et le Tanaïs (le Don), avait habité autrefois un grand peuple, connu des Grecs sous le nom de *Kimmerii* (Κιμμερίοι), dont nous avons fait les *Cimmériens.* Outre les rivages occidentaux de la mer Noire et du Palus-Méotide, il occupait la presqu'île appelée, à cause de lui, *Kimmérienne,* aujourd'hui *Krim* ou *Crimée.* Les mœurs, les usages *connus,* dit le même écrivain, de ces Cimmériens, ressemblent aux mœurs, aux usages des Cimbres de la Baltique et des Gaulois; tout semble révéler entre ces peuples le lien d'une origine commune.[2]

se faisaient gloire d'avoir seuls, dans la Gaule, empêché les Cimbres et les Teutons d'envahir leur territoire. Voy. César, *De Bello gallico*, liv. II, chap. IV : *Plerosque Belgas esse ortos ab Germanis ; Rhenumque antiquitus traductos, propter loci fertilitatem ibi consedisse, Gallosque, qui ea loca incolerent, expulisse ; solosque esse, qui, patrum nostrorum memoria, omni Galliâ vexatâ, Teutones Cimbrosque intra fines suos ingredi prohibuerint.*

1. Tacite, *Germania*, chap. 45. La remarque de Tacite, en établissant une exception pour les *Æstii*, pourrait tout aussi bien être invoquée contre que pour le système d'Amédée Thierry.

2. C'est placer l'une des sources de la nation gauloise bien près de l'empire du sommeil. Qui ne connaît ces vers, qui consacrent une opinion populaire de l'antiquité païenne ?

Est propè Cimmerios longo spelunca recessu,
Mons cavus, ignavi domus et penetralia somni.

Ovide, Métamorphoses, liv. XI, v. 594.

Après cette découverte, Amédée Thierry n'est pas embarrassé pour transporter ces Cimmériens des rives de la mer d'Azow aux rives de l'Océan hyperboréen, d'une extrémité du continent européen à l'autre; il précise même la date de leur départ et la fixe à 631 ans avant notre ère. Il croit pouvoir invoquer Hérodote à l'appui de son système.

Cette époque fut féconde en bouleversements dans l'occident de l'Asie et dans l'orient de l'Europe. «Les Scythes nomades, chassés de l'Asie «par les Massagètes, franchirent l'Araxe (le Volga) et vinrent comme «une tempête fondre sur les bords du Palus-Méotide et de l'Euxin, «semant partout la terreur sur leur passage. En face d'un si grand «péril, les Cimmériens s'assemblèrent sur les rives du fleuve Tyras (le «Dniester), pour délibérer sur le parti à prendre. Les avis furent par«tagés : le peuple, effrayé par le nombre des ennemis et reconnaissant «l'impossibilité d'une lutte évidemment inégale, voulait céder la place «et se retirer sans combat; les rois au contraire et la noblesse deman«daient que l'on fît face aux envahisseurs et qu'on leur disputât le ter«rain, préférant, disaient-ils, s'ensevelir sous les ruines de la patrie, «que de fuir avec la multitude. Les rois ne voulurent pas céder au «peuple, ni le peuple aux rois; deux camps se formèrent, de force à «peu près égale, et l'on en vint aux mains. Les rois et leurs partisans «furent battus; et, du temps d'Hérodote encore, on montrait sur les «bords du Tyras, le lieu où les Cimmériens, vainqueurs dans cette lutte «fratricide, avaient enseveli leurs frères. Libre, après cette triste victoire, «d'exécuter son projet, le peuple tout entier sortit du pays, et, quand «les Scythes arrivèrent, ils purent s'établir, à leur gré, sur cette terre «déserte et abandonnée» ; tel est le récit simple et naïf d'Hérodote.[1]

Mais où les Cimmériens fugitifs portèrent-ils leurs pas? Fut-ce en Asie? Fut-ce en Europe? Selon l'historien, dont nous venons de traduire le texte, ils auraient pris le chemin de l'Asie, sous la conduite de Lygdamis, et auraient été poursuivis par les Scythes. Il est vrai qu'Amédée Thierry, voyant tout son système crouler devant cette assertion du père de l'histoire, du grave Hérodote, a cherché à la combattre, sinon par des textes, au moins par des raisonnements. Les Cimmériens diriger

Que l'illustre auteur de l'*Histoire des Gaulois* nous pardonne cette citation ; elle ne saurait élever, nous le comprenons, une objection sérieuse.

1. Hérodote, liv. IV, chap. XI. XII.

leur retraite vers l'Asie ! Mais c'eût été revenir sur leurs pas et aller à la rencontre de l'ennemi même qu'ils fuyaient. Les Scythes, ajoute Hérodote, en les poursuivant, se seraient égarés et auraient abouti en Médie. Les Cimmériens leur auraient donc échappé, preuve de plus qu'ils n'avaient pas pris le chemin de l'Asie. Quelles objections ! Ne dirait-on pas que toutes les issues de l'Asie étaient gardées par les Scythes et que ces redoutables ennemis étaient déjà en présence des Cimmériens ? Ils en étaient, alors que la fuite fut décidée, éloignés de toute la distance qui sépare le Volga du Dniester; qu'ils s'en fussent rapprochés de quelques jours de marche, ils devaient en être bien loin encore; c'est même précisément ce qui explique à la fois qu'ils se soient égarés dans leur poursuite et que les fugitifs leur aient échappé. Que peut d'ailleurs l'argumentation plus ou moins habile d'un écrivain de nos jours devant un texte précis et formel d'Hérodote, qui a recueilli sur les lieux mêmes ses documents et qui n'était séparé de l'événement qu'il atteste, que de deux siècles à peine ? Amédée Thierry invoque le témoignage de Strabon, et ce témoignage tourne contre son assertion; car l'illustre géographe ne fait pas venir les Cimbres du Jutland des Cimmériens, mais bien les Cimmériens des Cimbres[1]. Disons-le hautement, il faut qu'Amédée Thierry renonce à faire descendre les Cimbres des Cimmériens, ou qu'il trouve dans l'histoire une autre date à l'entrée de ces derniers en Europe.

Cet historien n'en adopte pas moins ce fait, évidemment erroné, de la fuite des Cimmériens vers l'occident, comme la base et le point de départ de tout son système. Ces Cimmériens, une fois en marche de ce côté, se seraient étendus, lentement il est vrai, avec la multitude de femmes, d'enfants, de vieillards, qu'ils traînaient à leur suite, sur une partie du continent européen, depuis l'embouchure du Danube jusqu'à l'Océan cimbrique, et, laissant sur leur passage des colonies, ils seraient arrivés enfin jusque sur les bords du Rhin, d'où ils se seraient successivement jetés dans la Gaule, sous les dénominations de *Volks*, de *Belges*, puis enfin de *Cimbres*. Ainsi, le nom de quelques confédérations de ce grand peuple aurait précédé sur nos bords le nom générique et primitif de la nation elle-même. Ce nom générique serait celui de *Cymri* ou *Kimri*, abréviation de celui de *Cimmerii*, variante de celui de

1. Strabon, liv. VII, p. 293, déjà cité.

Kimbri. Renchérissant encore sur Amédée Thierry, *Belge*, dit Niebuhr, était le nom gaëlique d'un peuple qui jusqu'à ce jour s'appelle Cymri.[1]

Ces invasions successives ont dû être, d'après le même auteur, le contre-coup de la diète du Tyras. «Les nations scythiques ou teutoniques, dit-il[2], chassées en masse par d'autres nations fugitives, envahirent les bords du Palus-Méotide et du Pont-Euxin, et, à leur tour, chassèrent plus avant dans l'occident une grande partie des hordes kimriques dépossédées. Celles-ci remontèrent le cours du Tyras ou Dniester, et, poussant devant elles leur avant-garde, déjà maîtresse du pays, la forcèrent à chercher vers le sud-ouest un autre territoire. Ce fut alors que, suivant les traditions nationales, une armée considérable de Kimris, conduite par *Hu* ou *Hésus-le-Puissant*, chef de guerre, législateur et prêtre, «*longeant l'océan brumeux*», franchit le Rhin, à son cours inférieur et pénétra dans la Gaule. La terreur des uns, la reconnaissance des autres, firent d'Hésus un dieu et le souvenir de son nom et de son culte vit encore dans l'histoire de la Gaule et particulièrement de l'Alsace.[3]

Le grand effort de l'invasion paraît s'être porté sur le littoral de l'Océan, appelé *Armorike* dans les deux idiomes des Kimris et des Galls. Ce serait dans la direction du Nord au Sud et de l'Ouest à l'Est, qu'elle se serait avancée successivement, soumettant une partie de la population et refoulant l'autre au pied des chaînes de montagnes qui coupent diagonalement la Gaule, du nord-est au sud-ouest, depuis les Vosges jusqu'aux monts Arvernes (l'Auvergne).

Le refoulement de la population gallique dans le centre et l'ouest de la Gaule, nécessita bientôt des émigrations considérables. Les tribus accumulées au nord-est, dans la *Séquanie* et l'Helvétie, envoyèrent au dehors une troupe de guerriers, de femmes et d'enfants, sous la conduite d'un chef nommé Sigovèse. Sortie de la Gaule par le cours supérieur du Rhin (par l'Alsace sans doute), elle se dirigea d'un côté

1. Niebuhr, *Histoire romaine*, t. IV, p. 286.

2. Amédée Thierry, *Histoire des Gaulois*, t. I, partie I.re, ch. I, p. 32.

3. Amédée Thierry, *Histoire des Gaulois*, Introduction p. CXXXVII et suiv. Cet auteur croit pouvoir fixer cette invasion entre 638 et 587.

Schœpflin, *Alsatia illustrata*, t. I, p. 469. *Esus sive Mars et Jupiter.*

Ce dieu terrible, auquel les Gaulois sacrifiaient des victimes humaines, et que les Romains prirent pour Mars ou Jupiter, est représenté sur quelques monuments, sous les traits d'un jeune homme, émondant un arbre : *juvenis arborem rescindentis.*

vers la forêt hercynienne[1], de l'autre, vers les Alpes illyriennes[2], culbutant et massacrant tout devant elle. Ce fut la souche des tribus nombreuses et puissantes qui peuplèrent, dans la suite des temps, la rive droite du Danube et la chaîne orientale des Alpes. Une seconde bande, qui s'organisait en même temps parmi les nations du centre, Bituriges, Eduens, Arvernes, Ambarres, se mit en marche vers l'Italie: Elle avait pour chef le Biturige Bellovèse[3]. La force des deux armées réunies montait, dit-on, à 300,000 hommes[4]. Bien des fables ont été débitées par les écrivains de l'antiquité sur ces deux expéditions et sur leur motif; un seul, dont les assertions méritent généralement confiance pour tout ce qui regarde la Gaule, parce qu'il était Gaulois lui-même, a fait justice de ces traditions futiles et contradictoires en les méprisant. «Ce furent, dit-il, des bouleversements intérieurs qui poussèrent les «*Galls* hors de leur pays.[5]»

Niebuhr[6] reconnaît aussi l'identité de race des Cimbres et des Cimmériens ou Cymris[7], et l'identité de ces peuples avec les Belges, dont il porte les limites, comme Strabon[8], jusqu'à la Loire et aux rives de la Basse-Bretagne, d'où ils se sont étendus jusqu'en Angleterre. Mais il fait venir ces Cimbres de l'Occident jusqu'au Palus-Méotide, et de là les fait repartir pour revenir sur leurs pas.

«Au nord du Danube, dit-il, ces Cimbres ou Cimris se sont établis

1. *Sigoveso sortibus dati Hercynii saltus*, Tite-Live, liv. V, chap. 34.

2. *Portis Illyricos sinus .... per stragem Barbarorum penetravit, et in Pannoniâ consedit.* Justin. liv. XXIV, chap. 4.

3. *Belloveso haud paulo lætiorem in Italiam viam dii dabant.* Tite-Live, liv. V, chap. 34.

4. *Trecenta millia hominum.* Justin. liv. XXIV, chap. 4.

5. *Gallis causa in Italiam veniendi, sedesque novas quærendi, intestina discordia.* Justin. liv. XX, chap. 5. Trogue-Pompée, dont Justin n'a fait qu'abréger l'ouvrage, était originaire du pays des Voconces.

Amédée Thierry se plaît ici à traduire le mot *Galli* par celui de *Galls*, sans doute pour appuyer la distinction entre les Galls et les Kimris; mais Justin ne mentionne nulle part cette distinction, et le mot Galli ne signifie et ne peut signifier sous sa plume que *Gaulois* dans le sens le plus général.

6. Niebuhr, dans son *Histoire romaine*, traduite en français par M. de Golbéry, t. IV, p. 288, renvoie pour plus de détails à ses opuscules, p. 384, et invoque à l'appui de son opinion Diodore de Sicile (liv. V, p. 32), et Plutarque *in Mario* (p. 411) *et in Camillo* (p. 135).

7. *Ibidem* et p. 286.

8. Strabon, liv. IV, p. 194.

« au delà des monts Karpathes et des Alpes Daciennes; sur le Borysthènes « ils soumirent les Scythes et le peuple né de leur union, prit le nom de « *Celto-Scythes.* Ils pénétrèrent jusqu'au Palus-Méotide. Mais trois cents « ans plus tard, toujours sous le nom de Cimbres, qui était celui de la « nation dominante, ces peuples, grossis d'une foule de tribus étrangères, « revinrent vers l'Occident. Ils étaient vaincus à leur tour par un mou- « vement des peuples orientaux, et reprenaient le chemin par lequel « étaient venus leurs pères. »[1]

L'opinion de Niebuhr me paraît peu soutenable; tous les peuples d'Europe, et même du monde entier, sont sortis de l'Asie, l'histoire et la linguistique viennent ici confirmer la Genèse. Il faudrait donc, pour concilier avec ces données historiques, aujourd'hui irréfragables, l'idée de cet écrivain, faire faire aux Cimris ou Kymris, en allant et revenant, trois fois le voyage; c'est trop. Ce qu'il peut y avoir de vrai dans son opinion, c'est que les Kimmerii ou premiers Cimbres, furent un mélange de Celtes et de Scythes, c'est-à-dire, pour nous servir de l'expression qu'il a empruntée à Plutarque, des *Celto-Scythes.* Ceci admis, modifierait l'opinion d'Amédée Thierry sur l'origine qu'il assigne aux Cimmériens, mais non sur l'identité de ce peuple avec les Cimbres du Jutland. Seulement il faudrait admettre dans la formation des Cimbres l'élément scythique ou *teutonique*, qu'Amédée Thierry, en effet, semble avoir trop négligé, et qui, au lieu d'avoir suivi l'émigration du Tyras, l'aurait, au contraire, accompagnée ou précédée. Alors deviendrait explicable aussi cette alliance indissoluble des Cimbres et des Teutons, dont l'invasion sanglante de l'année 113 avant l'ère chrétienne ne serait qu'une preuve de plus.

Le savant Adelung, Allemand comme Niebuhr, va plus loin que lui: il se rit de cette prétention de faire sortir les Cimbres, qu'il proclame Germains, des Cimmériens de la Thrace. Cette prétention qui ne repose, selon lui, que sur une légère consonnance de noms, est indigne de la gravité de l'histoire[2]. Ce jugement est bien sévère; peut-être Adelung oubliait-il, en le portant, qu'il se mettait en manifeste contradiction avec le premier ethnographe et le premier géographe de l'antiquité,

1. Niebuhr, t. IV, p. 288.

2. Adelung s'exprime ainsi dans son *Mithridates*, t. II, p. 143: « *Gatterers Einfall, diese* « Kimbern *um des schwachen Gleichlautes willen von Herodots Thracischen* Kimmeriern « *abzuleiten, war eines Geschichtsforschers und Geschichtsgelehrten ganz unwürdig.* »

Posidonius et Strabon[1]. Puis, ces Thraces Cimmériens, dont il ne veut pas que sortent les Cimbres, qu'en fait-il? En rappelant ces paroles d'Hérodote[2] : « Les Thraces sont, après les Indiens, le plus grand peuple « du monde, et ils auraient été invincibles, s'ils s'étaient maintenus sous « le pouvoir d'un seul, ou du moins s'ils étaient demeurés unis entre « eux ; » il ajoute que, du temps de cet historien déjà, ils s'étaient perdus dans le Nord au milieu des Scythes[3]. N'est-ce pas, tout en reconnaissant la grandeur de ce peuple, reconnaître aussi que, dans sa marche libre ou contrainte, il s'était porté vers le nord de l'Europe? Or, n'est-ce pas à ce nord que se trouve le Jutland? La page 339 d'Adelung n'est-elle pas la meilleure réfutation de la page 143?

Notons, en passant, pour y revenir plus tard, qu'Adelung considère le *pélasge* comme une langue de la Thrace, et, pour nous servir de sa propre expression, comme ayant droit de cité (*Bürgerrecht*) en Thrace[4]. Ceci n'est pas indifférent, quand il s'agit d'un peuple dont peut être sorti l'un des rameaux de la nation gauloise, qu'une tradition, rapportée par Ammien-Marcellin, ce soldat voyageur et philosophe, qui avait vu ou entendu, sur les lieux mêmes, tout ce qu'il a écrit sur les Gaules, fait naître sur les rives du Scamandre et du Simoïs, dans ces contrées asiatiques qui furent aussi le berceau des Pélasges.[5]

La langue des Cimbres nous éclairera-t-elle sur leur origine? Ce qui reste de cette langue est, s'il faut en croire la science, le *cymraeg,* dont le *gallois* et l'armoricain ou *bas-breton* sont des dialectes. Le *cymraeg* ou *gallois* est opposé ici au *gaëlique,* idiome, dont il ne reste presque plus de vestiges, qu'Amédée Thierry a beaucoup de peine à distinguer du *gallois,* et que cependant il proclame la langue des Galls.[6]

Gallois, en latin du moyen âge, *Wallus, Guallus,* dérive du mot *Wal,* par lequel les conquérants teutons désignaient généralement les

1. Strabon, liv. VII, p. 293, constate, d'après Posidonius, que les Grecs appelaient *Kimmerii* ceux que, de son temps, on nommait *Kimbri.* Il est vrai qu'il fait venir les premiers des derniers; mais cette différence d'opinion sur la filiation de ces peuples ne confirme pas moins leurs rapports et leur parenté.

2. Hérodote, liv. V, chap. 3.

3. Adelung, *Mithridates*, t. II, p. 339.

4. Le même, *Mithridates*, t. II, p. 242.

5. Ammien-Marcellin, tom. I, liv. XV, chap. IX, p. 140 et 141. Traduction. Lyon, 1778.

6. Am. Thierry, *Histoire des Gaulois*, introduction, p. CXIV, CXV, CXX.

peuples occidentaux de l'empire romain. Ce mot n'est autre que celui de *Gall,* et nous le retrouvons en français sous deux de ses formes adjectives, *Welche* et *Wallon.* Mais, ajoute Amédée Thierry, les habitants du pays de Galles ne l'ont jamais admis, ni pour eux, ni pour leur langue; ils s'appellent *Cymri* ou *Kimri,* et, depuis le cinquième siècle, ils ne reconnaissent pas d'autre nom : le *cimraeg* est l'idiome des *Cymri.* Cymri est traduit, en latin du moyen âge, par *Cymbri, Cumbri* et Cambri, en français *Cambrien.*[1]

Adelung reconnaît aussi que le *cymraeg* du pays de Galles est le reste le plus pur de l'ancien *cimbre;* car, dit-il, le bas-breton est bien plus que cet idiome mêlé de latin et de français[2]. Il est donc à peu près d'accord avec Amédée Thierry sur ce point. Mais où il se sépare complétement de lui, c'est dans l'appréciation de cette langue. Amédée Thierry veut y voir un idiome gaulois; Adelung y voit, ce qui semble plus près de la vérité, un idiome germain. « Que la partie la plus essentielle, « fondamentale, dit-il, de cette langue, soit le germain, et plus particu- « lièrement le bas-allemand, cela est évident, cela saute aux yeux. » Puis, il prouve par des exemples que la moitié au moins de ses mots appartiennent, sans aucun doute, et les trois quarts peut-être, au germain, et que le reste est emprunté au latin.[3]

Que l'on puisse signaler daus le *cymraeg* des mots allemands en abondance, et que la plupart de ces mots se retrouvent, plus ou moins modifiés, dans le français, c'est ce qui n'est pas douteux. Mais conclure de là que le français en est sorti, c'est prendre la superficie pour le fond, la partie pour le tout. Le fond d'une langue, ce qui en constitue l'essence, la propriété, le génie, c'est sa construction grammaticale. Or, quel rapport y a-t-il entre la forme du cymraeg et la forme du français? Aucune.

« Ce n'est pas, dit l'abbé Girard, aux emprunts, ni aux étymologies « qu'il faut s'arrêter pour connaître l'origine et la parenté des langues;

1. *Wale, Weal, Walah,* un étranger, un Gaulois, un Romain. *Walcholant,* la Gaule. Voy. Wachter, *Glossaire;* Grimm, *Gramm.* II, p. 171; Girauld le Cambrien, *Descriptio Cambr.*, chap. 11, p. 7.

2. Adelung, *Mithridates*, t. II, p. 146 et suiv.

3. Le même, *Mithridates*, t. II, p. 147, dit : *Dass aber einer ihrer wesentlichsten Bestandtheile germanisch, und besonders nieder-deutsch ist, erhellet aus dem Augenscheine ; denn beynahe die Hälfte ihrer Wörter ist aus dieser Mundart, daher man sie auch für nichts weniger als rein Brittisch oder Keltisch ausgeben kann.*

« c'est à leur génie, et en suivant, pas à pas, leurs progrès et leurs chan-
« gements. » Et plus loin :

« Si nous tenons du latin un grand nombre de mots, nous n'en tenons « pas notre syntaxe, notre construction, notre grammaire, notre article « *le, la, les,* nos verbes auxiliaires, l'indéclinabilité de nos noms, l'usage « des pronoms dans la conjugaison. » Il aurait pu ajouter : nos *e* de trois espèces, et tous les gallicismes de notre langue.[1]

Ce que Girard disait du latin, dont de prétendus savants ont voulu aussi faire dériver le français et d'autres langues, on peut le dire, et avec plus de raison encore, du *cymraeg* et du *bas-breton,* d'où l'on entend extraire la langue de Racine, de Buffon, de Chateaubriand !

Pour que le lecteur puisse se faire une idée du peu de rapports qui, dans la comparaison de ces deux langues, existent entre elles, nous allons mettre sous ses yeux le *Pater* en ancien gallois ou cymraeg, et en armoricain ou bas-breton :

ANCIEN GALLOIS.[2]

Eyn Taad, rhuvn wyt yn y nefoedd,
Santteidier yr Kemvu tau;
Dened y Dyrnas tau;
Gwneler dy Wollys ar y Ddayar, megis ag yn y Nifi;
Eyn Bara beunyddawl dyro inni Heldiw;
A Madden ynny cyn Deledion, megis agi maddewn in Deledwyr ninau;
Ag na Thowys ni in Brovedigaeth;
Namyn gwared nì Thag drwg. Amen.

BAS-BRETON.[3]

(Dialecte de S. Paul-de-Léon.)

Hon Tad, pehiné a so en Eon,
Hoch ano bezet sanctificiet;
Roet deomp ho Ruanteles;
Ho Bolonte bezet gret en Duar, evel en Eon;
Roet deomp hon Bara pebdeziec;
A pardonet deomp hon offanzu, evel ma pardonomp dar re pere no devus hon offanset;

1. Fallot, *Recherches sur le patois de Franche-Comté, de Lorraine et d'Alsace*, p. 13. Édition Montbéliard 1828.

2. Gesner, *Mithridates*, p. 13, cité par Adelung.

3. Dumoulin, *Glossaire celtique*, p. 178, cité par Adelung.

Ne bermettet ket e cuessemp e Tentation ebet;
Oguen hon delivret a Zruc. Evelse bezet gret.

Schœpflin donne (tome I, p. 98) ce pater dans la langue qu'il appelle armorico-celtique, ainsi qu'il suit :

Hon tad pehudy sou en efnou.
Da hanou bezet sanctifiet.
Devct aornomp da rovantelaez.
Da eol bezet graet en dovar, evalmaz eon en euf.
Ro dimp hyzion hon bara pemdeziec.
Pardon dimp hon pechedou, evalma pardonomp da nep pegant ezomp offanczet.
Ha nas dilaes-quet a hanomp en temptation; hoguen hon diliur dyouz drouc.
Rac dit ez aparchant an rovantelaez an gloar, hac an galhout da biz avyquen. Amen.

Il donne en regard la même prière en britanno-cambrien (*Britanno-Cambrice*) :

Ein Täd yr hwn wyt yn y nefoedd.
Sancteiddier dy enw.
Deled dy deyrnas.
Gwneler dy ewyllys, megis yn y nef, felly ar y ddaear hefyd.
Dyro i ni heddyw ein bara beunyddiol.
A madden i'ni ein dyledion, fel y maddeuwn ninnau i'n dyledwyr.
Ac nac arwain ni i brofedigaeth, eithr gwared ni rhagdrwg.
Canys eiddot ti yw'r deyrnas, a'r nerth, a'r gogoniant, yn oes oesoedd. Amen.

Que ces idiômes aient été ceux des Cimbres du Jutland, cela est possible, puisque Tacite nous apprend que les *Æstii*, leurs plus proches voisins en Germanie, parlaient un langage qui se rapprochait de celui des Bretons insulaires[1]; mais certes la preuve n'est pas forte. C'est comme si l'on disait : en Alsace on parle une langue qui se rapproche de celle de Vienne et de Berlin, et que l'on voulut tirer de ce rapprochement la conséquence que les Francs-Comtois ou les Lorrains parlent l'allemand.

1. Tacite, *De moribus germ.*, chap. XLV. Ce qui prouve que cet historien ne faisait ici que rapporter des traditions, plus ou moins véridiques, et ne constatait nullement un état de choses existant de son temps, c'est que, dans un autre de ses ouvrages, il s'exprime ainsi : *Britannorum et Gallorum sermonem haud procul diversum fuisse docet.* On apprend, on enseigne que le langage des Bretons et des Gaulois n'était pas très-différent (*in vitâ Agricolæ*, chap. XI).

Mais que le cymraeg et le bas-breton aient été, avec le gaëlique, qui leur ressemblait, dit-on, la langue générale des Celtes, des Gaulois, c'est ce que sans doute on a osé affirmer, mais ce que l'on ne prouvera jamais. Nous opposerons ici à Amédée Thierry et à son école, entre autres autorités que nous pourrions citer, l'opinion d'un homme certes bien compétent, celle de Roquefort, le savant auteur du *Glossaire de la langue romane:* «Enfin, «dit-il[1], si je me suis prononcé ouvertement contre la prétendue langue «celtique et le sentiment de tous les Bas-Bretons, c'est que la raison et l'his-«toire se refusent également à croire que ce soit du jargon de Quimper-«corentin, que toutes les langues tirent leur origine ; ce système faux et «bizarre, qu'on a tenté de ressusciter de nos jours, péchera toujours par «ses fondements. Les amateurs de cette chimère disent que cette prétendue «langue se retrouve dans la Bretagne et dans la principauté de Galles.»[2]

Plus loin, il ajoute : «Bullet, en 1756, composa ses mémoires sur «cette langue; il a réuni tant de significations différentes sur le même «mot celtique ou prétendu tel, que l'application en devient arbitraire. Il «donne quelques centaines de mots pour signifier *eau, rivière, mon-«tagne, colline,* et tout cela pour se ménager le plaisir de fabriquer «des étymologies plus mauvaises les unes que les autres. Par exemple, «il explique le mot *bar,* par lame, aiguillon, mouvement d'impatience, «de colère; colline, cime d'une montagne, abondance, branche ou ra-«meau d'arbre, barre à fermer les portes; grappe de raisin, balai, «maléfice, crime, tache, bâteau, barque, action de manger, de couper, «les verbes faire, agir, etc.; je pense que cette explication doit contenter «tout le monde, et que Bullet en donne pour tous les goûts.»[3]

«Au reste, dit-il encore, la connaissance du *bas-breton* a procuré «les résultats les plus curieux; elle nous a appris que le nom propre de «*Louis* signifiait la gloire de l'auge ou du baquet; que *Lanjuinais* «voulait dire jeune homme, poutre ou soliveau de son pays; *Lutèce,* «l'île aux corbeaux; *Lyon,* la ville aux corbeaux; enfin, elle nous a «enseigné qu'on ne pouvait apprendre les langues, tant anciennes que «modernes, sans le secours du jargon de la Basse-Bretagne : *risum* «*teneatis, amici.*»

1. Roquefort, *Glossaire de la langue romane.* Préface, p. V.
2. *Idem*, p. VII et VIII.
3. *Idem*, p. VI.

Voilà cependant l'idole, à laquelle ont sacrifié beaucoup de bons esprits, entre autres notre savant Schœpflin, qui, détrônant toutes les étymologies grecques, latines ou germaines, n'a plus voulu voir dans toute l'antiquité que du *celte* et dans le celte du *bas-breton*. Enfin, il a été jusqu'à dire *que le celte,* dont il puise ses exemples dans Bullet, *ne doit plus être rangé parmi les langues mortes, mais bien parmi les langues vivantes, et que nous autres Alsaciens nous avons parlé le bas-breton!* ....[1] Si encore il admettait quelque affinité, quelque lien de parenté entre cette langue et le gaulois ou le germain; mais non, il repousse l'une et l'autre origine, et proclame que son prétendu celte n'a rien de commun ni avec le gaulois ni avec le germain, si ce n'est quelques dénominations étrangères, introduites successivement par la fréquentation des peuples voisins et par la religion.[2]

De nos jours, un homme, trop tôt enlevé à la science, et que certes les partisans du système que nous combattons n'accuseront pas de partialité envers leurs adversaires, le savant auteur des *Recherches sur les langues celtiques*, W. F. Edwards, a porté sur les exagérations des adeptes du celticisme ce jugement: «Les prétentions «des *celtisants* étaient poussées jusqu'au ridicule ; de façon qu'*anti-«quités celtiques* et *fables absurdes* étaient à peu près synonymes.»[3]

L'inventeur du système celte fut D. Pezron, né à Hennebon, homme très-savant d'ailleurs, mais doué d'une imagination ardente, et à qui l'amour de la patrie tourna la tête, dit Roquefort. Telle est la source où sont venus puiser d'abord Bullet, puis Schœpflin, et sans doute, après eux, mais cependant dans une mesure plus restreinte, Amédée Thierry.

1. Schœpflin, *Alsatia illustrata*, t. I, p. 90 et suiv. : *Itaque non mortuas inter linguas, sed inter viventes reputanda est vetus celtica lingua, in duabus filiabus apud Gallos nempè et apud Britannos superstes.*

Et plus loin : *Alsatas Celtos diverso a Germanis vicinis idiomate usos, quum ostensum sit satis, ostendendum jam superest, quodnam ergo fuerit eorum idioma indigenum atque vulgare ; numque ejus alicubi adhuc extent vestigia. Extant profecto, et quidem non apud Gallos modo atque Britannos, sed et in ipsa Alsatia.*

2. Le même, t. I, p. 89 : *Armorica hœc lingua Gallis vocatur* bas-breton, *quœ cum gallica germanicave nihil habet commune.*

3. Voir *Recherches sur les langues celtiques.* Mémoire adressé à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, p. IV et V, édit. Paris, 1844. Champollion-Figeac s'élève avec la même énergie contre ces aberrations, dans sa savante dissertation sur l'étymologie, servant d'introduction au *Dictionnaire étymologique* de Roquefort. V. *passim.*

Le système celte est mis par Roquefort sur la même ligne que cette autre idée, non moins singulière, et pourtant adoptée par quelques savants : que les Gaulois, les Kimris au moins, descendent directement de Gomer, fils de Japhet, et que ce petit-fils de Noé est venu dans les Gaules ! Notre savant Beatus Rhenanus ne fait-il pas dériver le nom des Germains et des Cimbres de ce Gomer, et celui de nos pères, les Séquaniens, de son fils Ascenaz ou Askénès[1] ! Nous nous trompons, l'honneur de cette dernière formule généalogique revient à un autre érudit, à Dunod, qui après avoir trouvé que les *Séquanois* viennent en droite ligne de cet enfant du déluge, les proclame les *aînés* ou les premiers des Celtes[2] ! A ce titre, ils eussent été en effet les aînés de ces peuples et de bien d'autres. Après avoir rapporté et réfuté toutes ces idées excentriques et notamment ce que nous appellerons la manie *bas-bretonne*, les savants éditeurs de l'*Histoire littéraire de la France*, disent : «que conclure de là ? sinon qu'il serait plus conforme à la vérité «de dire seulement que le jargon des Bas-Bretons n'est tout au plus «qu'un dialecte de notre ancien celtique.»

Ce jugement nous semble non-seulement le plus prudent, mais aussi le plus digne de l'histoire; et en effet, pour que l'histoire pût reconnaître cette prétendue identité du patois armoricain avec l'ancien celte, au moins faudrait-il pouvoir citer un monument, une inscription, un titre, un manuscrit; il n'en existe aucun et il n'en peut exister aucun, car les Gaulois ignoraient l'usage de l'écriture et même le proscrivaient. La

1. Beatus Rhenanus : Après avoir exposé que *Tuisco* doit avoir été envoyé par Noé, son aïeul, en Europe, et y avoir fondé le royaume des Germains et des Sarmates, il rappelle que Aventinus fait de ce *Tuisco* un fils de Noé, né sans doute de lui après le déluge. Mais, dit-il, cet avis manque de fondement; Tuisco paraît être plutôt Ascenaz ou Ascenas, fils de Gomer, duquel descendent les Cimbres, Cimmériens et Sicambres. Voici le texte : *Potius itaque Tuisco videtur Ascenaz sive Ascenas, filius Gomeri, de quo apud Mosen,* Puis : *Ab hoc* (*Marsus, Hermionis filius*) *quidem deducunt Cimbros, Cimmerios et Sicambros. Sed rectius a Gomero, Japhethi filio deducunt.* (*Beati Rhenani Selestadiensis libri tres institutionum rerum germanicarum*, liv. I, *sectiones aliæ*, p. 28.)

2. Dunod, professeur de l'Académie de Besançon, dans son *Histoire des Sequanois*, t. I, Dissertation 2, p. 86, s'exprime ainsi : «Les Celtes ont dû prononcer *Askanous* pour *Askenès*, «et on peut dire avec assez de vraisemblance, que c'est de là qu'est dérivé le mot de *Sequani*, «d'où je conclus que les Sequanois étaient les principaux d'entre les Celtes, puisqu'ils ont «porté le nom de l'auteur de la nation.» Plus loin il ajoute : «Les Sequanois étaient les *aînés* «et les chefs de la nation Celtique.»

pièce la plus ancienne, qui doive attester la langue des Celtes, est un monument de 1450, cité par D. Le Pelletier; or, le lecteur avouera qu'un pareil titre est bien faible, pour ne pas dire nul, quand il s'agit d'établir l'antiquité d'une langue, qu'on prétend être mère de presque toutes les autres.

Une opinion tout aussi exclusive, mais dans un sens opposé, a été émise par un écrivain de Montbéliard, M. Fallot : Schœpflin, avec une foule d'autres historiens, avait dit que le celte avait été aboli dans nos contrées par l'invasion du latin; lui, au contraire, prétend que le patois de Montbéliard, du Ban-de-la-Roche, enfin de toute l'ancienne Rauracie et Séquanie, est le primitif gaulois, et que cette langue, bien loin d'être un dérivé du latin, a au contraire formé le latin. Cette opinion est hardie, elle semble, de prime abord, à peine digne d'être mentionnée; mais, quand on pèse les raisons de l'auteur et les autorités dont il les appuie, on revient bien vite de cette première impression, l'on passe du dédain au doute, et ce doute là, dans certains esprits attentifs et non prévenus, pourrait bien prendre le caractère de la certitude.

Pourquoi d'abord le gaulois serait-il plutôt le jargon de la Basse-Bretagne ou du pays de Galles que notre patois, cette langue vulgaire de nos provinces de l'Est, de l'Alsace, de la Lorraine, de la Bourgogne, d'une partie aussi de l'Helvétie et des Pays-Bas? Ces pays ont été gaulois comme la Bretagne et le pays de Galles; il ne serait pas même difficile de démontrer qu'ils ont dû l'être avant. Là furent aussi les Galls et les prétendus Kimris, les Belges ou Welches, et si l'on en doutait, il suffirait d'interroger le premier paysan venu de cette partie de l'Alsace ou de la Lorraine, où l'allemand a prévalu, et de lui demander quel peuple habite le versant des Vosges et le Jura; il n'hésitera pas à répondre avec un dépit tout à fait germanique : Ce sont les *Welches.*[1]

La langue du pays de Galles s'appelait *gwallus, wallus,* elle s'appelle encore *Wallisich* en allemand, celle de nos contrées *Wallonisch, welche* ou wallon; voilà bien de la ressemblance dans les appellations; nous pourrions ajouter que l'une des provinces où ce dernier idiome s'est conservé se nomme le *Valais.* Y aurait-il le même rapport entre les deux

1. Le mot de *Welches* est pris ici dans son acception la plus générale ; il signifie dans ce sens, les Gaulois, les Français, ce qui n'empêche pas nos Alsaciens d'être excellents Français de cœur et d'affection et de le devenir toujours plus aussi de langage.

langues qu'entre leurs deux noms? Nullement; les deux langages sont complétement différents, et cette différence essentielle, fondamentale est la meilleure preuve de la diversité de leur origine.[1]

Schœpflin et les partisans du bas-breton ont senti la portée de l'objection, et ils ont cru la résoudre en avançant que si leur prétendu celte, le bas-breton, ne se retrouve plus en Alsace, nous ajouterons ni dans toute la France, à l'exception d'un coin de la Basse-Bretagne, il faut attribuer cette disparition à l'invasion du latin; en d'autres termes, ils prétendent que notre langue vulgaire, notre patois, est une importation romaine. Voyons donc si nos patois, dont évidemment est sorti le français, sont enfants du latin ou si plutôt le latin n'est pas issu, en partie du moins, de la langue primitive des Gaules.

Disons d'abord que sans nul doute, quand même la première langue des Romains serait née du gaulois, ce ne serait pas une raison pour prétendre que la langue des Gaules ne se serait pas enrichie, plus tard, de bien des emprunts faits à sa fille perfectionnée, agrandie par des siècles de civilisation et devenue la langue des dominateurs du monde. Aussi ne faut-il pas s'étonner que, sous l'empire et l'influence de Rome, notre idiome national ait pris le nom de langue romane, en allemand *Romanisch*. Mais il a conservé son génie et les caractères principaux qui le distinguent, comme le français, de presque toutes les autres langues.

Si les quelques légions que les Romains ont entretenues sur les bords du Rhin et dans la Gaule, pendant les trois à quatre siècles de leur domination, avaient suffi pour convertir les Gaulois en Romains, et substituer totalement la langue de ces odieux vainqueurs à celle des vaincus, nous demanderions comment il s'est fait que, après la chute de l'empire romain et la conquête des Gaules par les Francs, ces Germains, bien loin de détrôner et de remplacer par leur idiome le wallon, le roman, le gaulois enfin, se sont façonnés eux-mêmes à ce langage. Il fallait qu'il y eût dans cette langue primitive de nos pères quelque chose de bien profond, de bien vivace, pour résister à de pareilles révolutions. C'est que la langue est peut-être l'élément le plus intime de l'amour de la patrie; pour arracher cette force native à un peuple, il faudrait lui arracher la vie, il faudrait le détruire jusqu'au dernier homme; car,

1. Nous avons donné aux pages 30 et 31 et nous donnerons bientôt encore des exemples, qui rapprochés prouveront la différence totale de ces deux langues. V. pages 30, 31, 38 et suiv.

s'il en restait un seul couple dans le coin de terre le plus reculé, la langue survivrait, et cette langue maternelle serait le dépôt le plus cher qu'il transmettrait à ses enfants. J'admettrai, si l'on veut, qu'à la suite de l'invasion et de la conquête, l'esprit d'imitation, un long usage, la terreur ou l'adulation puissent faire perdre aux cours et aux villes, plus en contact avec leurs vainqueurs, l'idiome paternel; c'est ainsi que, dans la Gaule, le latin a pu faire des progrès dans les grands centres de population. Mais, au fond des vallées, au sommet des montagnes, dans les lieux les plus inaccessibles, le peuple a dû conserver la langue des aïeux, et c'est là aussi que l'on retrouve le wallon, cette langue vulgaire, rustique, que l'on appelle aujourd'hui le *patois,* avec un certain dédain, sans se douter même de l'antique et noble origine de ce mot.

Avant d'aller plus loin, pour mettre le lecteur en position de comparer lui-même la langue armoricaine à la langue de nos campagnes, nous le prions de se reporter au *pater en bas-breton,* et de rapprocher ce morceau du pater en wallon et d'un fragment de langue romane.

LIÉGEOIS OU WALLON.[1]

Nos Peer, ki es a cir, vos sen no seûye sanctifii; vos Roame nos adveigne; vos volte seûye faite et Ter, Kom a Cir; Dîne no ajourdon nos Pan quotidien; Pardone ne nos Ofence, kom no le pardonan a cïki nos on ofencé; Ni no duhé nen diven de Tentacion; Mai dilivre no di to Ma. Ensi seuye ti.

ROMAN OU RHÉTIEN (*Churwälsch*)[2],

qui se parle entre autres dans les Grisons et la principauté de Neuchâtel.[3]

Bab noss, ilg qual eis ent Tsciel, soing vengig faig tieu Num; Tieu Raginavel vengig non tiers; Tia velgia daventig sco enten Tschied, aschi er sin Terra; Niess Paun Daminchiagi dai a nus oz; A nus pardunne nos Puccaus, sco nus pardunein à noss Culponts; A nus Manar buc eu Pruvament; Mo nus spindre d'Ilg mal. Parchei ca tieu eis ilg Raginavel, a la Pussonza, a la gliergia, a semper. Amen.

Nous regrettons de ne pas avoir la même prière en patois des Vosges; mais en cet idiome elle doit peu différer du pater liégeois ou wallon.

1. Tiré de Chamderlayne. V. Adelung, *Mithridates*, t. II, p. 597.
2. Adelung, *Mithridates*, t. II, p. 598 et 604.
3. *Ibidem.*

Nous remplacerons cette citation par une autre, qui aura pour elle toute l'autorité d'un acte public. C'est le serment que les sujets de Charles-le-Chauve prêtèrent, en 842, à Strasbourg, en suite des traités que ce roi et son frère Louis le Germanique, avaient jurés. Nous rapprocherons ce serment en langue romance du même serment en langue vulgaire ou patois de la même époque et du patois du Ban-de-la-Roche d'aujourd'hui :

«Si Loduuigs sacrament, que son frater Karlo jurat, conservat, et «Karlus meos Sendra de suo part non los tenet, si ïo returnar non lint «pois, ne jo, ne neuls cui eo returnar nil pois, in nulla adjudha contra «Lodhewig non li iver.» [1]

Voici maintenant, d'après Lacombe, dans son Dictionnaire du vieux langage français, le même serment en langue vulgaire ou patois de 842 :

«Se Louis lou sacrement ke a son frère Karle a jurat conservo, et «que Karle mon Siniou de sa part ne lou tenie, se you détournar ne «lou podir ni yeou ni decuz ke yeou detournar en poisso, in nullo «adjudha contre Louis non li iren.» [2]

Même serment en patois actuel du Ban-de-la-Roche :

«Si Louis lou serment que son fraire Karlot ai jurie conserve «et Karlot mon Chire de sai pai ne lou tint, si ne lou po détouenai ne «io, ne gnun que lou détouenai po, en acune aide contre Louis i ne «vierai.» [3]

Que conclure de la comparaison de ces idiomes avec le bas-breton et le cymraeg ? C'est qu'il n'existe aucune ressemblance entre eux, et par conséquent qu'ils ne peuvent avoir la même origine. Si donc les deux premiers sont réellement le reste du celtique ou plutôt du cimbre, les derniers (notre patois) sont une autre langue. Quelle est cette langue qui, toujours semblable à elle-même et presque invariable, se parle, aujourd'hui, comme elle se parlait, il y a mille ans et bien des siècles auparavant, sur la rive gauche du Rhin, en Lorraine, en Franche-Comté, en Alsace, aux environs de Liége jusqu'à Trèves, enfin, dans toutes les provinces qui ne sont point occupées par des Allemands, depuis

1. *Alsatia illustrata*, t. I, p. 811, et *Essai sur le patois Lorrain*, par Oberlin, p. 10 et suiv.

2. *Recherches sur le patois de Franche-Comté, de Lorraine et d'Alsace*, par S. F. Fallot (de Montbéliard), p. 75.

3. Même ouvrage, p. 76, et *Essai sur le patois*, par Oberlin, p. 12. Voir aussi une belle dissertation sur le langage de ce serment, par M. Bonamy, dans le XXIV.e tome des Mémoires de l'académie des Inscriptions, p. 603.

les gorges de la Suisse jusqu'aux confins de la Batavie? Cette langue, qui a tant de ressemblance avec presque tous les patois de France, est la langue primitive des Gaulois.

Jean Le Maire, dans son livre intitulé : *Illustration des Gaules*, l. 1, ch. 16, détaille les endroits où se parle le patois, langue wallonne; voici ses termes : «Nous disons Roman-Brabant, à cause de la différence «du langage, car les autres Brabançons parlent *Thiois*, et ceux-ci «parlent le vieil langage gallique, que nous appelons wallon ou romand, «et en usons en Hainaut, Cambrésis, Artois, Namur, Liége, Lorraine, «Ardennes et en Roman-Brabant, et est beaucoup différent du français.»

Dira-t-on : cette langue est, comme semble l'annoncer son nom, une importation romaine? Mais si beaucoup de ses mots ressemblent aux mots de pareille signification en latin, on conviendra du moins que son génie, sa construction grammaticale, repoussent toute assimilation avec cette langue. Puis, si le Gaulois avait emprunté ces mots au latin, pourquoi aurait-il laissé dehors leur terminaison en *us*, *a*, *um*? Il y a plus : Si les Gaulois avaient emprunté leur langue aux Romains, au moins auraient-ils pris le latin du temps de la conquête et non celui des premiers jours de Rome; et c'est cependant à ce latin primitif et non à celui de César et d'Auguste que le wallon ou romand aurait fait ces emprunts. En effet, la faculté de l'élision, laissée aux poëtes, semble annoncer que le premier latin avait conservé longtemps les syllabes muettes à la fin des mots, et c'est ainsi que le peuple prononçait sa langue à la mode gauloise ou plutôt patoise. Pour dire : prenez cette chaise, asseyez-vous à table, nous voulons goûter ou collationner, notre patois dit, à peu de différence près, suivant les lieux : «*Prente ste* «*chaiere, site vos ai lai moise, nos volian merandai.*» Les anciens Romains auraient dit : «*Prendit' ist' cathedr' sidit ad mens' nos volum'* «*merandar.*» [1]

Sans remonter si haut, si l'on prend la langue latine seulement un siècle et demi avant Cicéron, on ne trouve encore qu'un jargon informe, dit Fallot, comme le fait voir l'inscription qui existe à Rome dans le

1. V. Fallot, p. 41 et 42. J'ai cru devoir reproduire ici son texte sans commentaire. Il est possible que les premiers Romains parlassent comme il les fait parler; cependant l'élision, que je sache, n'ayant jamais eu lieu à la rencontre de deux consonnes, il me semble qu'ils auraient dit : *Prendit' istam cathedram, sidit' ad mensam, nos volumus merandare.*

Capitole, sur une colonne à l'honneur de Duillius, consul romain, qui avait vaincu les Carthaginois; en voici les deux premières lignes:

Exemet legiones magistratos castreis exfociont
Pugnandod cepet enque navebos Marid Consol.[1]

Quintilien nous parle de vers saliens, attribués à Numa, dont les prêtres mêmes avaient peine à saisir le sens; et Festus, qui vivait du temps d'Auguste, remarque que la langue latine avait subi tant de changements qu'on pouvait à peine la reconnaître.

Du reste, si la politique, sous les empereurs, engagea les Romains à étendre, à propager leur langue, une politique contraire les avait dirigés sous la république. Il semble que ces fiers républicains fussent aussi jaloux de leur langage que de leur droit de cité. Longtemps ils renfermèrent l'un et l'autre dans l'enceinte de leurs murs, et l'Italie même en fut exclue. Tite-Live dit que les Romains ne pensèrent pas de bonne heure à vulgariser leur langue. Elle ne se parlait, pour ainsi dire, que dans Rome même, puisque nous voyons, 140 ans seulement avant le règne des empereurs, la ville de Cumes, qui n'en était éloignée que de trente lieues, demander et obtenir, comme une grâce, le droit de faire usage du latin dans les actes publics. Cependant alors les Romains avaient déjà mis sous leur joug toute l'Italie, la Sicile, la Sardaigne et une partie de l'Espagne.[2]

Cicéron nous dit que le grec se lit chez toutes les nations, mais que le latin est resserré dans ses limites, et certes, ajoute-t-il, dans des limites très-étroites.[3]

Il est donc impossible que le latin ait formé la langue des Gaulois. Nous avons déjà démontré que cette langue n'a pu sortir non plus du bas-breton ou gallois, qu'on nous donne pour l'idiome des Celtes. Viendrait-elle du teuton ou germain? Que ces deux langues, qui sont nées et ont grandi, pour ainsi dire, côte à côte, se soient fait bien des emprunts réciproques; que même, si l'on veut, le gaulois ait pris plus à l'allemand, que l'allemand au gaulois, qu'au moins bien des mots de ces deux idiomes aient été puisés à la même source, c'est ce qu'il est impossible de méconnaître. Mais le génie de ces deux langues est tellement opposé

1. Fallot, p. 65.
2. Tite-Live, liv. 40.
3. Cicéron, *Oratio pro Archia.*

qu'il faudrait nier la lumière en plein midi, pour soutenir que l'une a formé l'autre. La construction, les formes grammaticales, les déclinaisons, les conjugaisons, l'euphonie même, tout y est différent.

Mais ne voulût-on même ne s'en tenir qu'aux mots, si plusieurs de la langue wallone ou patoise peuvent être revendiqués par le germain ou le latin, il en est, et une foule, qui sont complétement étrangers à ces deux langues, et encore bien plus au prétendu celte de la Basse-Bretagne. Fallot en cite plusieurs, et eût pu en citer un bien plus grand nombre[1].

D'où sont venus ces mots, puisque les sources latine, teutone, et celle prétendue celtique leur sont fermées? Évidemment d'un autre idiome, et quel peut être cet idiome, si ce n'est celui propre aux Gaulois? Comment se refuser à cette conséquence, quand à l'impossibilité d'extraire ces mots du latin, du germain et du bas-breton, vient se joindre l'impossibilité bien autrement caractéristique, de retrouver dans l'une ou l'autre de ces langues, le génie, les formes essentielles, la structure de celle à laquelle ils appartiennent. Ce génie, ces formes, cette construction, ne

1. Fallot, p. 7 et 8, présente le tableau suivant (voir aussi Schœpflin, t. I.er):

Français.	*Latin.*	*Allemand.*	*Patois.*
Tonneau	Dolium.	Fass.	Véché.
Trou	Foramen.	Loch.	Petchu.
Canard	Anas.	Ente	Bourrai.
Niche.	Forulus	Höhle	Beuse.
Écume	Spuma	Schaum	Djoffe.
Jardin	Hortus.	Garten	Quetchi.
Grenier.	Horreum.	Bühne	Soulie.
Guimauve.	Althea.	Heilwurz	Froumaidgeots.
Bouche.	Os.	Mund	Gordge.
Aigre.	Acidus.	Sauer	Fie.
Lucarne	Cœnaculum	Dachloch	Tschafa.
Attelle	Ferula.	Schindel	Bocoliot.
Bardeau	Scandula.	Dachschindel . . .	Tovolion.
Morceau	Frustum.	Stück	Lopin.
Hanneton.	Stridulus.	Maikäfer.	Cancoire.
Soupirail	Æstuarium	Luftloch.	Bieno.
Église	Templum	Kirche.	Motie.
Planche.	Assis	Brett	Lovon.
Coque	Testa	Nuszschale	Ecreutche.
Marque.	Tessera	Zeichen	Soignot.
Punaise.	Cimex	Wantze	Teufion.

se retrouvent que dans la langue de France ou dans celles qui ont évidemment eu le même berceau.

« Quand on observe, dit le savant abbé Girard, le prodigieux éloigne-« ment qu'il y a du génie de ces langues (le français, l'italien, l'espagnol) « à celui du latin ; quand on fait attention que l'étymologie prouve seu-« lement les emprunts, et non l'origine ; quand on sait que les peuples « subjugués avaient leurs langues ; lorsqu'on voit aujourd'hui de ses « propres yeux ces langues vivantes ornées d'un article qu'elles n'ont pu « prendre de la latine où il n'y en eut jamais, et diamétralement oppo-« sées aux constructions transpositives et aux inflexions des cas ordi-« naires à celle-ci, on ne saurait, à cause de quelques mots empruntés, « dire qu'elles en sont filles, ou il faudrait leur donner plus d'une mère... » Ce que Girard dit du latin, il aurait pu, à plus forte raison encore le dire du germain, de l'armoricain et de la langue du pays de Galles, où Adelung reconnaît tous les caractères du bas-allemand.

M. Fallot, frappé de l'abîme qui sépare le roman ou wallon de cet idiome d'Écosse ou d'Irlande, dont on veut faire le celte et la source du français, en est arrivé à se dire : ou le celte n'avait aucun rapport avec cet idiome, ou le gaulois était une autre langue que le celte, et il s'appuie pour établir cette distinction entre la langue qu'il appelle *gallicane* et la langue *celtique*, sur ce passage de Sulpice Sévère qui, écrivant sous Julien l'apostat, fait dire par l'un de ses interlocuteurs à l'autre racontant la vie de Saint-Martin : « *Tu vero vel celtice, vel si mavis gallice loquere.* »[1] Il s'étaie également de ce fait que les deux seuls mots que César nous a conservés de la langue des Éduens, placés par lui à la tête des peuples que les Romains appelaient *Galli*, et qui dans leur propre idiome se nommaient *Celtæ*, Celtes, appartiennent à la langue germaine[2]. En effet, quoique l'on ait cherché aussi à ces deux mots une étymologie gauloise ou gallique, *vergobretus* (vergobret), le titre du premier magistrat des Éduens, semble un nom germain : il vient de *Werck-Obrecht*, ou de *Werck-Oberst*, chef des affaires, ou chef de la république ; et les *Ambacti*, ces espèces de seïdes, qui se vouaient corps et âme à la défense des grands, qui formaient leur escorte, leurs véritables hommes liges ou hommes d'armes, paraissent avoir de

1. Fallot, p. 23.
2. Commentaires de César, *De bello gallico*, liv. I, chap. 5.

même tiré leur appellation du germain, sans doute de la racine du mot *anpachten*, engager, louer, prendre à gage, à sa solde, ou plutôt encore, selon Adelung, du bas-allemand *Ambacht*, en haut-allemand, *Amt*, service, officier de service.[1]

Sans nul doute, à une époque reculée, les Germains, ou des peuples de même race, se sont avancés fort loin dans la Gaule, et y ont laissé bien des colonies, bien des traces de leur passage[2]. Les Cimbres et les Teutons n'avaient-ils pas une fois envahi *toute la Gaule*, au rapport de César[3]? et bien des noms, ceux mêmes des peuples les plus fameux de la Gaule, les Sénonais et les Ligures, ne se retrouvent-ils pas, sous la plume de Tacite, en Germanie[4]? Strabon ne fait-il pas découler le nom même de *Germains* de la parenté intime de ces peuples avec les Gaulois? il en fait des frères germains, *Germani*. Des écrivains anciens et modernes, n'ont-ils pas été jusqu'à refuser le titre de Celte à toute autre nation qu'à la nation germaine, et à prétendre que les Gaulois mêmes ne l'ont reçu que des Germains? Éphore, au rapport de Strabon et de Scymnus de Chio, divisait le monde en quatre parties habitées par quatre grandes races d'hommes, les Indiens, les Éthyopiens, les Scythes et les Celtes, et Diodore de Sicile, étendant jusqu'à la Scythie les bornes de la Gaule, appelle *Galatia Magna* ce que Ptolémée avait nommé *Magna Germania*. Toute l'antiquité a été divisée sur la question de savoir si les Germains étaient des Celtes, et malgré les efforts de la science, le problème est resté insoluble[5]. Schœpflin a écrit un volume sur cette

1. Adelung, *Mithridates*, t. II, p. 143. Le nom de *Celtes* n'aurait-il pas été puisé lui-même à la même source? ne signifierait-il pas, comme plus tard le mot *Normand*, homme venu du nord, des pays froids? *Celtæ*, Κέλτοι, Celtes, rappellent involontairement le mot germain *Kälten*. Il ne serait pas extraordinaire que les Gaulois méridionaux eussent donné cette qualification aux Gaulois de l'est et du nord.

2. De Walckenaër, Géographie des Gaules, t. I.

3. *Quum omnem Galliam occupassent ut ante Cimbri Teutonique fecissent. De bello gallico*, liv. I. chap. 33.

4. Tacite place en Germanie des *Semnones* ou *Semnonais* qui sont, nous le montrerons plus loin, de la même famille que les Senones ou les Sénonais, et des Ligii, même peuple que les Ligures ou Ligyens de la Gaule et de l'Italie.

5. Strabon, liv. VII. — Diodore de Sicile, *Histoire universelle*, t. II, liv. V, p. 241, de la traduction de Terrasson, édition Paris 1758. Cet historien, qui vivait du temps de César, fait une distinction entre les Celtes et les Gaulois; il place les premiers au-dessus de Marseille entre les Pyrénées, et les seconds, c'est-à-dire, ceux qui habitent au nord de la Celtique le long de l'Océan et la forêt Hercynie, et qu'il appelle Gaulois, dans tout le reste de cet

matière et sans fruit.[1] Mais à quoi bon citer toutes ces autorités pour établir une distinction inutile : que les Germains, comme les Gaulois, aient reçu dans l'histoire la qualification, peut-être simplement géographique, de Celtes, qu'importe à notre sujet ? toujours est-il qu'ils ne parlaient pas la même langue. Les peuples, qui du temps de César s'appelaient dans leur propre idiome Celtes, les Éduens entre autres, étaient bien certainement des Gaulois dans la force du terme, et par conséquent, leur langue était le gaulois-celtique par excellence, et cette langue n'était pas le germain. S'il fallait prouver que même dans la Séquanie, la Rauracie et la Médiomatricie, c'est-à-dire, en Alsace, on ne parlait pas du temps de César, la langue germanique, nous rappellerions qu'Arioviste, pendant les quatorze ans qu'il a passés sur nos bords, y avait appris la langue du pays : cette langue n'était donc pas le germain, elle était le gaulois. Or, la Séquanie et la Rauracie étaient de la Celticie; il est donc impossible, dans la Gaule du moins, de séparer le celte du gaulois.

L'auteur, dont nous examinons l'opinion, aurait donc pu se borner à dire que l'idiome donné pour celtique par les partisans du bas-breton, n'est pas l'ancien celte de la Gaule, le véritable gaulois; que ce gaulois, ou plutôt gallique, c'est le wallon, le patois de nos campagnes. Sulpice Sévère, dans le passage cité, ne faisait pas une distinction entre le celte et le gaulois; seulement pour mieux indiquer à son interlocuteur le dialecte dans lequel il pouvait s'exprimer, il lui disait : *Tu vero celtice, vel si mavis gallice loquere,* dans ce sens : parle-moi *celte,* ou si tu préfères ce nom, *gallique;* c'étaient deux manières d'indiquer la même langue.

M. Fallot va plus loin que de refuser au teuton, au prétendu celte, et même au latin, l'honneur d'avoir enfanté le wallon, le roman, notre patois enfin; il fait sortir de ce modeste idiome la langue même des Romains, ou du moins, le fait puissamment concourir à l'enfantement

immense pays qui s'étend des Pyrénées jusqu'aux confins de la Scythie. Cependant, ajoute-t-il, les Romains donnent indifféremment ce nom et aux vrais Gaulois et aux Celtes. Parmi les anciens qui ont fait des Germains des Celtes, on peut citer Suidas, Plutarque, Arrien; parmi les modernes, Christian Brower, Daniel, George Morhof, qui appelle les Germains pères des Belges et des Celtes, Jacq. Spener et Dom Augustin Calmet, qui fait descendre les Gaulois des Germains et des Cimbres.

1. Schœpflin, *Vindiciæ celticæ.*

de cette langue, depuis si longtemps décorée du titre pompeux de langue mère.

Cette proposition est hardie; elle choque le vieux culte de la langue latine; mais elle n'est pas peut-être aussi aventureuse qu'elle le paraît de prime abord. Puis, pourquoi le latin ne serait-il pas aussi bien sorti du patois wallon, que presque toutes les langues d'Europe du patois bas-breton? on le voit, des deux propositions la plus modeste est encore celle de M. Fallot.

Il en avance une autre bien plus audacieuse, que je n'entreprendrai pas de justifier, quoiqu'elle ne me paraisse pas du tout injustifiable : il prétend non-seulement que les fondateurs de Rome étaient gaulois, ce qui est vrai en partie du moins, mais que Romulus était né dans l'une des provinces mêmes dont est sortie l'Alsace, dans la Rauracie.

Il ne faut pas le condamner sans l'entendre; cela est de bonne justice. Peut-être l'histoire viendra-t-elle à son secours.

«Voudrait-on supposer, dit-il, que la langue appelée par Sulpice Sévère *gallique,* fût déjà de son temps un latin corrompu, et que ce fût celle que dans la suite on appela *romane?* On se tromperait sans doute, puisque, dès le second siècle de notre ère, on nommait indistinctement la langue des Gaulois langue *gallique* ou *thusque,* comme on le voit dans ce passage d'Aulu-Gelle : «*Post deinde quasi nescio quid* «*tusce aut gallice dixisset, riserunt omnes.*» [1]

«Jean Le Maire appelle *wallon* le langage qu'on nomme *patois* dans nos contrées; il dit que c'est le vieil langage gallique, et en effet, le mot wallon peut bien être le même que celui de gaulois. Dans la prononciation rude des anciens Celtes, *wall, gall* et *gwall* étaient un même mot, qui signifiait *forteresse, défense, bravoure.* Les Romains en ont tiré le mot *wallum,* et les Allemands celui de *gwalt, gewalt, gewaltig;* en adoucissant l'expression, on a dit *gallus* au lieu de *gwallus,* et *gallatæ* au lieu de *gwallatæ.* [2]

«L'ancien nom de Rome, qui était *Valence*, peut avoir la même ori-

1. V. le Dictionnaire celtique de Bullet aux mots *Wall* et *Gwall.*

2. Nous avons déjà rappelé au sujet du mot *Gallus* (*wallisisch*) que *Walcholant* signifiait Gaule, comme aujourd'hui *Welcheland* signifie France et *Welche* français. Les Grecs appelaient tous les Gaulois, *Galates. Galatas enim Gallos sermo græcus appellat*, Ammien-Marcellin, liv. XV, chap. 9.

gine, d'après le dialecte des Gaulois qui s'y établirent les premiers et lui donnèrent ce nom. On se servait encore du mot de Valence dans le treizième siècle, et c'est de ce mot qu'on trouve dans le patois celui de *Veillance* ou *Vouillance*, qui a fait *Vaillance* en français.[1]

«Le nom de *patois* qu'on a donné à cette langue wallone ou gallique, paraît venir du mot *thiois*, qui servait à désigner sous les deux premières races le langage rude et grossier que les Francs avaient apporté dans les Gaules. Pour distinguer de cette langue des Francs l'ancien langage des campagnes, qui était également rude et grossier, on l'appela le *Thiois du pays*. C'est ce que paraît signifier le mot *patois*. On disait ci-devant et on dit encore, dans quelques endroits, le *pa* ou *paë* pour le pays. De *Paëthiois* ou *Pathiois* est sorti par contraction *patois*, pour désigner le langage du peuple et des campagnes.

Ce *thiois*, dont évidemment l'on a fait le mot *patois*, pour indiquer la langue rustique et vulgaire du pays, ce thiois que Jean Le Maire appelle la *vieille langue gallique*, ne serait-il pas le *thuscum vulgare*, et ce thuscum ou thusque vulgaire ne serait-il pas un idiome venu de notre côté des Alpes en Italie. Ceci nous amène à l'examen de cette question historique : quels sont les peuples du sein desquels s'est élevée l'ancienne Rome ?

L'antiquité signale sur les bords du Tibre trois peuples principaux : les Tyrrhéniens, les Étrusques et les Ombriens. Elle y place aussi les Sicani ou Siculi, qui semblent à Niebuhr ne faire qu'un avec les Itali; les Latins, les Sabins, les Albains, les Weïens n'étaient que de petites confédérations issues sans doute de ces peuples ou de la même origine. N'oublions pas non plus dans la récapitulation des peuples d'Italie les Liburniens, que Niebuhr croit n'être autres que des Ligures.

Hérodote et Strabon sont d'accord pour reconnaître aux Tyrrhéniens une origine lydienne. Voici le récit naïf du premier :

«Sous le règne d'Atys, fils de Manès, toute la Lydie fut affligée par

1. *Italus filiam suam Romam nomine, Siculis et Aboriginibus in Latio præfuit, quæ relicta Capenna Medium palatinum tenuit, et in vertice ubi hæret exquilion Romam oppidulum condidit quod* Valentiam *sonat.* Quintus Fabius Pictor, liv. I, p. 72. — *Sunt qui videri velint Romæ vocabulum ab Evandro primum datum, cum oppidum ibi offendisset quod extructum antea* Valentiam *dixerat juventus Romana.* Alex. Polyhistor, *Fragmenta*, chap. I, p. 252. Voir au Dictionnaire du vieux langage de Lacombe, *Valentia*, force, puissance, suivant Solin.

«une grande famine, que les Lydiens supportèrent, quelque temps, avec «patience. Mais voyant que le mal ne cessait point, ils y cherchèrent un «remède, et chacun en imagina à sa manière. Ce fut à cette occasion «qu'ils inventèrent les dés, les osselets, la balle et toutes les autres «espèces de jeux, excepté celui des jetons, dont ils ne s'attribuent pas «la découverte. Or, voici l'usage qu'ils firent de ces inventions pour «tromper la faim qui les pressait. On jouait alternativement pendant un «jour entier, afin de se distraire du besoin de manger; et, le lendemain, «on mangeait au lieu de jouer. Ils menèrent cette vie pendant dix-huit «ans; mais enfin, le mal ne faisant que croître au lieu de diminuer, le «roi partagea tous les Lydiens en deux classes et les fit tirer au sort, «l'une pour rester, l'autre pour quitter le pays. Celle que le sort destina «à rester, eut pour chef le roi même, et son fils Tyrrhenus se mit à la «tête des émigrants.

«Les Lydiens que le sort bannissait de la terre natale, allèrent d'abord «à Smyrne, où ils construisirent des vaisseaux et ustensiles nécessaires, «et s'embarquèrent pour aller chercher les moyens de vivre et une autre «patrie. Après avoir cotoyé différents pays, ils abordèrent en *Ombrie*, «où ils se bâtirent des villes qu'ils habitent encore à présent; mais ils «quittèrent le nom de Lydiens et prirent celui de *Tyrrhéniens*, de «Tyrrhenus, fils de leur roi et chef de la colonie.» [1]

Strabon[2] dépouille ce récit de quelques détails inutiles et évidemment fabuleux; il ne parle plus de ces jeux inventés pour tromper une faim qui dure dix-huit ans, de ces vaisseaux construits à Smyrne, de ce long voyage par mer ; mais, pour le fond, il est parfaitement d'accord avec Hérodote: on pourrait dire même qu'il n'a fait que le copier. Seulement il ajoute ce que certes il n'a pas trouvé dans cet historien, que les Romains nommaient *Étrusques* ou *Thusques*, les peuples que les Grecs appelaient *Tyrrhéniens*. L'on ne conçoit pas trop cette métamorphose

1. Hérodote, liv. I, chap. 94. Traductiou tirée du *Panthéon littéraire*.

2. Strabon, t. II, p. 110 (et de la traduction, p. 145). Il ne faut pas oublier, tout en rejetant ces détails, notamment l'invention de tant de jeux par les Lydiens, que le nom même de ce peuple a bien de l'analogie avec le mot qui, en latin, et sans doute dans la langue sanscrite, signifie *jeu* (*ludus*). Ce mot, en effet, semble puisé à la même source que *Lust* en allemand, *lustus* en goth, *lust* en anglais, *lyst* en danois. Ajoutons *lïd, li, lie, lith, liesse*, jeux, fête, joie, en nos patois ou vieux gaulois. Voir à ces mots, W. F. Edwards, *Recherches sur les langues celtiques*, p. 329.

du mot Tyrrhénien en celui d'Étrusque, à moins que Strabon ait voulu dire que le nom du dernier venu de ces peuples a absorbé l'autre, lorsque les deux nations, par suite de conquête ou d'alliance, se sont fondues en une seule, la nation étrusque.[1]

D'autres écrivains ont voulu voir dans les Étrusques des Pélasges, et, tout en croyant combattre l'opinion de Strabon et d'Hérodote, la confirment; car les Lydiens, les anciens Méoniens, étaient aussi des Pélasges.

Denys d'Halycarnasse rejette l'une et l'autre idée; les Étrusques, selon lui, n'ont, dans leur langue et dans leurs lois, pas la moindre ressemblance avec les Grecs, descendants des Pélasges, tout aussi peu qu'avec les Lydiens; ils sont ce qu'en font leurs propres traditions, un peuple primitif[2]. «C'est dommage, ajoute Niebuhr[3], que Denys n'ait point fait «un pas de plus, et qu'il n'ait pas employé ce qu'il possédait de rensei«gnements pour expliquer l'erreur.» Or, ce pas que Denys n'a pas fait, quel aurait-il dû être, d'après Niebuhr? le voici: ce savant historien aurait dû dire que les Étrusques étaient, non pas sans doute de ce peuple presque fabuleux de Pélasges, espèce de Bohémiens errants, que l'histoire nous représente partout et nulle part, et qui, à cause même de ces migrations perpétuelles, ont donné à des anciens la singulière idée de chercher l'origine de leur nom dans celui d'oiseaux voyageurs, les *Pelargi*, les cigognes; mais bien de la véritable race pélasgique, nation immense, antérieure aux Hellènes, aux Grecs, et qui a dû couvrir la plus grande partie de l'Europe. Dans ce vaste réseau, Niebuhr enveloppe les Tyrrhéniens ou Étrusques, les Sicani ou Siculi, les Ombriens, toute l'Italie enfin, une bonne partie de la Gaule ancienne et toute la Germanie. Il s'exprime ainsi: «Ce n'est point une hypothèse, je le dis avec une entière convic«tion historique; il fut un temps où les Pélasges, qui formaient peut-être «le peuple le plus étendu de l'Europe, habitaient depuis le Pô et l'Arno «jusque vers le Bosphore: seulement leurs demeures étaient interrom«pues en Thrace, de telle sorte cependant que les îles septentrionales «de la mer Égée renouassent la chaîne qui liait les Tyrrhéniens d'Asie «avec la Pélasgique Argos.» Niebuhr aurait pu même ne pas admettre

1. Mais ce qui prouve que cette absorption ne fut pas complète, c'est que le nom de Tyrrhénie resta au pays et que la mer qui le baigne s'appelle encore Tyrrhénienne. Strabon, *passim*.

2. Denys d'Halycarnasse, liv. I, §. 23, p. 19.

3. Niebuhr, *Histoire romaine*, traduite par M. de Golbéry, t. I, p. 57.

cette interruption, car Adelung, avec cette justesse d'appréciation qui le caractérise, donne au Pélasge le droit d'incolat ou de cité (*Bürgerrecht*) en Thrace.

Cette opinion qui revient à changer la nature historique des Pélasges, à en faire, au lieu d'un peuple errant et fugitif, restreint primitivement dans le cercle de l'ancienne Troade, une immense race humaine à demeure fixe, ayant précédé en Europe la race celtique, a pour elle, nous en convenons, une grande vraisemblance; mais, malgré les efforts du savant Niebuhr, il n'a pu lui trouver une base solide dans l'histoire. Pas un seul auteur de l'antiquité, pas un seul texte ne viennent appuyer son ingénieuse supposition, qui demeure ainsi à l'état de pure conjecture personnelle.

Mais l'idée d'une race asiatique, antérieure aux Celtes en Europe, est une idée féconde, et si, faute d'étais historiques, nous rejetons le nom que Niebuhr veut donner, de son autorité privée, à cette race, que nous appellerons, avec lui, primitive, nous adopterons son existence. Nous serons d'accord sur le fond, si nous ne pouvons l'être sur la forme.

Pour nous, les Pélasges resteront ce qu'ils furent pour toute l'antiquité, pour Hérodote surtout, un peuple d'Asie, qui, chassé de sa demeure, bien avant la guerre de Troie, se réfugia d'abord en Grèce, fonda Athènes, peupla l'Attique, la Méonie, les îles de Lesbos et d'Imbros; puis, chassé par les Hellènes, alla par terre et par mer chercher une patrie nouvelle, soit sur les côtes, soit dans l'intérieur de l'Europe, et parvint ainsi jusqu'en Italie et dans la Gaule, sans doute même au delà, suivant que les vents, les flots et la fortune plus inconstante encore dirigèrent leur course errante et fugitive.

Les Pélasges seront à nos yeux, non pas toute l'émigration asiatique, qui a précédé les Celtes en Europe, mais seulement l'un des peuples que des révolutions intérieures, l'excès de la population, l'invasion de nations venues du fond de l'Asie, ou toutes ces causes réunies forcèrent à sortir de leur pays. Ainsi les Pélasges furent suivis par les Phéniciens, les Égyptiens, les Perses, les Mèdes, les Cimmériens peut-être, dans leur émigration. L'Asie ne cessa de verser ainsi le trop plein de sa population, d'un côté en Europe, de l'autre en Afrique. Sans doute, les courses, les travaux, les conquêtes de Jason, de Phryxus, d'Ulysse, d'Hercule, dont on retrouve des traces en Italie, en Germanie, en Gaule, et jusqu'au fond de l'Ibérie, n'ont été que des épisodes dans l'histoire de ces

premières migrations humaines. Enfin, les Pélasges auront été l'avant-garde de cette invasion colossale qui, partie des rives de l'Indus et du Gange, a peuplé l'Europe et s'est étendue, comme nous le montrerons bientôt, par delà les mers sur le monde entier.

Mais a-t-on besoin de chercher un nom à cette invasion ? Ce nom n'est-il pas écrit dans l'histoire ? Des races ont peuplé l'Europe, celle dont les Pélasges n'étaient qu'une fraction, est connue, c'est la race *Ibérienne.* A elle se rattachent les Ombriens, les Etrusques, les Lydiens ou Méoniens, les Liburniens, les Ligiens ou Ligures. C'est la première race gallique connue, celle qui a semé de ses colonies toute l'Europe, colonies dont plusieurs ont survécu dans la Germanie même, à plus forte raison dans la Gaule, à l'invasion des Celtes et à celle dite des Kimris. Sans doute, la plus forte masse de cette invasion ibérienne a été refoulée dans les limites où l'a trouvée César, mais sa langue, ses dénominations, des traces de son séjour sont restées sur toute sa route. Sans doute aussi cette race ne parlait pas tout entière une seule et même langue ; mais dans les idiomes des différents peuples de cette première migration et dans les idiomes qui semblent en être dérivés ou en conserver l'expression primitive, tels que le français, l'italien, l'espagnol, le portugais, on retrouve des airs, des traits de famille qu'il est impossible de méconnaître. Maintenons donc aux Tyrrhéniens d'Italie l'origine que leur ont assignée Hérodote, le père de l'histoire, et le plus grand des géographes anciens, Strabon ; disons qu'ils sortaient de la Lydie, de ce peuple fameux qui, plus tard, sous les Héraclides, sous Crésus surtout, étendit son empire de la mer Égée à l'Halys, et n'a été vaincu que par Cyrus[1]. Mais ajoutons, avec toute l'antiquité, que ces Lydiens, ces anciens Méoniens, étaient des Pélasges.

D'après les calculs du savant Larcher, dans sa chronologie d'Hérodote[2], l'arrivée des Lydiens en Italie aurait eu lieu vers l'an 1344 avant Jésus-Christ.

Mais quels peuples cette émigration lydienne trouva-t-elle en Ombrie, où les fait aborder Hérodote[3] ? Cette contrée qui avait alors déjà ce nom, était sous la domination d'autres Pélasges ou peuples de la même

1. Hérodote, liv. I, chap. XCV.
2. D'après Larcher, *Chronologie d'Hérodote*, p. 547.
3. Hérodote, liv. I, chap. XCIV.

race qui, repoussés d'abord par les habitants primitifs du pays, les Ombriens, s'étaient retirés chez leurs voisins les Aborigènes, avaient contracté alliance avec ceux-ci et avec leurs secours étaient parvenus à chasser les Ombriens; c'est là du moins ce qui est attesté par Denys d'Halycarnasse et Strabon[1]. Les Pélasges, toujours aidés des Aborigènes, avaient expulsé aussi les Sicani ou Sicules, et déterminé leur passage en Trinacrie, qui de leur nom s'appela d'abord *Sicanie*, puis *Sicile*. L'époque de cette expulsion des Sicules par les Pélasges et de leur arrivée en Trinacrie est incertaine. Selon Thucydide[2], ce double événement se serait réalisé en l'année 1059 avant l'ère chrétienne, et par conséquent n'aurait pas précédé la venue des Tyrrhéniens, mais lui serait postérieur de près de trois siècles, tandis que Denys d'Halycarnasse[3] le reporte vers 1350, six ans avant l'arrivée des Lydiens, trois générations avant la guerre de Troie.

Quoi qu'il en soit de ces dates et de ces événements, qui ne sont pas étrangers à notre sujet, on le verra tout à l'heure, les Pélasges, maîtres de l'Ombrie à l'arrivée des Lydiens de Tyrrhenus, ne purent les empêcher de s'y établir, et 135 ans plus tard, tel fut l'accroissement de ces Tyrrhéniens, mêlés aux Aborigènes, qu'ils forcèrent ces Pélasges à émigrer. Ceux-ci, prenant leurs femmes, leurs enfants, leurs trésors, s'embarquèrent et vinrent s'établir dans l'Attique. On les appela *Pélasges Tyrrhéniens*, c'est-à-dire venus de la Tyrrhénie; il paraît que les vainqueurs avaient déjà donné leur nom à leur conquête. Mais dans l'Attique encore, les fugitifs ne purent rester; poussés par leur ambition et par leur mauvaise fortune, ils tentèrent de s'emparer du pouvoir; ils furent vaincus et obligés de quitter le pays. Ils y étaient arrivés vers 1209, ils en furent expulsés par les Athéniens, vers 1160; leur séjour sur cette terre, qui devait à leurs pères sa plus glorieuse colonie, n'avait donc duré que quarante-neuf ans. De l'Attique, ils se retirèrent dans l'île de Lemnos, d'où, chassés encore, ils se dispersèrent en divers pays. Tel fut leur sort, d'après Thucydide[4]. Ces allées, ces

1. Denys d'Halycarnasse, *Antiquités Romaines*, liv. I, chap. XVIII. Strabon, liv. I, p. 327.

2. Thucydide, liv. V, chap II.

3. Denys d'Halycarnasse, *Antiquités Romaines*, liv. I, chap. XXII, p. 17. La prise de Troie eut lieu, en 1272 avant Jésus-Christ, d'après Hérodote, et cette opinion, adoptée par Thucydide, a prévalu.

4. Thucydide, liv. II, chap. XV.

venues sont peu vraisemblables, nous en convenons ; c'est l'espèce d'ubiquité qui en résulte pour les Pélasges, qui a déterminé la supposition de Niebuhr sur l'existence ancienne, fixe et permanente depuis des siècles, d'une grande race de ce nom en Europe. Mais que Niebuhr nous cite dans l'antiquité des autorités qui contredisent le récit de Thucydide ; jusque-là ce récit sera pour nous de l'histoire. Laissons ces Pélasges errer sur les mers et revenons en Italie.

Ces Ombriens, refoulés par les Lydiens-Pélasges, qu'étaient-ils ? Ils étaient Pélasges eux-mêmes, comme leurs frères de l'autre côté des Alpes ; car là aussi il y avait des Ombriens jusques sur les bords de la Saône. C'est même par ce chemin sans doute qu'ils étaient arrivés en Italie[1]. Ces Ombriens sont véritablement les premiers habitants *connus* de la Gaule et c'est évidemment, par allusion à ces peuples, qu'Ammien-Marcellin, d'après Timogène, fait venir les Gaulois des rives du Scamandre et du Simoïs.[2]

Il ajoute que «les habitants de la Gaule, plus que personne, assurent, «ce que lui-même a trouvé gravé dans leurs monuments, qu'Hercule, fils «d'Amphytrion, se hâta de détruire les tyrans Gérion et Tauriscus, dont «l'un ravageait l'Espagne et l'autre les Gaules, qu'il les défit et que du com«merce qu'il eut avec des femmes des premières familles de ce pays, «naquirent plusieurs enfants, qui donnèrent leurs noms aux diverses «régions qu'ils gouvernèrent.» L'Ill, cette rivière dont l'appellation doit avoir formé celle de l'Illcès, de l'Alsace, pourrait bien rappeler le fils le plus célèbre d'Alcide, Illus.[3]

Maintenant, ces *Aborigènes*, qui aidèrent si puissamment les Pélasges Lydiens à s'établir en Italie et à s'y faire une place, qu'étaient-ils à leur tour ?

Quelques auteurs ont tenté de faire considérer les Tyrrhéniens eux-mêmes comme les premiers habitants de l'Italie, c'est-à-dire, comme

1. V. Pline sur l'Antiquité des Ombriens. Il les fait remonter au déluge et tire même de là leur nom : *Umbrorum gens antiquissima Italiæ existimatur, ut quos Umbrios a Græcis putent dictos, quod inundatione terrarum* imbribus *superfuissent. C. Plinii naturalis Historiæ*, lib. III, cap. XIV.

2. Ammien-Marcellin, t. I, liv. XX, chap. IX, p. 139, 140.

3. D'après Larcher, Hercule, fils d'Amphitryon, serait né en 1384 avant Jésus-Christ. Du reste, nos lecteurs savent déjà que nous ne voyons dans Hercule que la personnification du génie d'un peuple ; ses enfants ne sont donc pour nous que des provenances de ce peuple.

Aborigènes, dans le sens que nous connaissons de *premiers occupants ;* d'autres ont préféré les Liburniens ou les Sicules; cette dernière version, au moins quant aux Sicules, cadrerait parfaitement avec l'origine que nous assignerons bientôt à ce peuple[1]; néanmoins nous ne nous y arrêtons point.

Les Aborigènes, ou du moins ceux auxquels on donnait ce nom, étaient des Ombriens. Pline et Florus nous l'apprennent[2], et Caton, surenchérissant sur ces deux historiens, fait descendre les Aborigènes des Ombriens : *Aborigenes proles Umbrorum.* Les Ombriens, suivant Denys d'Halycarnasse habitaient l'Italie depuis plus de huit cents ans avant la fondation de Rome, lorsqu'une peuplade de Pélasges vint s'y fixer, et alors déjà ils étaient une ancienne et grande nation.[3]

Nous savons déjà que les Ombriens d'au delà comme d'en deçà des Alpes étaient des Pélasges, c'est-à-dire, de ces peuples orientaux qui ont formé l'avant-garde de l'invasion ibérienne, et qui peut-être ont dû le nom de *Galli* à celui de leur premier roi et de *Galates* à Galaté, sa mère. Telle est du moins la tradition rapportée avec quelques variantes par Ammien-Marcellin et Diodore de Sicile.[4]

Les Etrusques aussi étaient de la première race gauloise. On n'en doutera pas quand on verra des écrivains romains l'avouer, le reconnaître comme un fait notoire chez les anciens. « Qui donc parmi les « historiens de la plus haute antiquité, dit Cajus Sempronius, n'a pas « écrit que le Janicule a été fondé par Janus, et que les Hétrusques sont

1. Myrsile de Lesbos dit : *Probatiores græci historici tradunt solos Tyrrhenos in Italia vetustissimos esse neque ut cæteri convenæ et advenæ, quandoquidem vetustissimis differunt diis et moribus. — Etsi totam Italiam coluerint Græci ut nostri tradunt, ex ipsis tamen Lydis et Tyrrhenis vicinisque Romanis falsa esse ostendimus, quæ contraria his de Tyrrhenis multi conscripterunt.* Myrsilii *fragmenta in fine.*

M. P. Caton a cité cette opinion, qu'il contredit d'ailleurs lui-même, comme on va le voir *Galliam togatam primi coluere Liburnii et Siculi, quos pepulere Umbri. Hos Hetrusci, eos tandem vicere Galli.* Il ajoute plus bas qu'après l'expulsion des Étrusques les Gaulois restèrent maîtres de toute l'Ombrie. *Galli omnem Umbriam pulsis Etruscis occupavere.*

2. Pline, liv. III, chap. XIV, p. 44; Florus, liv. I, chap. XVII.

3. Denys d'Halycarnasse, liv. I, *Habitabant tunc Umbri eratque ea gens multum antiqua et ampla.*

4. Ammien-Marcellin, t. I, liv. XV, chap. IX, p. 140 de la traduction, et Diodore de Sicile t. II, liv. V, p. 226 et 227 de la traduction de Terrasson.

« sortis des Gaulois ? » *Quis enim ex antiquissimis non scribit à Jano Janiculum et Hetruscos veteres a Gallis conditos ?*[1]

Or, quels étaient, d'après le même Cajus Sempronius, ces premiers Gaulois ? des Ombriens. *Apenninum colunt Ligures, portionem vero Apennini inhabitant Umbri, prima veterum Gallorum proles, ut Augustus scribit.*[2]

Nous avons prononcé le nom des Ligures; eux aussi étaient des Ombriens, et par conséquent, des Pélasges, des peuples de la race ibérienne, de ceux que l'on appelait *veteres Galli*, les vieux Gaulois. C'est ce que constate également Cajus Sempronius, et, après lui, d'une manière plus explicite encore, Plutarque. Mais nous reviendrons sur ce point important; ne quittons pas encore les Étrusques.

Le mot *Étrusque* a prévalu, dans le langage des livres[3], pour désigner les peuples qui triomphèrent des Tyrrhéniens, des Sicules, des Ombriens, en Italie; mais les noms de Thusques et d'Étrusques ou Hétrusques de même que celui de Tyrrhéniens n'étaient pas leur seule dénomination; ils s'appelaient aussi *Rasènes ;* c'est là le nom qu'ils se donnaient eux-mêmes, leur nom national[4], ou au moins celui de la majorité.

Mais ces Rasènes, ces Étrusques, qui, lors de la fondation de Rome, étendaient leur empire des bords du Tibre jusqu'aux Alpes et même bien plus loin encore des deux côtés[5], étaient-ils venus des plaines de l'Italie au delà des monts, ou au contraire, d'au delà des Alpes en Italie ? Cette question est importante, car les fiers Romains n'ont pas toujours nié qu'ils fussent nés des Étrusques, et quand, enivrés par leurs triomphes, ils voulurent l'oublier et mentir à l'histoire, en divinisant leur berceau, un roi, leur digne émule, le fameux Mithridates, leur rappela bien amèrement leur origine et stigmatisa avec une énergie toute barbare

1. Cajus Sempronius, *De Divis Italiæ.*

2. *Idem.*

3. Niebuhr, *Histoire Romaine*, t. I, p. 158.

4. Servius (*ad Æneïdem*, X, p. 164) critique l'usage, établi depuis les derniers empereurs, de donner au pays le nom de *Tuscia*, et ce ne fut qu'à partir du moyen âge que ce pays s'appela *Toscane* et le peuple *Toscan.* — Denys d'Halycarnasse (liv. XXX, p. 24) nous apprend que les Étrusques s'appelaient eux-mêmes *Rasena.* — Niebuhr ajoute (t. I, p. 158) que la terminaison *ena* en étrusque répond, comme on peut le voir par les noms de famille, à l'*ius* des Latins. Rasena aurait donc fait en passant par la bouche des Latins *Rasius.* La racine du mot est *Ras*, que l'on retrouve dans le nom de tant de villes des deux côtés des Alpes.

5. *Thuscorum ante Romanum imperium late terra mari opes patuere*, Tite-Live, I, liv. V.

leur mensonge et leur ingratitude ; il les traita *d'esclaves nés chez les Thusques*, et les fit souvenir dans son langage sarcastique et dédaigneux que leur fondateur, leur Romulus, avait dû sa petite royauté aux Thusques.[1]

Quoique Tite-Live, romain de naissance et de cœur, ait plus qu'aucun autre historien, flatté ce vain orgueil de sa patrie, cependant il a, comme à regret, laissé échapper un aveu précieux à recueillir. Après avoir montré les Étrusques, peuplant les côtes de la mer inférieure ou Tyrrhénienne, et envoyant de là deux colonies au nord de l'Apennin, il ajoute : Telle fut sans nul doute l'origine aussi des nations alpestres, et, avant toutes, des Rœtiens. «*Alpinis quoque ea gentibus haud dubie origo est, maxime Rœtis*[2].» Strabon donne la même origine aux Lepontii et aux Camuni[3]. Peut-être, dit Niebuhr[4], faut-il y ajouter les Euganéens ? et pourquoi pas de même la meilleure partie du Valais et du pays de Genève jusqu'aux frontières de France ? Et qui ne reconnaît aussi dans le nom de *Tyrol* un souvenir de l'ancienne Tyrrhénie ? Cette étymologie ne vaut-elle pas mieux que celle qui fait sortir l'appellation de ce pays d'un petit château italien appelé *Terioli*[5] ? Niebuhr, après Hormayr, ne croit-il pas retrouver un reste de la langue des Thusques dans le dialecte de Grœden (Grado), ville du Tyrol ?[6]

Mais si l'on doutait de l'ancienne parenté des idiomes d'au delà et d'en deçà des Alpes, nous compléterions la citation de Tite-Live ; elle renferme un nouvel aveu important à constater. Après avoir reconnu l'origine commune des Etrusques et des nations alpestres et notamment des *Rhétiens*, il continue ainsi : C'est la nature sauvage de ces contrées qui

1. Quintus Fabius Pictor (liv. II) s'exprime ainsi : *Romulus ex regulo primus Rex a Thuscis declaratus est, quam rem Mithridates Rex Asiæ pro ignominia Romanis opposuit quod vernæ fuissent Thuscorum.*

2. Tite-Live, liv. V, chap. XXXIII.

3. Strabon les dit de souche Rhétienne, liv. IV, p. 206.

Les *Lepontii*. Ce peuple ancien, établi moitié en Rhétie, moitié dans la Gaule cisalpine, entre les monts aujourd'hui nommés *Rosa* et *Bernardino* (S. Bernard), a donné son nom à cette région des Alpes, c'est le pays des Lepontins. Il avait pour villes principales : *Oscelum* (*Domo d'Ossola*), *Summum-penninum* (au nord d'Aoste), *Endracinum* (Entranne). V. Dict. géographique et historique de Bouillet, au mot *Lepontii*. Les *Camuni*, les habitants de la belle vallée de *Chamouni*.

4. Niebuhr, t. I, p. 159.

5. Cette singulière étymologie est fournie par le Dictionnaire précité de Bouillet, à ce mot.

6. Niebuhr, *loco citato*, et Hormayr, *Histoire du Tyrol*, p. 139 et suiv.

les a rendu farouches (les Rhétiens) au point que de leur antique patrie ils n'ont rien conservé qu'une certaine consonnance de langage, et encore cette consonnance n'est-elle pas complète, «*maxime Rœtis: quos loca ipsa efferarunt, ne quid ex antiquo, prœter sonum linguœ, nec eum incorruptum, retinent.*» [1]

Nous avons dit le double aveu de l'historien romain précieux; en effet, comment donc, si les Rhétiens et tous les peuples de notre côté des Alpes avaient été des colonies de Thusques, comment les lieux qu'ils seraient venus habiter auraient-ils pu, que l'on nous permette cette expression qui rend bien celle latine *efferare*; les barbariser, au point de corrompre dans leur bouche jusqu'au son de la langue natale? N'est-il pas plus croyable que, s'il y a eu un changement, il s'est opéré au delà des monts, en Italie, où la civilisation a dû, de bonne heure, bien plus encore que la mollesse du climat, adoucir la langue des Rasènes. Ce n'est pas le thusque qui s'est fait sauvage dans les montagnes de l'Helvétie et du Valais, c'est le Rasène qui s'est poli et civilisé sous le beau ciel d'Italie.

Ce qui prouve que les Romains, par un sentiment mal entendu d'orgueil national, ne pouvant nier tout à fait leur origine étrusque, ont interverti au moins les rôles, en faisant descendre les Rhétiens des Étrusques, au lieu de reconnaître que les Étrusques sortaient des Rhétiens, pour écarter jusqu'à la supposition d'une provenance gauloise, c'est que les anciens Étrusques n'acceptaient pas tous cette dénomination ni celle de Thusques ou de Tyrrhéniens, que leur donnaient les Romains, qu'ils n'ont jamais reconnu eux-mêmes pour leur nom national que celui de *Rasenœ*, et en ont imprimé le souvenir dans l'appellation de leurs villes et de leurs confédérations les plus anciennes. Qu'est-ce donc que ces *Raici* ou *Rœci* (Ραικοί), que Strabon place à côté des Aborigènes, des Rutules, des Volsques dans le Latium, au cœur même de l'empire romain [2]? Qu'est-ce aussi que l'antique *Réate* aux confins du pays des

1. M. Nisard, dans sa traduction de Tite-Live, a cru pouvoir traduire *sonum linguœ* par accent; je pense qu'il s'agit ici de bien plus que de l'accent, que Tite-Live reconnaît entre la langue des Thusques et celle des Rhétiens une ressemblance, un air de famille, qui révèle que l'une est sortie de l'autre, et, quoique *consonnance de langage* soit peu français, j'ai préféré employer cette expression pour rendre mieux le sens du texte.

2. Strabon, liv. V, p. 231 du texte et 191 de la traduction de M. de la Porte du Theil. Ραικῶν est le génitif pluriel de Ραικός ou Ραικὴ, qu'il est impossible de traduire autrement qu'on ne l'a fait par *Rhœci* ou *Rhaici* ou plutôt encore par *Rœci* ou *Raici*, en français par

Sabins ? Peut-être le nom même de *Rhenus* (Rhin), qui se retrouve dans le *Rheno* d'Italie, n'a-t-il pas non plus une autre origine ? Mais ce n'est là qu'une conjecture que nous jetons en avant, sans en avoir le moindre besoin. Les Ræci de Strabon valent mieux que toutes ces suppositions ; c'est là un fait historique.

S'il fallait une preuve de plus que les Étrusques, ces peuples que nous avons reconnus d'origine pélasgique, se confondaient avec les Rasènes, les Rhétiens, et que la langue de ceux-ci était le thusque primitif, nous dirions que la rusticité même du Rhétien, à l'époque de Tite-Live, est la meilleure démonstration de la priorité de cette langue et de sa conformité avec le Pélasge. Écoutons ce que nous révèle Hérodote sur cette langue des Pélasges : « S'il est permis, dit-il, de fonder des conjectures sur « quelques restes de Pélasges, qui existent encore aujourd'hui à Crestone « au-dessus des Tyrrhéniens, et qui, jadis, voisins des Doriens actuels (à « cette époque encore les Hellènes s'appelaient Doriens), habitaient la terre « nommée maintenant Thessaliotide ; si à ces Pélasges on ajoute ceux « qui ont fondé Placie et Scylacé sur l'Hellespont, et qui ont demeuré « autrefois avec les Athéniens et les habitants d'autres villes pélasgiques, « dont le nom a changé ; il résulte de ces conjectures, si l'on peut « s'en autoriser, que les Pélasges parlaient *une langue barbare.* Or, si « tel était l'idiome de toute la nation, il s'ensuit que les Athéniens, « Pélasges d'origine, oublièrent leur langue en devenant Hellènes, et « qu'ils apprirent celle de ces derniers peuples ; car le langage des Cres- « toniates et des Placiens, qui est le même, n'a rien de commun avec « celui d'aucuns de leurs voisins ; preuve évidente que ces deux peuplades « de Pélasges conservent, encore de nos jours, l'idiome qu'elles ont « apporté dans ces pays en venant s'y établir. »[1]

On le voit, si la langue primitive des Thusques ou Rasènes était fille

Rhétiens ou Raitiens. Niebuhr, conforme en cela à l'orthographe du texte de Tite-Live (liv. V, chap. 33) rappelle qu'il ne faut pas écrire *Rhæti* pour *Ræti*, que cela est contraire à toutes les bonnes autorités. V. Niebuhr, t. I, p. 159, note 345. L'usage ayant prévalu d'écrire Rhæti et en français Rhétiens, nous adopterons cette orthographe, tout en reconnaissant celle proposée par Niebuhr plus régulière.

Il est à remarquer que Strabon ne confond pas ces Rhæti ou Rhétiens avec ceux de la Rhétie proprement dite. V. t. III, liv. VII, p. 292 du texte et 13 de la traduction.

1. Nous avons emprunté cette traduction d'Hérodote au Panthéon littéraire. Quoiqu'elle soit un peu lourde, nous l'avons préférée à toute autre à cause de sa fidélité en cet endroit.

de la langue des Pélasges, elle devait être bien barbare pour ressembler à sa mère, et c'est une raison de plus pour reconnaître à l'âpreté même du rhétien le thusque primitif. *Incultum transalpini sermonis horrorem,* dit Pacat dans son éloge de Théodose.

Homère, dans son Odyssée, nous a conservé un mot de la langue des Pélasges, lorsque, parlant de l'oracle de Dodone, il appelle le décret de cet oracle fameux βουλὴ (*boulé*). Qui ne reconnaît là l'origine du mot gaulois *vouloir, voulté, volonté,* qui, dans le principe, était *boulonté, boulté, bolonté?* Peut-être βουλὴ, n'a-t-il été pris dans ce sens que par suite d'une métonymie ? Peut-être signifiait-il primitivement, en pélasge, ce que signifie encore, en latin et en français, le mot *bulla, bulle, boule.* Or, ce mot boule, bulle, bulla, se retrouve aussi dans toutes les langues européennes, que nous considérons comme issues du pélasge, et notamment dans le gaulois et notre patois wallon ou rhétien. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'il est encore employé dans la même acception métonymique qu'il le fut à Dodone. *Boule* est évidemment ici l'équivalent de *bulle,* parce que les oracles se rendaient au moyen de boules ou vases arrondis, suspendus à l'arbre sacré, et dont les prêtres ou prêtresses interprétaient les mouvements ou le choc. Aujourd'hui encore le mot *bulle* a une origine semblable ou analogue, car les décrets du pape, comme une constitution impériale fameuse, ont pris leur nom de l'ancien usage d'y appendre une boule de plomb ou d'or, portant le seing ou cachet du Vatican ou de l'Empire. Ce rapprochement de la langue des Pélasges et de celle des Gaules est d'autant plus important, que Jupiter fut le dieu principal des Gaulois, et que les Druides sacrifiaient aussi sous le chêne fatidique, leur arbre sacré par excellence, celui même auquel ces prêtres devaient leur nom.[1]

1. Homère, Odyssée, chant XIV, vers 327 et 328; et chant XIX, vers 296, 297; en cet endroit, βουλὴν est l'accusatif singulier de βουλὴ. Suidas, pour flatter les Thessaliens, dit Strabon (t. III, liv. VII du texte et p. 120 de la traduction), prétend, dans son Histoire de la Thessalie, que le temple de Dodone y fut transporté des environs de Scotusse, ville de la Thessalie Pélasgiotide. Il ajoute que c'est de là qu'on a donné à Jupiter le surnom de *Pélasgique. In Argonaut.*, liv. I, v. 554, et *ibid.* 558. *Druides* vient de *drus* (chêne), de là aussi les dryades et amadryades. Δρῦς est grec, mais dérive sans doute du sanscrit *drud.* Voici les deux vers d'Homère du chant XIV : Τὸν δ' ἐς Δωδώνην φάτο βήμεναι, ὄφρα θεοῖο
'Εκ δρυὸς ὑψικόμοιο Διὸς βουλὴν ἐπακούσαι,

Ces deux vers sont textuellement reproduits au chant XIX.

C'est Ulysse chez Eumée, racontant à ce prince, sans se faire connaître, ses aventures. Arrivé dans son récit à la réception si hospitalière que lui fit le roi des Thesprotes, Phidon, «c'est là, dit-il, que j'entendis parler d'Ulysse, etc.,» et voici comme Dugas-Monbel et du reste, avec peu de variantes, tous les traducteurs rendent les deux vers cités :

Ajoutons que ce fut aussi des Pélasges que les Samothraces ont reçu leur culte, leurs dieux et leurs mystères : or, ces dieux, ce culte, ces mystères étaient également ceux des Druides.[1]

Ce prince dit *« qu'Ulysse était allé dans la forêt de Dodone pour écouter l'oracle du chêne élevé de Jupiter.*

Les traducteurs latins ont traduit de même βουλὴν dans ce sens.

Voici la traduction d'Henri Stephanus :

Hunc in Dodonem dicebat ire ut dei
Ex quercu procera Jovis consilium audiret.

Dans la grande traduction des classiques, éditée en 1846 à Paris, par Ambroise-Firmin Didot, le mot grec βουλὴν est rendu également par *consilium.* Giphanius avait préféré *sensum.*

Tous ces traducteurs n'ont pas fait attention que βουλὴν était ici par métonymie, rappelant la forme même dont se rendait l'oracle de Dodone ; le verbe ἐπακούσαι (*audire*, écouter, entendre) aurait dû cependant les éclairer et leur révéler qu'il s'agissait d'un bruit et surtout de ce qui causait ce bruit ; on n'en doutera pas quand on saura ce que nous apprend l'antiquité sur le mode employé pour faire rendre au chêne de Dodone ses oracles.

Pline, en décrivant d'après Marcus Varron la pompeuse et presque fabuleuse sépulture de Porsenna, véritable labyrinthe au-dessus duquel s'élevaient cinq pyramides, une à chaque coin et une au milieu, haute de 150 pieds, continue : *« Ut in summo orbis æneus et petasus unus « omnibus sit impositus, ex quo pendeant excepta catenis tintinabula, quæ vento agitata, « longe sonitus referant,* UT DODONÆ OLIM FACTUM. Voir C. Pline, *Naturalis Historiæ*, liv. XXXVI, chap. XIII, p. 642 ; — voir aussi Strabon, liv. VII *in fine ;* Lucrèce, liv. VI ; Ovide, *Trist.-Eleg.*, VIII ; Claude, *De Rapt. Proserp.*, liv. I, et Silius Italicus (liv. III vers la fin), qui donnent la situation, la forme du chêne et le mode de lui faire rendre l'oracle. C'étaient de petits vases arrondis, des boules de métal, qui, agitées par le vent, rendaient un son étrange en s'entre-choquant. Voir Dict. géogr. et hist. de Bouillet. *verbo* Dodone.

Les βουλάι de Dodone pourraient donc être les *bullæ Dodoni*, comme on dit aujourd'hui les Bulles du pape ou la Bulle d'or, parce que le scel de ces décrets du Vatican ou de l'Empire rappelle encore par sa forme arrondie une *boule.* Voir *Thulemarius*, dans son *Traité de bullâ aureâ, argenteâ, plumbeâ et cereâ*, et particulièrement *De bullâ aureâ Caroli IV*, et *Jean-Mich. Heineccius, In syntagmate historico de sigillis*, où l'on apprend que l'usage de ces sceaux en métal et à forme arrondie est des plus anciens ; que Charlemagne et même les empereurs grecs s'en étaient déjà servi. Ce qui ne laissera aucun doute sur la nécessité de conserver ici à βουλη son acception technique et primitive, celle de *boule* ou *bulle*, c'est que le dieu de Dodône en a reçu le surnom de βουλαίος. Pausanias nous apprend qu'à Athènes, cette ville issue des Pélasges, on gardait, au milieu du conseil ou sénat des cinquante, deux statues, celles d'Apollon et de Jupiter *bouléen* ou *buléen*, βουλαίου δὲ ἐν αὐτῷ κεῖται ξόανον Διὸς, καὶ Ἀπόλλων (liv. I, chap. III, §. 5), ce que l'excellente traduction éditée par Ambroise-Firmin Didot a rendu ainsi : *quâ quidem in curiâ et Apollinis, et Jovis Bulæi* (conciliarii) *simulacra....* Le traducteur a bien fait de ne pas chercher à traduire βουλαίου et de le transporter presque textuellement dans le latin ; mais le commentateur nous semble avoir eu une malheureuse idée en voulant expliquer ce mot par celui de *Conciliarius.* Il se fût plus rapproché du véritable sens de l'appellation en mettant *bullifer* ou *bullans*, en français *bullant* du verbe *buller.* Mais nous préférons ne pas traduire et dire : *Jupiter bouléen.*

Du reste, voulût-on laisser à βουλή son acception ordinaire, décret, volonté, et à βούλομαι, qui en vient, celle de décréter, de vouloir, qu'il faudrait encore reconnaître que ce mot, par le changement si facile et si commun du b en v, est la source où les Gaulois ont puisé *vouloir* et *volonté.* On disait en vieux gaulois *boulonté — bolonté.*

Ainsi, dans tous les cas, ce mot a passé du pélasge dans le gaulois et dans d'autres langues européennes, mais dans aucune plus directement que dans la nôtre. *Vouloir, velle, voluntas, wollen.*

1. Hérodote, liv. II, chap. 51.

Niebuhr, avec ce tact exquis, cette profondeur de vues qui le caractérisent, a entrevu la vérité; il a levé un coin du rideau, mais il l'a laissé retomber tout aussitôt, et la nuit s'est refaite immédiatement.

Parlant de l'expédition de Sigovèse et de l'armée qu'il mena dans la forêt Hercynienne[1], dont la Forêt-Noire d'aujourd'hui est un bien faible reste, il se pose une question importante. «Ici, dit-il, je ne puis m'em-«pêcher de rechercher quels habitants cette expédition rencontra à «l'orient du Jura et des Vosges, quoique je sache bien qu'on n'arrive «tout au-plus qu'à des vraisemblances. La souche étrusque, entourée «de Gaulois, se maintenait dans les Alpes, et l'on peut regarder comme «une vraisemblance de ce genre, qu'elle se sera répandue vers la Ger-«manie sur leur versant septentrional. En tant que les descriptions et les «dessins peuvent faire connaître les monuments, les murs de la mon-«tagne de Sainte-Odile, en Alsace, me paraissent avoir une ressemblance «frappante avec les murailles étrusques, tant par la construction que «par cette circonstance qu'elles suivent le pourtour du sommet. Ces «murs rappellent ceux de Volterre, tandis qu'ils n'ont aucun rapport «avec les ouvrages gaulois ou romains.»[2]

1. *Sigoveso sortibus dati Hercynii saltus*, Tite-Live, liv. V, p. 34.

2. Niebuhr, *Histoire Romaine*, t. IV, p. 289 et suiv., et t. I, p. 159 et suiv.

M. de Golbéry, le savant traducteur de Niebuhr, ne partage pas son opinion sur ce point, pas plus que celle de Schœpflin. Après avoir combattu cette idée de Schœpflin que d'un bout de l'Alsace à l'autre, au moins entre le Hohenach et Wissembourg, toutes les constructions anciennes qui se remarquent au sommet des Vosges, étaient une ligne de communication romaine, créée un peu tard, dit-il, pour la défense des Gaules, M. de Golbéry fait une distinction entre les constructions de cette espèce dans la Haute-Alsace et celles que Schœpflin veut y rattacher dans le Bas-Rhin. Les premières, simple limite entre les Celtes et les Germains; les secondes, parmi lesquelles se trouvent les fortifications et l'enceinte de S.te Odile, ont un tout autre caractère. Tout dans celles-ci montre la guerre et la résistance; elles ont été élevées pour défendre les Séquaniens (Celtes) et les Médiomatriciens (Belges) refoulés dans les montagnes par les Triboques, contre les incursions de ces Germains. Elles ne dateraient donc, selon cet auteur, que de l'invasion des Triboques, c'est-à-dire, d'une époque certainement contemporaine de César, et les murailles de Sainte-Odile seraient l'ouvrage des Médiomatriciens d'alors, c'est-à-dire, des Belges. M. de Golbéry se trompe sans doute sur la date de cette construction et sur la qualité de Belges qu'il donne à ceux qui l'ont élevée. Mais nous croyons avec lui qu'elle est l'œuvre des Médiomatriciens, de même que celle du Haut-Rhin est l'œuvre des Séquaniens; seulement il s'agit de s'entendre sur le nom et l'origine de ces peuples. (Voir de Golbéry, Mémoire sur quelques anciennes fortifications des Vosges, p. 27 à 34.)

Sans nous arrêter à cette réflexion finale, qui ne s'applique qu'à la différence du premier mode de construction admis par les Étrusques, les Gaulois et les Romains, et ne préjuge pas la question de leur origine, constatons seulement cette opinion de Niebuhr, que les Étrusques se seraient étendus dans une partie de la Germanie et de la Gaule, jusqu'au versant septentrional des Vosges et du Jura, c'est-à-dire jusqu'en Alsace. Comment ne pas s'étonner que Niebuhr, après avoir saisi ce rapport entre les constructions des Étrusques et celles qui dominent nos montagnes, n'ait point saisi cet autre rapport, bien plus intime, bien plus saillant, que le nom même de *Thus vulgare* révèle entre la langue de ces peuples et l'idiome de nos campagnes?

Avant d'aller plus loin, tirons de ce qui précède quelques aperçus généraux: on a cru jusqu'ici que trois éléments principaux ont concouru à la composition des trois provinces anciennes, dont l'un des démembrements a formé l'Alsace; on a cru même que ces trois éléments se retrouvent dans la formation de toute la Gaule. Ces éléments sont le *gallique*, le *germain* et le *romain.*

De ces trois éléments, deux, le *gallique* et le *romain,* doivent se confondre et prendre le nom d'élément primitif ou pélasgique, ou plutôt encore ibérique, l'émigration pélasgique n'ayant été que l'avant-garde de l'invasion ibérienne. C'est l'élément, dont on ressaisit le type dans les Ombriens, Ligures, Étrusques, Rhétiens et tous les peuples qui ont parlé la langue des Étrusques, le *thusque,* qui a été, sous le nom de wallon ou roman, la langue vulgaire de tous les hommes de cette race, et se retrouve dans le patois de nos campagnes. Cette langue rustique a été l'origine de toutes les langues où l'on a cru trouver une provenance romaine, ainsi le français, l'espagnol, l'italien, le portugais. C'est ce que j'appellerai l'élément *gaulois proprement dit;* les Étrusques, en effet, étaient Gaulois; c'est au milieu d'eux que s'est élevée l'ancienne Rome; ces Étrusques ou Rasènes venaient de notre côté des Alpes; ils parlaient le thusque ou rhétien primitif; le latin a pu se former de cette langue et d'une autre aux formes dites romaines, c'est-à-dire à inversions comme le grec et l'allemand; mais il n'a pu former ni le français, ni même l'italien: que les mots soient les mêmes, sauf une désinence différente, qu'en d'autres termes les racines soient identiques, nous l'admettons; mais ces racines sont venues se fixer sur un terrain,

un canevas différent. C'est ce canevas qui constitue l'essence de la langue. Ainsi le pélasge, en s'alliant à une langue à inversions, aura formé le latin ; en s'alliant à une langue sans inversions, il aura formé le gaulois, et les idiomes primitifs de l'Italie, de l'Espagne et d'une bonne partie de l'Europe. Il s'est opéré à Rome et dans le Latium le même phénomène qu'à Athènes et dans l'Attique: le pélasge s'est fondu dans une langue à inversions, celle des Hellènes; d'un côté il a enfanté le grec, de l'autre le latin.

Voyons maintenant ce que l'on appelle dans la langue française et les autres de même classe l'élément germanique. Peut-être trouverons-nous que cet élément n'est pas ce que l'on croit généralement, la langue même des Germains, mais seulement un des éléments primitifs de cette langue même.

L'élément germanique est sans doute celui que les uns ont nommé *celtique,* les autres *cimbrique.* En effet, on s'est bien trompé (et notre illustre Schœpflin a payé son tribut à cette erreur), en voulant faire du bas-breton le celte pris dans le sens de gaulois primitif. Le celte est l'élément dit germanique.

Nous allons voir ce que cet élément peut être. Cet élément nous semble avoir sa part aussi dans les langues, sœurs ou filles du gaulois et même dans le latin. En effet, le versant des Alpes helvétiques a été de bien longue date couvert de peuples à la double origine gauloise et germaine, de *semi-germains,* d'après l'expression de Tite-Live. Cette remarque est de Niebuhr[1]; après avoir amené les Étrusques jusqu'en Alsace, il continue ainsi : «toutefois, il faut bien que des nations germaniques aient habité jusque dans les Alpes suisses. Ce n'est que de la sorte que, du temps de Tite-Live, il a pu se trouver dans le Valais des peuples à demi-germaniques. *Itinerà quæ ad Penninum ferunt, obsepta gentibus semi-germanis.*»[2]

Quand les Celtes s'étendirent, ajoute le même auteur, les Helvétiens, tribu envahissante, s'étaient rendus maîtres de la Suisse, et, probablement qu'avec d'autres peuples de même race, ils avaient pris toute la Souabe. On ne saurait douter, dit-il encore, que les pays, compris entre les Vénètes (le pays de Venise), les Istriens et la Pannonie, ne fussent occupés en partie par les Liburniens, en partie par les Illyriens, puisque

1. Niebuhr, t. IV, p. 289, 290; t. I, p. 503.
2 Tite-Live, liv. XXI, chap. 38.

les Vindelices-Liburniens se maintinrent sur le versant septentrional du Brenner[1]. Notons en passant que Niebuhr croit devoir confondre les Liburniens avec les Lygiens ou Liguriens. Or, nous savons dejà que les Liguriens sont d'origine pélasgique, c'est-à-dire gauloise.[2]

Peut-être Niebuhr, au lieu de faire venir les Suisses en Souabe, aurait-il dû au contraire les faire venir de la Souabe en Helvétie. Car le peuple de Schwitz se prétend, aujourd'hui encore, descendant des Suèves, de cette nation la plus grande de la Germanie, et qui, entre autres peuples fameux, a enfanté les Semnones, du même sang peut-être que les Gaulois Senones ou Sénonais, et sans doute aussi que les Samnites d'Italie. Cette descendance suève des Helvètes est tellement certaine, que parmi les peuplades qui composaient, d'après Tacite, l'immense nation suève, figurent les *Helvecones* et les *Lygiens*, noms dans lesquels se retrouvent évidemment ceux d'Helvètes et de Liguriens. Or, on le sait, ces deux derniers peuples faisaient partie de l'ancienne Gaule. On voit aussi dans la Suévie de Tacite les *Arii*, nom primitif des Mèdes, et les *Elysii*, peut-être le premier rudiment du mot Alsace, *Elysatia.*

Mais avant d'aller plus loin, introduisons sur la scène un peuple qui nous semble avec les Étrusques et les Ombriens devoir occuper une grande place dans les origines gauloises et germaines, et surtout dans celles de notre province. Ce peuple dont nous n'avons fait encore que prononcer le nom, est le peuple des *Sicani,* les Sicanes ou Sicaniens.

Schœpflin, sans s'inquiéter si le mot *celte* n'était pas plutôt une dénomination purement géographique, que le nom originel et patronimique d'un peuple particulier, n'a rien vu au delà du celte, qu'il retrouve dans le *bas-breton.* Amédée Thierry n'a fait, pour ainsi dire, que dédoubler les Celtes, pour en tirer des *Galls* et des *Kimris,* venus, à des siècles de distance, sur notre sol et cependant sortant de la même souche.

L'Alsace n'a pas été nommée par César, elle l'a été par Frédégaire; Schœpflin en tire la conséquence que ce nom ne date que du siècle de

1. Niebuhr, t. IV, p. 289 et 290, où il renvoie au t. I.er, remarque 503.

2. Les *Vendelici,* peuple de la Vendélicie, aujourd'hui le sud du Wurtemberg et de la Bavière occidentale, entre la Rhétie au nord et l'Italie au sud, étaient en effet Liburniens, dit Niebuhr, en s'appuyant du texte de Servius (liv. I *in Virgilium*), et ces Liburniens ou Liguriens étaient un peuple pélasgique répandu sur les deux rives de l'Adriatique. Niebuhr, t. I, p. 72, 236 et 243.

Frédégaire. Cette conséquence ne nous semble pas bien rationnelle: le nom peut et doit avoir précédé sa mention. Ce qui est certain c'est qu'à l'arrivée de César dans les Gaules, le territoire qui forme aujourd'hui l'Alsace n'avait pas une existence propre et autonomique; il dépendait de trois provinces différentes : la plus grande partie du Haut Rhin appartenait à la *Séquanie*, l'autre à la *Rauracie* (notre Sundgau et le pays de Montbéliard)[1]; le Bas Rhin appartenait à la Médiomatricie. La capitale de la première de ces provinces était *Vesontio* (Besançon); la capitale de la seconde était Rorach, sans doute la ville qui, plus tard, agrandie par Auguste, prit le nom d'*Augusta Rauracorum*, et dont les ruines se voient encore dans *Augst*, non loin de Bâle. Le chef-lieu de la troisième était *Divodurum*, appelée dans la suite, peut-être par un retour à son nom primitif, *Mettœ*, Metz.

Ces trois provinces appartenaient même, s'il faut en croire certains historiens ou géographes modernes, à deux races différentes de Gaulois : la Séquanie et la Rauracie aux Galls ou Celtes, la Médiomatricie aux Belges ou Kimris. La limite séparative de ces deux peuples aurait pu se figurer, selon les uns[2], par une ligne qui, partant des sources de la Marne, aurait longé la petite chaîne des Vosges qui s'étend entre Mulhouse et Bâle; selon les autres, cette ligne aurait été tracée par le Landgraben, appelée par Schœpflin *fossa provincialis,* ou par un petit cours d'eau voisin, l'*Eckenbach,* qui coule entre Guémar et Schlestadt. Cette opinion est celle de Schœpflin[3], et nous l'admettons, à cause de l'antiquité non contestée de cette limite, que semble même rappeler le nom primitif de Saint-Hippolyte, *Andaldovillar.*[4]

Telle était la situation de ce que l'on nomme aujourd'hui l'Alsace, à l'arrivée de César, et sans doute cet état de choses était bien ancien : il remontait au moins à l'invasion même dite des Belges ou des Kimris dans la Gaule, et la limite que nous venons de signaler avait été, d'après toutes les probabilités, celle de leur conquête de ce côté.

Mais n'est-il pas permis de jeter un regard rétrospectif au delà de ces

1. La Rauracie s'étendait, d'après César, jusqu'à la forêt Hercynienne.

2. De Walckenaër, Géogr. des Gaules, t. I, p. 247.

3. Schœpflin, *Alsatia illustrata*, t. I, p. 21, 130, 131 et 140.

4. *Andaldovillar* ou *Odaldovillar*, composé de *o* ou *an* qui signifie *ad*, près, auprès; *Dal* ou *Dalle*, fosse ou fossé, et de *villar*, ville ou village, ce qui présenterait ce sens : *Ville près du fossé.* Voir le Glossaire de la langue romane par Roquefort à ces mots *o*, *Dalle* et *Ville*.

temps reculés, et de se demander quelle fut l'origine des trois peuples qui ont donné leurs noms à la *Rauracie*, à la *Séquanie* et à la *Médiomatricie*.

Schœpflin tranche la question en une demi-ligne : tous ces peuples, dit-il, étaient d'origine *celtique*. Le nom d'Alsace est nouveau, et, comme s'il avait retrouvé l'acte de naissance de la province, ce nom, ajoute-t-il, dérive de l'idiome *franco-tudesque;* il lui a été donné par les rois francs; il se compose d'Ill, au moyen âge *Ell,* nom de sa principale rivière, et de *Sass,* qui en allemand signifie habitant, *Elcès, Ellsèss,* dont on a fait *Elsass, Elsässer,* Alsace, Alsaciens enfin, ce qui veut dire tout simplement *habitants des bords de l'Ill*[1]. Nous ne savons pas pourquoi on ne nous eût pas plutôt appelés : *habitants des bords du Rhin,* car notre province, beaucoup plus longue que large, est bordée dans toute sa longueur par ce fleuve célèbre. Cependant, la version présentée a, sinon pour la date, au moins pour le sens de l'appellation, de la vraisemblance, nous sommes loin de le contester; seulement nous dirons que le mot principal, celui d'*Ill* ou *Ell,* reste, après comme avant, inexpliqué. La question intéresse fort peu l'honneur et la gloire de la province, et c'est heureux, car elle est et demeurera toujours sans nul doute à l'état de problème.[2]

1. Schœpflin; *Alsatia illustrata*, t. I, p. 35.

2. Dans tous les cas la version de Schœpflin est préférable à celle de Beatus-Rhenanus et de Wimpheling : ces deux érudits issus de Schlestadt ont voulu trouver le nom de leur ville natale, et en même temps de l'Alsace, voire même de l'Helvétie dans l'Ἔλκηβος de Ptolémée, en latin *Helkebus*, qu'ils réduisent à force de retranchements à un simple monosyllabe pour en tirer *Ell*, petit village près de Benfeld, et allongent ensuite à leur guise pour en extraire *Elcebus*, *Elcès*; *Ellsass*, *Helvetus*, *Helvetia*, et enfin par on ne sait quelle métamorphose Schlestadt! Guillimann, dans son *Habsburgiaca*, fait, à son tour, dériver *Alsace* du nom d'un petit comté d'*Illesich* ou d'*Ilchicha*, qui ne s'est même jamais appelé ainsi, mais bien *Illiche*. Le chroniqueur Bernard Hertzog, et Rixner, l'auteur du livre des tournois, ont émis une idée que la richesse de notre sol et le caractère de ses habitants justifient bien sans doute, et qu'il faut cependant reléguer parmi les rêves poétiques : ils ont vu dans *Alsace* ou *Elsass* les mots *edel*, noble, et *sass*, demeure, et ils ont traduit l'appellation de notre belle province par *noble séjour;* l'un a nommé notre contrée *Edelsass*, l'autre a donné à sa chronique alsasienne le titre d'*Edelsasser Chronik*.

Nous n'avons pas épuisé la mine aux étymologies ; citons en une encore : dans un des ouvrages les plus singulièrement savants qui nous soient tombés entre les mains, dans l'*Althochdeutscher Sprachschatz* du docteur E. G. Graff, cet auteur ouvre l'avis que le premier nom d'Alsace ou des Alsaciens, *Elizari* ou *Elysare*, s'est formé du mot tudesque *ali* ou *eli*, en goth *alls*, en scandinave *allr*, en anglo-saxon *eall*, qui signifie à la fois *tout* et *autre*, *omnis* et *alius* et de *sass* que nous connaissons déjà, et il prétend que cette dénomination

Il ne faut pas demander à Schœpflin l'étymologie du nom des Rauraques, des Séquaniens et des Médiomatriciens; notre savant historiographe a décidé que ces trois peuples sont d'origine celtique; il faudra donc à ces trois peuples un nom tiré de la prétendue langue des Celtes, et, après avoir fait justice des efforts tentés par quelques-uns de ses devanciers pour extraire ces appellations du tudesque, il prononce son arrêt définitif et irrévocable: le mot *Rauraque* est celte; *Rauu* signifie bêche ou épieu; *Rauud* veut dire une troupe d'hommes![1] Séquanie est celte aussi, quoiqu'il soit impossible à l'étymologiste de retrouver la racine de ce mot; il en est à peu près de même des Médiomatriciens, car *Divodurum*, leur capitale, se termine par le mot *durr* ou *dür*, évidemment celte, et les noms de leurs principales villes *Argentorat, Brocomag, Helvet, Salatio*, de même qu'un peu plus loin *Argentouaria* ont un parfum celte, qu'il est impossible de méconnaître[2]. Du reste, le nom d'Alsace n'a absolument aucun rapport avec l'*Alesia* d'Hercule, l'Alise éduenne, pas plus que le nom de *Sequani* avec *Sequana*, la Seine[3], quoique les Médiomatriciens, les Séquaniens et les Rauraques se soient levés avec toute la Gaule chevelue (*Gallia comata*), pour défendre Alésia contre César, et que[4] Strabon ait constaté que la Seine traversait (au moins vers sa source) le pays des Séquaniens.[5]

exprime la manière dont s'est peuplée notre contrée, par l'agglomération d'hommes de tous les pays et de toutes les provenances (*von allerlei Herkunft*). Il en serait donc des Alsaciens, comme certains étymologistes entendent qu'il en soit des Allemands, leur nom aux uns et aux autres signifierait simplement qu'ils sont des peuples composés d'éléments hétérogènes, qu'ils sont des hommes venus de différents ou même de tous pays, *alle Sässer, alle Männer.* Cette version là serait de nature à faire regretter celle, au moins si gracieuse, d'Hertzog et de Rixner. Heureusement pour être plus savante, elle n'en est pas plus vraie. Faut-il ajouter que nous devons aussi nous être appelés *Holzsässer* ou *Holtssässer*, habitants des bois, *nemoris incolæ* et que l'on tire également de là le mot *Alsatia* transformé en *Holtsatia!* Ainsi notre nom serait sorti, selon les uns, des eaux, selon les autres, des bois! On n'est pas près de s'entendre.

1. Schœpflin, t. I, p. 40. *In Teutonismo certe frustra quæritur, quod in Celtismo quærundum: in hoc autem* Rhauu *rutrum et palum,* Rhauud *catervam denotat, Davieso teste.* Voir aussi p. 37.

2. *Id.* t. I, p. 32—46 du texte, 82—86; 103, et p. 105, 106 de la traduction de M. Ravenès.

3. Schœpflin, t. I, p. 87 et 107, pour *Alesia*, et 102 pour *Sequana.* Voir de plus sur Alsète (de la Bourgogne) dont certains auteurs ont voulu tirer *Alsace*, Marliani, *Descriptio locorum, verbo* Némètes. Schœpflin se rit, avec raison, de cette autre opinion, d'après laquelle l'Alsace aurait reçu son nom d'Arioviste. V. *Alsatia illustrata*, p. 83.

4. César, *De Bell. gallic.*, liv. VII, chap. LXXIV.

4. Strabon, liv. IV, chap. III, §. II, p. 192 du texte et t. II, p. 47 de la traduction, ne

Quelques historiens[1] s'étaient permis de trouver quelque lien de parenté entre les fameux Gaulois Sénonais et nos *Sequanais*, et de chercher dans l'orient de l'Europe ou même en Asie le berceau de ces peuples et même de tous les Gaulois. Schœpflin cite toutes ces opinions, dont le point de départ au moins a reçu la consécration de la science moderne, comme des excentricités ou des exemples ridicules de la fureur des étymologistes, et l'on sait cependant, par ce qui précède, qu'il n'a pas su toujours se garer lui-même de cette maladie. Il ne s'est pas fait défaut, toutes les fois qu'il l'a pu, de la manie qu'il blâme, avec tant de raison, mais

donne pas la Seine pour limite aux Séquani, qu'il renferme entre le Rhin et la Saône; mais il dit que ce fleuve *coule à travers* leur pays, ce que la science moderne a cherché à expliquer, en étendant le territoire séquanien au moins jusqu'à la source de la Seine. Voir un savant mémoire adressé à l'Académie, en 1754, sous ce titre: *Dissertatio litteraria de origine nominis Sequanorum*, par George Altmann, p. 39. Cette opinion, adoptée aussi par Amédée Thierry, a prévalu. Mais Strabon dit plus que cela; il dit que la Seine *traverse* le pays de même nom qu'elle. Ἄλλος δ' ἐστίν, ὁμοίως ἐν ταῖς Ἄλπεσι τὰς πηγὰς ἔχων, Σηκοάνας ὄνομα, ῥέων· ῥεῖ δ' εἰς τὸν Ὠκεανόν, παράλληλος τῷ Ῥήνῳ, διὰ ἔθνους ὁμωνύμου, συνάπτοντος τῷ Ῥήνῳ τὰ πρὸς ἕω, τὰ δ' εἰς τἀναντία τῷ Ἄραρι. Ce qui se traduit mot à mot ainsi: Il y a encore un autre fleuve qui sort des Alpes et qu'on nomme *Sequana*. Il coule vers l'Océan, parallèlement au Rhin, (à travers) chez un peuple de même nom (que la Sequana) borné à l'Orient par le Rhin, et à l'Occident par la Saône. — Il ressort à n'en pas douter de ce passage que Strabon confondait et avec intention les *Séquanais* et les *Sénonais*. Sans doute en faisant sortir des Alpes la Seine qui naît à Chanceaux dans la Côte-d'or, Strabon s'est trompé; mais cette erreur qui n'est ici qu'apparente, car les Anciens comprenaient sous le nom général d'Alpes toutes les hauteurs de la Gaule qui leur semblaient le prolongement de cette chaîne de montagnes, ainsi les Vosges, le Jura et leurs ramifications les plus éloignées, ne saurait diminuer en rien l'autorité du célèbre géographe sur l'identité de provenance des trois appellations qui nous occupent, *Sequana*, *Sequani*, *Senones*. Il était encore un autre peuple dont le nom avait également la même racine que celui de Sequani, c'étaient les *Segusii*, qui avaient pour capitale Lyon et occupaient le territoire situé entre le Rhône et le Doubs. Ceux-là sur les bords de cette dernière rivière touchaient aussi et même se mêlaient aux *Sequaniens*. Sans doute Auguste d'abord, Dioclétien ensuite, en agrandissant la Séquanie, en y ajoutant successivement les Ségusiens et même les Helvétiens, au rapport d'Eutrope (liv. VI, chap. XIV), et le dernier en réunissant tous ces peuples sous la dénomination commune de *Maxima Sequana*, Grande Séquanaise, n'ont-ils fait que rendre à cette province ses limites et son appellation primitives.

1. Entre autres Gollut qui, dans ses Mémoires sur la République séquanaise, fait venir le nom de Séquanais d'un certain Sequanus, fils d'Eructon, et descendant de Léman, qui aurait régné en ce pays. Cet auteur fait aussi dériver les Gaulois Senonais des Séquanais. Le savant Dunod, dans son *Histoire des Séquanois*, a aussi adopté cette opinion qui a pour elle toutes les vraisemblances, car si *Sequana* a fait *Seine*, *Sequani* doit avoir fait *Senons*.

aussi avec tant d'amertume, chez les autres, et l'on peut dire que l'impuissance seule l'a empêché d'y succomber plus souvent. Combien de fois, lui aussi, a-t-il voulu *nous faire prendre un nuage pour Junon?*[1]

Mais hâtons-nous, tout en retournant contre Schœpflin ses propres armes, de rendre justice à ce savant. Schœpflin, en attribuant aux Celtes toutes les appellations, tous les monuments antiques de l'Alsace, en retrouvant les Celtes et leur langue partout, admettait sans doute une opinion trop générale, trop absolue; mais son erreur même était un progrès; elle ouvrait une voie nouvelle; elle faisait voir sur cette terre d'Alsace quelque chose d'antérieur aux Romains et aux Germains. Seulement, au lieu de s'arrêter à cette dénomination, peut-être simplement géographique, aurait-il dû remonter plus haut encore. On le voit, notre érudit approchait de la vérité; mais il s'est arrêté au moment de la saisir. Une lumière lui a manqué; c'est celle que l'étude des langues orientales a jeté sur nos origines. Il était donné à notre siècle de la faire briller sur le monde.

Ici nous allons émettre quelques idées nouvelles, nous le croyons du moins, sur nos origines : c'est un motif pour nous de les étayer des autorités historiques les plus irrécusables. Que les hommes superficiels, ceux qui ne veulent dans l'histoire que de l'émouvant et du drame, passent ces pages, qui peut-être cependant ne sont pas les moins intéressantes de nos annales; mais non, qu'ils commencent à les lire, qu'ils ne s'arrêtent que là où l'ennui leur fera fermer le livre, et nous espérons qu'ils parviendront jusqu'à la dernière ligne, sans trop se repentir de leur effort et de leur patience.

Rappelons d'abord une proposition que des découvertes récentes ont élevée à la hauteur d'un principe en matière historique :[2]

1. Schœpflin, t. I, p. 44, nous a fourni lui-même cette expression : *Sequana profecto nullam eorum (Sequanorum) partem attigit, licet geographus Strabo id tradat. Verum in tanta temporum illorum obscuritate nihil definire quum jam pridem decreverim, liberum de Alsatarum originibus judicium lectori relinquo*, ne nubem ei pro Junone obtrudam, *aut levibus conjecturis ingenium oblectem.*

2. Wiseman, *Discours sur les rapports entre la science et la religion révélée*, publié par M. de Genoude. Paris, 3.e édition, 1844.

Histoire générale des races humaines, ou Philosophie ethnographique, par Eusèbe-François de Salles. Paris, 1849.

Toutes les races humaines appartiennent à une souche commune; toutes les langues partent d'une même source, et le berceau de toutes ces races et de tous ces idiomes est l'Asie.

En ce point, la science moderne vient enfin confirmer les notions de la Genèse trop longtemps dédaignées. Sur ce terrain aussi la fausse philosophie et l'incrédulité sont obligées de mettre bas les armes, et les continuateurs des Voltaire, des D'Alembert, des Diderot, de s'humilier devant les Cuvier, les Humboldt, les Klaproth, les Mérian, les Sylvestre de Sacy, les Champollion, les Thierry, les Guizot, les Chateaubriand, et toute cette légion de savants qui ont fait faire au siècle autant de progrès dans le passé que la vapeur lui en fera faire dans l'avenir.

C'est de l'Asie que sont sortis tous les habitants du globe. Nous avons déjà signalé quelques-unes de ces migrations, celles dont se souvient l'histoire. Mais ces migrations ont été précédées d'autres plus anciennes. Les nouveaux arrivants poussant toujours en avant leurs devanciers, il s'est opéré, pendant plusieurs siècles, un mouvement continuel des populations de l'Orient vers l'Occident, le trop plein de l'Asie s'est déversé en Europe et en Afrique, et de là, sans doute, de hardis navigateurs, bien avant les temps historiques, ont été porter leurs colonies par delà les mers et peupler ces terres qu'Améric Vespuce, Christophe Colomb et Vasco de Gama ont cru découvrir et qu'ils n'ont fait que retrouver. Si l'on en doutait, nous dirions aux incrédules : ouvrez les ouvrages des Klaproth, des Adelung, des Humboldt et surtout d'un jeune savant enlevé trop tôt à la science, le baron de Mérian, et vous demeurerez stupéfaits d'admiration devant les preuves irrésistibles, irrécusables qu'ils nous donnent de l'origine unique de toutes les langues d'un pôle à l'autre. L'ethnographie et la physiologie sont venues confirmer ces documents et réapprendre au monde étonné que toute l'espèce humaine sort d'une même souche, de l'Asie.

«Partout, dit A. de Humboldt, en parlant des langues, se mani«feste l'empreinte d'un type primitif, malgré les différences que pro«duisent la nature des climats, celle du sol et la réunion de plusieurs «causes accidentelles.[1]»

1. Alexandre de Humboldt, dans son *Kosmos*.

A. W. Schlegel, dans sa *Bibliothèque indienne*[1], émet la même opinion, et la soutient par des comparaisons et des exemples tirés de presque tous les idiomes.

Le baron de Mérian, ce jeune savant moissonné avant l'âge et qui avait consumé sa trop courte existence dans l'étude de la linguistique, a formulé, dans un admirable ouvrage[2], les principes suivants :

«Il n'y a eu dans l'origine qu'une seule langue.

«Ce qu'on appelle communément langues, ne consiste réellement «que dans des dialectes de cette langue primitive.

«La forme des mots varie; leur essence ne varie jamais.

«L'essence est dans les racines et dans les éléments de ces racines, «éléments qui subsistent dès l'origine, et peuvent être analysés phy«siologiquement.»

«Dans chaque mot composé de plusieurs syllabes, dit Adelung, «une seule renferme le sens fondamental et principal. Cette syllabe «se nomme radicale; cette racine est monosyllabique.»[3]

Les racines de toutes les langues du monde sont originairement les mêmes, et des formes semblables se montrent dans les idiomes des peuples qui présentent entre eux les plus grandes différences sous le rapport des traits du visage et de la conformation du crâne. Cette proposition, proclamée par Klaproth[4] et tous les savants dont nous venons de transcrire les paroles, une fois admise, et elle n'a pas même encore trouvé de contradicteurs, ajoute de Mérian[5], il faut, par voie de conséquence nécessaire et forcée, reconnaître que toutes les races humaines sont sorties du même berceau. L'histoire, d'accord ici avec les saintes Écritures, nous montre ce berceau en Asie.

Nous disons l'histoire, et en effet, toutes les origines dont elle nous a transmis le souvenir n'ont-elles pas cette partie du monde pour point de départ? N'est-ce pas d'Asie qu'elle fait sortir ces migrations successives qui ont peuplé l'Europe et l'Afrique? D'où venaient donc, si ce n'est d'Asie, les Pélasges, les Ibères, les Celtes, les Scythes, que l'on joint tour à tour aux Celtes et aux Teutons,

1. A. W. Schlegel, *Bibliothèque indienne*, vol. I, p. 281.
2. Le baron de Mérian, *Étude comparative des langues*, §. V, p. 3 et 4.
3. Adelung, *Mithridates*, t. I, p. 301.
4. Klaproth, dans la préface par lui faite à l'étude comparative de Mérian, p. V.
5. Même ouvrage, §. V, p. 3, note 3.

pour leur faire envahir l'Orient européen? Ces peuples asiatiques n'ont-ils pas même imprimé le souvenir de leur première patrie dans les noms des lieux, des fleuves et des montagnes de leur patrie nouvelle? N'y ont-ils pas transporté aussi leurs usages, leurs mœurs et leurs dieux? Ne retrouve-t-on pas les divinités des Égyptiens, des Phéniciens, des Perses et des Mèdes, adorées jusque dans l'Italie et la Gaule? N'y a-t-il pas une Ibérie asiatique comme une Ibérie européenne, et tous les noms de la première ne se reproduisent-ils pas dans la seconde? Paris même ne doit-il pas sa naissance à un temple d'Isis, cette déesse égyptienne, dont la forme allégorique se perpétue dans les armes de notre capitale, un vaisseau?[1]

Ce point, une fois bien établi, que toutes les races humaines sortent de l'Asie, il ne reste plus qu'à rechercher dans cette partie du monde la souche particulière de chacun des peuples d'Europe. Pour ne pas sortir de notre sujet, nous limiterons nos recherches aux nations les plus voisines de nous, à celles dont le sang coule dans nos veines.

Déjà la science moderne a saisi le lien de parenté qui existe entre les Germains et les peuples qui habitaient jadis les bords du Gange et de l'Indus, et l'on a reconnu la race *indou-germanique*, *indo-persique*, de même que l'on a retrouvé dans toutes les nations européennes ces formes-modèles, dont le type et la source semblent être au pied du Caucase.

Mais on a été chercher, en s'appuyant de quelques conjectures échappées à des anciens, dans un idiome qui n'a jamais été celui des Germains, l'origine de leur nom. On l'a tiré de *gehr* ou *ger*, qui doit être passé du prétendu celte dans le gaulois, pour faire *guerre*, et de *mann* (homme), *homme de guerre*, comme si, par cette dénomination, ce peuple barbare avait voulu inspirer la terreur et annoncer au monde que la guerre était son élément, sa nature, sa vie. *Gehr*, nous le répétons, n'a jamais été allemand ou teuton; on l'a senti, et l'on a proposé *Wehr-Mann*, homme de défense, homme d'armes. Nous n'aimons pas en général ces transformations de lettres

1. Voir Tacite, *De Moribus Germanorum*, aux chapitres où il parle des Suèves, qui adoraient Isis sous la forme d'un vaisseau, symbole de cette déesse. Voir aussi sur ce dernier point Lactance, liv. I, ch. II. Diodore de Sicile et Apulée disent même qu'elle présidait à la navigation. Voir *Religion des Gaulois*, t. II, liv. IV, p. 140.

ou de mots, à l'aide desquelles les étymologistes entendent tout expliquer. Si quelquefois, naturellement amenées par le sujet et rationnelles dans leur principe, elles peuvent être un trait de lumière, plus souvent elles sont malheureuses et n'enfantent que l'erreur. Ainsi, Tacite, auquel on emprunte l'idée qui sert de base à ces étranges suppositions, atteste que le nom de Germain était encore nouveau de son temps, et l'on ne comprendrait pas trop que la métamorphose du *G* en *W* fut si près de l'origine même de l'appellation.

D'autres ont voulu voir dans le nom de Germains une preuve de l'espèce de *fraternité*[1], établie entre ces peuples mêmes ou entre eux et leurs plus proches voisins, les Gaulois, et, sans s'apercevoir qu'ils leur faisaient parler latin dès le berceau, ont donné au mot *Germani* le sens qu'il avait dans la langue des Romains, le sens de *frères germains!*... Une pareille supposition, quoiqu'elle se trouve dans Strabon[2], ne mérite pas de réfutation ; du reste, l'illustre géographe ne l'émet que comme une conjecture, qui ne lui est pas même personnelle.

Quant à la première, fondée sur cette idée jetée en avant par Tacite[3], que les Germains se sont appelés de ce nom pour inspirer l'épouvante, elle n'est pas un de ces faits attestés comme certains par ce grave historien, elle n'est qu'une hypothèse rapportée par lui, et, par conséquent, n'emprunte pas, sous sa plume, l'autorité de l'histoire. Il doit être permis de la contester et surtout en empruntant, pour contredire Tacite, ses arguments à Tacite même. Voyons d'abord le texte[4] ; il nous démontrera combien l'auteur ajoutait peu de foi lui-même aux ouï-dire, aux rapports plus ou moins fidèles, qu'il enregistrait comme probabilités et non comme certitudes. Après avoir parlé du dieu *Tuiston,* issu de la terre, de son fils *Mann,* origine et fondateur de la nation, et des trois fils de Mann, qui doivent avoir transmis leurs noms aux *Ingewones,* aux *Hermiones* et aux *Istévones,* il continue ainsi: «Mais, à la faveur de l'antiquité,» comme il eût dit: à la faveur des ténèbres qui couvrent les premiers temps et ontenfanté tant de fables ou d'erreurs, «on prétend aussi, chez ces peuples, que ce

1. *Germani* en latin veut dire *frères germains.*

2. Strabon, t. III, liv. III, chap. II. p. 290.

3. Tacite, *Germania*, chap. II.

4. Pour mettre cette discussion à la portée de tous, nous croyons bien faire de donner, au lieu du texte latin, le texte français d'une bonne traduction de Tacite, celle de Panckoucke, en renvoyant les érudits à consulter l'auteur même.

dieu eut plusieurs enfants, dont les noms se transmirent à un plus grand nombre de peuplades, aux *Marses*, aux *Gambrives*, aux *Suèves*, aux *Vandales*; et ils assurent que ce sont là leurs noms véritables et primitifs, que celui de *Germani* est récent et nouvellement adopté (*nuper additum*), parce que les premiers d'entre eux, qui passèrent le Rhin, chassèrent les Gaulois et maintenant s'appellent *Tongres*, furent nommés alors *Germains*, mot qui dans leur langue signifie *homme de guerre*, et que ce titre, pris d'abord par une peuplade, et non par la nation entière, s'accrédita peu à peu, au point qu'ils adoptèrent tous cette dénomination que le vainqueur s'était donnée pour jeter l'épouvante, et par suite, ils se sont tous nommés entre eux Germains.»

Certes, cette formule : on *prétend*, on *assure* chez ce peuple, *à la faveur du mystère qui voile l'antiquité*, n'est pas bien affirmative et laisse le champ libre à la discussion. Puis, qu'est-ce donc que ce nom si terrible, pris par le vainqueur et qu'il aurait abandonné, presque aussitôt après sa victoire, pour celui plus modeste et tout à fait insignifiant de *Tongres*?

Mais emparons-nous de cet aveu de Tacite : «Le nom de Germains n'avait été pris d'abord que par une peuplade, et ce n'est que plus tard qu'il a été adopté par la nation entière.» L'on nous accordera que, si nous trouvons dans l'Asie, d'où sont sortis les premiers Germains, un peuple, portant ce nom bien des siècles avant Tacite et Strabon, si nous appuyons cette donnée historique d'une autorité incontestable, celle du père de l'histoire, d'Hérodote lui-même, la confiance due à une hypothèse rapportée par Tacite, sera bien ébranlée. Eh bien! c'est ce que nous allons faire.

Constatons d'abord, ce qui nous semble avoir passé inaperçu et qui cependant est écrit en toutes lettres dans Hérodote, que parmi les nombreuses tribus qui composaient la nation perse et que Cyrus souleva contre les Mèdes, se trouvaient entre autres les *Germaniens* (Γερμάνιοι). Si ce nom n'est pas identique avec celui de *Germains* (Γερμανοί), il faut convenir au moins qu'il lui ressemble beaucoup et a évidemment la même origine.[1]

1. Hérodote, liv. I, chap. CXXV, *Germanii Persarum genus*. Sans doute le *Kerman* d'aujourd'hui, la Carmanie ancienne (*Carmania*), partie sud-ouest du Caboul, province de l'Asie ancienne, entre le Golfe persique au sud, la Parthie au nord, la Perside à l'ouest,

D'ailleurs, que l'on ne nous fasse pas l'injure de croire que nous entendions faire sortir directement les Germains d'Europe des Germaniens d'Asie, dont le nom semble se retrouver dans la Carmanie, le Kerman d'aujourd'hui, voisin de l'ancienne patrie des Parthes. Non, il est possible qu'une partie de ce peuple ait été, par suite des révolutions, si fréquentes en Asie, transplantée jusqu'aux confins de la Scythie et y ait séjourné des siècles, avant de passer en Europe; et, ce qui donnerait quelque vraisemblance à cette conjecture, c'est que, dans la Scythie ancienne, se retrouve un fleuve et un pays, dont le nom *Gerr* (Γεῤῥος) pourrait bien être un souvenir de la première halte des Germaniens.[1]

Ce rapprochement n'est pas sans portée historique, car il est devenu presque élémentaire en histoire, sinon de faire descendre les Germains des Scythes, au moins de les amener ensemble en Europe, et ce rapprochement, que nous ne jetons en avant que comme une conjecture, pourrait servir à ressaisir le lien qui semble réunir le berceau de ces deux peuples.

Qu'on veuille bien le remarquer, ce territoire du *Gerr* n'était pas un pays perdu et sans importance dans la Scythie; il était au contraire en grande vénération chez les Scythes, car il renfermait, dit Hérodote[2], les

l'Arie à l'est, est une provenance des Γερμάνιοι, Germaniens d'Hérodote, quoique rien ne démontre que cette nation occupe aujourd'hui la même place qu'au temps de cet historien. Les révolutions qui ont tant de fois bouleversé l'Asie ont pu, ont dû faire changer de place à bien des populations primitives de cette partie du monde. Voici le texte d'Hérodote: Ἄλλοι δὲ Πέρσαι εἰσὶ οἵδε, Πανθιαλαῖοι, Δηρουσιαῖοι, Γερμάνιοι. Οὗτοι μὲν πάντες ἀροτῆρές εἰσι, οἱ δὲ ἄλλοι νομάδες, Δάοι, Μάρδοι, Δροπικοὶ, Σαγάρτιοι; traduction de Ch. Muller: *Alii vero Persæ hi sunt: Panthialæi, Derusiæi*, Germanii, *qui omnes agrorum culturam exercent; reliqui sunt nomades, Dai, Mardi, Dropici, Sagartii.*

1. Hérodote, liv. IV, chap. LVI: *Septimus fluvius* (*Scytharum*), *Gerrhus* (le grec dit Γεῤῥος) *a Borysthene separatur circa illam regionis partem, usque ad quam cognitus Borysthenes est; ab hoc igitur inde loco distinctus, nomen habet idem quod loci nomen est, qui locus ipse Gerrhus nominatur. Versus mare fluens, disterminat Nomadum regionem a Regiorum Scytharum terra; influit autem in Hypacyrin.* C'est la traduction latine de Charles Müller. Suit la traduction française de J. A. C. Buchon, qui rend le sens, mais me semble laisser beaucoup à désirer sous le rapport de la netteté et du style: «Le septième fleuve de la Scythie est le Gerrhus; il se sépare du Borysthènes (le Dnieper) vers l'endroit où ce fleuve commence à être connu, depuis le Gerrhus, pays qui lui donne son nom. En coulant vers la mer, il sépare les Scythes nomades des Scythes royaux, et se jette dans l'Hypacyris.» — Voir, sur la situation actuelle du Gerrhus les doutes de Cuvier, Discours sur les révolutions du globe.

2. Hérodote, liv. IV, chap. LXXI. Les tombeaux de leurs rois sont dans le pays de *Gerr*, où le Borysthènes commence à être navigable, etc.

tombeaux de leurs rois. C'était pour eux la terre privilégiée, peut-être celle qui renfermait, avec les ossements de leurs rois, les souvenirs de leur première émigration et de leur première patrie.

D'après Hérodote aussi, le *Gerr* ne prenait du pays même qu'il traversait, son nom, qu'après s'être séparé du Borysthènes (le Dniéper), dans les eaux duquel, jusqu'en cet endroit, il confondait ses eaux. De là il se dirigeait vers la mer, en formant la limite entre les Scythes nomades et les Scythes royaux, mais il allait se perdre dans l'Hypacyris.

Germaniens, comme *Germains*, ne veut peut-être dire, en perse, comme en scythe, que *les hommes du pays* ou *du fleuve de Gerr*. Ce mot se retrouve dans les deux appellations, et si celui de *mann* signifie en allemand homme, il a absolument la même signification dans le sanscrit, dont la langue des Perses et celle des Mèdes n'étaient que des dialectes. Ajoutons que dans l'idiome des Perses, *ma* ou *maïti*, signifiait terre, pays.[1]

Il ne faut pas trop s'étonner de cette origine persique ou médique, car la science a déjà constaté des ressemblances frappantes entre les langues de ces peuples asiatiques et les langues d'Europe, notamment celles de la Germanie.

«Quand on s'occupe de l'étude comparative des langues, dit le baron «de Mérian[2], il est indispensable de s'arrêter attentivement à *la double* «*affinité* qui existe entre les idiomes du globe. D'abord, ils ont entre «eux des liens communs de parenté; ensuite, ils offrent des rapproche-«ments qui permettent de les ranger par familles. Ces liens communs «de parenté consistent en ce que, dans les langues des peuples les plus «éloignés les uns des autres, et qui offrent entre eux les différences les «plus remarquables, on retrouve pourtant, en assez grand nombre, «des mots qui ont conservé, dans chacune d'elles, le même sens et le «même son. Ces ressemblances se rencontrent partout; cependant elles «ne peuvent jeter aucune espèce de lumière sur l'ethnographie.

«Il n'en est pas de même des affinités des familles. Cette affinité «existe, lorsque dans les langues des peuples, dont les rapports mutuels «sont constatés par l'histoire, ou par des conformités physiques, il se

1. Eusèbe François de Salles, *Histoire des races humaines*, au chapitre intitulé sanscrit. V. aussi l'Étude comparative des langues, par le baron de Mérian, V. Adelung, t. I, sur le sanscrit — *man*, homme.

2. Étude comparative des langues, §. XIII, p. 17 et 18.

«rencontre une foule de mots qui ont le même sens avec le même son. «En pareil cas, la construction grammaticale de ces langues présente «ordinairement aussi des coïncidences frappantes, comme on peut en «remarquer dans le *persan*, le *sanscrit*, l'*allemand*, le *slave* et géné«ralement dans toutes celles qui appartiennent à cette famille.» On est d'accord aujourd'hui pour y ajouter tous les idiomes dits celtiques.[1]

Cette affinité de famille, ce lien intime entre ces langues, sont reconnus et proclamés aussi par Klaproth, dans ce remarquable ouvrage, dont le titre, *Asia polyglotta*, résume si bien cette pensée de l'auteur, que toutes les langues sortent de l'Asie.[2]

S'il fallait établir les rapports anciens qui ont existé entre les Perses, les Mèdes, et les peuples appelés aujourd'hui de race scythique ou indougermanique, nous montrerions avec Hérodote, ces Perses, ces Mèdes, ces Scythes, se disputant l'empire de l'Asie, et, vainqueurs tour à tour, tour à tour aussi dominant sur cette partie du monde, et même bien au delà en Europe et en Afrique; nous montrerions la Médie régnant cent vingt-huit ans sur l'Asie, sous Déjocès, Phaartes, Astyages, vaincue ensuite par les Scythes, et subissant leur joug, pendant vingt-huit années; puis, ressaisissant l'empire, pour venir enfin le perdre et se confondre avec la Perse sous le sceptre de Cyrus[3]; nous recommencerions le dénombrement de l'immense armée de Xerxès, et signalerions tous ces peuples réunis sous les mêmes drapeaux. Là marchaient, couverts de leurs costumes indigènes et de leur armure nationale, les Perses, autrefois appelés Céphènes; les Mèdes, les anciens Ariens (Arii), nom que l'on retrouve parmi les nations suèves de Tacite, portant de ces *tiares*, de ces *mitres* que rappellent assez bien une coiffure militaire devenue célèbre dans ces derniers temps et le bonnet phrygien, des tuniques ou saies bariolées de diverses couleurs, vêtement caractéristique des Gaulois et des Germains, de ces hauts-de-chausses, de ces braies ou *bracques*, qui ont fait donner à une partie de la Gaule le nom de *braccata*; les Hyrcaniens, qui font involontairement penser à la forêt *Hercynienne*, vêtus et armés comme les Perses; les Assy-

1. V. Histoire des races humaines de François de Salles, au chapitre: *sanscrit*. Le savant Wiseman le constate de même: *Discours sur les rapports entre la science et la religion révélée*, p. 28 et suiv.

2. Klaproth, *Asia polyglotta*, p. 35 et 40.

3. Hérodote, liv. I, chap. XCV-CII, CIV, CXXV à CXXVIII, et t. V, liv. V, p. 235 et 238.

riens, les Chaldéens, les Bactriens et les Scythes ou Saces, que l'on peut supposer en proche parenté avec les Saxons, habillés aussi à la manière persanne ou médique, mais ayant de plus un bouclier nommé, en souvenir peut-être de leur terre natale et privilégiée, *gerr*, des arcs à la mode de leur pays, et de ces armes terribles, hache d'un côté, scie de l'autre, appelées sagaris (σάγαρις), dans lesquelles on retrouve la *securis* des Romains, la *Säge* des Germains, le *séye* ou *sega* des Gaulois; les Indiens, les Parthes, les Caspiens, les Arabes, les Éthiopiens, les Libyens, puis les *Paphlagoniens*, les *Lygiens* aussi, les Syriens, les Phrygiens, les Arméniens, les Lydiens, ces anciens *Méoniens*, dont nous avons vu une colonie sur les bords du Tibre, les *Mysiens*, les *Thraces*, et parmi une foule encore d'autres peuples, les *Daens* ou *Daces*, les *Marses*, les insulaires de la mer Érythrée, dont l'habillement ressemblait à celui des Mèdes; et cette fameuse cavalerie des Sagartiens, peuple nomade, Perses d'origine et de langage, se servant à la guerre de cordes à nœuds coulants ou de rets, dans lesquels ils savaient enlacer leurs ennemis et les enlever de leurs chevaux; qui ne reconnaît à ce mode si habile et si rare de combat, les pères de ces soldats, qui se sont rendus si célèbres dans la dernière guerre de la Hongrie?[1]

L'Asie tout entière, une partie de l'Afrique, et l'Europe jusqu'au fond septentrional de l'ancienne Thrace, c'est-à-dire, jusqu'à la moitié au moins du cours du Danube, étaient armées et réunies sous l'étendard du roi des Perses et des Mèdes.

De cette longue énumération ressort non-seulement la preuve de rapports de domination entre les Perses, les Mèdes et les Scythes, de 485 à 644 ans avant notre ère, mais aussi de rapports plus anciens et plus intimes, de ceux que révèlent la similitude du costume et des armes nationales. Ces tuniques, ces bracques, ces boucliers, dont le nom rappelle la terre royale des Scythes; tous ces peuples que l'on retrouve, plus tard, échelonnés depuis les bouches du Danube jusqu'au delà des colonnes d'Hercule, tous ces rapprochements ne semblent-ils pas venir confirmer le lien de parenté que la science moderne a signalé entre la langue de la Perse et de la Médie et les langues des Celtes, des Germains, les fils ou les frères des Scythes?

1. Hérodote, liv. VII, chap. LXI à C. V. aussi Diod. de Sicile, t. I, liv. II, p. 284 à 305.

De ce dénombrement des soldats de Xerxès surgit une autre observation sur laquelle nous reviendrons, mais que nous croyons devoir consigner ici, dès à présent, parce qu'elle confirme cette pensée, émise déjà par nous, qu'une invasion asiatique a précédé celle des Celtes en Europe, et que cette invasion, poussée toujours en avant par les Celtes qui la suivaient, se retrouve, aujourd'hui, à l'extrémité occidentale de notre continent, entre autres dans la Gaule ibérienne, en Espagne, en Portugal et en Italie. Ne retrouvons-nous pas dans cette armée les Lygiens ou Ligures, que Tacite signale en Germanie, et qui sont, depuis des siècles, refoulés dans la Ligurie; leur nom même est asiatique[1] (Li-gora), et la Gaule *braccata* ne retrouve-t-elle pas son signe distinctif dans la Perse, la Médie, la Scythie? Que serait-ce, si nous montrions dans ces régions scythiques des lieux et des fleuves, portant les mêmes noms que des lieux et des fleuves de la Gaule, de l'Espagne et de l'Italie. Un Hypanis, un Ister, un Eridan, une Ombrie[2], l'Hèbre de la Thrace[3], l'Arar de la Scythie, comme l'Arar de la Gaule (la Saône). On pourrait ainsi reconstruire une Gaule, une Ibérie, une Italie asiatiques. Les Arécomikes ne sont-ils pas les Arii de la Médie, puis de la Suévie?[4]

Mais il y a plus que des rapports politiques et des identités de dénominations entre les nations persiques ou médiques et les peuples germaniques; il y a des rapports d'usages, de lois, de religion. La ressemblance est si grande, qu'en comparant les mœurs des Germains de Tacite aux mœurs primitives des Perses et des Mèdes d'Hérodote, on serait tenté de croire que le premier de ces tableaux est calqué sur l'autre.[5]

Les Perses et les Mèdes, comme les Germains, traitaient d'insensés ceux qui élevaient des statues, des temples, des autels aux dieux, sans

1. *Li*, peuple; *gora*, montagnes, et en effet, c'est toujours dans les montagnes que l'histoire nous montre les Ligures.

2. Hérodote nous montre comme affluents du Danube deux rivières qu'il appelle le *Carpis* et l'*Alpis*, cette dernière, sortant d'un pays situé au-dessus des *Ombriques* et allant se perdre dans le Danube. Voir liv. IV, ch. XLIX, et aussi liv. VIII, ch. XLVII, sur l'*Ambracie* et les *Ambraciens*, voisins du fleuve Achéron et des Thesprotes.

3. Hérodote, liv. VII, chap. LIX. Là parvinrent aussi les Perses et les Mèdes.

4. *Ararus*, rivière qui prend sa source en Scythie et se jette dans l'Ister (le Danube), Hérodote, liv. IV, chap. XLVIII. Ce nom là rappelle l'Ararus ou Araris (la Saône) et aussi un autre Araris qui coule dans le midi de la France. V. Dict. hist. de Bouillet. Tous ces noms ne semblent-ils pas avoir quelque alliance avec le premier nom des Mèdes, les Arii?

5. Hérodote, liv. I. chap. CXXXI à CXXXIV, et Tacite, *De Morib. Germ.*

doute, dit Hérodote, parce qu'ils auraient cru ravaler la divinité, en lui donnant une forme humaine.

Comme les Germains, ils sacrifiaient sur le sommet des montagnes à un dieu que par analogie, peut-être, Hérodote appelle *Jupiter*[1], et qui, pour eux, était toute la sphère céleste (*orbem cœli*); du reste, ce nom appartient à la langue des Perses. Ils faisaient également des sacrifices au *soleil,* à la *lune,* à la *terre,* au *feu,* à l'*eau* et aux *vents,* et n'en offraient de toute antiquité qu'à ces divinités. Ils y ajoutèrent dans la suite, le culte de *Vénus-Céleste* ou *Uranie,* qu'ils avaient empruntée des Assyriens et des Arabes, dont le sang s'est mêlé au leur: ils l'appelèrent *Mitra*[2]. On a retrouvé des traces de ce culte dans le duché de Deux-Ponts, dans la Forêt-Noire, dans l'Helvétie, et aussi dans nos Vosges et dans l'Alsace.[3]

Ils célébraient plus particulièrement le jour de leur naissance par des festins. Cet usage se retrouve chez les Germains et Béatus Rhénanus, non sans raison, voit dans cette mode antique de fêter le jour natal (*natalia*) par des repas et des libations, qui se prolongeaient bien avant dans la nuit, l'origine du nom de *Wuinacht,* donné plus tard par les Allemands à l'anniversaire de la naissance du Christ, à la nuit de Noël.[4]

Les Perses et les Mèdes étaient, comme Tacite nous représente les Germains, adonnés au vin. Comme eux, ils délibéraient sur les affaires les plus sérieuses après avoir bu avec excès; et, comme eux aussi, ils reprenaient, le lendemain, la délibération à jeun.[5]

Quoique soumis au gouvernement monarchique, ils se réunissaient pour décider des grands intérêts de la nation; eux aussi avaient leurs grandes assemblées nationales: Ne voit-on pas le jeune Cyrus ouvrir une prétendue lettre d'Astyages au milieu d'une assemblée des Perses, et les

1. Jupiter (*Jovis-pater—jov-pater*), le père du jour, de la nature, principal dieu aussi des Gaulois et des fondateurs de Rome. Tite-Live, liv. I. — *Piter* (père) est du sanscrit, du vieux persan, et *jow* (jour) également. Ces deux mots aussi sont dans notre patois.

2. Hérodote, liv. I, chap. CXXXI.

3. Schœpflin, *Als. ill.*, t. I, p. 501 et suiv., et aussi les notes mises à ce chapitre par M. Ravenès.

4. *Nam diem noctemque continuere potando nulli probrum,* dit Tacite en parlant des festins ou plutôt des orgies des Germains. V. *Germania*, Beatus Rhenanus, *Institutiones rerum Germanicarum*, liv. I, p. 21: *Wui* (vin), *nacht* (nuit), Wuinacht *appellatur, a vino videlicet, conviviisque.*

5. Hérodote, liv. I, chap. CXXXII.

haranguer pour les déterminer à un soulèvement général contre les Mèdes ?[1]

Il n'y a pas jusqu'à la manière de se saluer que les Germains ne semblent avoir empruntée des Perses. Quand deux Perses se rencontraient dans la rue, s'ils étaient de même condition, ils se saluaient en se baisant à la bouche; si l'un d'eux était d'une naissance un peu inférieure à l'autre, ils se baisaient seulement à la joue, et si la condition de l'un était fort au-dessous de celle de l'autre, l'inférieur se prosternait devant le supérieur[2]. Qui ne reconnaît, dans le premier de ces usages, cette mode toute germaine de s'embrasser sur la bouche, et dans tous ces petits égards hiérarchiques quelque chose de la distinction des rangs, fondée sur la naissance aussi chez les Germains.[3]

Les Perses se croyaient en tout un mérite supérieur aux autres nations et pensaient que celles-ci s'éloignaient d'autant plus de la vertu qu'elles étaient plus éloignées d'eux; leur estime se réglait sur cette échelle[4]. Tacite représente aussi les Germains comme dédaignant les unions étrangères et comme révélant, par leur regard toujours fier, la haute opinion qu'ils avaient d'eux-mêmes et de leur nation[5]. Diodore de Sicile en dit à peu près autant de la fierté native des Gaulois et surtout des Ibères.[6]

Il est vrai qu'Hérodote ajoute deux traits à son tableau, qui le défigurent et qui ne peuvent, si toutefois ils sont exacts, se concilier avec la peinture des Germains par Tacite : Nous voulons parler de la *polygamie*, générale chez les Perses, exceptionnelle seulement et restreinte aux chefs chez les Germains, et du *concubinage* admis à côté du mariage par les premiers et inconnu chez les seconds. Mais Tacite qui s'était proposé, en peignant la pureté, la décence originelle des Germains, de faire la critique de la société romaine, ne les a-t-il pas trop flattés pour soutenir la comparaison et l'antithèse ?

1. Hérodote, liv. I, chap. CXXV, où l'on voit que Cyrus s'est décidé à convoquer le peuple non-seulement, parce que c'était le moyen le plus commode de lui faire connaître sa pensée et de le soulever, mais aussi, parce que ces assemblées, *conciones*, étaient dans les antiques usages de la nation.

2. Hérodote, liv. I, chap. CXXXIV.

3. *Ex nobilitate Reges, ex virtute duces sumunt.* Tacite, *De Morib. Germ.*

4. Hérodote, liv. I, chap. CXXXIV.

5. Tacite, *Germania*, chap. IV.

6. Diodore de Sicile, t. II, liv. V, §. XX, p. 235 à 238 de la traduction.

Le mariage *morganatique*, ce concubinage légal, n'est-il pas une création germaine ? Hérodote, il est vrai, va plus loin : il reproche aux Perses le vice infâme, que Diodore de Sicile reproche aux Gaulois, et peut-être avec aussi peu de raison.[1]

Du reste, de longs siècles écoulés entre l'époque de la migration primitive et l'époque de Tacite, la différence des climats, peuvent expliquer bien des changements dans les mœurs de deux peuples dont le berceau cependant a été le même. Les hordes du Levant chassées vers le Nord, en s'éloignant d'un ciel brûlant ou modéré, ont dû, à mesure que les générations se succédaient, s'harmoniser toujours plus, au physique et au moral, avec leur nouvelle patrie, avec la gravité des lieux, les neiges et les glaces qui les entouraient, et transmettre à leurs enfants un sang, que l'on nous permette cette expression, moins oriental. Songeons qu'Hérodote a vu les Perses à l'apogée de leur gloire et de leur civilisation, et Tacite les Germains dans toute leur barbarie, disons plutôt leur simplicité native. Disons aussi que le type médique ou persique avait pu d'autant plus se modifier en Germanie, que bien des migrations avaient suivi la première, et que sans doute une invasion pressant l'autre, une bonne partie des *Suèves primitifs*[2] avaient été successivement repoussés par delà le Rhin, les Alpes et les Pyrénées, et que pour retrouver le caractère propre de ce peuple, il faudrait le redemander au midi de la France, à l'Italie, à l'Espagne, dont tant de fleuves et de villes semblent révéler, par leurs noms, une origine suève ou plutôt sigynne; nous expliquerons tout à l'heure ce mot.

Arrien[3] nous donne des Indiens et des Perses un portrait qui doit trouver sa place ici : «Les Indiens,» dit-il, «ont le teint d'un «brun foncé; ils sont de haute taille, ils ont près de cinq coudées

1. Diodore de Sicile, t. I, liv. V, p. 242.

2. Ce mot *Suèves primitifs* est impropre sans doute, car le nom de Suèves ne date vraisemblablement que de l'invasion de la race teutonique en Europe, mais il rend bien la pensée que ce nom a remplacé celui de Sigynnes, et a été l'expression de l'alliance de ce peuple et des Germains.

3. Dans son *Expédition d'Alexandre*, liv. V, chap. II sur l'Inde. Sans doute il y a ici exagération sur la taille des Indiens, ou la coudée, dont parle Arrien, n'était pas la coudée généralement connue, qui mesurait 1 pied et demi. Il est difficile d'admettre que les Indiens et les Perses aient eu environ 7 pieds et demi. Du reste, on sait que les Gaulois et surtout les Germains effrayaient jusqu'aux Romains par leur taille.

«de haut. Ce sont les hommes les plus grands et les plus belli-«queux de l'Asie. Ces peuples simples n'avaient ni trésors, ni luxe. «Je ne leur compare que les Perses, dont la valeur, guidée par «Cyrus, enleva aux Mèdes l'empire de l'Asie et soumit plusieurs «nations. Ces Perses étaient pauvres et habitaient un pays sauvage; «ils vivaient sous des institutions assez semblables à celles de Lycurgue; «et s'ils furent vaincus par les Scythes, je ne sais s'il faut l'attribuer «à leur infériorité plutôt qu'aux désavantages des postes ou à la «faute de leur général.» Je le demande, les principaux traits de ce tableau ne sont-ils pas applicables aux Germains et aux Gaulois?

Un coup de pinceau manquait à la ressemblance, Pausanias va le donner[1] : les Perses avaient la même manière de combattre que les Celtes; comme eux ils se formaient en phalange, se servaient de la même armure, du bouclier oblong et de celui appelé *gerr*, et les Mages de l'armée de Darius, comme les bardes gaulois, électrisaient les soldats en chantant des hymnes et des cantiques en l'honneur de leurs dieux et de leurs héros.

Qu'on veuille bien ne pas l'oublier, nous reconnaissons que les nations teutoniques et celles dites celtiques, avant d'entrer en Europe, s'étaient mêlées aux Scythes, et ce sont tous ces peuples, du moins en majeure partie, que nous croyons en rapport d'origine avec les Perses et les Mèdes. Il y a de la race *indo-persique et indou-germanique* dans tous les peuples européens. Si l'on ne veut pas remonter au delà de l'origine scythique, pourquoi les Germains n'auraient-ils pas reçu leur nom du Gerr ou Gerrhus, ce fleuve de Scythie, affluent ou dérivé du Borysthènes? Alors les pères des Germains ne seraient que les *hommes du Gerrhus*, et sans doute cette dénomination, au lieu d'être nouvelle, remonterait à l'origine même de la nation ou au moins à son arrivée et à son séjour sur les rives du fleuve Scythe; mais nous préférons cette appellation toute faite de Germaniens (Γεϱμάνιοι). Les Germains, issus du pays qui garde encore quelque chose de leur nom primitif, de la *Caramanie*, du *Ker-*

1. Pausanias, liv. X. Ταῦτα (ἐμοὶ δοκεῖ) ἐνομίϑη ἀριϑμου τῷ δ' μυρίων τοῖς Γαλάταις μίμησιν τοῦ ἐν Πέρσαις, et liv. VIII, chap. L, §. 1 et 3, où il parle du changement opéré par Philopémen aux armes des Achéens. Φοροῦντας γὰρ μικρὰ δοράτια καὶ ἐπιμηκέστεμα ὅπλα κατὰ τοὺς Κελτικοὺς Θυρεοὺς ἢ τὰ γέῤῥα τὰ Περσῶν ἔχεισε, etc. Voir aussi l'ouvrage intitulé : *La religion des Gaulois*, t. I, liv. I, chap. IV, p. 61.

man, auraient eu pour plus proches voisins les Parthes, avec lesquels aussi ils offrent plus d'un point de ressemblance. Les soldats de Mithridates étaient dignes de sortir du même sang que les soldats d'Arioviste.

Après avoir signalé les rapports politiques, moraux et même physiologiques, entre les Perses, les Mèdes, les Germains, les Gaulois et presque tous les peuples européens, il nous reste à justifier ce que nous avons dit du lien de famille que révèlent entre ces nations leurs langues[1]. Nous renvoyons les incrédules sur ce point, qui tient à une science spéciale, la linguistique, aux savants qui ont éclairé d'une si vive lumière cette partie si importante des connaissances humaines, aux Klaproth, aux de Mérian, aux Adelung, aux Champollion, aux Sylvestre de Sacy, aux de Humboldt. Mais nous ne pouvons résister à la tentation d'initier nos lecteurs, par quelques exemples, aux admirables découvertes de la science moderne.

Nous choisirons de préférence dans cet aperçu comparatif des idiomes, les mots qui représentent les objets de la nature, car ces objets sont les premiers qui s'offrent au regard de l'homme, et le nom qu'il leur donne doit donc tenir à l'essence de son langage primitif. Nous y ajouterons les appellations de la famille, ces doux noms de père, de mère et tous ceux que l'enfant apprend dès le berceau.

Les premiers besoins de la vie, dit l'auteur de l'histoire des races humaines[2], les relations de famille, les noms de nombre, les objets de la nature et de la primitive industrie, forment un lexique avec lequel on a mesuré les parentés du sanscrit. Kennedy a compté 900 mots de cette espèce communs au sanscrit et aux langues d'Europe.[3]

1. «La Grèce, dit Champollion-Figeac, pouvait étudier pour nous et pour elle l'Égypte, «l'Inde et le reste de l'Asie ; elle ne le fit pas, et nous ne pouvons plus le faire comme elle : «les faits généraux relatifs aux langues des peuples qui la précédèrent nous sont connus en «partie, mais il nous faut remplir les lacunes par des dévinations. Les efforts soutenus de la «critique moderne ont enfin rattaché avec certitude les origines grecques et latines à la langue «sacrée de l'Inde ; qui expliquera ce grand phénomène ? l'histoire écrite est impuissante : la «science étymologique met ce fait hors de doute ; c'est le seul secours qu'elle puisse nous «prêter, mais ce secours est un trait de lumière, qui nous fait pénétrer dans les obscurités de «la primitive antiquité.» Introduction au Dictionnaire étymologique de Roquefort, p. xxv.

2. Eusèbe-François de Salles, Histoire des races humaines, p. 169 et suiv.

3. Après avoir signalé les emprunts que le français a fait aux langues orientales, entre autres à l'arabe et à ses dérivations, Champollion-Figeac dit : l'allemand se rattache aussi à l'antique langue sacrée de l'Inde : encore un point de contact médiat ou immédiat entre la vieille Europe et le sanscrit. Voir même Introduction, p. xxxi et xxxii.

Constatons d'abord que les Perses et les Mèdes parlaient deux dialectes du sanscrit : le *zend* et le *pehlvi*. Procédons maintenant à la comparaison par quelques rapprochements ; nous allons les réunir dans un tableau.

FRANÇAIS.	LANGUES ASIATIQUES, NOTAMMENT PERSIQUES ET MÉDIQUES.	LANGUES EUROPÉENNES, NOTAMMENT GERMANIQUES ET SLAVES.	PATOIS.
Terre	zend ou vieux pers. *Zemo*	lithuanien . . . . . *Ziam*	
	pers. d'Asie occid. *Zemin*	*idem* . . . . *Zemme*	
		bohémien . . . . . . *Zem*	
		slave . . . . . . *Zemlie*	
	sanscrit. . . . . . *D'hara*	allemand . . . . . *Ærdt*	
		suédois . . . . . *Hœrdt*	
		anglais . . . . . . *Hart*	
		breton-français . . *Douar*	
		gallois. . . . . . . *Daiar*	
		cornouailles-franç. . *Dor*	
	sancrit (Asie mér.). *B'hou*	tsingane-bohémien . *Bou*	français *Boue*.
		vieux allemand . . . *Bod*	
	pehlvi (vieux pers.) *Arta*	vieux allemand. . . . *Ard*	
	arabe (Asie mér.) . *Ardh*	anglais. . . . . . . *Earth*	
	goth. . . . . *Aïrta*	danois. . . . . . . *Jord*	
		frison. *Jord, Irth, Erthe*	
		allemand . . . . . . *Erde*	
	sanscrit (Asie m.) *Medini*		de là, en patois : *le mai*, le jardin; *le maes*, champ, pré, et en frç. : métairie.
	hindoust. (*id.*). *Maïti, Miti*	hongrois . . . . . *Mezœ*	
	andi (Caucase) . . . *Méza*		
	géorgien (*id.*) . . . *Mitza*		
	sanscrit (Asie mér.). *Oür, oürvi*	latin . . . . . *Ara*, *arva*	ares.
	chaldéen (*Asie*) . . *Arou*		
	syriaque (*id.*) . . . *Aroo*		
	hébreu. . . . . . *Aaretz*		
Montagne.	sanscrit (Asie m.) . *Ghiri*	sibérie. . . . . *Kar*	
	afghan. . . . . *Gar*	slave . . . . *Gora*	
	hébreu. . . . . *Gar*		
	sanscrit . . . . . . *Bara*		*Bar*, *Barr* et tous ses composés, entre autres *Baron*.
	hindoust. (Asie m.). *Pahar*	vieux allemand . . *Pereg*	
	caucase . . . . . . *Bird*	allemand . . . . . *Berg*	
		goth. . . . . *Baïrg*	
		anglo-saxon . . . . *Beorg*	
		sibérie . . . . . . *Borr*	
		gallois(angl) *Bri, Brin, Brig*	*Brigant* (montagnard, brigand).
		cornouailles (franç.) *Bras*	
	tibétain . . . . *Ri*		
	sibérie. . . . *Rœf, Rep*	allemand. . . . . . . *Riff*	
	id. . . . *Tschoï, Dji*	valésan . . . . . . *Djou*	
Lune	persan (Asie) . . . . *Mah*	tsingane (bohémien) *Mah*	
	ossète (Caucase) . . *Maï*	goth. . . . . *Mona*	
	hindoustani . . . . *Mina*	anglais . . . . . . *Moon*	
	grec ancien . . . . *Méné, Mini*	lithuanien. . . . *Menons*	
		lettonien . . . . *Mones*	
	grec moderne. . . *Minos*	kurde . . . . *Menk*	
		allemand . . . . . *Mond*	

FRANÇAIS.	LANGUES ASIATIQUES NOTAMMENT PERSIQUES ET MÉDIQUES.	LANGUES EUROPÉENNES, NOTAMMENT GERMANIQUES ET SLAVES.	PATOIS.
Soleil	sanscrit . . . . . . *Soura*	valaque . . . . . . *Soare*	
	persan . . *Jeng* ou *Zeng*	anglais . . . . *Sun*	
		allemand . . . . . *Sonne*	
	malabar . . . . *Kam*	tsingane(boh.) *Kam, Kham*	
Étoile	persan . . . . . *Sitareh*	latin . . . . *Sidera*	
	Starch	valaque . . . . *Stia*	roman ou wallon :
	afghan . . . . *Stouri*	breton (français) *Stereden*	*Steüa.*
	arménien (Asie occ.) *Asdig*	anglais . . . . *Star*	
	ossète (Caucase) . . *Stale*	allemand . . . . . *Stern*	
	tchetchnetse (Cauc.) *Sied*	latin . . . . *Stella*	patois-lorr. *Chtœle.*
	ingouche (Caucase) *Zeta*	*id.* . . . . *Sidus*	
		slave . . . . . . *Zvezda*	
		lithuanien . . . . *Zyaïsde*	
Pierre	sanscrit . . . . . *Gravan*	grison . . . . *Grap*	Gré, gravier, grève.
	malai (Asie mér.) . *Karan*	gallois (anglais) . *Carreg*	Carrières.
	afghan (Asie occ.) . *Kani*	kachoulu (Pologne) *Kam*	
		dalmatien . . . . . *Kam*	
		slave . . . . . . *Kamen*	
	sanscrit . . . . . . *Shila*	latin . . . . *Silex*	Silice.
	hindoustani (Asie m.) *Sil*		
	persan (Asie mér.) . *Sink*	goth . . . . *Steina*	
		bas-allemand . . . *Steen*	
		allemand . . . . . *Stein*	
	kurde (Asie occ.) . . *Ber*	tsingane (bohémien) . *Bar,*	
	sanscrit (Asie m.) *Ajemane*	*Bara*	
		lettonien . . . . *Akmens*	
		lithuanien . . . *Akmno*	
Tête	sanscrit . . . . . *Kapala*	grec . . . . . . *Kephalè*	*Cappe*, Ban-de-la-
		bas-allemand . . . *Kopp*	Roche.
		allemand . . . . . *Kopf*	*Capa*, vieux franç.
		valaque . . . . *Kœp*	
	sanscrit (Asie mér.) *Shira*	tsingane (bohém.) *Chéro,*	de là peut-être *Sire*
	zend (vieux pers.) *Siraha*	*Tchéro, Tchérou*	(chef).
	persan actuel . . . . *Ser*		
	caucase . . . . *Ser*		
	phrygien . . . . *Bal, Bala*	bas-allemand . . . . *Poll*	
		anglais . . . . *Poll*	
Cheveu	hindoustani . . *Pâl, Bâl*	latin . . . . *Pilus*	Poil ; patois : *lo*
		tsingane (bohém.) . *Balà*	*pouò.*
Œil	sanscrit . . . . . . *Akchi*	valaque . . . . . . *Akio*	
		italien . . . . . . *Occhio*	
		slave . . . . *Oko*	
		goth . . . . *Augo*	
		allemand . . . . . *Auge*	
		bas-allemand . . . *Ooge*	patois du Ban-de-la-
		frison . . . . *Oug*	Roche : *l'œu, lis*
		lithuanien . . . . . *Akies*	*œeux* (les yeux).
	zend . . . . . . *Eyumen*	anglais . . . . *Eye*	patois de Lunéville :
Nez	sanscrit . . *Nasa, Nasika*	allemand . . . . . *Nase*	*lès euyes.*
		goth . . . . *Nasa*	
		slave . . . . *Nos*	
Bouche	caucase . . *Bak* ou *Bagya*	italien . . . . *Bocca*	patois du Ban-de-la-
	hindoust. (Asie m.) *Mounh*	vieux allemand . . *Munt*	Roche : *lè Buotche.*
		allemand . . . . . *Mund*	
		goth . . . . . . *Munths*	

FRANÇAIS.	LANGUES ASIATIQUES, NOTAMMENT PERSIQUES ET MÉDIQUES.	LANGUES EUROPÉENNES, NOTAMMENT GERMANIQUES ET SLAVES.	PATOIS.
		irlandais . . . . *Munnus*	
		suédois . . .. *Mun*	
	sanscrit (Asie m.) *Mouk'ha*	tsingane (boh.) *Moui, Moi*	
	hindoustani (*id.*) . *Mouk'h*		
	caucase . . . . . . *Miouli*	allemand . . . *Maul, Mul*	de là : *Miauler*.
	malai (Asie m.) . *Moulont*		
	kassara (*idem*) . . *Gora*	valaque . . . . . *Goura*	
	tibétien (Asie moyenne) *Ka*	albanais . . . . *Goï*	
	sibérie . . . . . . , *Ko*	épirote . . . . . . *Goïa*	
	japonais (Asie orient.) *Kou*	grec en Sicile . . *Ghoya*	
	sibérie . . . . *Hobie*	slave . . . . . . *Gouba*	
		bohémien . . . . *Houba*	
	Asie orientale . . *Kacha,*	vieux allemand . *Kosche*	
	Koudjin	allemand *Gosche, Gusche*	
	sanscrit . . . . *Laplana*	vieux allemand . *Lappe*	lèvre.
		allemand . . . . . *Lippe*	
		suédois . . . . . . *Lœpp*	
		latin. . . . . . . *Labium*	
Dent	sanscrit (Asie mér.) *Danta*	breton (français). . *Dent*	patois du Ban-de-la-Roche : *Lo dent*.
	hindoustani (*idem*) *Dant*	cornouailles (*id.*) . *Dans*	
	zend, vieux pers. *Dentano*	latin . . . . *Dens*	
		grec anc. . *Odus, Odontos*	
		grec moderne . . *Dondia*	
		goth . . . . *Tuntus*	
		allemand . . . . . *Zahn*	
		irlandais . . . . . *Toun*	
		danois . . . . *Tond*	
		frison . . . . *Tan*	
		lithuanien . . . . *Dountès*	
		valaque . . . . . . *Dinte*	
Langue	sancrit (Asie mér.) *Djiva*	tsingane (bohémien) *Tchib*	
	mahratte (*idem*). . . *Djib*		
	bengale (*idem*) . . *Djib'h*		
	afghan (*idem*) . . . *Ziba*		
	persan (Asie occid.) *Zebam*		
	hurde (Asie occid.) *Zebon*		
Front	hindoustani . . . . *B'hal*	épirote . . . . . . *Balle*	
	sanscrit . . . . . *B'hala*	albanais . . . . . . *Boel*	
		grec en Sicile . . . *Balet*	
Ventre	sanscrit . . . . *Peta*	tsingane (bohémien) *Poer*	
	hindoustani . . . . . *Pet*		
Blanc	sanscrit . . . . . *Wishad*	vieux allemand . . *Wiss*	
		allemand . . . . *Weiss*	
		cimbre . . . . . . *Waith*	
Noir	sanscrit . . . . . . *Kala*	tsingane (bohémien) *Kalo*	
	persan . . . . *Siâh*	vieux allemand . . *Suart*	
	caucase . . . . *Zau, Zaw*	allemand . . . *Schwarz*	
	géorgien (Caucase) *Chawi*	bas-allemand . *Schwart*	
	sanscrit . . . . . . *Nila*	latin . . . . *Niger*	
	hindoustani . . . . . *Nil*	italien, espagnol et portugais . . . . *Néro*	patois du Ban-de-la-Roche : *Nœre*.
		français . . . . *Noir*	patois de Lunéville : *Nore*.
Rouge	sanscrit . . . . . *Lohita*	tsingane (bohémien) *Lolo*	roman : *Ro, Rob*.
	hindoustani . . . . *Lalit*		Ban-de-la-R. et de Lunéville : *Rodge*.
	persan . . . . *Lâl*		

FRANÇAIS.	LANGUES ASIATIQUES, NOTAMMENT PERSIQUES ET MÉDIQUES.	LANGUES EUROPÉENNES, NOTAMMENT GERMANIQUES ET SLAVES	PATOIS.
	sanscrit . . . . . . *Bakta*		
	sanscrit . . . . . *Rohita*	allemand . . . . . *Roth*	
	hindoustani . . . . *Râtâ*	cimbre . . . . . . *Roat*	
		illyrien . . . . . *Rudno*	
		lithuanien . . . *Raudoni*	
		islandais . . . . *Raudur*	
		cornouailles (franç.) . *Rid*	
		breton (*id.*) . . . . . *Rus*	
		italien. . . . . . . *Rosso*	
		napolitain . . . . . *Russo*	
		valaque . . . . . . *Rochu*	
		espagnol . . . . . *Rocho*	
		latin . . . *Ruber, Rufus*	
	caucase . . . . *Kaïtcha, Kotso*	grison . . . . *Kotchen*	
		breton (France). . . *Kok*	
		gallois (Angleterre) *Kokh*	
		grec moderne . *Kokkinon*	
		albanais . . . . . *Konikh*	
Hiver.	zend (vieux persan) *Ziam*	slave . . . . *Zim, Zima*	
	persan moderne *Zim, Zem*	latin . . . . . . *Hiems*	
		grec . . . . . . *Chéima*	
Vent	sanscrit . . . . . *Vâta*	allemand. *Wehen, Wind, Wetter*	patois de Lunéville : *Lo vat.*
	voyoule (Asie s.) *Vot, Vat*		
	ostiake (*id.*) . *Vot, Ouat*	bas-allemand . . *Watter*	patois du Ban-de-la-Roche : *Vont, vot, vo.*
		anglais . . . . *Weather*	
		suédois . . . . *Wœder*	
		latin . . . . . . *Ventus*	
Os	sanscrit. . . . . . . *Asti*		
Sourcils	pehlvi. . . . . . *Brouwa*	allemand . . . . . *Braue*	
		anglais . . . . *Eye-brow*	
Main	— . . . . . . *Karu*	grec . . . . *Kaïr*	
Genou	— . . . . . . *Genu*	latin . . . . *Genuâ*	même patois : *K'nò, chenò, genò.*
Pied	— . . . . *Ped*	latin . . . . *Pes, Pedis*	patois : *lo pîd ;* provençal : *Pét ;* gascon : *Pé.*
Cœur	— . . . . . . *H'rti*	anglais . . . . . . *Heart*	
		allemand . . . . . *Herz*	
Foie	— . . . . . . *Iecur*	latin . . . . *Iecur*	
Gelée.	— . . . . . . *Gela*	. . . .	patois : *Djalaïa.* patois de Lunéville : *Gelaie.*
Feu.	— . . . . . . *Aghni*	latin . . . . *Ignis*	Igné.
Rivière	— . . . . . . *Arrivi*	*id.* . . . . *Rivus*	
Navire	— . . . . *Nau*	*id.* . . . . *Navis*	Nef, navire.
Vache.	— . . . . . . *Ghau*	anglais . . . . *Cow*	
		allemand . . . . . . *Kuh*	
Serpent.	— . . . . . *Sarpam*		
Lit	— . . . . *Bed*	allemand . . . . . . *Bett*	
Père	— . . . . . . *Pader*	latin . . . . *Pater*	
		allemand . . . . . *Vater*	
Mère	— . . . . . . *Mader*	latin . . . . *Mater*	patois du Ban-de-la-Roche : *lè mére.*
		italien . . . . . *Madre*	gascon : *Mayre.*
		vénitien . . . . . . *Mare*	
		allemand . . . . *Mutter*	
Fils.	— . . . . . . *Suna*	allemand . . . . . *Sohn*	
Fille	— . . . . . *Doghter*	allemand . . . . *Tochter*	

FRANÇAIS.	LANGUES ASIATIQUES, NOTAMMENT PERSIQUES ET MÉDIQUES.	LANGUES EUROPÉENNES, NOTAMMENT GERMANIQUES ET SLAVES.	PATOIS.
Frère	pehlvi ..... *Brader*	allemand .... *Bruder*	
Tante	— ..... *Dandu*		
Homme	— ...... *Man*	allemand ..... *Mann*	
Veuve	— .... *Widhava*	allemand .... *Wittwe*	
Jeune	— ...... *Juvan*	latin ...... *Juvenis*	
Cour	— ...... *Guru*	grec .... *Kyrios*	patois : *Cur.*
		latin .... *Curia*	
Lavage	— ..... *Allava*	latin . . *Lavare*, *Lavatio*	
		allemand ... *Waschen*	
Humide	— ...... *Ama*	grec .... *Umé*	
		latin ..... *Humidus*	
Amiral	— ..... *Amara*		
Maman	— ...... *Amma*	allemand ..... *Mama*	
		grec ...... *Ammas*	
An	— ...... *Anda*	latin .... *Annus*	
Apre	— ...... *Apra*	latin .... *Asper*, *era*	
Ire (colère)	— .... *Ari*	*id.* .... *Ira*	
Été (esté)	— ...... *Aster*		
Ame	— ...... *Atma*	latin ...... *Anima*	
Barbare	— ..... *Barbara*		
Bande	— ..... *Bendha*	allemand ..... *Band*	
Bourg	— ... *Bura*, *Buri*	*id.* ..... *Burg*	
	vieux persan .... *Bar*		
Calin, caliner.	— ..... *Caliana*	grec .... *Kalos*	
Donne, don	— ... *Da*, *Danam*	latin ... *Donum*, *Dare*	pat. du Ban-de-la-Roche : *vos dan'ras* pour vous donnerez
Dix	— .. *Dascha*, *Dese*		même patois : *déche* ou *désche.*
Dieu, dive, divin.	— ...... *Deva*	latin .... *Divus*	
Diner	— *Dina* (jour, midi)		Diner, repas du jour. patois du Ban-de-la-Roche : *lè d'jéne.*
Ciel	— .... *Djo*, *Djan*	latin ...... *Sub dio*	
Avec	— .... *Ava*		
A, ab	— .... *Ab*	latin .... *Ab*	
		allemand .... *Ab*, *af*	
Manger	— .... *Ada*	grec .... *Edô*	
		latin .... *Edo*	
		bas-allemand ... *Eten*	
		allemand .... *Ich esse*	
Aujourd'hui	— .. *Adja*, *Addéja*	....	même patois : *Adjedeù.*
A l'instant	— ...... *Aduna*	italien ..... *Adesso*	même patois : *Aidé*, *édé.*
	zend .... *Ethé*, *Hedé*	vieux-français ... *Adès*	
	pehlvi ...... *Édun*		
	persan ...... *Édum*		
Cheval	— . *Aschwa*, *Aswa*	....	même pat. : *Dchvâ.*
Aar (*der Fluss*)	— .... *Arru*		lunév. : *Choua.*
Aurore	— ...... *Arun*		
Candide	— ...... *Canda*		
Deux	— ... *Dui*, *Dwaja*	allemand ..... *Zwei*	patois du Ban-de-la-Roche : *dousse*, *doux*, *doy.*
Double	— ...... *Dupar*	*id.* .... *Doppelt*	
Gaule	— ... *Gola*, *Gula*		
Le soleil	— ...... *Mithra*	....	de là le nom du dieu *Mithra.*
	zend et parsi ... *Mitra*		
Non	— .. *Na*, *No*	allemand ...... *Nein*	patois : *Nò.*
	persan ...... *Na*, *Ni*	bas-allemand .... *Nay*	

FRANÇAIS.	LANGUES ASIATIQUES, NOTAMMENT PERSIQUES ET MÉDIQUES.	LANGUES EUROPÉENNES, NOTAMMENT GERMANIQUES ET SLAVES.	PATOIS.
Nom	persan . . *Nâma, Nôma*	allemand . . . . . *Name*	
	— . . . *Namé, Nom*		
Mois	— . . . . *Masa*	italien . . . . *Mese*	
Homme	— . . . . *Man*	allemand . . . . . *Mann*	
Le firmament	— . . . *Naba, Niba*	latin . . . . *Nubes*	Nébuleux.
		allemand . . . . . *Nebel*	
Neuf	— . . . . . . *Nawa*	. . . .	patois : *Nóvée.*
Neuf (9)	— . . . . . . *Nawa*		patois : *Nieuf, nûf.*
Nuit	— . . . . . *Nischa*	grec . . . . *Nux*	pt. *Neut;* lun. *Nuüe;*
		anglais . . . . . . *Night*	provençal : *Nuech.*
		allemand . . . . . *Nacht*	
Pas, pied	— . . . . *Pad*		
Partage	— . . . . . . *Partika*		
Pauvre	— . . . . *Pavi*	latin . . . . . . *Pauper*	de là : *Ju-piter*, le
Père	— *Pida, Pidra, Pitir*	latin . . . . *Pater*	dieu du jour.
	— . . . . *Peder*		
Les pères (aïeux)	— . . . . *Petri*		
	pehlvi . . . . . . *Abider*	latin . . . . *Avitus*	
Puits	— . . . *Pute, Pathe*	latin . . . . . . *puteus*	patois : *Lò pui.*
		bas-allemand . . . . *Pätt*	
Rage	— . . . *Raga, Raja*	. . . .	patois : *Lè Raidge.*
	persan . . . . . . *Racky*	allemand . . . . *Rache*	
Sept	— . . . . . . *Sapta*	latin . . . . . . *Septem*	patois : *sept* ou *sapt*
Sale	— . . . . . . *Schala*	allemand . . . . . *Saal*	
Vache	— . . . . . . *Pasoha*	. . . .	on a changé le *P* en *V.* [1]

Cette ressemblance si frappante entre les idiomes asiatiques et les idiomes d'Europe a fait dire au savant Wiseman : «quand je prononce les mots suivants : *pader*, *mader*, *suna*, *doghter*, *brader*, *man*, *widhawa* ou *juvan*, vous pourriez aisément supposer que je répète des mots de quelque langage européen ; cependant chacun de ces termes est ou sanscrit ou persan.[2]»

Les rapprochements que nous venons de faire auront peut-être ébranlé bien des convictions, bien des idées trop légèrement reçues, et nous doutons que, après avoir jeté les yeux sur ce tableau et lu ce qui précède, les plus incrédules ne reviennent pas du doute dé-

1. Nous croyons devoir consigner à la suite de ce tableau une observation d'Oberlin : «Il «faut remarquer, dit-il, que le *dch*, *tch*, *dg*, *tg*, qui se trouve dans plusieurs langues orientales, «comme encore dans celles qui descendent de l'esclavon, et qui se fait entendre de même «dans la bouche des Anglais, Espagnols, Italiens et Gascons, se retrouve dans notre patois du Ban-«de-la-Roche.» Voir Essai sur le patois lorrain des environs du Ban-de-la-Roche, p. 87.

2. Wiseman, *Discours sur les rapports entre la science positive et la religion révélée*, p. 29.

daigneux avec lequel peut-être ils ont accueilli cette proposition : il y a du perse et du mède dans les langues de la Germanie et même de toute l'Europe. Qui sait si ce que l'on pourrait appeler l'élément germain dans les idiomes européens n'est pas plutôt l'élément persique ou médique.

Maintenant, si l'on nous demandait comment les Perses ont pu transplanter de leurs colonies en Germanie, nous répondrions, avec Hérodote, que leurs frères, les Mèdes, ont bien porté les leurs jusqu'au delà de l'Ister (le Danube).

Écoutons ce que nous apprend le père de l'histoire, ce voyageur philosophe qui n'a rien écrit qu'il n'ait vu ou entendu lui-même. La réserve même avec laquelle il va nous parler, donne plus d'autorité encore à sa parole. Après avoir suivi, dans son récit, Mégabyze, le général de Darius, en Europe jusqu'aux bornes de l'ancienne Thrace, l'historien continue ainsi :

«On ne peut rien dire de certain sur les peuples qui habitent au nord «de la Thrace. Mais le pays au delà de l'Ister paraît désert et immense, «et n'est occupé, autant que j'ai pu l'apprendre, que par les *Sigynnes* «ou *Sigunnes* (Σιγύννας). Leurs habits ressemblent à ceux des Mèdes; «leurs chevaux sont petits et camus; leur poil est épais et long de «cinq doigts; ils n'ont pas assez de force pour porter les hommes; «mais, attelés à un char, ils vont très-vite, et c'est la raison qui engage ces peuples à faire usage de chariots; ils sont limitrophes des «Venètes qui habitent sur les bords de la mer Adriatique, et se disent «eux-mêmes une colonie de Mèdes. Mais je ne puis comprendre «comment des Mèdes se sont transplantés en ce pays; cependant tout «est possible avec le temps.»[1]

1. Hérodote, liv. V, chap. IX. Εἶναι δὲ Μήδων σφέας ἀποίκους λέγουσι, *a Medis sese ortos dicunt.* La traduction française que nous donnons, est de M. Buchon, et nous semble parfaitement exacte. Mais le texte est si important que nous croyons devoir le reproduire en entier : Τὸ δὲ πρὸς βορέω ἔτι τῆς χώρης ταύτης οὐδεὶς ἔχει φράσαι τὸ ἀτρεκὲς οἵτινές εἰσι ἀνθρώπων οἱ οἰκέοντες αὐτὴν, ἀλλὰ τὰ πέρην ἤδη τοῦ Ἴστρου ἐρῆμος χώρη φαίνεται ἐοῦσα καὶ ἄπειρος. Μούνους δὲ δύναμαι πυθέσθαι οἰκέοντας πέρην τοῦ Ἴστραυ ἀνθρώπους, τοῖσι οὔνομα εἶναι Σιγύννας, ἐσθῆτι δὲ χρεωμένους Μηδικῇ. Τοὺς δὲ ἵππους αὐτῶν εἶναι λασίους ἅπαν τὸ σῶμα, ἐπὶ πέντε δακτύλους τὸ βάθος τῶν τριχῶν, μικροὺς δὲ καὶ σιμούς καὶ ἀιδυνάτους ἄνδρας φέρειν· ζευγνυμένους δὲ ὑπ' ἅρματα εἶναι ὀξυτάτους, ἁρματηλατέειν δὲ πρὸς ταῦτα τοὺς ἐπιχωρίους. Κατήκειν δὲ τούτων τοὺς οὔρους ἀγχοῦ

Hérodote, malgré l'étonnement que lui cause cette origine médique des Sigynnes et peut-être de leurs voisins, les Venètes, la trouvant appuyée sur la tradition populaire, se garde bien de déclarer impossible ce qu'il ne peut s'expliquer; il était trop sage pour traiter avec autant de dédain une tradition populaire, que justifiait d'ailleurs le costume même de ces peuples.

Mais, nous l'avouerons, l'étonnement même d'Hérodote nous surprend. Quoi! c'est en rapportant les conquêtes de Mégabyze, le lieutenant de Darius, roi des Perses et des Mèdes; c'est en amenant ce général jusqu'aux Sigynnes, jusqu'aux extrémités occidentales de la Thrace, jusqu'aux bords de l'Adriatique et au moins jusqu'à la moitié du cours du Danube, qu'il s'étonne qu'une colonie de Mèdes ait pu se transporter au delà de ce fleuve, chez un peuple voisin des Venètes, aujourd'hui les Vénitiens! L'empire de l'Asie n'a-t-il donc pas successivement appartenu aux Mèdes, aux Scythes et aux Perses, et l'un ou l'autre de ces peuples conquérants n'a-t-il pu aller jusqu'où a été Darius et même bien au delà? Il suffit pour se convaincre de cette possibilité, que dis-je? de cette réalité, de lire les expéditions et les conquêtes de ces trois peuples dans Hérodote lui-même.

Ils ont porté leurs armes dans une partie de l'Europe. Faut-il recommencer l'histoire de Cyrus? mais, bien des siècles avant, sous le fameux Sésostris, la Médie, comme toute l'Asie, n'appartenait-elle pas à l'Égypte, et ce grand conquérant ne peut-il pas avoir,

'Ενετῶν τῶν ἐν τῷ 'Αδρίῃ. Εἶναι δὲ Μήδων σφέας ἀποίκους λέγουσι· ὅκως δὲ οὗτοι Μήδων ἄποικοι γεγόνασι, ἐγὼ μὲν οὐκ ἔχω ἐπιφράσασθαι, γένοιτο δ' ἂν πᾶν ἐν τῷ μακρῷ χρόνῳ. Σιγύννας δ' ὦν καλέουσι Λίγυες οἱ ἄνω ὑπὲρ Μασσαλίης οἰκέοντες τοὺς καπήλους, Κύπριοι δὲ τὰ δόρατα. — Voici la traduction latine de Ch. Müller : *A septentrione hujus regionis quinam habitent homines, pro certo dicere nemo potest. Illud quidem adparet, esse trans Istrum desertam terram et infinitam. Solos tantum resciscere potui trans Istrum habitantes homines, quibus nomen perhibetur esse Sigynnæ, Medica veste utentes : quorum equos aiunt esse toto corpore hirsutos, pilis ad quinque (latos) digitos longis; exiguos illos, et simos, et parum validos ad viros vehendos; plaustris autem junctos, esse velocissimos; et eam ob causam plaustris vehi indigenas. Pertinere autem horum fines fere usque ad Enetos, qui ad Adriam habitant. A Medis autem sese ortos dicunt. Quonam vero pacto Medorum hi fuerint coloni, expectare equidem non queo, sed longo temporis tractu fieri utique omnia possunt. — Cæterum Sigynnæ apud Ligures super Massiliam habitantes, institores vocantur; apud Cyprios vero, hastæ.*

soit pour garder ses conquêtes, soit pour civiliser ces contrées, transplanté quelques colonies de Mèdes ou d'autres peuples asiatiques en Europe[1]? Ne peut-il pas les avoir amenés dans sa propre armée jusque là, ou les y avoir jetés comme esclaves? «En parcourant ainsi «le continent avec son armée triomphante, dit Hérodote, il passa «d'Asie en Europe, et subjugua les Scythes et les Thraces; mais, «ajoute cet historien, je crois que l'armée égyptienne n'alla pas plus «avant, car on voit chez ces nations les colonnes qu'il y fit ériger «et l'on n'en trouve point au delà.[2]» Voilà donc Sésostris parvenu au moins jusqu'aux dernières limites de la Thrace, qui touche au pays des Sigynnes, et Hérodote n'ose pas affirmer qu'il n'ait été plus loin.

Ce qui est certain, c'est que Darius resta bien en deçà des conquêtes de Sésostris. Hérodote nous en fournit la preuve lui-même. Darius, en effet, ayant prétendu faire placer ses statues devant celles de Sésostris, le grand-prêtre de Vulcain s'y opposa, en disant: «Darius n'a pas fait d'aussi grandes choses que Sésostris : s'il a «soumis autant de nations, du moins n'a-t-il pas vaincu les Scythes «que Sésostris a subjugués.[3]»

Or, Sésostris semait partout sur son passage des colonies et des monuments attestant ses victoires. Il doit même, en rentrant en Asie, avoir laissé sur les rives du Phase, en Colchide, la plus grande partie de son armée pour cultiver les terres et civiliser le pays. C'est Hérodote aussi qui nous l'apprend. Les Colchidiens se vantaient, de son temps encore, d'être les descendants des soldats de Sésostris[4]. Pourquoi les Sigynnes n'auraient-ils pas une origine semblable? Que l'on n'oublie pas que l'armée de Sésostris ne se composait pas seulement d'Égyptiens, mais encore de tous les peuples d'Asie, et entre autres de Perses et de Mèdes.

Ce qui vient donner un degré de plus de vraisemblance et d'au-

1. Cyrus est né 599 ans avant Jésus-Christ. Sésostris le grand commença à régner 1643 avant notre ère, par conséquent plus de 1000 ans avant Cyrus.

2. Hérodote, liv. II, chap. CIII. *Scythas et Thraces subegit. Hi, ut mihi videtur, extremi fuerunt, ad quos pervenerit Ægyptius exercitus : nam in horum terra conspiciuntur columnæ ab illo erectæ, non vero ulterius.* Traduction de Ch. Müller, p. 103.

3. Hérodote, liv. II, chap. CX.

4. Hérodote, liv. II, chap. CIII et CIV.

torité à cette supposition, que la main d'un roi d'Égypte n'a pas été étrangère au transport des Mèdes sur les bords du Danube, c'est un fragment de Ctésias, recueilli par Étienne de Byzance. «*Sigynes*, dit «ce dernier, *cité des Égyptiens, comme l'atteste Ctésias dans le livre* «*premier de son Périple*» : *Sigynus, urbs Ægyptiorum ut Ctesias* «*libro primo Peripli*»[1]. Cela peut signifier également : une ville de l'Égypte même, ou une ville des Égyptiens, c'est-à-dire, située en tout autre lieu, mais sous leur empire. Du reste, que Sésostris, en transportant des Mèdes au delà de la Thrace, leur ait donné le nom d'une ville égyptienne, cela n'a rien d'impossible. Ces transplantations de peuples d'une partie du monde dans une autre étaient dans les usages des vainqueurs. Darius, qui avait la prétention de se comparer à Sésostris, nous en donne lui-même une preuve remarquable. N'ordonne-t-il pas à son général Mégabyze de transporter tout un peuple, d'origine troyenne, hommes, femmes et enfants, des bords du lac Strymon au fond de l'Asie ?[2]

Hâtons-nous de le dire, nous n'introduisons ici Sésostris qu'à titre de conjecture : d'autres causes encore peuvent avoir amené les Mèdes jusqu'au milieu de l'Europe. Les Scythes aussi avaient l'habitude, ou de traîner en esclavage les peuples vaincus, ou de les transplanter d'une région dans une autre et d'en peupler les steppes déserts et les plus reculés de leur vaste empire. Or, les Scythes ont été à leur tour maîtres de l'Égypte et de la Médie.

Diodore de Sicile nous cite un exemple entre mille de ces transplantations de peuples, opérées par les Scythes, et cet exemple trouve d'autant plus sa place ici, que le peuple ainsi transplanté, est précisément tiré de la Médie. Après avoir représenté les Scythes, peuple imperceptible dans le principe, perdu sur les rives de l'Araxe, dédaigné à cause de sa faiblesse, grandissant, s'étendant peu à peu le long du Caucase, puis, s'élançant, sous un de leurs rois qui aimait la guerre et savait la faire, dans cette carrière de conquêtes qui devaient les rendre maîtres de la majeure partie de l'Asie et porter les bornes de leur empire des bords de l'Océan oriental à la mer Caspienne et aux

1. Voici le texte grec d'Étienne de Byzance : Σιγύνος, πόλις Αἰγυπτιῶν, ὡς Κτησίας ἐν προτῷ περιπλῶν. Voy. *Ctesiæ fragmenta.*

2. Hérodote, liv. V, chap. XIII et XV.

Palus-Méotides, l'historien continue ainsi : «La nation Scythe se «multiplia prodigieusement, et c'est d'elle que sont sortis les Saces, «les Massagètes, les Arimaspes et plusieurs autres peuples. Elle a eu «des rois illustres qui amenèrent plusieurs colonies des pays qu'ils «avaient conquis. Les deux plus fortes sont celles qu'ils ont tirées, «l'une des Assyriens, pour l'envoyer dans les terres situées entre la «Paphlagonie et le Pont[1], et l'*autre des Mèdes, pour l'établir le long* «*du Tanais*[2]. Ce sont, aujourd'hui, les *Sauromates*. Ces derniers, «devenus plus nombreux avec le temps, ravagèrent la plus grande «partie de la Scythie, y mirent tout à feu et à sang et la rendirent «presque déserte.[3]»

Les Scythes, ajoute aussi Diodore de Sicile, étendirent leurs conquêtes au delà du Tanaïs jusqu'à la Thrace, et d'un autre côté jusqu'au Nil. En Thrace, une fois maîtres des rives du Danube, n'est-il pas à croire que là ils ont jeté quelqu'une de ces colonies qu'ils arrachaient à la Médie, ou bien celle qui a formé les Sarmates (Sauromates) ne peut-elle pas s'être étendue jusqu'au pays des Sigynnes? L'histoire, assez incertaine sur l'origine des Sarmates, ne nous les montre-t-elle pas en Europe entre la Vistule et le Tanaïs, comprenant tous les pays qui forment aujourd'hui la Russie et la Pologne[4]? Mais la Pologne, comprise par les anciens dans la Germanie septentrionale, s'étendait jusqu'aux bords du Danube, jusqu'à la contrée où Hérodote a placé des Mèdes sous le nom de Sigynnes. Pline semble s'accorder avec Diodore de Sicile sur l'origine que cet historien assigne aux Sarmates du Danube, car il les appelle *Arræi Sarmatæ* et *Areatæ*[5]. Qui ne recon-

1. La Paphlagonie, aujourd'hui Livahs de Kastamouni, de Kiangari, etc., région de l'Asie mineure, entre la Bithynie et le Pont. Le Pont, région de l'Asie mineure, aussi bornée au nord par le Pont-Euxin, qui lui donne son nom, et à l'est par la région Caucasienne et l'Arménie, à l'ouest par la Paphlagonie, et au sud par la Cappadoce. Voir Dict. de Bouillet.

2. Le Tanaïs est le *Don*, rivière de la Russie d'Europe. Voir même Dict.

3. Diodore de Sicile, Hist. univ., t. I, liv. II, p. 301, 302 et 303 de la traduction.

4. Dict. hist. et géogr. de Bouillet. Voir *Sarmates*.

5. *Idem.* Au mot *Slaves.* — Je serais d'autant plus porté à croire tous ces peuples d'origine médique, que les Sarmates, dont ils doivent descendre, étaient, dans le principe, réduits à l'esclavage en Europe et que le nom même de la race *Slave* semble offrir ce sens. Voir Pline, *Naturalis historiæ*, liv. IV.

naît dans ces appellations le premier nom des Mèdes, *Arii* (Ἄριοι)[1]? Strabon place aussi les Sarmates sur les rives du Danube.[2]

On le voit, nous touchons à l'une des origines dè la race slave, et avec d'autant plus de sûreté que cette immense famille ethnographique européenne a compris dans son sein les Vindiles, les Vandales, les Wendes, et que nous trouvons les Sigynnes d'Hérodote à côté des Hénètes ou Vénètes, qui furent certainement des Wendes, dit avec raison Bouillet. Hérodote les fait Illyriens[3] et Polybe[4], après avoir remarqué que, pour leurs mœurs et leurs vêtements, ils diffèrent peu des Celtes, n'ajoute pas que leur langue fut illyrienne, tandis qu'il avertit qu'elle n'était pas celtique, lui dont l'oreille, à coup sûr, pouvait reconnaître avec certitude la langue d'Illyrie. D'où Niebuhr[5] conclut que c'est improprement que les Vénètes ont été appelés Illyriens et qu'ils pourraient bien avoir été des Liburniens, qu'il pense devoir être confondus avec les Liguriens ou Ligures. Nous n'admettons pas cette confusion, qui n'a d'autre base qu'une simple affinité de noms. Nous conservons à ces peuples leurs dénominations historiques; mais nous ne croyons pas nous aventurer beaucoup en

1. Voici le texte de Pline : *Aversa ejus et in Istrum devexa Mœsi, Getæ, Aoti, Gaugdæ, Clariæque, et sub iis* Arræi Sarmatæ, quos Areatas vocant, *Scythæque.* Voir Pline, *Naturalis historiæ*, liv. IV, I.re partie, chap. X, *Thracia*, p. 54. Le mot *Artaïen* ou *Arteïen* en vient, et ce mot est persan et mède; on admet qu'il est en perse l'équivalent d'*Augustus* en latin et d' 'Αρτὸς en grec; si nous voulions entrer dans cette voie, nous préférerions le considérer dans la langue des Perses et des Mèdes comme le synonyme de βασίλιδες en grec, *royaux* en français, et les Sarmates *Artaïens*, ne seraient rien autre chose que les Sarmates royaux ou Basilides. Voir sur ce mot: *La religion des Gaulois*, t. I, p. 29 et 347. Nous reviendrons sur ce point.

2. Ce fleuve, dit-il, coule de l'ouest à l'est, et va se rendre dans le Pont-Euxin (la mer Noire). Il laisse à gauche toute la Germanie qui commence au Rhin, tout le pays des Gètes, ainsi que celui des Tyrigètes, des Bastarnes et des *Sauromates* jusqu'au Tanaïs (le Don) et le Palus méotide (la mer d'Azow), etc. T. I, liv. II, p. 128 du texte, et p. 356 de la traduction de M. de la Porte du Theil.

3. Hérodote, liv. 1, chap. 196. *Medi .... vocati hi erant olim ab omnibus Arii.* Traduction de Ch. Müller, p. 338. Le nom d'*Arie* est resté à l'une des provinces anciennes de ce peuple.

4. Polybe, *Historiarum*, liv. II, chap. XVII : Τὰ δὲ πρὸς τὸν Ἀδρίαν ἤδη προσήκοντα γένος ἄλλο πάνυ παλαιὸν διακατέσχε προσαγορεύονται δὲ Οὐένετοι, τοῖς μὲν ἔθεσι καὶ τῷ κόσμῳ βραχὺ διαφέροντες Κελτῶν, γλώττῃ δ' ἀλλοίᾳ χρώμενοι. *Quod superest spatium ad Adriaticum sinum, alius populus longe antiquissimus obtinebat, Venetos vocant; sermone quidem diverso a Gallis utentes, ceterum moribus et cultu haud multum dissimiles.* Traduction de Ch. Müller, p. 80.

5. Niebuhr, t. 1, p. 235, 236 et 243.

disant que cette langue, qui n'était pas l'illyrien et n'était pas non plus le celte, devait, comme celle des Sigynnes, ressembler beaucoup au mède.

Ici trouve sa place une observation d'Oberlin, dans son remarquable ouvrage sur le patois de Lorraine et d'Alsace, notamment du *Ban-de-la-Roche:* «Si je ne me trompe, dit ce savant modeste, le «langage vénitien me paraît quelquefois lier le latin et l'italien avec «le français et ses patois.» Oberlin était dans le vrai et quelle lumière un pareil homme eût jeté sur l'origine des langues européennes, s'il n'avait payé son tribut à l'erreur commune de son temps, à cette manie de tout rapporter au latin[1]! Ce qui rend l'observation de ce

1. Oberlin, *Essai sur le patois de Lorraine, d'Alsace*, etc., p. 167. Il ajoute : «les mots *coa*, *mità*, *sior*, *abu*, *fio*, serviront de preuve. Voir *coaue*, *mitane*, *mon-sieù*, *evù*, *feu.*» Il donne à la page 188 un exemple de sa manière de tirer notre patois du latin, ne soupçonnant pas que ce langage si modeste pût être plus ancien que la langue de Rome: «Voici, dit-il, la généalogie de notre terme *coaue*, *quaoue* (queue): latin *cauda*, italien *coda*, vénitien *coa;* de là *couo*, *coue*, *cooue*, et puis *quaoue*, queue.» Mais pourquoi pas l'inverse? pourquoi ne pas faire partir cette généalogie du simple au composé? Or, le simple ici c'est *coa* vénitien ou *coue* patois. Il en est de même des autres mots, où le point de départ aussi paraît être non le latin, mais le patois ou le vénitien. Or, n'oublions pas que ce vénitien n'était ni le celte proprement dit ni l'illyrien, et que tout semble prouver qu'il ressemblait au mède. Il y a un trait de lumière dans le rapprochement fait par Oberlin entre le vénitien, le toscan et le patois; seulement il n'a pas su s'en servir pour sortir de l'ornière qui ramenait tout à la langue latine. Que serait-ce si nous montrions des usages caractéristiques et nationaux communs aux Vénètes et aux Mèdes, ou au moins au peuple auquel les Mèdes et les Perses ont emprunté jusqu'à leur principale divinité; or, c'est là ce que signale Hérodote. Les Assyriens, cette nation avec laquelle les Mèdes n'ont cessé d'être en rapport intime, d'abord comme sujets ou alliés, ensuite comme vainqueurs, réunissaient, chaque année, toutes les jeunes filles nubiles et se les vendaient, entre eux, à l'encan, en commençant par la plus belle, à la condition toutefois que les acquéreurs épouseraient leurs femmes ainsi achetées. Cet usage singulier et barbare, qu'Hérodote qualifie de *très-sage*, était aussi en vigueur chez les peuples de la Vénitie: ὁ μὲν σοφώτατος ὅδε κατὰ γνώμην τὴν ἡμετέρην, τῷ καὶ Ἰλλυριῶν Ἐνετοὺς πυνθάνομαι χρέεσθαι. Qui ne reconnaît là l'origine du mariage *per coemptionem* qui se faisait à prix d'argent, *œre et librâ?* V. Hérodote, liv. I, ch. CXCVI et aussi ch. XCV et CXXXI, et sur le mariage *per coemptionem*, Heineccius, *Antiquit. Rom.*, liv. I, tit. 10, §. 10, p. 139 et suiv. Il ne faut pas trop s'étonner de ce point de ressemblance entre les mœurs vénètes et les mœurs assyriennes, car les Vénètes, au rapport de Strabon, se disaient issus des Paphlagoniens, peuple de l'empire Médo-persan, et les Paphlagoniens étaient, d'après Diodore de Sicile, sinon des Assyriens, au moins les proches voisins des Assyriens transportés de leur patrie aux limites de la Paphlagonie par les Scythes. V. *Strabonis geographica*, publiée par G. Kramer, vol. I, p. 221 et 241: διὰ δὲ τὴν ὁμονυμίαν Παφλαγόνας φασὶν αὐτούς.

savant plus saisissante encore, c'est que le point de départ de ses comparaisons est le langage du *Ban-de-la-Roche,* de ce petit vallon alsacien, qui a fixé aussi, en 1829, l'attention du célèbre Cuvier, et où l'on retrouve dans l'appellation de l'une de ses principales montagnes, comme un souvenir du culte des Mèdes, le *Champ du feu.* Mais revenons à Niebuhr.

Les Liburniens que n'a pas nommés Hérodote, de même que les Sigynnes qu'il a nommés, embarrassent beaucoup cet érudit, et, pour se tirer d'embarras, il avoue avec candeur qu'il serait tenté de fondre ces deux peuples en un et d'en faire des Ligures. Il s'autorise de cette pensée, que nous sommes étonné de voir éclore sous la plume d'un historien tel que lui : « Hérodote, dit-il, peut avoir pris des Liburniens pour des « Illyriens, et une pareille inexactitude serait peu de chose pour Héro- « dote. » C'est traiter rudement le plus grave et le plus véridique des écrivains, le père de l'histoire. Mais nous n'avons pas à venger l'ombre d'Hérodote; seulement il sera curieux de rapprocher de cet anathème contre le grand historien les conclusions auxquelles arrive l'auteur moderne de l'*Histoire romaine;* lisons : « L'affinité des noms de Ligu- « riens et de Liburniens est telle, que, quoique je n'aie pas voulu mettre « en rapport les deux peuples qui font l'objet de notre section, elle « pourrait m'engager à le tenter. Ici se représente le souvenir qu'Héro- « dote entendit nommer les peuples de l'Ister les plus éloignés, ceux qui « sont au delà des Vénètes et des Liburniens du nom de Sigynnes; il est « probable que ce fut par les marins de ces nations : il savait qu'en « ligurien c'était le nom des négociants, et si ces marins avaient voulu dire « que dans ces pays-là ils ne connaissaient que des marchands ? Si Héro- « dote avait voulu l'indiquer ? Mais je veux fuir l'écueil des sirènes[1]. » Et nous, nous félicitons Niebuhr d'avoir fui cet écueil : seulement il ne s'en est pas écarté assez vite. Voyez-vous le grave Hérodote recueillant, dans quelque port de l'Adriatique, les propos, les contes de quelques matelots pour en composer ensuite le texte de son histoire! Ah! Niebuhr, Niebuhr, qu'avez-vous fait d'Hérodote!!...

Mais Hérodote ne s'en est pas tenu à nommer les Sigynnes; il a ajouté des détails précieux sur leurs mœurs, leur costume, leurs traditions, qui suffiraient à eux seuls pour détruire de fond en comble l'inqualifiable

1. Niebuhr, Hist. Rom., t. I, p. 243 et suiv. de l'excellente traduction de M. de Golbéry.

supposition de Niebuhr. Ces traditions, justifiées par le vêtement national des Sigynnes, leur assignent une origine *médique*.

C'est là une source nouvelle ouverte aux origines européennes, et cette source, devenue fleuve, nous semble avoir porté bien loin ses dérivés et ses affluents. N'oublions pas qu'Hérodote nous parle d'un pays *immense*, après lequel il ne nomme plus, avant les colonnes d'Hercule, que les Sigynnes, les Celtes et les Cynètes ou Cynésiens; et, ce que l'on est convenu d'appeler une erreur de ce grand homme, va nous servir à le justifier, et aussi à dessiner l'étendue du territoire qu'il assigne à la population des Sigynnes.

Il place la source du Danube dans les environs d'une ville, qu'il appelle *Pyrène :* Or, on sait que ce fleuve prend son origine dans le grand-duché de Bade, dans la cour ou le parc du château de Donaueschingen. Aussitôt, les savants modernes de s'écrier : Hérodote s'est trompé; il a pris une chaîne de montagnes pour une ville et a été chercher la source du Danube dans les Pyrénées !

On a prêté à ce célèbre historien de bien autres énormités ! Ainsi, au passage même qui nous occupe, un de ses traducteurs ne lui fait-il pas réunir sur un même point la source du Danube et la source du Nil!!...[1]. Il en est à peu près de même du Danube sortant des Pyrénées. Il est vrai que quelques auteurs bénévoles, afin de rendre l'erreur moins lourde et d'empêcher que l'on n'accuse Hérodote d'avoir pris une montagne pour une bourgade, veulent bien relever, à son profit, la cité de Pyrène et en faire sortir le nom des Pyrénées. Le procédé est fort généreux sans doute ; mais il nous semble qu'Hérodote n'a pas besoin de ce replâtrage, parce qu'il n'y a rien à replâtrer. Que l'on nous permette cette digression, l'on verra qu'elle n'est qu'apparente et rentre directement dans notre sujet.

1. Oui, il s'est trouvé, de nos jours, un traducteur d'Hérodote (nous ne le nommerons pas), qui sans s'apercevoir même qu'au chap. 34 du livre II, il va contredire lui-même l'absurdité qu'il fait dire à Hérodote au chap. 33, traduit ainsi : «Et s'il est permis de tirer des choses connues des «conjectures sur les inconnues, je pense que le Nil part des mêmes points que l'Ister ;» tandis que dans le parallèle qu'Hérodote établit entre le Nil et le Danube, dont l'un coupe en deux une bonne partie de l'Europe, comme l'autre divise la Lybie ancienne, il se borne à dire que, sous ce rapport, le cours de ces deux fleuves se ressemble ; mais il se garde bien de les placer dans la même partie du monde et encore moins dans le même pays. M. Ch. Müller, dans sa traduction latine, nous semble avoir bien rendu la pensée d'Hérodote, en traduisant ces mots : Τῷ Ἴστρῳ ἐκ τῶν ἴσων μέτρων ὁρμᾶται, par ceux-ci : *Similem Istro cursus rationem habet.*

Rappelons d'abord les paroles d'Hérodote. Après ce passage, si malheureusement interprété, il dit : «L'Ister commence, en effet, dans le pays des «Celtes, auprès de la ville de *Pyrène*, il coule au milieu de l'Europe, et la «coupe en deux. Les Celtes sont au delà des colonnes d'Hercule et touchent «aux Cynésiens, qui sont les derniers peuples de l'Europe, du côté du «couchant. L'Ister se jette dans le Pont-Euxin, à l'endroit où sont les «Istriens, colonie de Milet. [1] »

En comparant ce passage d'Hérodote à celui où il décrit plus en détail le cours du Danube, et où il indique d'une manière plus précise encore le territoire occupé par les Celtes, il demeure évident qu'il ne plaçait pas la source de l'Ister dans les Pyrénées. Voici ce passage [2] : Après avoir énuméré toutes les rivières qui versent leurs eaux dans l'Ister, il termine ainsi : « On ne doit pas, au reste, s'étonner que ce fleuve reçoive tant « de rivières, puisqu'il traverse toute l'Europe. » Si Hérodote s'arrêtait là, certes on serait autorisé à penser qu'il porte la source du Danube jusqu'aux Pyrénées et même jusqu'aux confins de l'Espagne ; mais il s'explique immédiatement en ces termes : « Prenant sa source chez « les Celtes qui sont, vers l'Occident, le dernier peuple d'Europe, « sauf les Cynètes, l'Ister, après avoir traversé l'Europe entière, vient « baigner l'un des flancs de la Scythie. » Que ressort-il de là ? que tout en disant que l'Ister traverse toute l'Europe, il en excepte cependant, d'abord le pays des Cynètes ou Cynésiens, et tout ce qui peut rester de la Celticie au delà de la source de ce fleuve célèbre, car il ne dit pas que cette source soit à l'extrémité de la Celticie.

Hérodote a parlé d'une ville de *Pyrène,* et qu'avons-nous besoin d'en créer une au pied des Pyrénées pour expliquer une apparente confusion ? Ne peut-il pas y avoir eu une ville de Pyrène non loin de la source du

1. Hérodote, liv. II, chap. XXXIII : Ἴστρος τε γὰρ ποταμὸς, ἀρξάμενος ἐκ Κελτῶν καὶ Πυρήνης πόλιος, ῥέει μέσην σχίζων τὴν Εὐρώπην. Οἱ δὲ Κελτοί εἰσι ἔξω Ἡρακληΐων στηλέων, ὁμουρέουσι δὲ Κυνησίοισι, οἳ ἔσχατοι πρὸς δυσμέων οἰκέουσι τῶν ἐν τῇ Εὐρώπῃ κατοικημένων. Τελευτᾷ δὲ ὁ Ἴστρος ἐς θάλασσαν τὴν τοῦ Εὐξείνου πόντου, τῇ Ἰστρίην οἱ Μιλησίων οἰκέουσι ἄποικοι. Traduction de Ch. Müller : «*Nam Ister fluvius, a Celtis et Pyrenæ oppido initium sumens, mediam perfluit scinditque Europam. Habitant autem Celtæ extra Herculis columnas, finitissimique sunt Cynesiorum, qui sunt extremus populus versus occidentem eorum qui Europam incolunt. Desinit autem Ister, in mare influens Ponti-Euxini, ubi Istriam habitant coloni Milesiæ.*

2. Hérodote, liv. IV, chap. XLVIII et chap. XLIX.

Danube? Les peuples qui, dans leur migration, ont remonté son cours, peuvent s'être souvenus au point d'arrivée d'une appellation qu'ils avaient laissée au point de départ. Hérodote, ne nous signale-t-il pas vers l'embouchure de l'Ister un de ses principaux affluents sortant de la Scythie sous le nom de *Pyrète*[1] ? Ce n'est là, il est vrai, qu'une supposition, et nous ne la présentons que comme telle. Mais qu'est-ce donc que ce nom de Pyrénées? Diodore de Sicile nous l'apprend. Ce sont des montagnes dont les premiers habitants avaient incendié les forêts; Pyrénées est tout simplement l'expression de ce mode de débarrasser les hauteurs de leurs bois; Pyrénée vient du mot grec πῦρ (feu), qui est issu du sanscrit[2]. D'autres montagnes donc que les Pyrénées peuvent avoir, et pour la même cause, porté le même nom. Mais ne peut-il pas en être de cette dénomination comme de bien d'autres de l'Espagne et de la Gaule, que l'on trouve échelonnées depuis le fond de la Scythie jusqu'au delà des colonnes d'Hercule, et qui ne semblent être dans la Germanie, la Gaule et l'Ibérie, qu'une preuve de plus de leur origine asiatique et un souvenir de leur première patrie? l'*Èbre* (*Iberus*) de l'Espagne ne rappelle-t-il pas l'*Hèbre* de la Thrace? le nom scythique de l'*Hypanis* ne vient-il pas se refléter dans l'appellation même de l'*Hispanie?* N'y a-t-il pas eu une Ibérie au pied du Caucase avant qu'il ne se fût élevé une Ibérie au pied des Pyrénées? L'Ararus de la Gaule (la Saône) n'a-t-il aucune parenté avec l'Ararus (Ἀράρος), l'une des rivières qui se jettent dans l'Ister? Nous pourrions multiplier les exemples de dénominations transplantées de l'Orient à l'Occident, et souvent d'Asie en Europe, surtout en Espagne. Tout semble concourir à prouver qu'un grand peuple, sorti d'Asie, après avoir couvert une partie de la Germanie et de la Gaule, a été poussé par delà les Alpes et les Pyrénées par une invasion de hordes marchant sur ses traces, sans doute par les Celtes. Ce grand peuple est celui dont l'avant-garde s'est appelée Pélasgique et le corps d'armée Ibérique. Peut-être le nom de la ville de *Pyrène* a-t-il suivi le même chemin que ses habitants fugitifs jusqu'aux Pyrénées. Mais ces peuples exilés, en quittant

1. Hérodote, liv. IV, chap. XLVIII et chap. XLIX.

2. Adelung admet cette étymologie : *Pyren, Pyrn, ein hohes Gebirge; daher die* Pyrenäen, *deren Gleichlaut mit dem griechischen* πῦρ *das alberne Mährchen von den durch einen Blitz in Brand gesteckten Pyrenäen erzeugte.* Il tire même de cette origine par voie d'analogie ou de traduction les noms du *Brenner* dans le Tyrol et de *Pyern* de la Haute-Autriche. Voir *Mithridates*, t. II, p. 67.

les lieux qui les avaient vus naître, n'ont pas emporté toute leur nationalité au delà des monts ; souvent sans doute il est resté d'eux dans leur ancienne patrie un noyau de population suffisant pour perpétuer le nom de leur ville ou de leur nation, et ce nom là, l'histoire le prouve, a été presque toujours respecté par les vainqueurs. Alors il s'est vu des dénominations semblables à des distances plus ou moins éloignées ; une Ombrie d'en deçà et d'au delà les monts, une Ligurie germaine et une italienne, une Ibérie asiatique et une européenne, les Ligyens de la Germanie, les Ligyens de la Gaule, les Ligyens même d'Asie, ceux de Tacite, ceux de Diodore de Sicile, ceux d'Hérodote, et l'on pourrait ainsi suivre presque pas à pas, toutes les phases de ces migrations humaines des régions orientales vers les régions occidentales de la vieille Europe.

Quelque chose d'ailleurs du nom de Pyrénées est resté non loin de la source réelle du Danube. N'avons-nous pas encore aujourd'hui dans les environs de Donaueschingen quelque montagne à dénomination de pareille origine? N'est-ce pas vers ces lieux aussi que se trouve le *mons Pyri* d'Ammien Marcellin, au sommet duquel Valentinien fit élever sur les ruines de quelque ancienne retraite des Germains une forteresse nouvelle? Et comment s'étonner que le mot qui a servi de racine à l'appellation de Pyrène et de Pyrénées se présente, et même souvent répété, dans ces contrées, puisqu'il exprime l'objet principal du culte des Mèdes et par conséquent des Sarmates et des Sigynnes, le feu ?[1]

Revenons donc à ces Sigynnes d'Hérodote, à ce peuple médique, qu'il place à l'extrémité occidentale de la Thrace, sur les rives du Danube, à côté des Vénètes, de ces Vénètes qui ne parlaient, d'après Polybe, ni le celte, ni l'illyrien, et qui nous semblent, à nous, avoir parlé un langage assez semblable à celui de leurs plus proches voisins, les Sigynnes. Or, quel pouvait être l'idiome de ceux-ci, si ce n'était l'idiome de leur première patrie, la Médie ? Ce langage était aussi bien certainement celui des Sarmates, issus également des Mèdes, comme nous l'avons vu.

Les Sigynnes, après lesquels Hérodote ne voit plus en Europe que les Celtes et les Cynètes ou Cynésiens, avant les colonnes d'Hercule, occupaient *un pays immense.* Ce peuple, n'aurait-il pas, en

1. Voir sur *Mons Pyri* Ammien Marcellin, liv. XXVIII, ch. II.

grandissant, remonté le Danube jusqu'à sa source? N'aurait-il pas aussi envahi les bords de quelques-uns des affluents de ce fleuve, par exemple de ces deux rivières qu'Hérodote appelle *Carpis* et *Alpis*, rivières dont la première sortait d'une région située au-dessus des Ombriens et dont la seconde semble, par son nom même, accuser une source alpine[1]? Les Ombriens, que nous avons reconnus d'origine pélasgique, n'auraient-ils pas été, de bonne heure, mêlés à cette nation venue de la Médie? Ceci serait important, car, du même coup, l'on rattacherait à cette souche les Ligures de même race que les Ombriens, au rapport de Plutarque, et les Étrusques ou Rasènes, issus, comme les Ombriens, de la famille pélasgique au moins en partie. Il y a plus : il aurait franchi le Rhin, sans doute sur les pas des Ombriens, que nous retrouvons en Séquanie, aux rives de la Saône, sous le nom d'Ambarres, en Helvétie, sous le nom d'Ambrons et sur les bords de la Somme, sous le nom d'Ambiani. En d'autres termes, n'y aurait-il pas du sigynne et du mède dans ces Étrusques ou Rasènes, ces Ligyens ou Ligures, ces Ombriens et tous ces peuples qui ont franchi les Alpes, pour se faire une place en Italie, en laissant en deçà des monts des peuples de leur nom et de leur race, qui sont entrés dans la composition de la Gaule transalpine et notamment de la Séquanie, de la Rauracie et de la Médiomatricie, c'est-à-dire de l'Alsace?

On le voit, la question est intéressante et nouvelle : elle mérite toute l'attention des hommes livrés à la science de l'ethnographie et intéresse à un haut point notre province.

Examinons le chemin que les Mèdes-Sigynnes auraient dû nécessairement prendre, pour peupler ou concourir à peupler les différents pays que nous venons de nommer, et parvenir notamment jusque sur notre territoire. Fixons d'abord leur point de départ, et de là suivons-les dans leur marche. Peut-être trouverons-nous quelques souvenirs de leur passage et de leur origine, semés sur leur route.

C'est sur les bords du Danube et aux confins septentrionaux de la Thrace, que nous les montre Hérodote; ce point, c'est la Transylvanie d'aujourd'hui. Eh bien! là tout d'abord, s'offrent deux noms qui sem-

1. *Ex regione vero super Umbris sita oriens* Carpis *fluvius, et alius* Alpis *fluvius, versus septentrionem fluentes, in eumdem (Istrum) se exonerant.* Hérodote, liv. IV, chap. XLIX.

blent rappeler l'un les Mèdes, l'autre les Sigynnes : *Mediasch* ou *Medwisch*, ville sur le Kochel, à 44 kilomètres d'Hermanstadt, et *Ségeswar*. De là ils ont dû arriver en Hongrie, où se présente le comitat de *Sigeth* ou *Szigeth*, et plusieurs villes à dénominations semblables. Ces noms réveillent le souvenir des Sigynnes. Nous touchons à la Bohême, cette terre des *Boii*, que l'histoire nous signale aussi en Italie, dans la Gaule et en Bavière, l'antique *Boïaria*. Ces Boii, dit-on, étaient Gaulois ; nous, nous disons : ils furent de la Gaule, comme les Ombriens et les Ligures. Ne nous arrêtons pas, pour le moment, à cette distinction, qui a son importance cependant, et rappelons un autre nom des peuples de la Bohême, les *Tzinganes*. Est-il possible de méconnaître dans ce nom une provenance des Sigynnes ? N'oublions pas que de tous les idiomes de la Germanie, celui qui ressemble le plus à la langue des Mèdes et des Perses, est précisément le *Tsingane-Bohémien*, et que c'est vers ces régions aussi que les partisans de l'origine romaine ont cru découvrir ce qu'ils ont appelé le latin de la Valachie ou le gaulois de Bohême. Mais continuons : déjà nous avons montré les Mèdes, sous le nom de Sarmates en Pologne, en Vénitie, et d'autres Asiatiques, sous le nom de Pélasges, en Italie, dans le Tyrol, dans la Rhétie et jusque sur les bords du Rhin. Nous retrouvons le plus grand de ces peuples, les Ombriens, jusque dans le Wurtemberg, la Bavière et la Prusse. L'*Ambro*, fleuve de la Vindélicie, l'*Ambronis-lacus* (l'Ammersée) de la Bavière, l'*Ambria* (l'Ammerland) de l'Ost-Frise, l'*Ambronianus-pagus* de l'Helvétie, non loin de Soleure, l'ancien *Ombrincus* ou *Ombringa* (la Moselle)[1], ont dû évidemment aussi leurs noms aux *Ambra*, aux *Ombriens?* Les Ambarres des rives de la Saône, les Ambiani de la Picardie, les Ambrons de la Suisse, Ambroniacum (Ambournai), Ambérieux et tant d'autres peuples ou villes de la Gaule n'ont pas une autre origine.[2]

Avant d'établir le rapport intime qui semble exister entre les Ombriens et les peuples de provenance médique, qu'Hérodote appelle Sigynnes, établissons le lien qui rattache aux premiers, aux Ombriens, la nation Ligyenne ou Ligure.

Déjà nous savons que les Étrusques, Tyrrhéniens, Rhètes ou Ra-

1. *Ptolem. geogr.* liv. II, ch. 8, §. 20, p. 142, édit. de Wilberg : 'Ομβρίχα ou 'Ομβρίγγα, qui séparait la Germanie inférieure de la Germanie supérieure.

2. Diffenbach, *Celtica*, t. I, p. 311 et aussi 208.

sènes, qu'on les fasse venir de la Lydie ou d'un autre point de l'Asie, avaient la même origine que les Ombriens ; ils sortaient tous de la race pélasgique, qui nous semble, à nous, n'avoir été que la tête de colonne de l'invasion ibérienne; Niebuhr dit : cette invasion elle-même.

Eh bien! les Ligyens ou Ligures nous paraissent avoir été de la même race que les Ombriens; nous dirons même que le nom d'*Ombriens* ou d'*Ambrons* était le nom national de tous ces peuples. Si l'on en doutait, nous rappellerions cette grande bataille d'Aquæ-Sixtiæ (Aix), où Marius triompha des Cimbres et des Teutons. Là se trouvèrent en présence les Ligures et les Ambrons, ces dignes alliés des Cimbres et des Teutons. Mais laissons parler Plutarque; il va nous révéler la communauté d'origine de ces deux grands peuples, les Ligures et les Ombriens : «il eût été difficile à Marius, «dit-il, de retenir ses soldats. D'ailleurs, les plus belliqueux d'entre «les Barbares, ceux qui avaient taillé en pièces les armées de Man«lius et de Cépion (c'étaient les Ambrons, et ils faisaient plus de «30,000 hommes), coururent précipitamment prendre leurs armes. «Ils avaient le corps apesanti par l'excès de la bonne chère; mais «le vin qu'ils avaient bu, en leur donnant plus de gaieté, ne leur «avait inspiré que plus d'audace. Ils s'avancèrent donc, non avec le «désordre et l'emportement de gens furieux ou en jetant des cris «confus et désordonnés, mais en frappant leurs armes en mesure; «ils marchaient tous en cadence au son qu'elles rendaient, et, soit «pour s'animer les uns les autres, soit pour effrayer les ennemis, «en se nommant, ils faisaient retentir l'air de cette vaste acclama«tion: *Ambrons! Ambrons!* Les premiers d'entre les Italiens, qui «venaient contre eux, étaient les *Liguriens,* qui entendirent et recon«nurent ce cri, et, *comme ils donnaient généralement à toute leur na«tion le nom d'Ambrons*, ils répondirent aux barbares par le même «cri, qui fut ainsi répété plusieurs fois dans les deux armées, avant «qu'elles n'en vinssent aux mains[1].» Peut-on douter après ce témoignage émané de l'un des plus grands historiens de l'antiquité, que les Ligures et les Ombriens fussent de la même famille? Or, ces fiers Ambrons qui eussent vaincu encore, dans cette fatale journée, si la politique de Rome n'avait su armer contre eux des hommes du même sang

1. Plutarque, *In Mario*, §. XX.

et de la même valeur, des frères enfin, étaient des peuples de l'Helvétie, c'est dire de la Gaule. Leur nom révélait chez eux la plus sublime des croyances, il était digne de devenir l'appellation nationale et le cri de guerre des Gaulois, il signifiait *immortels*[1] ! Les Ambrons et généralement tous les Gaulois portaient leurs dieux à la guerre comme pour les rendre témoins de leur valeur et garants de leur immortalité. Aussi quels soldats faisaient ces hommes, quand leur courage et leur ardeur natifs étaient encore rehaussés par cette pensée qu'ils mourraient pour revivre !

C'était un grand peuple que le peuple ligurien : du temps de Scylax encore, il étendait son empire jusqu'aux rives du Rhône[2], et il nous semble que, alors déjà, il n'était plus dans toute sa gloire, qu'il fut un temps où cette nation était maîtresse aussi du pays baigné par la Saône. Ce fut des bords de cette rivière, et non, comme une fausse interprétation de Thucydide l'a fait dire à Amédée Thierry, des bords de la Sègre ou du Sicoris de la Catalogne, que les Liguriens chassèrent les *Sicani* et les forcèrent à passer en Italie. On sait que ces Sicani, chassés encore d'Italie et suivis de près par d'autres fugitifs, que Niebuhr croit devoir confondre avec eux, et qui évidemment étaient au moins de la même famille humaine, les *Siculi*, allèrent peupler la Trinacrie, qui prit successivement de ses nouveaux habitants les noms de Sicanie et enfin de Sicile.[3]

Ce que nous venons d'avancer est important à établir, car nous espérons démontrer que ces Sicani, ces Siculi, qu'Amédée Thierry tire, comme les Liguriens, de l'Espagne, pour leur faire à peine toucher le sol gaulois et les rejeter tout aussitôt en Italie, poursuivis par les Liguriens, ne venaient pas plus que ces derniers d'au delà des Pyrénées, et qu'ils n'étaient que ces Sigynnes-Mèdes qui, des bords du Danube, s'étaient avancés jusqu'aux confins de la Séquanie.

Déjà Niebuhr a senti l'impossibilité de convertir les Ligures en un peuple, nous ne dirons pas d'origine ibérienne, ce qu'ils étaient, mais habitant

1. Le mot *Ambron (Ambro)* est évidemment pélasgique ; il a formé en grec ἄμβροτος, immortel, d'où est venu ἀμβρόσια, ambroisie, cette liqueur où les dieux buvaient l'immortalité. ***Ambrons***, de même que ***Ambra***, ***Ombriens***, veut donc dire : ***immortels***. Le pays des Ambrons faisait partie de la Gaule comme presque toute l'Helvétie, etc. Voir ***La religion des Gaulois***, tome I, liv. I, p. 57.

2. Scylax, Périple, p. 2 : Λιγύες καὶ Ἴβηρες μιγάδες, μεχρί ποταμοῦ Ροδανοῦ. — Les Ligyens mêlés aux Ibères jusqu'au fleuve du Rhône.

3. Niebuhr, t. I, p. 237, note 508.

la Péninsule ibérique, et de les faire partir de Tartesse pour expulser de l'Espagne les Sicani et les transplanter, pour ainsi dire, par enchantement, en Italie, et, ce grave historien a pensé pouvoir porter le Sicanus de Thucydide en deçà des Pyrénées, entre ces monts et le Rhône[1], en traitant de *pure conjecture* l'opinion qui confond ce fleuve avec la Sègre ou le Sicoris. C'est un pas de fait. Mais Niebuhr a oublié, et pour cause sans doute, de nous nommer, de nous montrer ce *Sicanus* entre les Pyrénées et le Rhône. Cette désignation lui eût été bien difficile, pour ne pas dire impossible, car il n'existe aucune rivière dans cet intervalle, à laquelle puisse convenir le nom de Sicanus.

Du reste, Niebuhr avoue qu'il ne connaît pas l'origine des Ligures; «tout ce que nous savons, dit-il[2], c'est qu'ils n'étaient ni Ibères, ni Celtes.» Quant à Celtes, ils ne l'étaient pas, bien certainement, car lorsque, beaucoup plus tard, ils furent refoulés par les Celtes et les virent s'établir en maîtres au milieu d'eux, ils conservèrent encore leur nom national et ne firent que l'allier à celui de leurs vainqueurs, pour faire des *Celto-Liguriens*[3]. Mais, pour Ibères, s'ils ne l'étaient pas dans le sens restreint du mot devenu synonyme d'Espagnols, ils l'étaient dans l'acception la plus générale, c'est-à-dire qu'ils étaient de ces peuples asiatiques, dont l'invasion s'appela ibérienne et l'avant-garde pélasgique. C'est sans doute ce qui n'eût pas échappé au savant Niebuhr, s'il avait fait attention à cette reconnaissance d'une nationalité commune proclamée par les Ombriens et les Ligures, sur le champ de bataille d'Aquæ-Sixtiæ. Cette reconnaissance, constatée par un historien presque contemporain, vaut mieux pour établir l'identité d'origine de ces deux peuples, que toutes les inductions, tous les raisonnements; c'est d'elle qu'Amédée Thierry aurait pu dire à bon droit, après Thucydide : *et cela est la vérité,* au lieu d'appliquer ce mot à une tradition grecque ou carthaginoise, plus ou moins bien rapportée, qui faisait sortir les Ligures de l'Ibérie, pour les mettre à la poursuite des Sicaniens, Ibères comme eux!

Non, les Ligures étaient les frères des Ombriens; ils sortaient de l'Asie, comme eux; ils étaient de la même race que ces *Lygiens* de la

1. Niebuhr, t. I, p. 232. Il va plus loin encore à la page 284 du tome IV : «Du reste, dit-il, ce fleuve Sicanus est inconnu, et l'assertion qui de là fait venir les Ibères en Trinacrie, est à peine croyable.»

2. Niebuhr, t. I, p. 232, déjà citée.

3. Strabon, t. IV, p. 205.

Germanie, que Tacite nous montre, de son temps, envahissant avec les Hermundures le pays des Sarmates-Jazyges et des Suèves, et remportant sur eux une victoire, non loin du Danube[1]. Les vainqueurs étaient sans doute de même souche que ces Ligyens qui, après avoir, plusieurs siècles auparavant, dominé partout où l'on retrouve encore des traces de leur nom dans la Germanie, dans la Gaule et dans l'Italie, furent enfin refoulés par les Celtes dans les montagnes et sur les côtes de la Ligurie[2]. Ce qui resta d'eux en deçà des Alpes se mêla aux Celtes et forma, dans le midi de la Gaule, comme nous l'avons dit, des *Celto-Liguriens*.

Sans doute, ces Sarmates-Jazyges, ces Suèves étaient les descendants de ce qui était resté de la race médique sur les bords du Danube, et les Ligyens, leurs ennemis, du même sang que ces hordes asiatiques, qui, sous le même nom, ont figuré dans l'armée de Xerxès, et qui étaient, eux aussi, de la race pélasgique. Mais les Perses eux-mêmes n'étaient-ils pas d'anciens Argiens, de ces peuples pélasges qui avaient les premiers, avant les Hellènes, peuplé Argos[3]? Et leur empire ne s'étendit-il pas jusqu'au Caucase, où l'histoire retrouve le berceau des peuples de la Gaule et même d'une partie de l'Europe[4]? Ne vit-on pas les Argiens, en souvenir de ce lien de famille, refuser, dans la guerre médique, de faire cause commune avec les Grecs, et ne les accusa-t-on même pas d'avoir appelé sur leur patrie les armes des Perses?[5]

Maintenant que nous croyons bien difficile de nier la provenance médique ou médo-persique, au moins asiatique, de tous ces peuples, qui nous semblent avoir précédé les Celtes en Europe, il convient d'examiner si une partie au moins de ces peuples ne seraient pas arrivés sur le continent européen par d'autres voies encore que celles que nous avons signalées jusqu'ici. Nous avons parlé de la possibilité que la transplantation des Mèdes sur les bords du Danube eût été exécutée par un roi d'Égypte,

1. Tacite, *Annales*, liv. XII, chap. XXIX, et *Germania*, chap. XLIII. Ces Ligyens de Germanie étaient situés entre le Viadrus (l'Oder) et la Vistule, dans le pays qui forma plus tard une partie de l'ancienne Pologne.

2. Avienus nous montre le berceau des Ligures dépeuplé et désert, «depuis que, vaincus «après de longs combats et se retirant devant l'armée des Celtes, ils étaient venus occuper (en «Gaule et en Italie) leurs roches et leurs bruyères sauvages.» Avienus, *Ora maritima*, vers 129 et suivants.

3. Hérodote dit: *Argivi, progenitores Persarum*, liv. VII, chap. CL.

4. Le même, liv. III, chap. XCVII.

5. Le même, liv. VII, chap. CXLVIII—CLII.

alors maître de toute l'Asie et d'une partie de l'Europe. Cette supposition se corrobore de cette circonstance que Ctésias nous signale une ville ou province de Sigynnes en Égypte, ce qui expliquerait pourquoi le peuple mède, transplanté au cœur de la Germanie, au lieu de conserver son nom national, aurait pris ou reçu celui d'une cité égyptienne. Nous avons ensuite rappelé cette immense colonie de Mèdes, transportée par les Scythes sur les bords du Don ou dans les contrées voisines, et qui est devenue la souche de la nation fameuse des Sarmates, que Strabon retrouve et signale sur les rives du Danube. Il nous reste à consigner une autre introduction des peuples asiatiques dans les affaires d'Europe. Cette fois, conduits par un héros, qu'ils ont divinisé, ils ont apporté quelques germes de civilisation et laissé de leur passage de profondes traces. On comprend que nous voulons parler d'Hercule, de ses expéditions lointaines, des voyages des Argonautes, puis aussi d'Ulysse, de Phrixus et de tous ces guerriers ou navigateurs fameux, proscrits ou fugitifs, dont le nom vit encore dans les inscriptions des monuments et dans les appellations des peuples ou des villes, en Asie, en Afrique et en Europe.

«Quiconque, dit Amédée Thierry[1], réfléchit à l'amour de l'antiquité «pour les symboles, cesse de voir dans l'Hercule phénicien un person-«nage purement fabuleux, ou une pure abstraction poétique. Le dieu «né à Tyr, le jour même de sa fondation, protecteur inséparable de «cette ville, où sa statue est enchaînée dans les temps de périls publics; «voyageur intrépide, posant et reculant tour à tour les bornes du «monde, fondateur de villes tyriennes, conquérant de pays subjugués «par les armes tyriennes; un tel dieu n'est autre en réalité que le peuple «qui exécute ces grandes choses; c'est le génie tyrien personnifié et «déifié.

«C'est à l'embouchure du Rhône que la tradition orientale le fait «arriver; il défait Albion et Ligur, fils de Neptune, dans les champs de «la *Crau*, entre Arles et la mer. Le fruit de cette victoire est la fonda-«tion de *Nemausus* (Nismes); puis, appelant autour de lui toutes les «peuplades indigènes éparses dans les bois, il les civilise, il leur apprend «à cultiver la terre, à se bâtir des villes, il remplace partout les tyran-«nies par des gouvernements aristocratiques, constitution favorite du «peuple phénicien. Après avoir ainsi civilisé le midi, il s'avance dans

1. Amédée Thierry, *Hist. des Gaulois*, t. I, partie I, p. 19 et suiv.

«l'intérieur par les vallées du Rhône et de la Saône : un ennemi l'arrête, «c'est Tauriske, montagnard farouche et avide, qui dévaste la plaine, «désole les routes et détruit tout le fruit des travaux bienfaisants du «dieu. Hercule court l'attaquer dans son repaire et le tue. Il pose alors «les fondements de la ville d'*Alésia* sur le territoire éduen, ville qui, «sous son heureuse influence, devint bientôt le foyer et la ville-mère de «toute la Gaule. Avant de quitter la Gaule pour passer en Italie, il «voulut laisser de sa gloire un monument impérissable : les dieux le «contemplèrent fendant les nuages et brisant les cimes glacées des «Alpes. La route, dont la tradition lui attribue ainsi la construction, est «celle-là même où l'on reconnaît l'œuvre des Phéniciens, et qui con-«duisait de la côte gauloise en Italie par le col de Tende.» Elle traversait aussi une partie de l'Espagne.

Hercule était le symbole, la personnification non d'un peuple particulier, mais de plusieurs, de toute une invasion asiatique. Son armée était composée, d'après les traditions puniques, outre les Phéniciens, de Perses et de Mèdes.[1]

C'est sans doute en faisant allusion à l'expédition d'Hercule que Pline rapporte cette tradition attestée par Marcus Varron, que *dans toute l'Espagne sont parvenus les Ibères, les Perses, les Phéniciens, les Celtes et les Carthaginois*[2]. Diffenbach, après avoir reproduit ce passage, fait la réflexion suivante : «Cette position des Ibères à côté des «Perses et des Phéniciens, peut indiquer celle qu'ils occupaient respec-«tivement en Asie ; mais en même temps leur place à la tête de tous «ces émigrants asiatiques, si elle ne peut suffire pour attester qu'ils «émigrèrent les premiers, démontre au moins qu'ils ne furent jamais «considérés comme autochtones.» — «Les Perses, ajoute cet érudit «Allemand, sont ici une énigme et font penser, tout d'abord, aux Lygiens «et ensuite aussi aux Sicani, comme sortis de l'Asie mineure[3].» Diffenbach pense que ces deux peuples ont été le lien qui a rattaché l'Ibérie asiatique à l'Ibérie européenne, c'est-à-dire que ces deux peuples venaient d'Asie, et qu'ils étaient l'un et l'autre de la race ibérienne.

1. Niebuhr, t. IV, p. 284.

2. Pline, partie I.re, liv. III : *In universam Hispaniam Marcus Varro pervenisse Iberos et Persas et Phœnicas Celtasque et Pœnos tradit.*

3. Diffenbach, *Celtica*, t. II, p. 2.

Justin[1] rappelle que, quand Cn. Pompée alla jusqu'au fond de l'Asie, dans l'antique Albanie, combattre Mithridate, ses soldats furent salués comme des frères par les hommes du pays, en souvenir de leur commune patrie. Seulement, sans doute, l'orgueil romain a-t-il empêché l'historien de dire toute la vérité : le berceau des deux peuples n'avait pas été l'Italie, mais bien l'Asie. C'était de là qu'étaient partis les compagnons d'Hercule.

Même hors de l'Ibérie asiatique, l'antiquité nous montre des peuples et des noms qui rappellent aussi les Ibères. Ptolémée ne nomme-t-il pas les *Iberingæ* de l'Inde? Le premier nom de Sagonte, rapporté par Étienne de Byzance, *Zakyntha,* ne ressemble-t-il pas beaucoup à la *Zakathæ* des Sarmates d'Asie et à la *Zakynthos,* placée aussi vers ces régions par le même géographe? Les Bébryces (Βεβρυκες) d'Asie n'ont-ils aucune parenté avec les Bébryces d'Europe et notamment des Gaules[2]? Ce rapprochement n'a pas échappé à Guillaume de Humboldt : il y a vu autre chose que l'origine ibérique de la ville des Bébryces, *Illiberis;* il a tiré de cette identité d'appellations une bien autre conclusion, c'est que ce nom a passé, avec le peuple qui le portait, d'Asie en Europe, et, élargissant ses déductions avec cette profondeur de vues qui le caractérise, il a reconnu que la race ibérique n'avait pas marché d'Occident en Orient, mais d'Orient en Occident, c'est-à-dire qu'elle sortait d'Asie et que de là elle s'est étendue en Europe et en Afrique et jusqu'au delà de l'Océan atlantique[3]. Michelet fait arriver les Ibères d'Asie en Europe avec ou avant les Celtes; de Brotonne les allie aux Celtes; Lilienstern leur assigne également une origine asiatique, tout en repoussant pour eux jusqu'à l'idée d'une parenté avec les Celtes. Larrey, dans les *Nouvelles annales*

1. Justin, liv. XLII, p. 3 : *Albanis .... qui Herculem ex Italia ab Albano monte .... secuti dicuntur, quique, memores Italicæ originis, exercitum Cn. Pompei bello Mithridatico fratres salutare ....* Albanie, aujourd'hui Chirvan et Daghestan, dans l'Asie supérieure, entre la mer Caspienne et l'Ibérie. Dict. hist. et géogr., *verb.* Albanie.

2. Silius Italicus au sujet des Pyrénées dit dans ses *Puniques*, liv. III, vers 420 à 425 :

Nomen Bebrycia duxere a virgine colles,
Hospitis Alcidæ crimen; qui, sorte laborum
Giryone peteret quum longa tricorporis arva,
Possessus Baccho, sæva Bebrycis in aula
Lugendam formæ sine virginitate reliquit
Pyrenen, etc.

3. Guillaume de Humboldt, *Prüfung der Untersuchungen über die Urbewohner Hispaniens*, p. 129.

des voyages[1], arrive à peu près aux mêmes résultats. Hoffmann a cherché à prouver que les Ibères, comme partie principale de la grande invasion d'Hercule, sont venus de l'Ibérie orientale vers le Sud par les pays des Alpes, avant les Celtes.

Niebuhr[2] admet la possibilité que les Ibères soient venus des bords africains, poussés par les peuples de l'invasion d'Hercule, nommément les Mèdes, dans lesquels il croit reconnaître le sang arabe.

Nous pensons plutôt, avec G. de Humboldt et tous les savants dont nous venons de citer l'opinion, que les Ibères, sur les pas d'Hercule ou des Pélasges, sont arrivés des régions asiatiques, de même que les Mèdes et les Bébryces, et que de tous ces peuples, les uns ont été repoussés par les Celtes au delà des Pyrénées ou des Alpes, les autres se sont mêlés avec eux, en conservant une grande influence, peut-être même une existence particulière, dans cette nouvelle fédération.

Ainsi, les Ligures et les Sicani nous semblent pouvoir à bon titre être classés parmi les peuples, qui ont reçu dans l'ethnographie moderne le nom de race ibérienne, qui pour nous, on le sait, se confond presque avec la race pélasgique. Seulement nous entendons établir qu'ils sont arrivés lentement, par haltes successives, et en laissant des colonies de leur nom et de leur souche en Germanie, avant de parvenir dans la Gaule et de là en Italie et en Espagne. Nous soutenons enfin que le sang mède et le sang perse, en s'unissant au sang pélasgique ou ibérien, sont entrés pour beaucoup dans la formation des peuples qui ont habité la Gaule et notamment de ceux qui ont donné leur nom à la Séquanie, à la Rauracie et à la Médiomatricie.

Déjà nous avons vu la nation médique des Sigynnes aux bords du Danube, au nord de la Thrace, à côté des Vénètes, et d'autres Mèdes, sous le nom de Sarmates, couvrant de leur immense population tout le territoire germanique bien au delà de la Vistule. Strabon place des Mèdes, sous la dénomination de *Mœdobithyni* et de *Mœdi,* dans la Thrace même à côté des Bébryces[3]. Il est vrai qu'il les fait

1. *Annales des voyages* (Juillet 1838).

2. Niebuhr, t. II, remarque 585. Il tire des noms de *Mazyes* et d'*Amzigh* cette déduction que les Mèdes sont du même sang que les Arabes. Leur appellation première d'*Arii* viendrait aussi à l'appui de cette opinion.

3. Strabon, pour les *Mœdobithyni*, liv. III, p. 295 du texte, 23 de la traduction, et pour

émigrer en Asie; mais, en supposant cette émigration réelle, est-il à croire que ces peuples n'aient point laissé des colonies et des traces de leur séjour en Europe? Voilà donc des Mèdes dans la Thrace, dans ce pays d'où sont sortis les Cimmériens et où ont été aussi les Pélasges[1]. Hérodote les signale entre le Danube et les Vénètes, les pères des Vénitiens, près de cinq siècles avant notre ère[2]; Strabon, 444 ans plus tard, ne les y retrouve plus, mais il recueille de leurs souvenirs dans la Thrace; il pense que c'est le chemin qu'ils ont suivi, pour aller ou revenir en Asie[3], et il émet l'opinion qu'il n'en existait plus de son temps en Europe, sans s'apercevoir que ces peuples, au lieu de revenir en arrière, s'étaient portés en avant dans l'Europe et qu'il en avait donné lui-même la meilleure des preuves, en montrant des Sarmates sur les rives du Danube[4]. Les Sarmates, en effet, Diodore de Sicile le constate, étaient des Mèdes.

Strabon nous apprend encore que les *Gètes,* les pères des Goths, qui occupaient les deux rives du Bas-Danube, de même que les *Mysi* ou *Mœsi*, étaient des peuples thraces, que les Phrygiens eux-mêmes n'étaient que les *Briges,* peuple thrace aussi. Peut-être se trompe-t-il sur cette filiation et eût-il dû dire que les Thraces, bien loin d'être les auteurs de ces nations-là, en étaient les fils; mais n'importe, toujours ce grand géographe n'a-t-il pas laissé échapper le lien de famille qui rattache tous ces peuples, et c'est lui aussi qui rapproche d'eux les Troyens, les Lydiens, les Bébryces, les Mædi et les Mædobithyni et semble les confondre tous dans une origine commune[5]. Et cette origine se trouve non loin des lieux signalés par toute l'antiquité comme le berceau des Pélasges, de cette race ou de cette nation, dont le sang s'est mêlé, nous l'avons déjà établi, au sang des

les *Mœdi,* liv. III, p. 315 du texte, 79 et 80 de la traduction; *Strabonis Geographica,* vol. I, p. 386, et la traduction latine de Guarinus (de Vérone), liv. 135, 136.

1. Adelung accorde au Pélage droit de cité en Thrace. Voir son *Mithridates*, au mot *Pélasge*, t. II, p. 366—371.

2. Hérodote est né 484 avant Jésus-Christ.

3. Strabon pense que tous ces peuples, à l'exception des *Mysi* devenus les *Mœsi*, connus sous les noms de *Servi* et de *Bulgari* (Serviens et Bulgares), avaient passé en Asie et qu'il n'en existait plus en Europe. T. III, p. 295, déjà citée.

4. Le même, t. I, liv. II, p. 128 du texte, et 356 de la traduction. Voir aussi *Strab. Geographica*, vol. I, liv. VII, ch. 3, §. 2, p. 386.

5. Strabon, *loco citato.*

Ombriens, des Étrusques, Rhétiens ou Razènes, des Ligures. Que serait-ce si les Sicani eux aussi étaient sortis de la même souche?

Si deux noms se ressemblent dans l'histoire et peuvent, par cette ressemblance même, autoriser l'induction qu'ils ont appartenu à un seul et même peuple, ce sont bien certainement les noms de *Sicani* et de *Sequani*, que Ptolémée écrit même *Secani*[1]. Il en est un évidemment de la même famille, c'est celui de *Sigunnes* ou *Sigynnes*. Cette ressemblance a frappé Diffenbach; elle l'a déterminé à penser que les trois dénominations s'appliquent à la même nation[2]. Ce savant n'hésite pas non plus à reconnaître, comme Amédée Thierry, le lien intime qui existe entre les noms de la Seine (*Sequana*), de la Saône (*Sagona, Sigina*) et les noms de ces peuples. Il est bien certain, dans tous les cas, quoique Schœpflin le nie, que la Séquanie non-seulement comprenait dans son territoire les bords de la Saône, mais venait toucher, au couchant, à la source de la Seine.

Reste, pour établir l'identité de ces peuples, à concilier les données historiques qui les concernent.

Eh bien! les Sigynnes d'Hérodote, en remontant le Danube, ont dû arriver à sa source, c'est-à-dire dans le pays de Bade: là ils n'étaient plus loin du Rhin et des Alpes, et en marchant en avant, ils devaient aboutir en Séquanie et enfin sur les rives de la Saône. En admettant, ce que la tradition nous apprend, que déjà ces lieux eussent été visités et peuplés par les nations de l'expédition d'Hercule, ces nations étant asiatiques, comme eux, Perses ou Médes même, l'alliance a dû être facile entre les nouveaux et les anciens habitants, et il a dû résulter de leur mélange une confédération, dont les principales dénominations rappellent l'origine médique ou sigynne.

N'est-ce pas ce que nous voyons? Nous avons déjà signalé sur la route qu'ont dû suivre les Sigynnes-Médes, *Médiasch, Sigeth, Ségeswar*, les *Tzinganes-Bohémiens.* Nous aurions pu ajouter en Germanie le *Sieg, Siegbourg, Sicila, Siclingen, Singen*, l'ancien *Siginga*, et tant d'autres dénominations de même racine[3]. Dans la Gaule

1. Σηκόανοὶ et Σηκανοὶ. V. *Claudii Ptolomæi Geographiæ*, liv. II, ch. 8, §. 15. p. 163, *edit. Frid. Guil. Wilberg. Essendiæ, 1838.*

2. Diffenbach, *Celtica*, t. I, partie II, p. 31 et 32.

3. *Sicila*, lieu rendu célèbre par l'assassinat d'Alexandre Sévère et de sa mère. Voir

transalpine et cisalpine que de noms rappellent aussi une semblable origine! Quelqu'un a-t-il dit ce que furent les *Segusiani* ou *Segusii*, ces peuples que l'on place entre la Saône, les Alpes et le Rhône, et les *Segallauni* de Ptolémée ainsi que les *Segovellauni* de Pline[1]? Diffenbach fait même et avec raison Séquaniens[2] ces Ségobriges qui, d'après Justin, ont défendu Marseille contre les Ligures[3]. D'un autre côté, Strabon rapproche les Sequani des Germains et parle d'anciennes invasions de ces peuples réunis en Italie, et il nomme les Séquaniens (Σηκουάνοι), Gaulois ou venus de la Gaule[4]. Les Séquaniens furent, sans doute aussi de ces peuples gaulois que Tite-Live trouva mêlés aux Germains dans les Alpes[5]. Les Suèves (*Suevi*), dont prétendent descendre les Suisses du canton primitif de Schwitz, peuvent aussi être issus des Sigynnes[6]. Qui sait si les Sigambres ou Sicambres eux-mêmes sur les rives du Sieg n'ont pas été le fruit de la fusion ancienne de ces deux peuples, les Sigynnes et les *Ombriens* ou *Ambra?* Peut-être les *Symbri* et *Symbrii* de Strabon n'ont-ils pas non plus une autre origine. Nous ne sommes pas loin du nom même des *Cimbres*. Que serait-ce si dans la Chersonèse cimbrique même nous montrions des peuples dont la dénomination ancienne se confond évidemment avec celle des Sigynnes? Ptolémée ne place-t-il pas là les *Sigulones?*[7]

Un auteur ancien[8] comprend les Séquaniens parmi les Allobroges et les place dans ce qu'il appelle une fraction des Alpes, entre Besançon et la Germanie. « *Allobroges*, dit-il, *sunt Galli, Rufi et Sequanici dicti; incolentes illum fractum Alpium, qui est a Visontio in Ger-*

Schœpflin, t. I, p. 379. *Singen*, d'abord appelé *Siginga*, près duquel on a trouvé des ruines et des inscriptions. Voir Moné, *Urgeschichte des Badischen Landes*, t. II, p. 152, 153.

1. Pline, liv. III, 1.re partie. — Ptolémée, *Geogr.*, liv. II, ch. 9, p. 146: *Allobroges infra Medulos cum oppido Viennæ... infra quos ad occasum* Segallauni, Σεγαλλαυνοί. Édit. de Wilberg.

2. Cité par Diffenbach, *Celtica*, *loco citato*.

3. Justin, chap. XLII, p. 3.

4. Strabon, liv. IV, p. 267. Σηκουάνοι καὶ Γερμάνοι.

5. Tite-Live.

6. Histoire de la Suisse précitée.

7. *Ipsum autem Chersonesum supra Saxones ab occasu Sigulones (habitant)* Σιγουλῶνες. *Ptolem. Geogr.*, liv. II, ch. 10, p. 151. Édit. de Wilberg.

8. Diffenbach, *Celtica*, t. I, partie II, p. 32 et 33.

maniam.» Il paraît que cet écrivain, comme Strabon, a pris les Vosges, le Jura et leurs ramifications pour une dépendance de la chaîne des Alpes. Du reste, Strabon ne se trompe pas, quand il signale dans les Alpes une peuplade appelée Σικονίοι, nom qui ressemble beaucoup à celui de Séquaniens (Σηκουάνοι); les Séquaniens ont dû aller jusque là. Ce qui semble le prouver c'est qu'au rapport de Plutarque, ce sont eux qui, après la défaite des Teutons par Marius, ont arrêté leurs chefs fugitifs qui cherchaient à retrouver dans les Alpes une voie de salut[1]. Cette issue ne pouvait leur être ouverte que chez leurs alliés de la Suisse, les Ambrons, les Tiguri, les Euganei; ils se dirigeaient donc vers les Alpes helvétiques, et c'est au pied de ces montagnes qu'ils ont trouvé les Séquaniens. Ceux-ci s'étendaient donc jusque dans ces régions.

En résumé, les *Sequani,* outre la ressemblance de leur nom avec celui de *Sigynnes* ou *Sigunnes*, ont occupé dans la Gaule précisément le territoire où ces derniers ont dû immanquablement arriver, s'ils se sont avancés vers l'Occident. Or, il n'est pas douteux que l'invasion, toujours grossissante des Asiatiques, échelonnés derrière eux, les a nécessairement contraints à prendre cette route. Ils ont dû aboutir d'abord au Rhin, puis à la Saône, puis à la Seine. Ce territoire, qu'ils ont sans doute lentement envahi, a reçu d'eux son nom : c'est la *Séquanie,* qui rappelle leur dénomination de *Sigynnes ;* c'est la *Médiomatricie*, qui consacre leur origine *médique.* Les bords de la Saône furent leur première halte ; cette rivière s'appela ici *Arar,* d'Arii, le nom primitif des Mèdes, là *Sigynna,* de Sigynnes. La Seine fut la seconde étape de l'invasion, toujours poussée en avant par de nouvelles recrues asiatiques : en souvenir aussi des Sigynnes, elle prit le nom de *Sequana.* Après la Saône la migration descendit le Rhône et, en effet, sur les rives de ce fleuve apparaissent les *Segusii,* les *Segalauni*, les *Segobriges.*

Pendant que les Séquaniens s'étendaient ainsi vers l'intérieur, tout à coup les Ibères, qu'ils fussent poussés par des envahisseurs venus de l'Afrique ou par des peuples émigrants de la Gaule par les Pyrénées occidentales, débouchèrent par les Pyrénées orientales et chassèrent devant eux les Ligures qui avaient porté leur empire jus-

1. Plutarque, *in Mario.*

qu'au Rhône et sans doute bien au delà. Le contre-coup de cette invasion ibérique fut fatal aux Séquaniens, car les Ligures, forcés de céder une partie de leur territoire aux envahisseurs, voulurent reprendre sur les bords de la Saône, ce qu'ils avaient perdu sur les bords du Rhône et au pied des Pyrénées. Ils s'avancèrent sur le territoire des Séquaniens, les contraignirent à abandonner les rives de la Saône, et, après de longs combats, les refoulèrent jusqu'au delà des Alpes. Là les fugitifs se firent une place; mais, après une lutte longue et acharnée, l'une des plus terribles, dont l'Italie eût été le théâtre, ils furent forcés encore d'aller chercher une autre patrie. Ce fut alors qu'ils passèrent en Trinacrie où, suivis bientôt par les Sicules, derniers débris de leur nation en Italie, ils se partagèrent leur nouveau territoire et l'appelèrent de leur nom d'abord *Sicanie*, puis enfin *Sicile*[1]. D'après toutes les probabilités, ils portèrent aussi de leurs colonies dans une île voisine, l'ancienne Thérapné ou Cyrnos, la Corse.

Mais cette émigration ne fut pas complète; une partie de ce peuple médique resta dans la portion non envahie par les Ligures; les noms qu'il avait donnés à la contrée, à la Saône et à la Seine, restèrent aussi; et, s'il est permis d'émettre ici une conjecture justifiée par la vraisemblance, ces débris de la nation durent se retrancher dans les montagnes du Jura, des Vosges, se replier en arrière, chercher un refuge par delà ces monts sur ce territoire que nous appelons aujourd'hui l'Alsace, et rejoindre jusque dans l'Helvétie des peuples de même race et de même origine.

Oui, nous le répétons avec une profonde conviction historique, les premiers Séquaniens ne sont rien autre chose que les Sigynnes des bords du Danube, poussés par la pression d'invasions nouvelles ou par l'esprit de conquête jusque sur les rives du Rhin et de la Saône, et ce peuple est le même que l'histoire montre dans la Gaule, en Italie et en Sicile, sous le nom de Sicaniens d'abord, puis de Sicules.

Ce fleuve, des bords duquel Thucydide les fait chasser par les Ligures, n'est pas la Sègre de la Catalogne, qui ne s'est jamais appelé *Sicanus* : c'est la rivière à laquelle ils avaient attaché leur nom, la *Sigynna*, la Saône.

1. Thucydide, liv. VI, § 11.

Cette version si simple, si conforme aux faits historiques, si bien d'accord avec les appellations anciennes de ces peuples et de ces lieux, est préférable à celle qui place en Espagne un fleuve que n'y a pas retrouvé le savant Niebuhr, le Sicanus catalan, pour de là faire chasser par les Ligures-Ibères les Sicani, Ibères comme eux. Cette dernière opinion si invraisemblable a été admise cependant par Amédée Thierry; cet écrivain a été séduit par ces mots que Thucydide jette à la fin des quatre lignes où il parle de l'expulsion des Sicani par les Ligures : *et ceci est la vérité.* D'abord Thucydide n'est pas tout à fait aussi formel; puis ces mots : *ut veritas comperitur,* sont ici beaucoup plutôt un démenti à la prétention que les Sicani de Sicile affectaient à l'indigénat, qu'une attestation historique de l'origine ibérique qu'il leur assigne. Il suffit pour s'en convaincre de consulter le texte : *ut veritas comperitur* fait antithèse à : *ut ipsi quidem prædicant vel priores.* C'est la vérité d'une origine étrangère opposée à la vanterie de l'indigénat.[1]

D'ailleurs quelqu'un pourrait-il nous dire ce qu'était l'Ibérie du temps de Thucydide, quatre siècles et demi avant notre ère[2], alors que, à peine âgé de 15 ans, à la lecture des chefs-d'œuvre d'Hérodote, au milieu des jeux olympiques de la Grèce, il sentit s'allumer dans son âme l'enthousiasme historique et saisit la plume de l'historien? Les Asiatiques qui ont transporté du pied du Caucase au delà des Pyrénées le nom d'Ibérie[3], avaient-ils déjà franchi ces dernières montagnes, et mis entre eux et les Gaulois cette barrière qui devait rester, si longtemps après, infranchissable? Dans tous les cas, Hérodote n'avait précédé Thucydide que de treize ans dans la vie et lui n'a pas même nommé les Ibères d'Espagne : il n'a vu dans ce pays et

1. Thucydide, liv. VI, §. 2. Voici le texte grec dont nous rapprocherons l'excellente traduction latine faite par M. T. Haas : Σικανοὶ δὲ μετ' αὐτοὺς πρῶτοι φαίνονται ἐνοικισάμενοι, ὡς μὲν αὐτοί φασι, καὶ πρότεροι διὰ τὸ αὐτόχθονες εἶναι, ὡς δὲ ἡ ἀλήθεια εὑρίσκεται, Ἴβηρες ὄντες καὶ ἀπό τοῦ Σικανοῦ ποταμοῦ τοῦ ἐν Ἰβηρίᾳ ὑπὸ Λιγύων ἀναστάντες. — *Sicani vero post eos primi sedes hic posuisse putantur, et ut ipsi quidem prædicant vel priores, quod essent indigenæ, sed ut veritas comperitur, Iberi origine et a Sicano Iberiæ flumine per Ligyes expulsi.*

2. Thucydide est né à Athènes, 471 ans avant Jésus-Christ, et Hérodote à Halycarnasse, 484 ans avant notre ère.

3. La première Ibérie, moitié asiatique, moitié européenne, faisait partie de la *Géorgie* ancienne, de celle appelée persanne. Voir *Dict. hist. et géogr.* de Bouillet, à ce mot.

même au delà que des peuples d'un autre nom et peut-être d'une autre origine, les Cynésiens ou les Cynètes.[1]

Le nom d'*Iberia,* dit M. Charles Romey, dans son excellente histoire d'Espagne, paraît pour la première fois dans le Périple de Scylax de Caryandre. Ayant trouvé sur la côte orientale, où il aborda, un fleuve nommé *Iber, Ibris* ou *Iberus,* il en appliqua, le premier, le nom à la péninsule entière, et donna celui d'*Ibères* aux peuples qui l'habitaient. Cette dénomination, adoptée par les écrivains grecs qui vinrent après Scylax, s'accrédita et fit concevoir l'idée qu'il y avait en Ibérie des peuples se donnant eux-mêmes le nom d'Ibères. De là vient l'erreur vulgaire qui, dans les siècles beaucoup postérieurs à l'époque de Scylax, a fait croire à l'existence d'une race ou famille ibérienne indigène ou aborigène en Espagne. Nous sommes loin d'adopter cette version sur la provenance du nom d'Ibérie, elle est même diamétralement opposée à notre thèse; nous ne la citons que pour prouver que cette dénomination n'a pas toujours été considérée comme appartenant exclusivement au pays d'au delà des Pyrénées.

Peut-être Amédée Thierry se fût-il bien gardé de tirer de l'Ibérie les Ligures, et, à plus forte raison, les Sicaniens, s'il avait fixé son attention sur ce fait historique, attesté par Plutarque, que les Ligures étaient du même sang, de la même race que les Ombriens, les Ambrons.

Mais, hâtons-nous de le répéter, si nous rejetons pour les Ligures et pour les Sicaniens la qualification de peuples habitant l'Ibérie,

1. Le nom de Cynètes est peut-être la traduction de *Spacci,* qui vient de *Spacca,* mot mède, qui, d'après Hérodote, signifie en cette langue la même chose que Κύων, Κυνός, en grec, c'est-à-dire, chien, animal sacré chez les sectateurs du culte d'Isis et de Mithra. Or, encore aujourd'hui existe en Espagne une ville des plus anciennes, fondée par les *Spacci;* c'est l'antique *Vicus Spaccorum.* Voir sur les Cynésiens ou Cynètes, *le dernier peuple d'Europe avant les colonnes d'Hercule,* Hérodote, liv. II et liv. IV, chap. 49, et sur le mot *Spaca* le même Hérodote, liv. I, chap. CX. *Cui nomen, græcâ linguâ, erat* Cyno; *Medorum vero idiomate* Spaco : *canem enim* Spaca *dicunt Medi.* — *Histoire d'Espagne,* par Ch. Romey, t. I, p. 18 Voir sur *Vicus Spaccorum* le *Dict. hist. et géogr.* de Bouillet, au mot *Vigo.* — Éligius Johanneau, dans ses savantes notes intitulées: *Novæ lucubrationes in novam scriptorum latinorum Bibliothecam a* C. L. F. Panckoucke *editam* (1830), admet la même étymologie: *Cynetes enim, sicut Cyneticum littus, ad Pyrenæos montes, ubi vicus* Canet *dictus, nomen acceperunt a* κύων, κυνός, *canis.* V. *Notæ in Justini librum XLIV,* ch. IV, §. 2, pag. 126, ouvrage qui m'a été donné par M. de Golbéry.

comme nous la rejeterions pour les Ombriens eux-mêmes, nous n'en admettons pas moins que ces peuples, tous sortis de l'Asie, ne fussent de la race qui a reçu le nom d'ibérienne, et à laquelle se rattachent les nations pélasgiques.

Du reste, si Thucydide, dans le sens qu'Amédée Thierry veut donner à ses paroles, après avoir fait des Sicaniens des Ibères et du Sicanus un fleuve ibérien, ajoute : et ceci est la vérité; Diodore de Sicile, revenant sur une opinion semblable, qu'il avait adoptée d'abord, la traite d'*erreur* et proclame les Sicaniens de la Sicile autochtones, indigènes; nouvelle impossibilité.[1]

On le voit, tout en respectant l'opinion des anciens, surtout en matière d'origines, il ne faut pas accepter leurs allégations sans contrôle; on s'expose en le faisant à de singulières nécessités, à être obligé, par exemple, de créer un territoire ou un fleuve, pour concilier les opinions et les faits : c'est ce qui est arrivé à Amédée Thierry; une fois son Sicanus métamorphosé en Sègre ou Sicoris de la Catalogne, une fois admis que ce fut des bords de ce fleuve que les Ligures chassèrent les Sicaniens, il a fallu trouver en Ibérie une patrie aux Ligures; et, vraiment, il est difficile de retenir son sourire en voyant ce grave écrivain expliquer, avec la naïveté d'un alchimiste à la recherche de la pierre philosophale, la manière par lui employée pour se tirer d'embarras; il va parler lui-même :[2]

«Mais, dit-il, si les Sicanes occupaient les rives de la Sègre, il «fallait bien que les Ligures qui les poussèrent de là sur la Gaule et «de la Gaule sur l'Italie, occupassent aussi une place dans la pres«qu'île ibérique, et que cette place fût plus au midi .....» et immédiatement il saisit avec empressement un prétendu fragment d'Hécatée, rapporté par Étienne de Byzance, qui nous paraît à nous n'avoir fait que copier Thucydide en cet endroit, pour placer près de Tartesse la patrie des Ligures et y élever une ville nommée Ligystine. Nous ne voulons pas même discuter le mérite de cette citation. Qu'il nous suffise pour faire apprécier l'exactitude de quelques autres faites par l'auteur, de dire qu'il étaye aussi son système sur l'expulsion des Sicaniens de l'Ibérie en Sicile, de l'autorité de Diodore de Sicile. Or, nous savons

1. Diodore de Sicile, t. II, liv. V, §. II, p. 188, et §. V, p. 196 et 197 de la traduction.

2. Amédée Thierry, *Hist. des Gaulois*, Introduction p. XXXI.

que cet historien a rétracté cette opinion et qu'il l'a qualifiée d'erreur. Mais Amédée Thierry a été jusqu'à ranger parmi les partisans de la version de Thucydide, Strabon, et il cite même la page, sans faire attention que ce grand géographe donne précisément dans ce passage, le démenti le plus formel à la conjecture attribuée à Thucydide[1]. Voilà où l'on arrive forcément en voulant faire plier l'histoire à un système préconçu; *on nous renvoie*, comme Anacréon, *à rechercher le roi de Tartesse;* c'est aussi une citation de Strabon.[2]

Qu'Amédée Thierry nous permette encore une question, une seule; la voici : pendant que les Ligures-Ibères poursuivaient à travers la Gaule les Sicaniens, Ibères comme eux, que faisaient les Gaulois dont le territoire servait ainsi de théâtre à la lutte? Cette question, le grave historien n'y a pas répondu; elle nous paraît cependant digne de ses méditations.

Disons-le donc avec confiance : les Ligures n'étaient pas des peuples de l'Espagne, et les Sicaniens qu'ils poussaient devant eux l'étaient encore moins; or, les descendants de ces Ligures nous ont appris eux-mêmes qu'ils étaient de la même race que les Ambrons, et les Ambrons, les Ombriens, étaient de la Gaule. Étonnez-vous donc que nous fassions non loin de ces peuples une place aux Sicaniens et que nous retrouvions ceux-ci dans les Séquaniens des bords de la Saône. Nous arrivons à la conclusion qu'avait entrevue Diffenbach dans sa *Celtica*. Après avoir exposé quelques hypothèses sur l'origine des premiers habitants de la Séquanie et en avoir montré le peu de fondement; «avec plus de sûreté, dit-il, nous chercherons la trace «des Séquaniens sur le chemin des Sicanes.»[3]

Or, ce chemin des Sicanes est retrouvé; c'est celui des Sigynnes

1. Strabon, au liv. VI, p. 270 du texte, 357 de la traduction, après avoir dit que les Grecs étaient parvenus à chasser des côtes de la Sicile les peuples barbares, tant ceux fixés de toute ancienneté en Sicile, que ceux qui y étaient venus du continent opposé, continue ainsi: «Mais ils n'avaient pu les expulser entièrement de l'intérieur des terres; une portion de «l'île restait toujours occupée par des *Siculi*, des *Sicani*, des *Morgètes*, et par d'autres nations «encore, entre lesquelles des Ibères.» Ce qui fait dire à M. de la Porte du Theil, traducteur et annotateur de Strabon: «Ainsi donc Strabon distinguait les Ibères des Sicani, contre le témoi«gnage de Thucydide et de Philistus.» V. note 3.

2. Strabon, t. I, liv. III, p. 151 du texte et 434 de la traduction.

3. Diffenbach, *Celtica*, t. I, 2.e partie, p. 32.

ou Sigunnes. Du Danube au Rhin, du Rhin à la Saône et à la Seine, à ces deux rivières qui ont reçu d'eux leurs noms, *Sigynna* et *Séquana.* C'est de là qu'ils ont été poussés vers les Alpes et l'Italie par les Ligures, pour venir, enfin, avec leurs frères, les Sicules, aboutir, après bien des vicissitudes et des combats, dans cette nouvelle patrie, qu'en souvenir de la première ils ont appelée Sicanie, Sicile.

Ces peuples, séduits par le commerce et la fréquentation des Grecs sur leurs bords, changèrent peu à peu leur langue primitive et barbare contre le grec. C'est Diodore de Sicile qui nous l'apprend[1]. Ce qui est singulier, c'est que les Pélasges, eux aussi, firent subir à leur langue pareille métamorphose; elle était barbare comme celle des Sicanes et pourtant elle s'adoucit sous l'influence des Hellènes et des Grecs, et se perdit dans la plus suave des langues, celle d'Athènes, de l'Attique et de l'harmonieuse Ionie. Toute la nation sicane ou plutôt séquane n'avait pas franchi les Alpes; il en était resté beaucoup sans aucun doute parmi les vainqueurs et leurs voisins, les Helvètes et les Ombriens; n'est-il pas à croire que là aussi l'idiome sicanien s'est mêlé, confondu avec l'idiome de ces peuples. Le même phénomène, sans doute, s'est produit chez tous les peuples de la Gaule et avant cela de la Germanie, au milieu desquels ces colonies médiques ou persiques, sous le nom de Sarmates ou de Sigynnes, ont vécu, et ainsi se trouveraient expliqués ces rapports si saillants que la science moderne a saisis entre le sanscrit, la langue des Perses et des Mèdes, et les langues européennes, l'espagnol, l'italien, le français, l'allemand et même le slave.[2]

On verra bientôt qu'il faut rattacher aussi à l'immixtion médique une partie au moins des nations qui ont peuplé, sous le nom de Thusques ou d'Étrusques, de Rasènes, de Rhètes ou de Tyrrhéniens, l'Étrurie, la Toscane moderne, la Rhétie, le Valais, le Tyrol; et, s'il en était ainsi, quelle lumière en jaillirait sur bien des faits historiques, restés jusqu'à présent inexplicables. Alors on comprendrait ce nom de vieux Gaulois, *veteres Galli,* donné aux Étrusques, comme aux Ombriens, par Cajus Sempronius[3]; alors aussi s'éclaircirait ce que nous avons déjà

1. Diodore de Sicile, t. II, p. 196.
2. De Mérian et Klaproth, déjà cités.
3. Caj. Sempronius, *De divisione Italiæ.*

entrevu, que, sinon la même langue, au moins des langues bien semblables, se parlaient en deçà et au delà des Alpes rhétiques, sur les bords du Rhin et sur les bords de la Saône, et que cette langue était le *thuscum vulgare*, le thusque vulgaire, que nous croyons être en proche parenté avec le modeste patois de nos montagnes.

L'élément médique une fois admis chez les premiers Gaulois, on ne sera plus étonné de bien des qualifications de lieux et de fleuves restés sans explication raisonnable jusqu'à ce jour.

Déjà, nous avons hasardé l'opinion que les Hénètes ou Vénètes (les Vénitiens), ces plus proches voisins des Mèdes du Danube, ces peuples qui ne parlaient ni le celte ni l'illyrien, avaient un langage mêlé de celui des Sigynnes ou le même langage, et Oberlin, bien compétent en la matière, a émis cette autre conjecture, résultat chez lui de la comparaison de tous ces idiomes, que la langue vénitienne est le lien qui a rattaché le latin et l'italien au français et à ses patois, notamment à celui de la Lorraine et de l'Alsace.[1]

Or, quels étaient ces Vénètes, riverains de l'Adriatique et contigus aux Sigynnes, d'après Hérodote[2]? Strabon va nous mettre sur la voie en nous parlant de la capitale ancienne de ce pays, de Pola[3]. «Pola, dit-il, est une ancienne fondation des Colchidiens, envoyés à «la poursuite de *Médée*, et qui n'ayant pu remplir leur mission, se «condamnèrent eux-mêmes à l'exil.» «Ce furent eux, ajoute-t-il, qui, «selon Callimaque, bâtirent la cité, qu'en leur langue ils nommèrent «*Pola*, mais qu'un Grec dirait: *des exilés.*»

Nous soupçonnons que Strabon s'est félicité de trouver ici pour expliquer bien des choses, le nom de *Médée;* nous, nous préférons celui de *Mèdes.*

Du reste, Médée nous ramènerait à Hercule et aux peuples de ses expéditions dans la Gaule et dans l'Italie; or, nous savons déjà que parmi ces peuples se trouvaient des Perses et des Mèdes. Faut-il ajouter que les Mèdes doivent avoir reçu leur nom de Médée?

1. Oberlin, *Essai sur le patois de Lorraine et d'Alsace*, p. 167.

2. Hérodote, liv. V, chap. IX.

3. Strabon, t. III, p. 130 et 131. *Strabonis Geographica*, vol. V, ch. 1, §. 9, p. 245: κτίσμα δ' ἐστὶν ἀρχαῖον Κόλχων τῶν ἐπὶ την Μεδειαν ἐκπεμφθέντων, διαμαρτόντων δὲ τῆς πράξεως καὶ καταγνόντων ἑαυτῶν φυγήν.

ou Sigunnes. Du Danube au Rhin, du Rhin à la Saône et à la Seine, à ces deux rivières qui ont reçu d'eux leurs noms, *Sigynna* et *Séquana*. C'est de là qu'ils ont été poussés vers les Alpes et l'Italie par les Ligures, pour venir, enfin, avec leurs frères, les Sicules, aboutir, après bien des vicissitudes et des combats, dans cette nouvelle patrie, qu'en souvenir de la première ils ont appelée Sicanie, Sicile.

Ces peuples, séduits par le commerce et la fréquentation des Grecs sur leurs bords, changèrent peu à peu leur langue primitive et barbare contre le grec. C'est Diodore de Sicile qui nous l'apprend[1]. Ce qui est singulier, c'est que les Pélasges, eux aussi, firent subir à leur langue pareille métamorphose; elle était barbare comme celle des Sicanes et pourtant elle s'adoucit sous l'influence des Hellènes et des Grecs, et se perdit dans la plus suave des langues, celle d'Athènes, de l'Attique et de l'harmonieuse Ionie. Toute la nation sicane ou plutôt séquane n'avait pas franchi les Alpes; il en était resté beaucoup sans aucun doute parmi les vainqueurs et leurs voisins, les Helvètes et les Ombriens; n'est-il pas à croire que là aussi l'idiome sicanien s'est mêlé, confondu avec l'idiome de ces peuples. Le même phénomène, sans doute, s'est produit chez tous les peuples de la Gaule et avant cela de la Germanie, au milieu desquels ces colonies médiques ou persiques, sous le nom de Sarmates ou de Sigynnes, ont vécu, et ainsi se trouveraient expliqués ces rapports si saillants que la science moderne a saisis entre le sanscrit, la langue des Perses et des Mèdes, et les langues européennes, l'espagnol, l'italien, le français, l'allemand et même le slave.[2]

On verra bientôt qu'il faut rattacher aussi à l'immixtion médique une partie au moins des nations qui ont peuplé, sous le nom de Thusques ou d'Étrusques, de Rasènes, de Rhètes ou de Tyrrhéniens, l'Étrurie, la Toscane moderne, la Rhétie, le Valais, le Tyrol; et, s'il en était ainsi, quelle lumière en jaillirait sur bien des faits historiques, restés jusqu'à présent inexplicables. Alors on comprendrait ce nom de vieux Gaulois, *veteres Galli*, donné aux Étrusques, comme aux Ombriens, par Cajus Sempronius[3]; alors aussi s'éclaircirait ce que nous avons déjà

1. Diodore de Sicile, t. II, p. 196.
2. De Mérian et Klaproth, déjà cités.
3. Caj. Sempronius, *De divisione Italiæ.*

entrevu, que, sinon la même langue, au moins des langues bien semblables, se parlaient en deçà et au delà des Alpes rhétiques, sur les bords du Rhin et sur les bords de la Saône, et que cette langue était le *thuscum vulgare*, le thusque vulgaire, que nous croyons être en proche parenté avec le modeste patois de nos montagnes.

L'élément médique une fois admis chez les premiers Gaulois, on ne sera plus étonné de bien des qualifications de lieux et de fleuves restés sans explication raisonnable jusqu'à ce jour.

Déjà, nous avons hasardé l'opinion que les Hénètes ou Vénètes (les Vénitiens), ces plus proches voisins des Mèdes du Danube, ces peuples qui ne parlaient ni le celte ni l'illyrien, avaient un langage mêlé de celui des Sigynnes ou le même langage, et Oberlin, bien compétent en la matière, a émis cette autre conjecture, résultat chez lui de la comparaison de tous ces idiomes, que la langue vénitienne est le lien qui a rattaché le latin et l'italien au français et à ses patois, notamment à celui de la Lorraine et de l'Alsace.[1]

Or, quels étaient ces Vénètes, riverains de l'Adriatique et contigus aux Sigynnes, d'après Hérodote[2]? Strabon va nous mettre sur la voie en nous parlant de la capitale ancienne de ce pays, de Pola[3]. «Pola, dit-il, est une ancienne fondation des Colchidiens, envoyés à «la poursuite de *Médée*, et qui n'ayant pu remplir leur mission, se «condamnèrent eux-mêmes à l'exil.» «Ce furent eux, ajoute-t-il, qui, «selon Callimaque, bâtirent la cité, qu'en leur langue ils nommèrent «*Pola*, mais qu'un Grec dirait: *des exilés.*»

Nous soupçonnons que Strabon s'est félicité de trouver ici pour expliquer bien des choses, le nom de *Médée;* nous, nous préférons celui de *Mèdes.*

Du reste, Médée nous ramènerait à Hercule et aux peuples de ses expéditions dans la Gaule et dans l'Italie; or, nous savons déjà que parmi ces peuples se trouvaient des Perses et des Mèdes. Faut-il ajouter que les Mèdes doivent avoir reçu leur nom de Médée?

1. Oberlin, *Essai sur le patois de Lorraine et d'Alsace*, p. 167.

2. Hérodote, liv. V, chap. IX.

3. Strabon, t. III, p. 130 et 131. *Strabonis Geographica*, vol. V, ch. 1, §. 9, p. 245: κτίσμα δ' ἐστὶν ἀρχαῖον Κόλχων τῶν ἐπὶ την Μεδειαν ἐκπεμφθέντων, διαμαρτόντων δὲ τῆς πράξεως καὶ καταγνόντων ἑαυτῶν φυγήν.

Une tradition vénétienne, attestée par Strabon, va nous donner le mot de l'énigme: les Vénètes se disaient Paphlagoniens[1], peuples de l'empire Médo-Persan, issus de la même souche que les Assyriens et les Mèdes, et sans doute, nous allons le voir bientôt, de la même race que les Ligures.

Les diverses parties de la Transpadane, ajoute Strabon, sont occupées par les *Heneti* (les Vénètes), par les *Istrii*, nom que les Sigynnes de l'Ister auraient bien pu porter aussi en Italie, par les *Carni* (la Carniole), par les *Cenomani*, dont l'appellation semble aussi révéler quelque contact avec la Germanie, les *Medoaci* et les *Symbri*, et immédiatement après, les *Boïi* et les *Symbrii*, dont les premiers, au moins, ont dû se trouver sur le chemin des Sigynnes, en Bohême et dans la forêt Hercynienne, enfin, sur les rives du Danube.[2]

Sans nous arrêter à ces rapprochements, qui ont cependant leur importance, constatons seulement ce point: au-dessus des Vénètes, ces plus proches voisins des Sigynnes, se plaçaient les *Medoaci*, dont le nom rappelle involontairement celui des Mèdes.

On a fait bien des efforts, bien des recherches pour découvrir l'origine de ces *Medoaci*, que Strabon seul a nommés, mais dont la dénomination se reproduit dans celle de deux rivières d'Italie, le *Medoacus-major* (la Brenta) et le *Medoacus-minor* (la Bacchiglione). C'est, sans doute, sur les bords de ces deux rivières que ces peuples habitaient, et cette situation coïncide parfaitement avec celle que leur assigne Strabon.[3]

Les uns, donnant à ces peuples une origine celto-ligurienne, ont été chercher dans la prétendue langue celtique l'étymologie du nom de *Medoaci*. Que ne trouve-t-on pas dans la langue celtique?[4]

Les autres proclament les *Medoaci*, de souche étrusque, et préten-

1. Strabon, après avoir donué son opinion sur l'identité de race dcs Vénètes de l'Adriatique et des Vénètes gaulois des rives de l'Océan, ajoute: διὰ δὲ τὴν ὁμωνυμίαν Παφλαγόνας φασὶν αὐτούς. V. *Strabonis Geographica*, édit. de Gustave Kramer, vol. I, p. 221 et 241.

2. Strabon, *loco citato*: Μεδόακοι καὶ Σύμβροι... Βοΐους καὶ Συμβρίους.

3. *Strabonis Geogr.*, vol. I, liv. V, ch. 1, §. 7, p. 243: καλεῖται δ' ὁ λιμὴν Μεδόακος ὁμωνυμως τῷ πωταμῷ.

4. De ce nombre est le Père Bardetti, *De' pro Abitator. dell' Italia*, chap. VI, art. VI, p. 183, et chap. V, art. VI, p. 200.

dent qu'ils furent du nombre de ces peuples qui, ayant été chassés du Crémonais, du Brescian et du Bergamasque par les Gaulois, et s'étant réunis, sous la conduite de *Rhætus*, se retirèrent dans les Alpes, y formèrent divers établissements et portèrent par la suite les noms de Rhæti, Camuni, Triumpilini, Boconi, Isarci, Tridentini, Arusuati, *Medoaci*, Symbri, Triplinati, toutes peuplades qui entouraient dans la partie nord, l'Henetia ou la Vénitie.[1]

Ces deux opinions, qui paraissent s'éloigner si fort l'une de l'autre, et encore plus de la vérité, ont cependant un point de contact; car les Ligures étaient de la même race que les Ombriens, et les Ombriens, comme les Étrusques, étaient des Pélasges, de ces peuples sortis, comme les Mèdes et les Perses, de l'Asie, qu'ils fussent arrivés sous le titre pompeux de compagnons d'Hercule ou sous celui plus modeste de Sigynnes ou de Sarmates. Seulement ces auteurs n'ont pas saisi le lien que le nom seul cependant de ces lieux et de leurs habitants aurait dû leur révéler.

Comment n'ont-ils pas vu, ces hommes à la science desquels nous rendons complet hommage, que ces dénominations de *Medoaci*, *Medoacus-major*, *Medoacus-minor*, avaient une origine médique; qu'elles étaient un souvenir des Mèdes venus des bords du Danube?

Les Medoaci peuvent fort bien, en effet, n'avoir été qu'une colonie de ces Sigynnes ou Sarmates. Où trouvons-nous les Medoaci? Dans la Rhétie. Qu'ils s'y soient retirés avec les Étrusques de Rhætus, cela est possible, si toutefois l'histoire de Rhætus n'est pas de la fable; mais il est à supposer qu'ils ne faisaient, dans cette retraite, que reprendre le chemin qu'avaient suivi leurs pères pour venir en Italie, et que, dans les Alpes, comme au delà des Alpes, ils avaient laissé des peuples de leur race. Ces peuples-là, échelonnés entre les Alpes et le Danube, quels pouvaient-ils être, d'après les indications d'Hérodote, si ce n'étaient les Sigynnes-Mèdes, les plus proches voisins de la Vénitie? N'oublions pas que le Medoacus-major prend sa source dans la Rhétie même, et le Medoacus-minor aux confins de ce pays, chez les Euganei, et que ces deux rivières traversent la Vénitie pour venir se jeter dans l'Adriatique, c'est-à-dire, qu'elles

1. A leur tête, le comte Filiasi, *Memor. stor. de' Venet.*, chap. IV, t. I, p. 155 et aussi p. 30.

l'Italie se liguant avec les Étrusques pour venger l'horrible défaite des Senones, de ces Gaulois qui, un siècle auparavant, aidés sans doute alors aussi, des Boii, avaient pris Rome; nous les montrerions ne déposant les armes qu'après une guerre d'extermination et la sanglante bataille de Vadimo[1]; nous les montrerions, plus tard, 58 ans avant notre ère, après avoir partagé la mauvaise fortune des Helvètes, Gaulois comme eux, obtenir de César, à la demande des Éduens, une place chez ce peuple, le plus proche voisin des Senones. Or, les Senones, peuple dont l'emplacement pourrait se retrouver dans le Sénonais d'aujourd'hui[2], ont dû, à une époque reculée, n'être séparés des Séquaniens, surtout vers la source de la Seine, que par ce fleuve. Ce serait donc en ces contrées, comprises, par César, dans la Gaule celtique et, par Auguste, dans la Gaule lyonnaise, qu'il faudrait chercher le siége des Boii dans la Gaule. L'auteur des *Mémoires de la République séquanaise* a voulu même faire Séquaniens les Sénonais[3], et cette idée eût, sans doute, paru moins excentrique à Schœpflin, si cet historien n'avait pas été dominé, fasciné, on peut le dire aujourd'hui, par cette pensée, tout à fait erronée, que les noms de *Sequana* et de *Sequani* n'avaient absolument aucuns rapports, et que les Séquaniens n'avaient jamais, sur aucun point, atteint les rives de la Seine.

Mais ce n'est pas tout, non-seulement les fameux Gaulois Sénonais et leurs fidèles alliés, les Boii, se trouvent, dans la Gaule, bien rapprochés des Sicaniens ou Séquaniens, que nous croyons en proche parenté avec les Sigynnes-Mèdes des bords du Danube; mais sur ces bords ou non loin de ces bords, nous retrouvons, à côté des Boii, des *Semnones*, dont le nom semble se confondre avec celui de Senones, et ces deux peuples de la Germanie sont de la grande famille des Suèves, qui, eux aussi, nous l'avons déjà fait remarquer,

1. Appien, Histoire romaine, *Gallia*, chap. XI, p. 83, 84; Florus, liv. 1, p. 13; Polyb. II, 20; Niebuhr, t. VI, p. 150 et suiv.

2. Dict. hist. et géogr. de Bouillet, *verb. Senons*. D'après Walkenaër, dans sa Géographie des Gaules, t. I, 1.re partie, p. 55, il faut ajouter au diocèse de Sens ceux de Paris et de Troyes, pour composer l'ancien territoire des Senones; car César nous apprend que les *Parisii* ne faisaient originairement qu'un peuple avec eux, liv. VI, chap. III, p. 192, édition d'Oberlin. Il en était de même des *Tricassii* et des *Meldi*, voisins des *Parisii*.

3. Gollut, *Mémoires de la République séquanaise*, cité par Schœpflin, *verb. Sequani*.

pourraient bien cacher dans leur appellation quelque chose de celle des *Sigynnes* ou *Sigunnes*.

Nous nous sommes déjà expliqué sur les Boii de la Bohême, de la forêt Hercynienne et de la Norique ou Bavière, et nous avons signalé le doute dans lequel nous laisse l'histoire sur la question de savoir, si ce peuple, au lieu d'être étranger au pays qu'il a doté de son nom, n'a fait, au contraire, en y rentrant sous la conduite de Sigovèse, que revenir à son point de départ, et nous avons indiqué les motifs qui nous déterminent à préférer cette dernière opinion.

Cette solution va recevoir un nouvel étai de ce que nous avons à dire des *Semnones*.

Les Suèves, au rapport de Tacite, occupaient la plus grande partie de la Germanie. Quoique conservant en commun le nom de Suèves, ils formaient une foule de peuplades à existence et à dénominations particulières. Un usage propre à ce peuple était de relever sa chevelure et de l'assujettir par un nœud au sommet de la tête[1]. Cet usage caractéristique et dans lequel on veut trouver l'origine du nom même de Suève (ce qui nous semble bien forcé) est, disons-le de suite, oriental et il existe encore aujourd'hui dans une grande partie de l'Asie[2]. Les Helvétiens du canton de Schwitz, le berceau de la Suisse, se prétendent descendants des Suèves; le nom de Souabe (*Suevia*) fut évidemment puisé à la même source, et, dans tous ces pays, comme dans une bonne partie de l'ancienne Médiomatricie, notamment le Kochersberg, la mode si gracieuse, réservée aux femmes, aujourd'hui, de porter les cheveux longs et artistement réunis en tresses, non plus sur le sommet de la tête, où un immense flot de rubans les remplace, mais sur les épaules, pourrait aussi, de même que l'écarlate et les couleurs éclatantes de leurs costumes, être un souvenir, un reste, sans doute perfectionné par l'art et le goût, des antiques usages des Mèdes, des Perses et de toutes ces nations asiatiques, dont le sang a coulé dans les veines de

1. Le nom de Suève, dit un traducteur de Tacite, vient du mot allemand *Schweif*, qui signifie *tresse de cheveux*. Cette interprétation n'est pas bien exacte: le mot *Schweif* ne présente pas l'idée de cheveux tressés ou relevés sur la tête, il signifie *queue*. Voir tous les dictionnaires et lexiques.

2. Puffendorff, t. III, p. 573, et Voyage d'Isaac Weld, t. III, p. 17.

nos ancêtres de la Germanie et de la Gaule[1]. Ce n'est là sans doute qu'une supposition; mais la coutume de relever, de hérisser même sa chevelure pour se grandir et se donner un air plus terrible dans les combats, était commune aux Suèves et aux Gaulois, au moins à ceux d'outre Rhin; c'est là un fait historique, attesté, entre autres, par Diodore de Sicile. Ces peuples, en marchant à l'ennemi, dressaient avec soin leur épaisse chevelure en véritable crinière et la peignaient en rouge, la couleur du sang et l'emblème du carnage: c'était leur coquetterie à eux, innocente, dit Tacite, car elle avait pour but non de plaire à des femmes, mais de faire trembler l'ennemi[2]. Qui ne sait que la Gaule transalpine a reçu de cet ancien usage, ou au moins de celui de porter les cheveux longs le nom de *chevelue, comata?*

Mais d'autres rapprochements encore semblent révéler le lien qui rattachait les Senones Gaulois aux Semnones de la Germanie. Ce peuple se proclamait le plus ancien et le plus noble des Suèves, et la religion venait justifier cette prétention. C'était chez les Semnones que se célébraient, dans les profondeurs d'une forêt sacrée, sur les entrailles palpitantes des victimes, à la pâle lueur des flambeaux, des mystères redoutables, sanglants anniversaires, destinés à rappeler périodiquement à la nation rassemblée que là avait été son berceau[3]. La divinité, qu'on adorait dans cette terrible solennité, à en juger par l'horreur et le secret des cérémonies, était sans doute *Isis*, à laquelle sacrifiaient aussi les Gaulois Sénonais, et dont l'emblème se retrouve dans les armoiries de Paris, ou plutôt encore *Mithra*, dont le culte barbare était en honneur chez les peuples de l'ancienne Gaule, notamment chez les Séquaniens et les Médiomatriciens, et tous ceux que nous croyons en communauté d'origine avec les premiers habitants des rives de la Seine (*Sequana*). Or, Isis et Mithra, l'une

1. Ce qui semble encore digne de quelque attention, c'est que cette mode de coiffure et ces costumes si gracieux et aux couleurs éclatantes se retrouvent précisément partout où nous avons vu des Sigynnes ou des peuples en rapport d'origine ou de parenté avec eux, ainsi en Vénitie, en Sicile, dans le Tyrol, le Milanais et une bonne partie de l'Italie et de l'Espagne.

2. Tacite, *Germania*, chap. XXXVIII. Voir aussi Diodore de Sicile, t. II, liv. V, p. 233 et suiv.

3. Tacite, *Germania*, chap. XIX.

venue de l'Égypte, l'autre de la Perse et de la Médie, étaient sans nul doute des dieux des Sigynnes, peuple issu du mélange du sang mède et du sang égyptien. Quelle impossibilité y aurait-il à ce qu'une partie de ces Semnones, les plus vaillants soldats de la Germanie primitive, eussent, à une époque antérieure aux temps historiques, franchi le Rhin et porté jusqu'aux rives de la Seine leur nom et leur gloire ? Nous entendons les hommes qui croient devoir tout sacrifier à un vain orgueil national, crier à l'anathème et nous dire : vous voulez donc faire de la plus glorieuse partie des Gaulois, nos pères, des Germains ou au moins des Suèves !..... Et pourquoi pas, dans le sens au moins que nous donnons à ce mot et que nous expliquerons ? Pourquoi les ancêtres des Francs, Germains aussi sans doute, n'auraient-ils pas fait ce qu'ont fait, bien des siècles plus tard, leurs fils ? Pourquoi n'auraient-ils pas franchi le Rhin, comme les Volces ou *Volks-Arécomikes* et *Tectosages*, qui ont été planter leurs drapeaux jusqu'aux pieds des Pyrénées ? Les Suèves eux-mêmes ne l'ont-ils pas également franchi plus tard, avec les Alains et les Visigoths, et n'ont-ils pas traversé toute la Gaule, pour aller en Ibérie, en Espagne, où tant de noms et de souvenirs rappellent leur séjour ?

Quelques savants, à la tête desquels se trouve Pinkerton[1], ont soutenu, *avec quelque raison,* dit un de nos géographes les plus éminents, M. le baron Walckenaër[2], l'opinion que la Gaule transalpine, antérieurement aux grandes migrations que raconte l'histoire, avait été en partie peuplée par des Germains d'origine scythique, qui avaient conquis ce pays sur les sauvages Celtes, habitants primitifs de ces contrées, et qui se trouvaient, dès cette époque reculée, relégués vers l'ouest ou dans la Bretagne. Walckenaër va même, sur les pas du savant Allemand Cluwer, placer des Germains jusque dans l'Italie et leur faire traduire, du grec en tudesque, le nom des *Orobii,* pour en tirer l'appellation de leur antique capitale, *Barra,* transformée ainsi en *Bergomum*, de *Berg,* montagne, et de *Home,* demeure, résidence.

Non, que cela soit bien compris, nous n'entendons pas embrasser

1. Pinkerton, *Recherches sur l'origine des Scythes ou Goths*, in-8.°, Paris 1804.

2. Walckenaër, *Géographie ancienne des Gaules*, t. I, partie I.re, chap. I.er, p. 16.

et défendre cette opinion, dont nous laissons l'honneur à ses inventeurs. Loin de nous l'idée de prétendre que la nation germaine, toute constituée, a occupé toute la Gaule et l'Italie, et qu'à une époque quelconque les peuples des Gaules aient parlé le teuton ou l'allemand. Non, telle n'est pas notre manière d'envisager les choses: nous pensons que la Gaule s'est formée presque en même temps que la Germanie; que seulement certaines nations des premières invasions asiatiques, qui ont peuplé ce vaste territoire, après avoir semé sur toute leur route le long du Danube, des colonies jusqu'au Rhin, ont franchi ce dernier fleuve, et gagnant de proche en proche, ont étendu les premiers germes de leur population dans la Gaule d'abord et de là en Italie et en Espagne. Ainsi, ce ne serait pas la Germanie qui aurait enfanté la Gaule; non, ces deux grandes nationalités auraient été enfantées, pour ainsi dire, en même temps; seulement plusieurs des éléments qui ont donné la vie à l'une, l'ont également donnée à l'autre. Que l'on ne s'étonne donc plus de trouver dans les deux langues des ressemblances, des analogies, non pas dans la construction grammaticale, car un génie différent et sans doute préexistant l'a emporté sur les deux rives du Rhin, mais dans les mots et les appellations. Ces mots, ces appellations ont été puisés à la même source, dans les idiomes primitifs de l'Asie. Que l'on ne vienne donc plus dire : tel mot français est emprunté à l'allemand, tel mot allemand au français; non, ces mots, à quelques exceptions près, sont de la même antiquité dans les deux idiomes; ils sont nés en même temps sous le ciel brumeux de la Germanie et sous le ciel riant de la Gaule : ils sont enfants de la même mère.

Où sont dans la Germanie ancienne les Semnones ? A côté des Boii, et les uns et les autres se trouvent compris dans cette dénomination générique de Suèves. Où sont, en Gaule, les Senones ? à côté des Boii, qui eux-mêmes sont proclamés, par César, les alliés les plus fidèles, les consanguins des Éduens, *necessarii et consanguinei*[1]. Où se placent enfin les Senones, en Italie ? encore à côté des Boii : là ils ne sont pas loin non plus des Ombriens, de même que, dans la Gaule, ils touchent aux Ambarres ou Ambivarites

1. César, *De bello gallico*, liv. I, chap. II

de César, qui semblent avec raison à Durandi, à Bochat et à Dom Jacques Martin, des peuples de même race que les Ambrons de l'Helvétie.[1]

Les Boii, ces frères inséparables des Senones ou Senons de la Gaule, comme des Semnones de la Germanie, doivent avoir, sur les pas de Sigovèse, si l'on en croit certains historiens, apporté le latin en Bohême; mais les Boii de Sigovèse n'auraient pas eu la possibilité de l'apprendre, car ils n'avaient jamais été en Italie. D'ailleurs, derrière eux et les Marcomans, leurs vainqueurs, se trouvaient des peuplades qui parlaient le gaulois, entre autres les *Gothini* de Tacite[2]. Nous soupçonnons que ce latin de Bohême ressemblait beaucoup au Gaulois des Gothins et sans doute au langage des Senons et de leurs voisins de la Gaule, les Éduens et les Séquaniens.

Les Bebryces n'étaient pas loin non plus des Senones de la Gaule, et ces Bebryces étaient des Ligures, de cette nation qui, sur le champ de bataille d'Aquæ-Sixtiæ (Aix), s'est reconnue de la même souche que les Ombriens. Or, nous savons déjà que les Ombriens étaient Pélasges, et que les Éduens, de même que les Arvernes, les Bataves, de même que les Rhémois, se disaient ou se laissaient appeler les *frères du peuple romain,* et avaient, comme lui, la prétention de descendre du sang d'Ilion, autant eût valu dire du sang Pélasge.[3]

Des vers de Lucain rappellent la prétention des Arvernes :

Arvernique ausi Latio se fingere fratres
Sanguine ab Iliaco ....[4]

et une ancienne inscription donne cette qualité aux Bataves[5]. S'il faut en croire la chronique de Reims, les Rémois auraient dû

1. Durandi, *Dell' antico stato d'Italia*, p. 209 et 210. Bochat, *Recherches sur l'histoire ancienne de la Suisse.* Dom Jacques Martin, *Religion des Gaulois.*

2. Tacite, *Germania*, chap. XLII, XLIII.

3. Malgré leur vanité nationale, Cicéron dans une *lettre à Trebatius* (liv. VII, ép. 10), dans une autre *à Atticus* (liv. I, ép. 16), et Tacite (liv. II de ses Annales, chap. 25) ne font pas difficulté d'avouer, de même que César, que les Éduens étaient frères du peuple romain.

4. Lucain, *Pharsale*, liv. I, vers 427. Il sera bon de noter ici que le nom des Arvernes semble avoir la même origine que le premier nom des Mèdes, *Arii.* C'est ce que Ptolémée rend bien sensible en les appelant *Arovernes*, Αρουέρνοι; il place non loin d'eux les *Segusiani*, V. *Geogr.*, liv. II, ch. 7, §. 5.

5. Fallot, *Recherches sur le patois*, p. 48.

leur nom à Rémus, ou au moins à ses soldats fugitifs, après que ce chef eut été tué de la main de son frère Romulus. Une autre opinion, plus ambitieuse encore, fait sortir de Reims les deux fondateurs de Rome, ou au moins proclame les deux peuples issus de la même origine, c'est-à-dire, des Troyens ou Pélasges. L'histoire et les plus anciens monuments de la ville de Reims semblent justifier la première surtout de ces prétentions[1]. Et qui ne sait que la tradition, rapportée par Ammien-Marcellin, fait venir tous les Gaulois des bords du Scamandre et du Simoïs ?[2]

César lui-même, pour flatter les Éduens, les fait se souvenir qu'ils sont frères des Romains et du même sang, *consanguinei et fratres.* Il n'est pas étonnant que ce peuple ait prétendu à une origine troyenne, disons pélasgique; car leur capitale, *Bibracte,* rappelle les *Bebryces.* Or, il est impossible de méconnaître la provenance asiatique de ceux-ci, de même que le lien intime qui les rattache, en Europe, aux Ligures[3]. Ces Bebryces, dans la famille desquels vient se fondre la nation ligurienne des *Élésyckes* (Elysii) et dont le nom primitif se retrouve dans l'ancienne Bythinie, paraissent être de ces peuples à l'origine médique ou persique, qui ont semé de leurs colonies l'Europe, et même, s'il faut en croire l'opinion de Niebuhr, une partie de l'Afrique.[4]

Si l'on voulait une preuve de plus que les peuples d'où sont sortis les Suèves ont concouru aussi à former toutes ces nations gauloises que nous venons de nommer, les Senones, les Bebryces, les Boii, les Ombriens, les Ligures, les Séquaniens et leurs voisins les Éduens, nous rappellerions que le nom du premier magistrat de la confédération Éduenne, *Vergobret,* ainsi que l'appellation des *Ambacti,* semble avoir la même origine que les mots allemands *Werg-Obrecht* et *Ampachten* ou *Ambt :* que l'on veuille bien remarquer que nous ne disons pas que ces mots viennent de l'allemand, mais seulement qu'ils ont été puisés à la même source.

1. Frodoard, *Histoire de l'Église de Reims*, liv. I, chap. I, p. 1 et 2.
2. Ammien-Marcellin, liv. III, chap. 9.
3. Walckenaër, *Géogr, anc. des Gaules*, t. I, partie I, chap. II, p. 62.
4. Niebuhr, *Histoire romaine*, t. IV, *remarque* 445, reconnait aux noms d'*Amazigh* et de *Mazyes*, dans les Arabes-Berbers, les Mèdes.

Les Ligures ont dû, eux aussi, s'arrêter en Germanie et y laisser des colonies avant d'arriver dans la Gaule; car Tacite nous signale, comme nous l'avons déjà dit, un peuple puissant de Lygii (Lygiens) dans la Germanie orientale[1]. Ce peuple était situé à l'est des Suèves, entre le Viadrus (l'Oder) et la Vistule, et il se subdivisait en plusieurs peuplades, les *Arii,* qui rappellent le premier nom des Mèdes, les *Helvecones*, qui semblent avoir quelque lien de parenté avec les Helvétiens et avec les Helviens de l'ancienne Gaule, les *Manimi,* les *Naharvali,* les *Burii* et les *Elysii* enfin, dont le nom est en rapport aussi avec les *Helysickes*, les frères des Bebryces, ces Ligures de la Gaule.

Est-il à supposer que des noms si semblables aient existé, en deçà et au delà du Rhin, sans aucun lien de parenté entre les peuples qui les ont portés?

Que conclure de ce qui précède? Que les peuples appelés *Veteres Galli,* les premiers habitants connus de la Gaule, de l'Italie et de l'Ibérie, étaient de la même race que les peuples de même nom, que l'histoire nous montre en Germanie. Les premiers arrivés en Europe auront été les Ibères du Caucase, les Mèdes, les Perses; les Phéniniciens auront suivi, et chacun de ces peuples, en avançant sous la pression de nouveaux arrivants, aura laissé un noyau de sa nation sur la route. Les premiers partis d'Asie auront, en définitive, peuplé les régions les plus occidentales d'Europe, et c'est, en effet, ce que nous montre l'histoire. Les Ibères ne se sont-ils pas établis aux confins de l'Europe occidentale? Cette première invasion, dont les Pélasges ne nous semblent que l'avant-garde, est celle à laquelle convient le mieux le nom d'Indo-Persique ou d'Indo-Médique.

Nous venons de voir une partie de la Germanie primitive, peuplée, comme la Gaule, de nations dont il nous semble impossible de méconnaître l'identité d'origine.

Nous allons voir le même phénomène se produire, sur les pas de l'armée de Bellovèse, en Italie. Suivons la marche de cette expédition dans Tite-Live[2] : «Bellovèse appelle à lui des Bituriges, des «Arvernes, des Senones, des Éduens, des Ambarres, des Carnutes,

1. Tacite, *Annales*, liv. XII, chap. XXIX; *Germania*, chap. XLIII.
2. Tite-Live, liv. V, §. XXXIV, p. 250 de la traduction

«des Aulerques, et partant avec de nombreuses troupes de gens à «pied et à cheval, il arrive chez les *Tricastins*[1]. Là, devant lui, «s'élevaient les Alpes, et ce dont je ne suis pas surpris, il les regar-«dait sans doute comme des barrières insurmontables; car, de mé-«moire d'homme, à moins qu'on ne veuille ajouter foi aux exploits «fabuleux d'Hercule[2], nul pied humain ne les avait franchies. Arrêtés, «et pour ainsi dire enfermés au milieu de ces hautes montagnes, les «Gaulois cherchaient de tous côtés, à travers ces roches perdues «dans les cieux, un passage par où s'élancer vers un autre univers, «quand un scrupule religieux vint encore les arrêter; ils apprirent «que des étrangers, qui cherchaient, comme eux, une patrie, avaient «été attaqués par les Salyes. Ces étrangers étaient les Massiliens qui, «par mer, étaient venus de Phocée. Les Gaulois virent là un présage «de leur propre destinée; ils aidèrent ces étrangers à s'établir sur le «rivage où ils avaient abordé et qui était couvert de vastes forêts.»

Ainsi fut sauvée Marseille naissante.

«Pour eux, continue Tite-Live, en dépit de tous les obstacles, « ils franchirent les Alpes[3], traversèrent le pays des *Taurins* (Turin), «et après avoir défait les Thusques (Toscans) non loin du fleuve le «Tessin, ils se fixèrent dans un canton qu'on nommait la terre des «*Insubres* (l'Isombrie); ce nom qui rappelait aux Éduens les *Insubres* de leur pays, leur parut un heureux augure, et ils fondèrent là une «ville qu'ils appelèrent *Mediolanum* (Milan).[4]

1. *Tricastini*, petit peuple de la Gaule Narbonnaise entre les *Allobroges* et les *Segalauni*, dont la capitale a pris plus tard le nom d'*Augusta* ou *Néocomagus* (Aoûst-en-Diois). Dict. hist. et géogr. de Bouillet.

2. Nous avons vu que Strabon et Diodore de Sicile ne traitent pas de fabuleux ces exploits.

3. Walckenaër prétend que, dans les manuscrits, il y a que les Gaulois arrivèrent chez les Taurins en passant par les défilés des Alpes Juliennes. «*Ipsi per Taurinos saltusque Juliæ Alpis transcenderunt;*» mais que les éditeurs, ne concevant pas comment Bellovèse, en passant par le pays des Tricastini, et en s'approchant de Marseille, a pu descendre en Italie et arriver dans le pays de Turin par les Alpes Juliennes, qu'ils supposaient en Vénitie, ont substitué à *Saltus Juliæ Alpis* ces mots: *invias Alpes*, et que cette leçon a passé dans le texte de toutes les éditions. Il démontre que les défilés des *Alpes Cottiennes*, ont dû, au temps de Tite-Live, porter le nom de *Saltus Juliæ Alpis*, et par conséquent que la leçon des manuscrits doit être maintenue. T. I, partie I.re, chap. II, p. 63.

4. *Agrum Insubrium*. C'est l'Insubrie, appelée mieux encore l'Isombrie, c'est-à-dire l'Ombrie d'au delà (des Alpes). Polybe appelle partout les *Insubri Isumbri*, et Strabon par

Arrêtons-nous là : ainsi les Éduens, ces plus proches voisins des Séquaniens, nos pères, reconnurent dans les Insubres, que Polybe nomme *Isumbri* et Strabon *Symbrii* ou *Symbri,* les Ombriens d'au delà des Alpes, un peuple de même nom et de même race que leurs compatriotes, sans nul doute les Ambarres des rives de la Saône; et ce peuple ou la terre qui l'avait porté se trouvait chez les Étrusques, à côté des *Medoaci* (c'est Strabon qui nous l'apprend), et non loin du *Medoacus-Major* et du *Medoacus-Minor,* la Brenta et le Bacchiglione, ces rivières qui prennent leurs sources dans les montagnes de la Rhétie, et qui, par leur nom, accusent si hautement l'origine médique des anciens habitants de leurs bords.

Ce n'est pas tout; quel nom tous ces peuples de la Gaule donnent-ils à leur premier établissement au delà des Alpes, à la ville dont ils jettent les fondements? Le nom de *Mediolanum.* Le savant D'Anville ainsi que Walckenaër ont senti que ce nom devait rappeler quelque chose de la mère-patrie, et tous deux en ont fait un souvenir d'un *Mediolanum* de la Gaule : seulement l'un a été chercher ce lieu chez les *Segusiani,* entre Lyon et Feurs, et l'autre à *Meylieu* de préférence à *Meys,* chez les Éduens[1]. Nous n'entendons pas prononcer entre ces deux illustres géographes, et nous n'en avons pas besoin heureusement. Que le Mediolanum, dont les compagnons de Bellovèse voulurent consacrer la mémoire dans leur nouvelle patrie, fût à *Meylieu* ou à *Meys,* peu importe à notre sujet. L'important ici, c'est le nom même de *Mediolanum* et la certitude que cette première appellation, donnée à Milan par ses fondateurs, fut de leur part un souvenir national, et sur ce point nous sommes d'accord avec D'Anville et Walckenaër et avec tous les historiens et géographes.

On a cherché l'étymologie de ce nom *Mediolanum,* si fréquent dans l'ancienne Gaule, car nous y trouvons, outre le *Mediolanum-Insubrum* de la Gaule cisalpine, Milan, le *Mediolanum-Eburovicum,*

contraction les nomme *Symbrii* ou *Symbri.* Polybe, liv. II, chap. XXXII; Strabon, liv. V, p. 216, rappelés par Walckenaër. Nous ajouterons que Strabon place ces peuples de l'Isombrie à côté des *Médoaci* et des *Boii.* Strabon, liv. III, p. 130 et 131.

1. D'Anville, *Notice de la Gaule*, p. 144. Walckenaër, t. I, partie I.re, chap. II, et aussi t. III. Si nous devions choisir, nous préférerions *Meylieu*, parce qu'il est sur le territoire éduen. Mais ni ce lieu, ni *Meys* ne s'accordent bien avec la situation, que la table théodosienne assigne à ce Mediolanum.

chef-lieu des Aulerci-Eburovices, dans la Transalpine (Lyonnaise), aujourd'hui Évreux; le *Mediolanum-Santonum,* chef-lieu des Santons dans l'Aquitaine, *Saintes;* le *Mediolanum-Tuborum,* ville des Bituriges-Tubi dans la Lyonnaise, aujourd'hui Château-Meillant ou Meylieu, d'après Walckenaër. Nous avons aussi en Alsace la moitié de la province, dont l'ancienne dénomination a évidemment une semblable provenance, c'est le Bas-Rhin actuel, l'antique *Médiomatricie*[1].

Amédée Thierry[2] a voulu faire entendre, sans oser néanmoins en formuler la proposition, que le nom de *Mediolanum* (Milan) serait venu à cette ville gauloise, de ce qu'elle aurait été fondée à peu près à égale distance du Tésin et de l'Adda, c'est-à-dire, au point intermédiaire, *au milieu* (*medium*), entre ces deux rivières. Mais le savant auteur de l'*Histoire des Gaulois* ne s'est pas aperçu qu'il faisait, sans le vouloir, nous aimons à le croire, parler latin à Bellovèse, le Biturige, et ne lui laissait pas même le temps de l'apprendre. Puis, pour pouvoir accueillir son système en ce point, il faudrait que tous les Médiolanum fussent précisément placés entre deux rivières ou deux localités de quelque importance; qui osera jamais soutenir une pareille thèse?

Il faudrait même, pour justifier cette étymologie, chercher une origine semblable à tous les noms de lieux, de peuples ou de fleuves qui récèlent évidemment la même racine, ainsi, en Italie, aux *Medoaci,* aux *Medoacus-major* et *Medoacus-minor,* à *Medullia* aussi; en Gaule aux *Meduli,* dont l'appellation se retrouve dans celle de Médoc, à la *Meduana,* la Mayenne, à *Meduanum,* la ville de Mayenne et aux *Mediomatrici.* Fera-t-on parler latin aussi à nos pères les Médiomatriciens, qui portaient ce nom bien avant d'avoir vu sur leurs bords un seul Romain? Du reste, que le lecteur veuille bien le remarquer, une pareille proposition admise, viendrait fort à l'appui du système de M. Fallot, système trop absolu sans doute, mais que la science peut avouer, et qui consiste à proclamer la nation Gauloise fondatrice de Rome, et la langue des premiers Romains, le patois même de nos campagnes[3]. Aussi, n'est-ce pas précisément sous ce rapport

1. Voir à tous ces mots le Dict. hist. et géogr. de Bouillet.

2. Amédée Thierry, *Histoire des Gaulois*, Introduction, p. 38 et 39.

3. Au moins faudrait-il que le mot *medius* ou *medium* se retrouvât dans ce patois, ce vieux

que nous nous permettrons de critiquer l'origine latine assignée par Amédée Thierry à tous les *Mediolanum* et noms semblables de la Gaule et de l'Italie. Nous combattrons cette origine, parce qu'elle ferait supposer que nos ancêtres, en bâtissant des villes, n'ont pensé dans les noms qu'ils leur donnaient qu'à constater qu'elles étaient situées entre deux choses, rivières, lieux, forêts ou montagnes ; en vérité, à ce titre, ils auraient pu toutes les appeler *Mediolanum*, car il n'est rien au monde à quoi l'on ne puisse trouver une position intermédiaire ou *médiale*. Non, non, les Gaulois de Bellovèse ne se sont pas arrêtés à mesurer la distance du Tésin à l'Adda, pour placer au point d'intersection leur cité ; ils se sont rappelé quelque chose de plus grand et de plus national, un souvenir qui déjà sans doute, dans la Gaule même, avait valu à quelques-unes de leurs tribus ou de leurs villes, leurs appellations ; ils ont voulu consacrer la mémoire de leur origine médique. Leur première ville en Italie s'appela *Mediolanum*, comme le premier de leurs établissements au delà du Rhin fut la *Médiomatricie*, comme leur premier séjour sur les bords du Danube avait été *Médiasch*.

Bientôt, sur les traces de ces premiers Gaulois, une troupe de Cénomans, sous la conduite d'Élitovius, passe les Alpes par le même défilé, avec l'aide de Bellovèse, et vient s'établir aux lieux alors occupés par les Libuens (*Libui*), et où sont, maintenant, les villes de Brixia et de Vérone. Après eux, les Salluves se répandent le long du Tésin, près de l'antique nation des Ligures-Loeves. Ensuite, par les Alpes Pennines, arrivent les Boii et les Lingons[1], qui, trouvant tout le pays occupé entre les Alpes et le Pô, traversent le fleuve sur des radeaux et chassent de leur territoire non-seulement les

langage gallique, qui doit avoir tant donné au latin. Mais ce mot n'y est pas, et l'on trouve à sa place un mot dont la racine appartient au sanscrit, la langue des Perses et des Mèdes, et qui se reproduit dans toutes celles qui ont puisé à cette source. C'est *mitane* (moitié, milieu); dans notre patois lorrain et bourguignon, *mitan ;* en provençal et gascon, *mitan ;* en espagnol, *mitad ;* en italien, *metà ;* en vénitien, *mita ;* et encore en notre patois d'Alsace, *motan ;* en allemand, *mittel.* V. Oberlin, Essais sur le patois lorrain, p. 235.

1. Les *Boii*, nous savons déjà qu'ils occupaient, dans la Gaule, une place non éloignée des Éduens et des Senones, sans doute le territoire qui a formé le diocèse d'Auxerre et celui de Troyes. V. Walckenaër, t. I, partie Ire. Les *Lingons* étaient les gens du territoire de Langres, les plus proches voisins des Séquaniens de ce côté.

Étrusques, mais même les Ombriens[1]. Enfin, les Senones, qui vinrent en dernier, prirent possession de la contrée qui s'étend de l'Ombrie jusqu'à la mer Adriatique. Ce fut cette nation qui, seule ou aidée par d'autres Gaulois de l'Italie, prit Clusium, détruisit l'armée romaine sur les bords de l'Allia, s'empara de Rome, et, dédaignant d'étouffer au berceau cette ville, qui devait être éternelle, lui fit acheter, comme à une esclave, la liberté et la vie au poids de l'or. L'on sait que, tandis que l'on pesait la rançon de Rome, le chef des Gaulois jeta son épée dans la balance, en faisant entendre cette parole, qui dut être bien dure pour des oreilles romaines: Malheur aux vaincus! *Vœ victis!*[2]

On a donné à cet illustre chef des Senones le nom de *Brennus;* mais ce n'était pas là son nom, c'était son titre. Les Gaulois appelaient leur chef militaire, leur roi, si l'on veut, *Brenner,* et ce mot est devenu, sous la plume des écrivains romains, un nom propre qu'ils ont traduit par Brennus. Disons-le, en passant, ce mot de *Brenner,* de même que celui de *Vœ* de l'exclamation de Brennus, semble appartenir à la même langue que le *Vergobret* (*Werk-Oberst* ou *Obrist*) des Éduens, et les *Ambacti* (*Ampachten* ou *Amt*) des Gaulois en général, et, cette langue pourrait bien être, sinon le germain, au moins celle où cette langue a le plus puisé; or, cette langue où l'allemand primitif semble s'être formé est, on le sait déjà, la langue des Perses et des Mèdes, le sanscrit. N'oublions pas, encore une fois, qu'il y avait aussi des Semnones en Germanie, et non loin des Mèdes du Danube et de ces autres Mèdes qui ont enfanté les Sarmates. N'oublions pas non plus que ces Perses et ces Mèdes adoraient le feu, que leurs chefs cumulaient les fonctions sacerdotales, civiles et militaires, que la première de ces fonctions était d'allumer le feu sacré, et que tel est exactement le sens de ce mot *Brenner*, qui a passé du sanscrit dans l'allemand. Ce mot peut signifier aussi incendiaire, comme si ces peuples conquérants et barbares avaient voulu personnifier

1. On pourrait s'en étonner en se rappelant ce que nous avons dit du lien de commune origine, qui rattachait les Ombriens et même les Étrusques aux Gaulois. Mais l'étonnement cessera quand on se rappelera que dans la Gaule même, les tribus gauloises ne pouvaient s'entendre et que la guerre civile y était en permanence. César, *Bell. gallic.*

2. Tite-Live, liv. V, §. XXXV et XLVIII. V. sur *Vœ* les mots *Wei*, *Wi*, *Wia*, dans Adelung, t. I, p. 175.

dans leur chef l'idée de la dévastation, et jeter par son nom seul l'épouvante dans les rangs ennemis.[1]

Mais continuons : les Gaulois, en Italie, n'ont pas fondé la seule ville de Mediolanum, dont l'étymologie médique nous semble maintenant bien probable, pour ne pas dire certaine[2]. Ils ont fondé encore, dès leurs premiers pas au delà des Alpes, une cité, dont le nom rappelle bien plus encore que Mediolanum une origine médo-persique, et en même temps les Sigynnes ou Sigunes : c'est Ségusio, *Suse,* sur le territoire des Taurins. Or, qui ne sait que, dans l'ancien empire médo-persan, il existait une ville fameuse de ce nom, résidence sacrée des rois, ville sainte par excellence, fondée, s'il faut ajouter foi aux traditions persannes, par Memnon, et qui doit avoir eu l'immense honneur de voir naître dans ses murs le chef de la dynastie royale dont est sorti Cyrus, Achéménès, que l'on croit être le Dchemchid du Zendâvesta, ce livre sacré des Perses et des Mèdes, qui fut peut-être retouché par Zoroastre, mais dont l'origine se perd dans la nuit des temps.[3]

N'y a-t-il pas quelque chose qui révèle l'une des origines gauloises, dans ces deux noms que les peuples de la Gaule donnent aux deux premières villes qu'ils fondent en Italie, Mediolanum et Suse? L'une rappelle le nom même de la Médie, l'autre la cité sainte des Perses et des Mèdes. Et les peuples qui donnaient ces appellations évidemment nationales, étaient des Senones, des Boii, des Lingons, des Éduens, des Ombriens, des Ligures, des peuples qui semblent, à en juger par leurs dénominations, dont la plupart se retrouvent en Germanie, être venus d'au delà du Rhin. Ces peuples, après avoir franchi ce fleuve, s'étaient trouvés sur notre sol d'Alsace ; et n'est-il pas caractéristique que là aussi les noms anciens de cette province, Séquanie, Médiomatricie, réveillent involontairement le souvenir des Sigynnes et des Mèdes ! Qui sait même si le nom d'Alsace, qui sous ses premières formes fut *Elisatia, Elisata, Eli-*

1. *Brenner,* en allemand, veut dire brûleur, qui attise le feu. Voir tous les Glossaires allemands.

2. *Mediolanum* serait formé du nom des Mèdes et du mot latinisé *Lan, Land,* terre, pays ; *Mediolanum* signifierait donc *la terre des Mèdes.* C'est de ce mot *Land* qu'on a fait dans une autre acception *Landes, Lannes.*

3. Voir le *Dict. hist. et géogr.* de Bouillet, à tous ces mots.

zaza, *Elisatium*, *Alsecinse*, *Ellces*, *Ellsas*, au lieu d'être nouveau, comme l'a pensé Schœpflin, n'est pas au contraire aussi ancien que le nom même de la rivière, dont il sort, l'*Ell*, l'*Ill*, l'*Illus*, et si l'un et l'autre ne remontent pas à Illus, le fils d'Hercule[1], ou si du moins ils n'ont pas été apportés dans le pays, lors du triomphe des Ligures sur les Sicaniens ou Séquaniens, par ces *Elesii* ou *Elesyckes*, qui avec les Bébryces semblent avoir fait la principale force du peuple ligure, qu'ils fussent issus de la même race que lui, ou seulement ses anciens alliés. Dans cette supposition, l'Alsace aurait reçu sa dénomination des Élésyckes, en même temps que bien des lieux des provinces voisines auraient reçu la leur des Bébryces, entre autres la capitale des Éduens, *Bibracte*, et le Bybrax de l'Helvétie. Peut-être *Biberich* et *Biberach* de la Germanie ont-ils la même origine.[2]

Dans l'hypothèse que nous venons de présenter, sans y attacher beaucoup d'importance, car elle est inutile à notre sujet, il faudrait admettre que l'appellation d'Alsace n'a, dès le principe, été donnée qu'à une partie de la province qui a conservé pour sa généralité le nom de Séquanie que lui avaient donné ses premiers habitants, les Sigynnes-Mèdes, et sans doute ce nom primitif aura survécu à d'autres invasions, car il se retrouve lors de l'arrivée de César sur nos bords, et bien longtemps après.

Oui, nous le disons avec une véritable conviction historique, les Sicaniens ou Sécaniens, Séquaniens, sont le même peuple que les Sigynnes ou Sigunes, et ce peuple est d'origine médique. Le nom de Sigynnes s'est reproduit dans celui de Séquanie, le nom de Mèdes dans celui de Médiomatricie. Sans doute, cette terre qui reçut la première dans la Gaule ces émigrants fuyant devant de nouveaux envahisseurs, dut à leur reconnaissance la plus douce des appellations, celle de mère, et s'appela *Médiomatricie*, la mère des Mèdes. En effet, dans la langue des Mèdes, *Mader*, dont est issu *Mater*, veut dire mère. Cette étymologie nous semble la première explication raisonnable donnée de ce nom de Médiomatricie qui est demeuré une énigme pour nos historiens, de même du

1. Le lecteur sait déjà que pour nous Hercule et son fils ne sont que la personnification de peuples.

2. Voir Wiseman sur les Berbers (Égyptiens blancs), p. 102.

reste que le mot de Séquanie. Schœpflin se borne à émettre l'avis que ces dénominations sortent de ce qu'il appelle le celte; mais il se garde d'indiquer les éléments celtiques dont elles se composent.

Que l'on ne nous demande pas à quelle époque les Mèdes des bords du Danube sont entrés dans la Gaule; qu'il nous suffise d'avoir constaté l'introduction de l'élément médique dans nos origines. Néanmoins, si nous devions donner nos conjectures, nous dirions qu'au temps où Hérodote a trouvé, sur les rives du Danube, répandu au delà d'un vaste désert, sur un territoire immense, ce peuple qu'il nous représente comme nomade et vivant sur ses chariots, alors déjà, c'est-à-dire, 450 ans avant Jésus-Christ, les Sigymes ou du moins leurs colonies les plus avancées, s'étaient, depuis bien longtemps, portés dans la Gaule, et que, tandis que leur arrière-garde et le restant de la population étaient encore échelonnés sur les bords de l'Ister, son avant-garde s'était déjà établie bien au delà du Rhin; il est probable même que, dès cette époque, elle s'était avancée jusqu'aux Pyrénées, et peut-être au delà; car bien des noms en Espagne, que l'on explique par l'invasion de peuples suèves, pourraient s'expliquer mieux encore par l'invasion des Sigynnes, nous ne rappellerons que Ségovie et Siguenza. Mais l'extension des hommes de cette race n'a pas eu lieu seulement du côté de la Gaule; elle s'est opérée, en même temps sans doute, ou même avant, du côté de leurs plus proches voisins les Venètes et par les Alpes, et c'est ainsi que l'on retrouve les traces de l'origine médique dans la Gaule et dans l'Italie. Que l'on n'oublie pas que les Gaulois de Bellovèse, qui ont fondé Mediolanum et Segusio, Milan et Suse, ont trouvé de l'autre côté des monts des Ombriens qui leur ont rappelé leurs frères des bords de la Saône, et que tous ces peuples d'un commun accord ont appelé leur nouvelle patrie l'Isombrie. La Séquanie, à laquelle ils avaient donné leur nom, n'a donc été que leur première halte, leur premier établissement; mais, d'après toutes les vraisemblances, ils s'étaient portés bien plus loin en avant, sous la pression incessante de nouveaux arrivants, s'étaient mêlés aux premiers habitants de la Gaule depuis des siècles, quand Hérodote a entendu parler de quelques-unes de leurs dernières tribus sur les rives du Danube; et ce désert qui s'était fait entre eux et la Thrace,

prouve mieux que tous les raisonnements que leurs bandes nomades étaient depuis bien longtemps en marche vers des régions meilleures.

D'après ce qui précède, nous hasarderons, avec quelque confiance, cette proposition : la première immixtion médique dans la Gaule, l'Italie et l'Espagne remonte à une époque antérieure aux temps historiques, au moins à 1500 ou 1600 ans avant Jésus-Christ, car l'expulsion des Sicaniens des rives de la Saône par les Ligures, se place, d'après les calculs de Fréret, vers 1400 avant l'ère chrétienne, et ces Sicaniens ou Séquaniens n'étaient que des Sigynnes. Mais il est une invasion dont il est plus facile de trouver la date approximative, et que nous croyons pouvoir rattacher à la même race, c'est celle des *Volkes-Arécomikes* et *Volkes-Tectosages*, qui, après avoir traversé toute la Gaule, en laissant bien certainement des colonies sur leur route, se sont avancés jusqu'aux Pyrénées, et ont fondé Nîmes et Toulouse. Cette invasion ne peut être fixée vers l'an 350, comme l'a fait Amédée Thierry, car les peuples qu'elle avait amenés s'étaient depuis longtemps mêlés à la population des Gaules, quand le surcroît de population qui en fut la suite avec le temps, nécessita, vers 590, l'expédition de Bellovèse au delà des Alpes et de Sigovèse au delà du Rhin. Lors de cette double émigration, les Volkes s'étaient tellement assimilés, identifiés avec les Gaulois, qu'ils furent les principaux agents et soldats de l'expédition. Il faut donc nécessairement, pour leur laisser le temps de s'agrandir ainsi, reporter leur entrée dans la Gaule à deux ou trois siècles au moins antérieurement à cette date, c'est-à-dire, vers 8 à 900 avant notre ère.

Nous avons avancé que cette invasion des Volkes était partie des bords du Danube, des lieux où nous avons laissé les débris de la nation médique des Sigynnes, et que sans doute elle était composée d'hommes de la même race; voici nos raisons. Nous avons déjà dit que les *Boii*, peuples de l'expédition de Sigovèse, en se fixant, en partie du moins, dans la Bohême, n'avaient fait que ressaisir leur première patrie européenne; or, ces Boii étaient des Volkes Arécomikes ou Tectosages. Nous ajouterons que nous retrouvons dans la langue des Mèdes tous ces noms: *Volke* ou *Wolke* est évidemment le mot *Volk* gallicanisé, et ce mot a passé du sanscrit dans le germain, pour signifier *peuple. Aré,* dont on a fait en langue romane *Arée*,

Airée, Arare en latin, *Ard* en ancien allemand, *Are* en français, veut dire terre labourée, et vient du sanscrit ou pehlvi *Arta* et sans doute *Ara*[1], et nous avons le soupçon fondé que *comiks* ou *comikes* sort d'un mot de la même langue, dont le sens serait *cultiver,* et qui dans le grec a fait Κομέω ; de sorte que les *Volkes-Arécomikes* seraient le peuple cultivant la terre ou le *peuple-laboureur,* tandis que les *Volkes-Tectosages,* c'est-à-dire couverts de la saïe (*sagum*), ce vêtement militaire des Mèdes et des Perses, seraient le *peuple-guerrier;* et, quoique la science nous manque pour démontrer que les deux mots qui composent la dénomination de Tectosage et que l'on retrouve plus ou moins modifiés, mais bien reconnaissables, dans toutes les langues européennes, notamment dans notre patois ou vieux gaulois, émanent du sanscrit, nous en émettons, sans crainte, la proposition, bien persuadé que les recherches, auxquelles se livrent nos savants pour retrouver tous les éléments de cette langue antique, viendront un jour confirmer nos prévisions; ce qui nous en donne l'assurance, c'est que la saïe ou sayon a été empruntée aux Mèdes, et que c'est de là qu'elle nous est venue ainsi qu'aux Romains; le mot a dû suivre la chose dans nos contrées.[2]

Mais allons en avant: l'on conviendra que si nous retrouvons dans les lieux où Hérodote place les Sigynnes et sur toute la route qu'ils ont dû parcourir pour arriver jusqu'aux contrées de la Gaule et de l'Italie où nous signalons leurs traces, presque toutes les dénominations de l'ancienne Médie, il faudra bien reconnaître que les Mèdes ont passé par là. Or, Hérodote nous apprend de quelles tribus se composait la Médie : c'étaient les *Busæ* (Βοῦσαι), les *Paretaceni* (Παρητακηνοὶ), les *Struchates* (Στρούχατες), les *Arizantes* (Αριζαντοὶ), les *Budei* (Βούδειοι), les *Mages* (Μάγοι).[3]

1. *Étude comparative des langues*, par le baron de Mérian, p. 85; *Glossaire de Roquefort*, au mot *Arée.*

2. *Tectosage.* Le premier de ces mots se retrouve, non-seulement dans le latin *Tectus*, mais dans l'allemand *Decke*, *decken*, *gedeckt*, et dans le patois de Lorraine et d'Alsace *lo Tœt*, *le Tect* (le toit, la couverture). Quant au second, appellation d'un habillement national, il se reproduit presque sans altération, dans la *saïe* ou *sayon* des Gaulois. Voir à ces mots l'*Essai sur le patois*, par Oberlin, et le *Glossaire de la langue romane*, par Roquefort.

3. Hérodote, liv. I, chap. 101. Voici le texte grec et sa traduction latine par Ch. Müller: Δηϊόκης μέν νυν τὸ Μηδικὸν ἔθνος συνέστρεφε μοῦνον καὶ τούτου ἦρξε. Ἔστι δὲ Μήδων

Eh bien! commençons par les Bouses (Βοῦσαι): que signifiait ce mot? Il signifiait, dans la langue des Mèdes, on peut l'affirmer sans crainte, ce qu'il exprime si bien en grec sous la plume d'Hérodote: Βοῦσαι vient évidemment de Βοῦς, en latin *Bos*, en indien ou sanscrit *Boi* ou *Boil*, en notre patois comme en italien *Bue*, en prétendu celtique de Bullet *Bou*, en gascon *Bioou*, en français *Bœuf*, d'où en provençal *Bouié* ou *Bouhié*, Bouvier en français. Sans doute, les Bouses étaient en Médie le *peuple-pasteur* : *Boii* ne veut pas dire autre chose. Telle est évidemment aussi l'origine des *Busacteri majores* et des *Busacteri minores*, que Ptolémée place dans la grande Germanie, les premiers entre les Cauches et les Suèves, les seconds à côté des Sigambres.[1]

On ne nous a pas encore révélé d'où sont venus à tant de lieux de l'ancienne Dacie et de la Pannonie, ces noms de *Budorigum*, de *Budoris*, de *Budorgis*[2], non plus qu'à la capitale de la Hongrie celui de *Bude*. Les uns, parce que cette ville est située sur le Danube, ont voulu que sa dénomination ancienne eût quelque chose *d'aquatique* et ont cru pouvoir en faire *Aquincum*; les autres étendant à la cité tout entière l'appellation de l'un de ses quartiers ou faubourgs, *Alt-Offen*, qu'ils traduisent par vieille-ferme ou vieille-cour, y ont découvert *Curta*[3]. S'il fallait en croire un de ces récits plus ou moins apocryphes, débités dans le but évident de rattacher à la création de la métropole hongroise le souvenir d'Attila, Bude se serait élevé sur les ruines de l'antique *Sicambria*, et aurait reçu sa dénomination de Buda, frère du célèbre roi des Huns[4]; même le farouche conquérant, pour punir le

τοσάδε γένεα, Βοῦσαι, Παρηταχηνοὶ, Στρούχατες, Ἀριζαντοὶ, Βούδειοι, Μάγοι. Γένεα μὲν δὴ Μήδων ἐστὶ τοσάδε. *Dejoces igitur solam Medicam nationem in unam contraxit, eique imperavit. Cujus nationis tot numero gentes* (id est tribus) *sunt : Busæ, Paretaceni, Struchates, Arizanti, Budæi, Magi. Hæ sunt tot Medorum gentes.*

1. *Habitant autem Germaniam præter Rhenum fluvium, si a septentrionibus progredimur, Busacteri minores* (Βουσάκτεροὶ οἱ μικροὶ) *et Sigambri... inter Cauchos et Suevos Busacteri majores* (Βουσάκτεροὶ οἱ μειζοὶ). Certaines éditions portent *Busactores* (Βουσάκτοροὶ). *Cl. Ptolemæi Geographiæ libri octo*, liv. II, ch. 10, §. 15, p. 150 et 151.

2. Voir pour *Budorigum*, *Budoris* et *Budorgis*, le même, liv. II, ch. 10, p. 154 et 155.

3. V. pour *Aquincum* et *Curta*, le même, liv. II, ch. 14, p. 163. Des éditeurs de Ptolémée les uns font de Bude la première de ces villes anciennes, les autres la seconde.

4. *Atila .... Sicambriam imperii sedem elegit, quam supra Budam veterem fuisse volunt, cujus adhuc vestigia multa supersunt.* Antonii Bonfinii *Rerum Ungaricarum De-*

fondateur d'avoir donné au siége du nouvel empire son nom, au lieu de lui donner celui même d'Attila, qui lui était destiné, aurait tué son frère de sa propre main; puis, repentant tout à coup, il aurait convoqué une espèce de diète ou d'assemblée nationale pour y comparaître comme accusé, s'y défendre en véritable rhéteur, y prononcer un interminable discours semé de citations de toutes sortes, implorer enfin et obtenir son absolution! Ainsi justifié, ou croyant l'être, approuvé, félicité même et applaudi par tous, il aurait voulu, pour apaiser les mânes de son frère, respecter son dernier vœu, et aurait laissé à la cité naissante le nom même, cause du fratricide[1]. Une pareille version se réfute d'elle-même; mais l'annaliste qui l'a enregistrée, sans en indiquer la source, s'est chargé lui-même d'en démontrer le peu de fondement, en avouant ingénuement que le nom même du prétendu frère d'Attila est incertain; que si quelques chroniqueurs appellent ce prince *Buda,* un bien plus grand nombre, parmi lesquels il se range, le nomment *Bléda*[2]. La question est donc restée à l'état de problème, et cependant peut-être n'était-elle pas insoluble; mais on ne voyait en Hongrie que des Huns, des Avares, des Mongols, et aucun de ces peuples ne présentait ni dans la langue qu'on attribuait à ses pères, ni dans ses dénominations connues rien d'où l'on pût extraire le nom de Bude. D'ailleurs, cette ville ou du moins son premier établissement est antérieur à l'époque présumée de l'invasion de ces différents peuples. Le passage d'Hérodote sur les Sigynnes-Mèdes et celui de Diodore

cades tres. Décad. I, liv. III, p. 51; édit. de Bâle, 1643. Sicambria aurait été fondée par des Sicambres transportés sur les bords du Danube, sous les Romains, et ensuite détruite ou incendiée par quelque légion auxiliaire. *Deinde ut Sicambrium, urbem olim populi Romani, ex legione auxiliatrice conflatam eductamque, è Sicambris, extremis Germaniæ populis, quandoquidem multas quondam Romani legiones, præsertimque Germanas in Danubii ripa collocarant, in urbeisque redegerant, ut Barbaros transitu fluminis inhiberent, non modo instauraret, sed mœnibus longè amplioribus circumduceret, demumque uno nomine appellaret.* P. 55.

1. Attila aurait terminé ainsi son incroyable discours: «*Ego autem ne fraternos manes nobis iniquos habeamus, edico, ut quæ infelix nuncupavit, vota præstemus: instauratam Sicambriam, Budam appellemus, pioque funere, ac lacte pariter et vino placare studeamus.*» P. 54.

2. *Bledamque fratrem, quem plerique Budam appellant, in regni societatem admiserat,* etc. P. 51.

commun dans les Hioung-nou de l'Asie orientale. Ces peuples, après avoir forcé la muraille de la Chine, seraient revenus vaincus et fugitifs sur leurs pas, et de retraite en retraite auraient enfin abouti aux rives du Volga pour se mêler aux Finnois; de là, sous le nom de Huns d'abord, sous celui de Madgyars plus tard, ils seraient parvenus jusque dans la Hongrie. Ceci revient toujours à faire des Hongrois et des Madgyars des Finnois (*Fenni*). Mais, comme l'observe William Edwards, avec un certain air d'incrédulité, si le fond de leur langue a quelque analogie avec la langue finnoise, ainsi que l'ont pensé quelques savants versés dans la linguistique, le caractère physique des véritables Finnois ne se retrouve nullement chez les peuples de la Hongrie. Il faut donc, d'après cet éminent physiologiste, chercher une autre origine aux Hongrois et aux Madgyars, et non sans quelque hésitation, il hasarde l'opinion que le type originel de ces deux peuples est le type mongol, parvenu en Europe par l'Asie occidentale et la Russie; selon Edwards donc, le type des Huns aurait été perpétué et étendu par les Madgyars.[1]

Ces deux opinions, si divergentes en apparence, se rapprochent en ce point, qu'elles font suivre à la double migration, qu'on l'appelle Finnoise ou Mongole, le même chemin pour pénétrer en Europe. Mais, sur ce chemin, les hordes asiatiques ont dû rencontrer un peuple immense et guerrier, couvrant tout le pays depuis le Tanaïs et même le Volga jusqu'au Danube. Il a fallu du temps, des siècles peut-être, pour traverser ce milieu et certes les envahisseurs ou plutôt leurs descendants, n'en sont sortis qu'en entraînant à leur suite une partie de la population indigène ou profondément modifiés à son contact. Or, ce peuple qui a grossi le flot de l'invasion et en a changé, altéré la composition primitive, quel est-il? C'est le peuple Sarmate, que nous savons déjà issu, comme les Sigynnes, d'une colonie Mède. Cet élément, trop négligé, oublié même par tous ceux qui se sont occupés de la formation de la Hongrie, va peut-être nous donner le mot de l'énigme. Le trait de lumière ici est le nom même de Madgyars ou Magyars. Qui n'a reconnu dans cette appellation du peuple-roi de la Hongrie l'appellation du peuple-roi de la Médie? C'est dans des

1. Voir le remarquable ouvrage, intitulé: *Des caractères physiologiques des races humaines, considérés dans leurs rapports avec l'histoire*, par William Edwards.

conditions pareilles que l'historien peut et doit s'arrêter à la similitude des noms et que l'ancien adage ethnographique trouve sa place et sa justification : *nomina numina.* Oui, d'après tout ce qui précède, nous le disons avec confiance, il existe quelque lien, quelque rapport de commune origine entre les Magyars et les Mages Mèdes ou Ariens (Μάγοι-Ἀρίοι, *Magi-Arii*), arrivés dans les rangs des Sarmates et des Sigynnes. Il a dû se trouver dans ces colonies médiques des Magii, comme des Budei et des Busæ, et c'est le gros de cette tribu qu'Hérodote nomme la dernière comme la plus éloignée, la plus septentrionale de l'ancienne Médie, qui, suivant l'impulsion imprimée par l'irruption des peuples orientaux en Europe, doit avoir abouti au quatrième et au neuvième siècle, au milieu des soldats d'Attila et d'Arpad, en Hongrie, où bien certainement elle a trouvé des peuples de son sang et de sa race, les fils des Sarmates et des Sigynnes. Les Madgyars ou Magyars seraient donc, comme leur nom semble le révéler, des Mages venus de la Médie, si même leur dénomination n'est pas dérivée directement de celle des Mèdes; il n'y a pas loin de Medii à Madgii [1]. Le nom de Mages, de ceux sans doute qui avaient précédé, au milieu des Sigynnes, l'invasion madgyare conduite par Arpad en Europe, est la racine de toutes ces appellations de villes, qui renferment le mot *Mag*, de Magdebourg (*Magetoburgum*), *Moguntia* (Mayence), *Magetobria* (Magétobrie), et probablement de tous les Magstadt. Nous ajouterons pour compléter la démonstration que dans presque tous les lieux dont la dénomination reproduit ce mot, il a été trouvé non-seulement des ruines de la plus haute antiquité, mais même des monuments ou inscriptions rappelant le culte des principales divinités de la Perse et de la Médie. A Magdebourg, comme dans notre *Brocomagus* (Brumath) on adorait Vénus-Uranie. Et non loin de cette dernière ville on a découvert des preuves matérielles du culte de Mithra. [2]

1. Ecbatane, capitale des Mèdes, était dans la province des Mages. Cette ville s'appelait *Ecbatana Magorum.* Les Mages, dans le principe, étaient plus qu'une caste sacerdotale; ils étaient un peuple, celui sans doute d'où sont sortis Zoroastre, sa religion et ses premiers prêtres.

2. Voir pour Magdebourg, Schedius : *De diis germanis. Syngramma quartum*, ch. VI, p. 497 : *Magdenburgum, Veneri sacrum*, et pour Brumath, Schœpflin, *Alsatia illustrata*, t. I, p. 476 et 477. Quant à Mithra, voir ce que nous disons plus loin d'une inscription trouvée à Haguenau. — Préférerait-on l'étymologie adoptée par Schœpflin qui fait de *Mag* un mot celte et lui donne la signification de *ville;* alors on arriverait à ce singulier résultat que *Mag* et

commun dans les Hioung-nou de l'Asie orientale. Ces peuples, après avoir forcé la muraille de la Chine, seraient revenus vaincus et fugitifs sur leurs pas, et de retraite en retraite auraient enfin abouti aux rives du Volga pour se mêler aux Finnois; de là, sous le nom de Huns d'abord, sous celui de Madgyars plus tard, ils seraient parvenus jusque dans la Hongrie. Ceci revient toujours à faire des Hongrois et des Madgyars des Finnois (*Fenni*). Mais, comme l'observe William Edwards, avec un certain air d'incrédulité, si le fond de leur langue a quelque analogie avec la langue finnoise, ainsi que l'ont pensé quelques savants versés dans la linguistique, le caractère physique des véritables Finnois ne se retrouve nullement chez les peuples de la Hongrie. Il faut donc, d'après cet éminent physiologiste, chercher une autre origine aux Hongrois et aux Madgyars, et non sans quelque hésitation, il hasarde l'opinion que le type originel de ces deux peuples est le type mongol, parvenu en Europe par l'Asie occidentale et la Russie; selon Edwards donc, le type des Huns aurait été perpétué et étendu par les Madgyars.[1]

Ces deux opinions, si divergentes en apparence, se rapprochent en ce point, qu'elles font suivre à la double migration, qu'on l'appelle Finnoise ou Mongole, le même chemin pour pénétrer en Europe. Mais, sur ce chemin, les hordes asiatiques ont dû rencontrer un peuple immense et guerrier, couvrant tout le pays depuis le Tanaïs et même le Volga jusqu'au Danube. Il a fallu du temps, des siècles peut-être, pour traverser ce milieu et certes les envahisseurs ou plutôt leurs descendants, n'en sont sortis qu'en entraînant à leur suite une partie de la population indigène ou profondément modifiés à son contact. Or, ce peuple qui a grossi le flot de l'invasion et en a changé, altéré la composition primitive, quel est-il? C'est le peuple Sarmate, que nous savons déjà issu, comme les Sigynnes, d'une colonie Mède. Cet élément, trop négligé, oublié même par tous ceux qui se sont occupés de la formation de la Hongrie, va peut-être nous donner le mot de l'énigme. Le trait de lumière ici est le nom même de Madgyars ou Magyars. Qui n'a reconnu dans cette appellation du peuple-roi de la Hongrie l'appellation du peuple-roi de la Médie? C'est dans des

1. Voir le remarquable ouvrage, intitulé: *Des caractères physiologiques des races humaines, considérés dans leurs rapports avec l'histoire*, par William Edwards.

conditions pareilles que l'historien peut et doit s'arrêter à la similitude des noms et que l'ancien adage ethnographique trouve sa place et sa justification : *nomina numina.* Oui, d'après tout ce qui précède, nous le disons avec confiance, il existe quelque lien, quelque rapport de commune origine entre les Magyars et les Mages Mèdes ou Ariens (Μάγοι-Ἀρίοι, *Magi-Arii*), arrivés dans les rangs des Sarmates et des Sigynnes. Il a dû se trouver dans ces colonies médiques des Magii, comme des Budei et des Busæ, et c'est le gros de cette tribu qu'Hérodote nomme la dernière comme la plus éloignée, la plus septentrionale de l'ancienne Médie, qui, suivant l'impulsion imprimée par l'irruption des peuples orientaux en Europe, doit avoir abouti au quatrième et au neuvième siècle, au milieu des soldats d'Attila et d'Arpad, en Hongrie, où bien certainement elle a trouvé des peuples de son sang et de sa race, les fils des Sarmates et des Sigynnes. Les Madgyars ou Magyars seraient donc, comme leur nom semble le révéler, des Mages venus de la Médie, si même leur dénomination n'est pas dérivée directement de celle des Mèdes ; il n'y a pas loin de Medii à Madgii [1]. Le nom de Mages, de ceux sans doute qui avaient précédé, au milieu des Sigynnes, l'invasion madgyare conduite par Arpad en Europe, est la racine de toutes ces appellations de villes, qui renferment le mot *Mag*, de Magdebourg (*Magetoburgum*), *Moguntia* (Mayence), *Magetobria* (Magétobrie), et probablement de tous les Magstadt. Nous ajouterons pour compléter la démonstration que dans presque tous les lieux dont la dénomination reproduit ce mot, il a été trouvé non-seulement des ruines de la plus haute antiquité, mais même des monuments ou inscriptions rappelant le culte des principales divinités de la Perse et de la Médie. A Magdebourg, comme dans notre *Brocomagus* (Brumath) on adorait Vénus-Uranie. Et non loin de cette dernière ville on a découvert des preuves matérielles du culte de Mithra. [2]

1. Echatane, capitale des Mèdes, était dans la province des Mages. Cette ville s'appelait *Ecbatana Magorum.* Les Mages, dans le principe, étaient plus qu'une caste sacerdotale ; ils étaient un peuple, celui sans doute d'où sont sortis Zoroastre, sa religion et ses premiers prêtres.

2. Voir pour Magdebourg, Schedius : *De diis germanis. Syngramma quartum*, ch. VI, p. 497 : *Magdenburgum, Veneri sacrum*, et pour Brumath, Schœpflin, *Alsatia illustrata*, t. I, p. 476 et 477. Quant à Mithra, voir ce que nous disons plus loin d'une inscription trouvée à Haguenau. — Préférerait-on l'étymologie adoptée par Schœpflin qui fait de *Mag* un mot celte et lui donne la signification de *ville* ; alors on arriverait à ce singulier résultat que *Mag* et

commun dans les Hioung-nou de l'Asie orientale. Ces peuples, après avoir forcé la muraille de la Chine, seraient revenus vaincus et fugitifs sur leurs pas, et de retraite en retraite auraient enfin abouti aux rives du Volga pour se mêler aux Finnois; de là, sous le nom de Huns d'abord, sous celui de Madgyars plus tard, ils seraient parvenus jusque dans la Hongrie. Ceci revient toujours à faire des Hongrois et des Madgyars des Finnois (*Fenni*). Mais, comme l'observe William Edwards, avec un certain air d'incrédulité, si le fond de leur langue a quelque analogie avec la langue finnoise, ainsi que l'ont pensé quelques savants versés dans la linguistique, le caractère physique des véritables Finnois ne se retrouve nullement chez les peuples de la Hongrie. Il faut donc, d'après cet éminent physiologiste, chercher une autre origine aux Hongrois et aux Madgyars, et non sans quelque hésitation, il hasarde l'opinion que le type originel de ces deux peuples est le type mongol, parvenu en Europe par l'Asie occidentale et la Russie; selon Edwards donc, le type des Huns aurait été perpétué et étendu par les Madgyars.[1]

Ces deux opinions, si divergentes en apparence, se rapprochent en ce point, qu'elles font suivre à la double migration, qu'on l'appelle Finnoise ou Mongole, le même chemin pour pénétrer en Europe. Mais, sur ce chemin, les hordes asiatiques ont dû rencontrer un peuple immense et guerrier, couvrant tout le pays depuis le Tanaïs et même le Volga jusqu'au Danube. Il a fallu du temps, des siècles peut-être, pour traverser ce milieu et certes les envahisseurs ou plutôt leurs descendants, n'en sont sortis qu'en entraînant à leur suite une partie de la population indigène ou profondément modifiés à son contact. Or, ce peuple qui a grossi le flot de l'invasion et en a changé, altéré la composition primitive, quel est-il? C'est le peuple Sarmate, que nous savons déjà issu, comme les Sigynnes, d'une colonie Mède. Cet élément, trop négligé, oublié même par tous ceux qui se sont occupés de la formation de la Hongrie, va peut-être nous donner le mot de l'énigme. Le trait de lumière ici est le nom même de Madgyars ou Magyars. Qui n'a reconnu dans cette appellation du peuple-roi de la Hongrie l'appellation du peuple-roi de la Médie? C'est dans des

1. Voir le remarquable ouvrage, intitulé: *Des caractères physiologiques des races humaines, considérés dans leurs rapports avec l'histoire*, par William Edwards.

conditions pareilles que l'historien peut et doit s'arrêter à la similitude des noms et que l'ancien adage ethnographique trouve sa place et sa justification : *nomina numina.* Oui, d'après tout ce qui précède, nous le disons avec confiance, il existe quelque lien, quelque rapport de commune origine entre les Magyars et les Mages Mèdes ou Ariens (Μάγοι-Ἀρίοι, *Magi-Arii*), arrivés dans les rangs des Sarmates et des Sigynnes. Il a dû se trouver dans ces colonies médiques des Magii, comme des Budei et des Busæ, et c'est le gros de cette tribu qu'Hérodote nomme la dernière comme la plus éloignée, la plus septentrionale de l'ancienne Médie, qui, suivant l'impulsion imprimée par l'irruption des peuples orientaux en Europe, doit avoir abouti au quatrième et au neuvième siècle, au milieu des soldats d'Attila et d'Arpad, en Hongrie, où bien certainement elle a trouvé des peuples de son sang et de sa race, les fils des Sarmates et des Sigynnes. Les Madgyars ou Magyars seraient donc, comme leur nom semble le révéler, des Mages venus de la Médie, si même leur dénomination n'est pas dérivée directement de celle des Mèdes ; il n'y a pas loin de Medii à Madgii [1]. Le nom de Mages, de ceux sans doute qui avaient précédé, au milieu des Sigynnes, l'invasion madgyare conduite par Arpad en Europe, est la racine de toutes ces appellations de villes, qui renferment le mot *Mag*, de Magdebourg (*Magetoburgum*), *Moguntia* (Mayence), *Magetobria* (Magétobrie), et probablement de tous les Magstadt. Nous ajouterons pour compléter la démonstration que dans presque tous les lieux dont la dénomination reproduit ce mot, il a été trouvé non-seulement des ruines de la plus haute antiquité, mais même des monuments ou inscriptions rappelant le culte des principales divinités de la Perse et de la Médie. A Magdebourg, comme dans notre *Brocomagus* (Brumath) on adorait Vénus-Uranie. Et non loin de cette dernière ville on a découvert des preuves matérielles du culte de Mithra. [2]

1. Ecbatane, capitale des Mèdes, était dans la province des Mages. Cette ville s'appelait *Ecbatana Magorum.* Les Mages, dans le principe, étaient plus qu'une caste sacerdotale; ils étaient un peuple, celui sans doute d'où sont sortis Zoroastre, sa religion et ses premiers prêtres.

2. Voir pour Magdebourg, Schedius : *De diis germanis. Syngramma quartum*, ch. VI, p. 497 : *Magdenburgum*, *Veneri sacrum*, et pour Brumath, Schœpflin, *Alsatia illustrata*, t. I, p. 476 et 477. Quant à Mithra, voir ce que nous disons plus loin d'une inscription trouvée à Haguenau. — Préférerait-on l'étymologie adoptée par Schœpflin qui fait de *Mag* un mot celte et lui donne la signification de *ville ;* alors on arriverait à ce singulier résultat que *Mag* et

commun dans les Hioung-nou de l'Asie orientale. Ces peuples, après avoir forcé la muraille de la Chine, seraient revenus vaincus et fugitifs sur leurs pas, et de retraite en retraite auraient enfin abouti aux rives du Volga pour se mêler aux Finnois; de là, sous le nom de Huns d'abord, sous celui de Madgyars plus tard, ils seraient parvenus jusque dans la Hongrie. Ceci revient toujours à faire des Hongrois et des Madgyars des Finnois (*Fenni*). Mais, comme l'observe William Edwards, avec un certain air d'incrédulité, si le fond de leur langue a quelque analogie avec la langue finnoise, ainsi que l'ont pensé quelques savants versés dans la linguistique, le caractère physique des véritables Finnois ne se retrouve nullement chez les peuples de la Hongrie. Il faut donc, d'après cet éminent physiologiste, chercher une autre origine aux Hongrois et aux Madgyars, et non sans quelque hésitation, il hasarde l'opinion que le type originel de ces deux peuples est le type mongol, parvenu en Europe par l'Asie occidentale et la Russie; selon Edwards donc, le type des Huns aurait été perpétué et étendu par les Madgyars.[1]

Ces deux opinions, si divergentes en apparence, se rapprochent en ce point, qu'elles font suivre à la double migration, qu'on l'appelle Finnoise ou Mongole, le même chemin pour pénétrer en Europe. Mais, sur ce chemin, les hordes asiatiques ont dû rencontrer un peuple immense et guerrier, couvrant tout le pays depuis le Tanaïs et même le Volga jusqu'au Danube. Il a fallu du temps, des siècles peut-être, pour traverser ce milieu et certes les envahisseurs ou plutôt leurs descendants, n'en sont sortis qu'en entraînant à leur suite une partie de la population indigène ou profondément modifiés à son contact. Or, ce peuple qui a grossi le flot de l'invasion et en a changé, altéré la composition primitive, quel est-il? C'est le peuple Sarmate, que nous savons déjà issu, comme les Sigynnes, d'une colonie Mède. Cet élément, trop négligé, oublié même par tous ceux qui se sont occupés de la formation de la Hongrie, va peut-être nous donner le mot de l'énigme. Le trait de lumière ici est le nom même de Madgyars ou Magyars. Qui n'a reconnu dans cette appellation du peuple-roi de la Hongrie l'appellation du peuple-roi de la Médie? C'est dans des

1. Voir le remarquable ouvrage, intitulé: *Des caractères physiologiques des races humaines, considérés dans leurs rapports avec l'histoire*, par William Edwards.

conditions pareilles que l'historien peut et doit s'arrêter à la similitude des noms et que l'ancien adage ethnographique trouve sa place et sa justification : *nomina numina.* Oui, d'après tout ce qui précède, nous le disons avec confiance, il existe quelque lien, quelque rapport de commune origine entre les Magyars et les Mages Mèdes ou Ariens (Μάγοι-Ἀρίοι, *Magi-Arii*), arrivés dans les rangs des Sarmates et des Sigynnes. Il a dû se trouver dans ces colonies médiques des Magii, comme des Budei et des Busæ, et c'est le gros de cette tribu qu'Hérodote nomme la dernière comme la plus éloignée, la plus septentrionale de l'ancienne Médie, qui, suivant l'impulsion imprimée par l'irruption des peuples orientaux en Europe, doit avoir abouti au quatrième et au neuvième siècle, au milieu des soldats d'Attila et d'Arpad, en Hongrie, où bien certainement elle a trouvé des peuples de son sang et de sa race, les fils des Sarmates et des Sigynnes. Les Madgyars ou Magyars seraient donc, comme leur nom semble le révéler, des Mages venus de la Médie, si même leur dénomination n'est pas dérivée directement de celle des Mèdes; il n'y a pas loin de Medii à Madgii[1]. Le nom de Mages, de ceux sans doute qui avaient précédé, au milieu des Sigynnes, l'invasion madgyare conduite par Arpad en Europe, est la racine de toutes ces appellations de villes, qui renferment le mot *Mag*, de Magdebourg (*Magetoburgum*), *Moguntia* (Mayence), *Magetobria* (Magétobrie), et probablement de tous les Magstadt. Nous ajouterons pour compléter la démonstration que dans presque tous les lieux dont la dénomination reproduit ce mot, il a été trouvé non-seulement des ruines de la plus haute antiquité, mais même des monuments ou inscriptions rappelant le culte des principales divinités de la Perse et de la Médie. A Magdebourg, comme dans notre *Brocomagus* (Brumath) on adorait Vénus-Uranie. Et non loin de cette dernière ville on a découvert des preuves matérielles du culte de Mithra.[2]

1. Ecbatane, capitale des Mèdes, était dans la province des Mages. Cette ville s'appelait *Ecbatana Magorum.* Les Mages, dans le principe, étaient plus qu'une caste sacerdotale; ils étaient un peuple, celui sans doute d'où sont sortis Zoroastre, sa religion et ses premiers prêtres.

2. Voir pour Magdebourg, Schedius : *De diis germanis. Syngramma quartum*, ch. VI, p. 497 : *Magdenburgum, Veneri sacrum*, et pour Brumath, Schœpflin, *Alsatia illustrata*, t. I, p. 476 et 477. Quant à Mithra, voir ce que nous disons plus loin d'une inscription trouvée à Haguenau. — Préférerait-on l'étymologie adoptée par Schœpflin qui fait de *Mag* un mot celte et lui donne la signification de *ville;* alors on arriverait à ce singulier résultat que *Mag* et

de Sicile sur les Sarmates, issus de la même origine, ont échappé aux savants, ou ils les ont dédaignés. Nous, nous croyons devoir nous y arrêter et pouvoir en tirer avec quelque certitude cette déduction, que Bude, comme Budorigum, Budoris et Budorgis, a été fondée et ainsi nommée par les Mèdes-Budiens (Βούδειοι), qu'ils y fussent arrivés sous le nom de Sigynnès, ou que sous celui de Budins (Βουδῖνοι)[1], ils eussent suivi l'invasion postérieure des Scythes, leurs voisins et parfois leurs alliés. Ce nom-là fut sans doute en Europe un souvenir de la mère-patrie asiatique. Nous retrouvons dans les Budins d'Hérodote jusqu'à l'habit national des Hongrois, ce vêtement caractéristique, ce dolman garni de fourrures précieuses[2]. Vraiment Attila nous semble avoir été meilleur historien que tous ses panégyristes, quand il inscrivait en tête de ses mandements impériaux, parmi tous ses titres, celui de *Roi des Mèdes.*[3]

Peut-être dans la voie où nous sommes entrés, trouverons-nous aussi ce que furent les *Madgyars,* cette population d'élite, dont le nom, énigme pour la science, a retenti tant de fois et avec tant de gloire, dans les fastes militaires de la Hongrie. Au troisième siècle de notre ère, les Goths, en proche parenté avec les Gètes[4], qui se

1. Βουδῖνοι δὲ, ἔθνος ἐὸν μέγα καὶ πολλόν. Hérodote, liv. IV, ch. 108. Les Budins forment une nation nombreuse et puissante. Traduct. de Miot, tome II, p. 76. Hérodote les place, dans la réunion des rois appelés au secours des Scythes contre Darius, à côté des Sarmates (ch. 102), et, après avoir dit que les Gélons, Grecs qui s'étaient fait une place et avaient bâti une ville au milieu de cette nation, sans se mêler à elle, parlaient un langage moitié grec, moitié scythe (ils venaient de l'Euxin), il ajoute què les Budins parlaient une autre langue que les Gélons. Βουδῖνοι δὲ οὐ τῇ αὐτῇ γλώσσῃ χρέωνται καὶ Γελωναι. Ch. 109. Quelle pouvait être cette langue qui n'était ni le grec, ni le scythe, si ce n'était la langue des Sarmates, et les Sarmates, Diodore de Sicile nous l'a appris, étaient d'origine médique ou assyrienne. Ptolemée nous donne, pour son temps, la position des Budins en Europe, en nous montrant la Sarmatie coupée du côté de l'Orient par une chaîne de montagnes qu'il nomme Βούδινον ὄρη, *Boudinus mons.* Liv. III, ch. 5, pl. VII : Europe.

2. Hérodote, liv. IV, ch. 109 · τῶν τὰ Σέρματα περὶ τὰς σισύρας παραῤῥάπτεται. *In eo lacu lutræ capiuntur, et castores et aliæ quadrato fronte feræ, quarum pelles penulis prætexuntur.* Trad. de Ch. Müller.

3. Attila intitulait ainsi ses mandements impériaux, d'après Antoine Bonfinius : *Atila, Mundizici filius, et magni Nermbrothi nepos, Engadiæ natus, divina benignitate Rex Unnorum, Mædorum, Gothorum et Daciorum, metus orbis, Deique flagellum, hoc fieri mandat*... (Décad. I, liv. III, p. 51.)

4. *Gothos ac Getas eosdem fuisse dicunt, Dacos quoque ac Getas eosdem, quum his*

qualifiaient d'*immortels*[1], comme les Ombriens, et avec les Gothins (*Gothini*), qui, d'après Tacite[2], parlaient le gaulois, occupaient ce vaste pays appelé aujourd'hui la Hongrie, et qui formait la Dacie orientale, la Pannonie septentrionale et l'extrémité sud-est de la Germanie habitée aussi par les *Quades*, peuple dont le nom révèle à lui seul une origine asiatique, car il vient du sanscrit *Cada* et signifie, comme *Quad*, en vieux allemand, *Forêt*[3]. En 376, les premiers habitants de ces contrées en furent expulsés par les Huns d'Attila; les Avares finirent par s'en rendre maîtres au septième siècle, enfin, Charlemagne ayant détruit la puissance des Avares, en 799, les Madgyars, peuple d'origine finnoise, dit-on, qui, au septième siècle, étaient venus s'établir entre le Don et le Dnièper, et qui avaient été expulsés de leur premier séjour par les Petchénèques, entrèrent en Hongrie, vers 894, sous Arpad, leur chef, que les traditions hongroises font descendre d'Attila. Voilà ce que nous révèle l'histoire assez confuse de la Hongrie; nous avons rapporté ses données; mais telle est encore aujourd'hui l'incertitude sur l'origine des Madgyars que le champ des conjectures est resté ouvert; hasardons les nôtres, peut-être ne les trouvera-t-on pas les moins vraisemblables, après les jalons que nous avons posés.

En consultant la configuration des traits des Madgyars et des Hongrois proprement dits, on doute que ces deux peuples aujourd'hui réunis aient la même origine; chez les premiers le type appelé slave l'emporte, chez les seconds le type mongol; des historiens, en s'appuyant sur la tradition qui fait descendre Arpad d'Attila[4], ont cru pouvoir confondre les deux nations, et retrouver leur type

una lingua sit, affirmabat Strabo. Trogus Dacos Getarum sobolem appellat et uterque, Dacos è Dais vel Davis, qui Caspii maris accolæ fuerant, genus duxisse tradit. Antoine Bonfinius, Décad. I, liv. III, p. 51.

1. Πρὶν δὲ ἀπικέσθαι ἐπὶ τὸν Ἴστρον πρώτους αἱρέει Γέτας τοὺς ἀθανατίζοντας. Hérodote, liv. IV, ch. 93. Avant d'arriver sur l'Ister, il soumit les Gètes, qui se sont donné le surnom d'immortels. Trad. de Miot. V. aussi ch. 94. Les noms de Gètes et de Goths pourraient fort bien avoir été puisés à la même source que le mot allemand *Gott*. (*Götter*, Dieux.)

2. Tacite, *De moribus Germ.*, ch. XLIII.

3. Adelung, *Mithridates*, t. I, p. 155, au mot *Cada*. De là, selon cet auteur, viendrait aussi le nom de Cattes, et, en effet, les *Cattes* comme les *Quades* peuvent avoir pris leur dénomination des immenses forêts qu'ils habitaient.

4. De Guignes, *Histoire des Huns, des Turcs et des Mogols.*

commun dans les Hioung-nou de l'Asie orientale. Ces peuples, après avoir forcé la muraille de la Chine, seraient revenus vaincus et fugitifs sur leurs pas, et de retraite en retraite auraient enfin abouti aux rives du Volga pour se mêler aux Finnois; de là, sous le nom de Huns d'abord, sous celui de Madgyars plus tard, ils seraient parvenus jusque dans la Hongrie. Ceci revient toujours à faire des Hongrois et des Madgyars des Finnois (*Fenni*). Mais, comme l'observe William Edwards, avec un certain air d'incrédulité, si le fond de leur langue a quelque analogie avec la langue finnoise, ainsi que l'ont pensé quelques savants versés dans la linguistique, le caractère physique des véritables Finnois ne se retrouve nullement chez les peuples de la Hongrie. Il faut donc, d'après cet éminent physiologiste, chercher une autre origine aux Hongrois et aux Madgyars, et non sans quelque hésitation, il hasarde l'opinion que le type originel de ces deux peuples est le type mongol, parvenu en Europe par l'Asie occidentale et la Russie; selon Edwards donc, le type des Huns aurait été perpétué et étendu par les Madgyars.[1]

Ces deux opinions, si divergentes en apparence, se rapprochent en ce point, qu'elles font suivre à la double migration, qu'on l'appelle Finnoise ou Mongole, le même chemin pour pénétrer en Europe. Mais, sur ce chemin, les hordes asiatiques ont dû rencontrer un peuple immense et guerrier, couvrant tout le pays depuis le Tanaïs et même le Volga jusqu'au Danube. Il a fallu du temps, des siècles peut-être, pour traverser ce milieu et certes les envahisseurs ou plutôt leurs descendants, n'en sont sortis qu'en entraînant à leur suite une partie de la population indigène ou profondément modifiés à son contact. Or, ce peuple qui a grossi le flot de l'invasion et en a changé, altéré la composition primitive, quel est-il? C'est le peuple Sarmate, que nous savons déjà issu, comme les Sigynnes, d'une colonie Mède. Cet élément, trop négligé, oublié même par tous ceux qui se sont occupés de la formation de la Hongrie, va peut-être nous donner le mot de l'énigme. Le trait de lumière ici est le nom même de Madgyars ou Magyars. Qui n'a reconnu dans cette appellation du peuple-roi de la Hongrie l'appellation du peuple-roi de la Médie? C'est dans des

1. Voir le remarquable ouvrage, intitulé: *Des caractères physiologiques des races humaines, considérés dans leurs rapports avec l'histoire*, par William Edwards.

conditions pareilles que l'historien peut et doit s'arrêter à la similitude des noms et que l'ancien adage ethnographique trouve sa place et sa justification : *nomina numina.* Oui, d'après tout ce qui précède, nous le disons avec confiance, il existe quelque lien, quelque rapport de commune origine entre les Magyars et les Mages Mèdes ou Ariens (Μάγοι-Ἀρίοι, *Magi-Arii*), arrivés dans les rangs des Sarmates et des Sigynnes. Il a dû se trouver dans ces colonies médiques des Magii, comme des Budei et des Busæ, et c'est le gros de cette tribu qu'Hérodote nomme la dernière comme la plus éloignée, la plus septentrionale de l'ancienne Médie, qui, suivant l'impulsion imprimée par l'irruption des peuples orientaux en Europe, doit avoir abouti au quatrième et au neuvième siècle, au milieu des soldats d'Attila et d'Arpad, en Hongrie, où bien certainement elle a trouvé des peuples de son sang et de sa race, les fils des Sarmates et des Sigynnes. Les Madgyars ou Magyars seraient donc, comme leur nom semble le révéler, des Mages venus de la Médie, si même leur dénomination n'est pas dérivée directement de celle des Mèdes ; il n'y a pas loin de Medii à Madgii[1]. Le nom de Mages, de ceux sans doute qui avaient précédé, au milieu des Sigynnes, l'invasion madgyare conduite par Arpad en Europe, est la racine de toutes ces appellations de villes, qui renferment le mot *Mag*, de Magdebourg (*Magetoburgum*), *Moguntia* (Mayence), *Magetobria* (Magétobrie), et probablement de tous les Magstadt. Nous ajouterons pour compléter la démonstration que dans presque tous les lieux dont la dénomination reproduit ce mot, il a été trouvé non-seulement des ruines de la plus haute antiquité, mais même des monuments ou inscriptions rappelant le culte des principales divinités de la Perse et de la Médie. A Magdebourg, comme dans notre *Brocomagus* (Brumath) on adorait Vénus-Uranie. Et non loin de cette dernière ville on a découvert des preuves matérielles du culte de Mithra.[2]

1. Ecbatane, capitale des Mèdes, était dans la province des Mages. Cette ville s'appelait *Ecbatana Magorum.* Les Mages, dans le principe, étaient plus qu'une caste sacerdotale ; ils étaient un peuple, celui sans doute d'où sont sortis Zoroastre, sa religion et ses premiers prêtres.

2. Voir pour Magdebourg, Schedius : *De diis germanis. Syngramma quartum*, ch. VI, p. 497 : *Magdenburgum, Veneri sacrum*, et pour Brumath, Schœpflin, *Alsatia illustrata*, t. I, p. 476 et 477. Quant à Mithra, voir ce que nous disons plus loin d'une inscription trouvée à Haguenau. — Préférerait-on l'étymologie adoptée par Schœpflin qui fait de *Mag* un mot celte et lui donne la signification de *ville ;* alors on arriverait à ce singulier résultat que *Mag* et

Ce qui prouve que, pour les peuples de la Hongrie, l'auteur *Des caractères physiologiques des races humaines, considérés dans leurs rapports avec l'histoire*, se trompe dans ses appréciations, en voulant ramener tout au type mongol ou tartare, c'est le tableau même qu'il donne des Huns copié sur le portrait d'Attila. Il en fait des monstres trapus et petits, à tête énorme et en forme de *tourte*[1], ce sont ses propres expressions, tandis que tous ceux qui ont vu des régiments entiers de Hongrois, et surtout leurs officiers qui appartiennent plus particulièrement à l'espèce madgyare, se rappellent fort bien qu'ils sont presque tous grands et présentent en majeure partie les caractères du type slave, et souvent même du plus beau type caucasique. Or, les Mèdes étaient les plus grands et les plus beaux hommes de l'armée médo-persanne, et Astyage, au rapport d'Hérodote, en avait une si haute opinion qu'il estimait le dernier des Mèdes supérieur en intelligence et en courage au plus brave des Perses.[2]

Les Arizantes ont puisé leur dénomination à la source même de la nation médique, dans ce nom d'Arii qui fut le premier nom des Mèdes[3], et qui s'est perpétué dans celui de leur patrie primitive, l'Arie, aujourd'hui l'Iran[4]. Eh bien! qui n'a reconnu les fils des Arii et des Arizantes asiatiques dans les Arii Suèves de Tacite[5] et les Arécomikes ou Arikomikes Gaulois? De la même famille doivent être aussi les Arotères (Ἀροτῆρας), que Scymnus de Chio, d'après Éphore, place sur les bords

burgum, de même que l'allemand *Stadt*, ayant absolument le même sens il faudrait traduire *Magetoburgum* et *Magstadt* par *ville-ville*. Indiquer une pareille conséquence suffit pour démontrer l'erreur du système dont elle découle. Voir sur *Mag* ville, Schœpflin, t. I, p. 53, 57. *Burgum*, en français *Bourg*, en allemand *Burg*, en anglais *Bury*, vient du sanscrit et du perse *Bura*, *Buri*. Voir Adelung, *Mithridates*, t. I, p. 155.

1. Ce portrait d'Attila n'est pas tout à fait d'accord avec celui qu'en a donné Antoine Bonfinius : *Egregiæ formæ, lati cum pectore humeri, torvus quoque aspectus, caput grandiusculum, oculi imminuti, rara barba, simus nasus, cani ferè crines, color subniger et magna libidinis impatientia.* Décade I, liv. III, p. 48. Edwards a évidemment un peu trop noirci les couleurs de sa palette.

2. Hérodote, liv. I, ch. 107.

3. *Olim Arii nominati, a Medea Colchica nomen invenerunt.* Hérodote, liv. VII, ch. 62.

4. V. sur l'identité de l'Arie et de l'Iran, *Mémoire sur diverses antiquités de la Perse et les médailles des Sassanides*, par M. Sylvestre de Sacy Paris, 1793, p. 47 et suiv. Adelung, *Mithrid.*, tome I, p. 260.

5. *Arii.* V. Tacite, *De moribus Germ.*, ch. XLIII.

du Danube entre les Carpides et les Neures[1]. Cette dénomination nationale et originelle d'Arii dérive-t-elle, comme nous en avons émis la pensée, d'*Ara, Arta,* terre cultivée (laboureur), ou d'*Aru, Arru,* eau courante (riverain), d'où sont venus à tant de fleuves et de rivières, en Asie et en Europe, ces noms d'Araxes, d'Ararus, d'Arrabo, d'Araris, d'Arare, d'Ahr ou d'Aar, ou bien a-t-elle été le point de départ du mot persique et médique *Arœn* ou *Artéen,* synonyme de Βασιλευς en grec, roi ou royal en français; ou bien encore serait-elle le radical de l'allemand *Ehre,* honneur, héros, ou de *Herr,* maître, seigneur? Peu importe à notre sujet, car, dans l'une comme dans l'autre hypothèse, le terme appartiendrait à la langue des Mèdes, le sanscrit. Toujours est-il que ce nom est caractéristique du peuple ou de la race médique, et que partout où il se trouve on peut affirmer avec confiance que là ont passé les Mèdes. Peut-être, les deux villes celtiques d'*Arialbinum,* que la carte théodosienne montrait encore sur notre territoire, et qui en ont disparu sous les invasions et les incendies, ne sont-elles pas étrangères à quelque souvenir de ce nom là.[2]

Ce qui vient à l'appui de la provenance médique que nous assignons à tous ces peuples, entre autres aux Arii de la Suévie et aux Arécomikes de la Gaule, de même, par voie de conséquence, qu'aux frères de ces derniers, les Tectosages, c'est que les uns et les autres étaient des Ligyens ou Ligures, de cette nation tellement ancienne en Europe, que Tacite la croit autochthone en Germanie[3], et que Strabon, tout en la déclarant étrangère dans la Gaule[4], n'a pu spécifier ni la patrie d'origine, ni le caractère distinctif des hommes de cette race, et s'est contenté de

1. *Primos autem Istri accolas esse Carpides retulit Ephorus; postea Aroteres* (Αροτῆρας), *ulterius Neuros, usque ad desertam ob glacies terram.* V. *Fragmenta historicorum Græcorum.* Traduct. de Ch. Müller, p. 262, §. 78. Paris, Ambr. Firmin Didot, 1841.

2. La Carte ou table théodosienne, dite aussi de Peutinger. V. *Alsatia illustr.* de Schœpflin, tome I, p. 149 et 610. J'ai émis sur l'étymologie du nom d'Arialbinum, que j'avais cru retrouver dans Bergheim, une opinion peu en rapport avec la supposition que je fais en ce moment; mais si je me suis trompé sur l'étymologie du nom, rien ne prouve encore que le fond de mon opinion sur l'identité d'Arialbinum et de Bergheim fût également une erreur. V. le Mémoire que j'ai présenté à l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres, lors de la découverte de la mosaïque et des ruines gallo-romaines de Bergheim, en 1849. Je me réserve de revenir sur ce point, en son temps.

3. Tacite, *loco citato.*

4. Strabon: Ἔθνη .... κελτικα πλὴν τῶν Λιγύων. ϙαὖτοι δ' ἑτερεθνεῖς μὲν εἰσί, πα-

constater leur antique gloire et leur indomptable courage. Or, cette appellation de Ligyens ou de Ligures, partout générique et collcctive[1], sur les bords du Danube, de la Wartha et de la Vistule, comme sur les rives du Rhône, de la Loire et du Pô, dans les monts Hercyniens et les Carpathes, comme dans les Alpes, les Pyrénées ou les Cévennes, embrassant d'un côté les *Arii,* les *Helvecones,* les *Elysii,* les *Lemovices,* les *Naharvales,* de l'autre les *Arecomikes,* les *Arverni,* les *Helvii* et *Helvetii,* les *Elysikes* et les *Lemovikes,* plus loin, la *Navarre,* appartenait primitivement à quelque province de l'empire médo-persan. N'avons-nous pas vu des Ligyens figurer dans l'armée de Xerxès, à côté des Paphlagoniens et des Syriens? Hérodote, en rappelant ce fait, n'ajoute-t-il pas, comme pour révéler quelque lien ancien entre ces peuples, qu'ils portaient tous le vêtement et l'armure des Paphlagoniens[2]. Il ne manquerait plus pour établir le rapport de voisinage, ou même d'origine, qui unissait ces peuples, que de les voir dans leur migration reprendre, en Europe, la position respective qu'ils occupaient en Asie. Or, ce fait s'est précisement réalisé: les descendants des Ligyens se retrouvent à côté des descendants des Paphlagoniens; en effet, les Vénètes de l'Adriatique, que Strabon croit de la même famille que les Vénètes Gaulois des bords de l'Océan, ne sont-ils pas encore aujourd'hui les voisins contigus de ce qui reste debout de la puissante nation ligurienne, et ces Vénètes ne se proclamaient-ils pas eux-mêmes issus des Paphlagoniens?[3]

Nous ne dirons pas ce que furent les Paphlagoniens, quoique nous les croyions en proche parenté avec ces Syriens ou Assyriens transportés à la frontière de la Paphlagonie par les Scythes, au témoignage de Diodore

ραπλήσιοι δὲ τοῖς βίοις. Liv. II, p. 137. Cité par Amédée Thierry, *Histoire des Gaulois,* tome I, introd. p. XXIX.

1. La Suévie, dit Tacite, est d'ailleurs coupée par une chaine de montagnes derrière laquelle sont plusieurs peuples. Les plus répandus sont les Lygiens *(Lygii)* dont le nom en comprend un grand nombre. Les principaux sont les Ariens *(Arii)*, les Helvécones, les Manimes, les Elysiens *(Elysii)*, les Naharvales... V. *loco citato.*

2. Hérodote, liv. VII, ch. 74: Λίγυες δὲ καὶ Ματιηνοὶ καὶ Μαριανδυνοί τε καὶ Σύροι την αὐτὴν ἔχοντες Παφλαγόσι ἐστρατεύοντο.

3. *Hos ergo Venetos esse opinor, a quibus Veneti sinum colentes Adriaticum, in coloniam deducti sunt. Reliqui enim ferè omnes in Italia Galli e Transalpina Gallia commigrarunt, sicuti Boii et Senones. Verum propter nominis similitudinem, Paphlagones esse dictant.* Strabon, *De situ orbis*, trad. de Guarinus de Vérone, p. 187.

de Sicile; nous pourrions ajouter que la conformité des armes et du costume entre eux et les Syriens serait un argument de plus à l'appui de cette induction. Mais s'il ne nous est pas donné de préciser d'une manière exacte la position topographique et la provenance des Paphlagoniens, qui importent peu du reste à notre thèse, nous pouvons avec certitude attester que les Ligyens, leurs voisins, étaient de la même souche que les Mèdes, le nom de leur principale tribu en Germanie, les Arii, nous en est un sûr garant.

Ce n'est donc pas sans cause que nous signalons l'élément sarmate ou sigynne, disons médique, chez tous ces peuples qui reproduisent ce radical dans leur dénomination. S'il restait quelque doute, nous montrerions entre des nations, dont il est impossible de méconnaître l'origine sarmate, et les Ligyens de la Suévie des usages caractéristiques communs, qui achèveraient la démonstration. La coutume de se peindre d'une couleur sinistre ou terrible pour inspirer l'effroi aux ennemis, était générale chez les Suèves, Diodore de Sicile l'étend même à tous les Gaulois[1]. Eh bien! cet usage singulier et typique se reproduit chez tous les peuples sarmates, entre autres chez les Budins et leurs voisins les Mélanchlènes; Hérodote le constate[2]. Les premiers se teignaient de rouge et de bleu, et les seconds avaient reçu leur nom de *Mélanchlènes* de leur habitude de se vêtir tout de noir pour jeter la terreur autour d'eux. Si les Ligyens de la Germanie et de la Gaule sont de même race que ces peuples médiques, ils devront reproduire dans leurs coutumes quelque chose de cet usage singulier. Or, c'est là encore le phénomène que nous avons à signaler; écoutons Tacite sur ceux des Ligyens suèves qu'il appelle Arii: «Les Arii, dit-il, le plus fort de ces peuples (Ligyens)

1. Diodore de Sicile, liv. V, ch. XX, p. 232 de la traduct. de Terrasson: «Leurs cheveux (aux Gaulois) sont naturellement roux; et ils usent encore d'artifice pour fortifier cette couleur. Ils les lavent avec de l'eau de chaux, et ils les rendent aussi plus luisants en les retirant sur le sommet de la tête et sur les tempes; de sorte qu'ils ont vraiment l'air de Satyres et d'Ægypans.» V. sur le même usage chez les Suèves, Tacite, *De mor. Germ.*, ch. XXXVIII.

2. Les Budins... ils se peignent le corps en bleu ou en rouge. Βουδῖνοι... γλαυκόν του πᾶν ἰσχυριῶς ἐστὶ καὶ πυῤῥόν. Hérodote, liv. IV, ch. 108. Trad. de Miot, tome II, p. 74. Les Mélanchlænes portent tous habituellement des manteaux de couleur noire, et c'est de cet usage qu'ils ont tiré leur nom (qui signifie *les manteaux noirs*). Μελάγχλαινοι δὲ εἵματα μὲν μέλανα φορέουσι πάντες, ἐπ' ὧν καὶ τὰς ἐπωνυμίας ἔχουσι, νόροισι δὲ Σκυθικοισι χρέωνται. Hérodote, liv. IV, ch. 107; même traduction.

ont un air farouche qu'ils se font un art de rendre effroyable : ils noircissent leurs boucliers, ils peignent de noir leur corps; ils choisissent pour attaquer les nuits les plus sombres. Leur sinistre approche, l'ombre de leur funèbre armée, épouvantent; et nul ennemi ne soutient cet aspect étrange, infernal, car dans les combats les yeux sont les premiers vaincus[1]. » Les Celtibériens de la Gaule, qu'il est bien difficile de distinguer des Ligures, dans l'histoire, rappellent aussi cet usage par leur costume national : « Ils s'habillent tous, rapporte Diodore de Sicile[2], d'un sayon noir et velu, sans doute de poil de chèvre; ils ont tous aussi des bottes faites de même poil et de même couleur, et des casques de fer surmontés de panaches couleur de pourpre. » Faut-il ajouter que si les *Nuithons*[3] ne sont pas loin des Arii, en Germanie, les *Nitiobriges*, dans la Gaule, sont voisins des Arécomikes et des Tectosages[4], et que ces deux noms semblent révéler également quelque chose de lugubre et de nocturne, et n'être que l'équivalent ou la traduction de celui de Mélanchlènes. Nous pourrions pousser plus loin le parallèle, mais en voilà sans doute assez pour démontrer que, non-seulement les noms médiques d'Arii et d'Arizantes, mais même les usages des peuples issus de la Médie, se reproduisent, plus ou moins transformés, mais reconnaissables, partout où nous retrouvons quelque indice du passage des Sigynnes et des Sarmates.

Pour avoir retrouvé sur les pas des Sigynnes toutes les tribus médiques, il nous reste à montrer sur la route de cette migration des *Struchates* et des *Parétacènes*. Eh bien! ces deux noms ne se reflètent-ils pas d'une manière frappante dans ceux d'*Étrusques* et de *Rasènes?* Toute l'antiquité a supposé quelque rapport de parenté entre ces deux peuples italiques, du sein desquels Rome a surgi, et les premiers Gaulois, *veteres Galli*[5]; mais le nœud de cette filiation n'a point encore été saisi. On l'a demandé aux Pélasges; nous ne rejetons pas

1. Tacite, *De morib. Germ.*, ch. XLIII. V. l'excellente traduction de Tacite par M. E. P. Dubois, aujourd'hui Procureur impérial de Strasbourg; Paris, 1850.

2. *Histoire universelle*, liv. V, ch. XXVII, p. 258.

3. Tacite, *loco citato*, ch. XL. Nuithons; on croit qu'ils occupaient la Poméranie et le Schleswig.

4. Les Nitiobriges occupaient l'Agenois.

5. *Quis enim ex antiquissimis non scribit a Jano Janiculum et Hetruscos veteres Gallos conditos?* Cajus Sempronius, *De divis. Italiæ.*

cette version, elle ne contrarie pas essentiellement la nôtre, elle pourrait même lui servir d'appui, car ces Pélasges, qu'étaient-ils? Des peuples sortis de l'Asie et sans doute du même berceau que les Mèdes. Seulement les Pélasges, pour nous, ne sont qu'une fraction, l'avant-garde, si l'on veut, d'une immense migration asiatique, composée de nations diverses et surtout de Perses et de Mèdes. Nous croyons donc pouvoir ressaisir le lien qui rattache les Étrusques aux Gaulois et le signaler avec assurance dans l'élément égypto-médique, dans les Sigynnes enfin. Oui, tandis que le gros de cette invasion partie des bords du Danube, marchant en droite ligne, franchissait le Rhin, pénétrait dans la Gaule, s'y mêlait aux populations primitives ou s'y faisait une place, sous les noms de Séquaniens, de Sicaniens, de Médiomatriciens, de Ségusiens, de Ségalauniens, de Ségobriges, depuis le Rhin jusqu'aux Pyrénées, une colonne de même race, composée de Bouses ou Boii, de Struchates, de Parétacènes et de ces peuplades sarmates à l'origine médique, dont le type se retrouve chez les Vénètes, les Wendes ou Vindiles, remontant l'Œnus (l'Inn), s'avançait vers les Alpes; puis, s'élançant au delà des monts, allait planter ses tentes sous le beau ciel de l'Italie, après avoir laissé, à droite et à gauche sur toute sa route, ces dénominations qui rappellent leur provenance, Boïaria, Ræetia, Vindelici, Medoaci, enfin Etrusci et Rasenæ! Strabon ne nous montre-t-il pas près le confluent de l'Inn et du Danube, au point même où la migration doit s'être ainsi divisée en deux branches, sur le chemin de l'Italie des villes, des régions qui rappellent les Sigynnes, *Segestica, Segestana ora, Sissia?*[1]

Cette origine assignée aux Étrusques, aux Rétes ou Rasènes n'est pas une de ces conjectures aventureuses jetées en avant sur une simple consonnance de noms; c'est une opinion qui s'appuie sur des faits et qui trouve sa sanction historique dans l'identité des usages et des arts les plus caractéristiques du génie des deux peuples; 'architecture, par exemple, est-il possible de rencontrer des peuples

1. Après avoir parlé des Tapodes, peuple formé du mélangc des Illyriens et des Gaulois, Strabon continue: *post hos urbs Segestica, in plano sita, juxta quem Œnus ipse præterlabitur, in Istrum influens.* Trad. de Guarinus, liv. IV, p. 199. Et trois lignes plus bas: *intrat autem Saum* (σάομ) *ut facile in Segestana oram, et Pannoniam, et Tauricos delabatur. Ibid.* et au liv. VII, p. 304: *penès Segesticam castellum est Sissia et Sirmium eâ in viâ quem in Italiam denia.*

qui se ressemblent plus par leur passion pour cet art que les Étrusques, les Égyptiens et les Mèdes? Leurs œuvres même ont un cachet commun, la hardiesse et le grandiose, et ce type distinctif de cette race d'hommes se reproduit partout où a survécu quelque vestige des Sigynnes, en deçà comme au delà des Alpes, sur les bords du Danube et du Rhin, comme sur les rives du Tibre et de l'Arno. Niebuhr a cru reconnaître l'œuvre des Étrusques dans les débris de la plus ancienne construction de notre Alsace, il a proclamé sortis des mêmes mains le mur païen du mont Ste Odile et la ville étrusque de Volaterre[1]. On le voit, l'illustre auteur de l'*Histoire romaine* a entrevu la vérité, seulement il a donné aux fondateurs de notre antique construction sécanienne ou sicanienne le nom spécial d'une des tribus sigynnes, au lieu de lui maintenir le nom générique de la nation elle-même. L'erreur était facile, il en convient lui-même, nous le verrons bientôt, le mode de bâtir des Étrusques et des Sicaniens étant à peu près le même; c'est là un argument de plus à l'appui de leur communauté d'origine.[2]

Le rapport que nous signalons entre les Étrusques, les Rasènes et les peuples de la famille médo-sigynne, existe aussi dans le langage, à en juger par des inscriptions étrusques qui nous restent, et ce n'est pas sans intention qu'au Musée de Ninive une main savante a placé un débris de l'écriture étrusque tout à côté d'un débris d'écriture assyrienne; en Asie, les Assyriens étaient aussi les voisins des Mèdes!

Le latin a puisé beaucoup dans la langue sacrée de l'Inde; il en reproduit notamment les formes, comme le germain, et les langues italiques et gauloises en reproduisent une foule de mots, la science moderne le reconnaît; mais par quelle voie le sanscrit est-il parvenu jusque dans l'Italie? personne ne l'a dit encore. Cette voie ignorée est retrouvée: l'idiome des Perses et des Mèdes est arrivé avec les Sigynnes sous le nom médique de Struchate ou Étrusque.

La religion, elle aussi, va nous révéler un lien plus intime encore entre les Étrusques et la famille égypto-médique des Sigynnes. Romulus, en jetant les fondements de Rome au milieu des populations étrusques, a consacré dès l'abord son respect pour leurs croyances

1. Niebuhr, Histoire rom., tome IV, p. 280.
2. Voir plus loin page 174.

et leurs prêtres; il les a adoptés pour la ville nouvelle et leur religion est devenue celle des Romains. Des Flamines et des Vestales entretinrent, à Rome, le feu sacré, comme les Mages et les Pyrètes dans la Perse et la Médie; et, telle était la vénération des Romains pour l'objet de ce culte antique et national, que leurs Césars, de même que les rois perses ou mèdes, faisaient porter devant eux le feu sacré comme le symbole du commandement et de l'empire[1]. D'où pouvait leur être venue cette déification du feu, sinon des Étrusques, leurs pères? Et les Étrusques eux-mêmes où l'avaient-ils prise, si ce n'est aux enfants de Zoroastre, aux Mèdes? A qui aussi les prêtres étrusques auraient-ils emprunté les formules secrètes, les mythes, les oracles et l'impénétrable sanctuaire de leur culte tout symbolique et terrible, si ce n'est aux mystères d'Isis et de Mithra, c'est-à-dire, aux Égyptiens et aux Mèdes?

Faut-il pousser plus loin le parallèle? chacun a admiré ces vases antiques, ces urnes cinéraires, ces chefs-d'œuvre sortis de la main des Étrusques; eh bien! leur perfection dans cet art n'est qu'une pâle image des prodiges céramiques des Égyptiens et des Mèdes, et l'on retrouve ce goût pour la même industrie sous des formes diverses en Bohême, en Hongrie, dans la Forêt-Noire, dans la Gaule, surtout dans les provinces où l'élément sigynne a laissé quelques traces de son passage.

Il n'est pas jusqu'aux costumes caractéristiques de ces contrées qui ne rappellent, par la vivacité de leurs couleurs ou par quelque chose de la forme antique et orientale, la pourpre et l'éclat de l'habillement médique. Interrogez la Vénitie, le Tyrol, la Suisse, l'Alsace, suivez les bords du Danube ou du Rhin, partout vous verrez surgir sous les formes les plus gracieuses et les plus brillantes quelque souvenir de la Perse et de la Médie.

Devons-nous ajouter que l'art de tirer de l'orge cette liqueur qui fut la boisson particulière des Germains et des Gaulois, et aussi sans nul doute des Étrusques, avant qu'ils eussent franchi les monts et

1. *Cæterum Romani Cæsares eo superbiæ processerant, ut sacrum ignem, qui similiter Regibus Persarum mos erat, velut in imaginem imperii sibi præferri sinerent, eoque præcipuo insigni et singulari ornatu uterentur.* Elias Schedius, *De diis germanis. Syngramma secundum*, chap. XXVIII, p. 365.

trouvé la vigne sous le beau ciel de l'Italie, est, d'après Hérodote, un bienfait de la grande déesse égyptienne, Isis?

Ici la Médie, là l'Égypte, partout des preuves du passage d'une génération issue du mélange de ces deux peuples; les Étrusques surtout semblent avoir été l'expression la plus caractéristique de cette alliance. Quel rapprochement! Ainsi, ce peuple resté une énigme pour l'histoire, si célèbre par la science de ses prêtres et de ses augures, par les formes étranges de son culte, par son respect pour les tombeaux, par l'audace et la grandeur de ses constructions, ce peuple qui a personnifié dans son nom tout un ordre architectural, serait né du mélange des deux nations les plus fameuses de l'antiquité par les mystères de leur religion et les splendeurs de leur architecture; les premiers instituteurs des Romains n'auraient été que les fils des premiers instituteurs des Grecs dans l'art de bâtir des villes, de suspendre des acqueducs, de creuser des canaux, d'élever des temples et des palais, et les audacieux constructeurs de la cloaca maxima, du canal d'Albe, du tombeau de Porsenna et de tant d'œuvres magnifiques ou colossales encore debout après plus de 2000 ans, auraient été du même sang que les géants de l'architecture, les fondateurs de Memphis et de Thèbes, de Babylone et d'Ecbatane!

Voyons, maintenant, si des voisins des anciens Mèdes d'Asie n'ont pas aussi, à côté d'eux, transporté leurs noms en Europe. Nous avons déjà trouvé les Germaniens (Γερμανίοι), les habitants de l'ancienne Carmania (le Kerman) dans les Germains; ces Germaniens n'étaient séparés de la Médie, et notamment des Parétacènes que par un désert appartenant aux deux peuples. La Médie était bornée à l'Orient par les monts qui entourent la mer Caspienne, dite aussi Hircanienne, et à l'Est par l'Hircanie elle-même. Il est bien à croire que ces peuples étaient de même souche et usaient de la même langue; cette identité d'origine semble se révéler par l'identité de leur costume dans l'armée de Xerxès et par leur voisinage en Asie; ils faisaient tous partie de l'empire médo-persan. Eh bien! nous ne croyons pas trop nous aventurer, en disant que l'*Hercynie européenne* est un souvenir de l'*Hyrcanie asiatique*, et en effet, ces deux dénominations auraient eu, en Germanie, comme en Perse, la même raison d'être: elles se seraient appliquées dans les deux pays à un territoire couvert de montagnes et de forêts.

Ce que les anciens appelaient la forêt Hercynienne s'étendait des monts Hercyniens jusqu'au Rhin, et même, s'il faut en croire certaines opinions, bien au delà, sur nos bords. On le voit, nous voici arrivés, sur les pas de peuples à origine médique, au moins jusqu'au Rhin, après avoir traversé la Transylvanie, la Hongrie, la Bohême, l'Autriche, la Bavière, la Forêt-Noire, presque toute la Germanie enfin, et si, à notre point de départ nous avons trouvé *Médiasch*, à notre point d'arrivée, en franchissant le fleuve, nous trouvons la Séquanie et la Médiomatricie, qui toutes deux rappellent aussi les Sigynnes et les Mèdes. Nous sommes en Alsace.

Là se présentent en foule des lieux, des populations, des contrées tout entières qui, par leurs dénominations anciennes, accusent hautement la provenance Sigynne: ici les *Sugintenses* ou *Suggentenses*, que Frédégaire nous représente, avec les *Campanenses*, les *Turenses* et les *Alsatii*, c'est-à-dire, avec les gens du pays de Kembs, de la Thur et les Alsaciens proprement dits, détachés de l'Austrasie et réunis à la Bourgogne par Childebert II; les *Sugintenses*, qu'il ne faut pas chercher dans le Saintois de Lorraine, le *Suentisiorum pagus*, où ils ne furent jamais, mais bien en Alsace, dans notre Sundgau, chez les Sundgauiens qui leur ont dû leur existence première et leur nom[1]; là le *Sigwald*, où les auteurs les plus accrédités montrent le champ du mensonge, le théâtre de la trahison des fils de Louis le Débonnaire, et dans lequel il est facile de reconnaître le *Sigwaldi mons* de Nithard ou le *Sigoldi mons* de Schœpflin, Sigoltzheim[2]; sur un autre point les *Sedusii* de César, les prétendus *Sebusii* d'Ammien-Marcellin, qui ne sont pour nous

1. V. Schœpflin, *Alsat. illustr. Sundgovia.* Tome I, p. 634. Fredegarius Scolasticus *apud* Duchesne, *Chronica*, ch. XXXVII.

2. Le même, p. 655. Nithardus, *De dissensione filiorum Ludovici pii.* Rheganus, *De gestis Ludovici pii, apud* Duchesne. Cet auteur présente le camp des fils de Louis le Débonnaire comme adossé au *Sigwaldi mons* et signale le champ du mensonge dans cette vaste plaine qui s'étend entre Colmar et Bâle. *Campum hunc magnum vocat Rheganus inter Argentariam et Basileam, qui usque hodiè, inquit, nominatur* Campus mendacii, *eo quod ibi plurimorum fidelitas extincta est. Filiorum castra juxta* montem Sigwaldi *posita fuisse idem dicit.* V. Georgii ab Eckhart *Commentarii de rebus Franciæ*, tome II, liv. XXIX, §. 4, p. 262. D'autres placent le champ de mensonge au *Rothleublé* ou près de Rouffach. *Rubiacum,* parce que des historiens anciens nomment *Rothfeld,* ou le champ rouge, *campus rubeus,* le lieu où s'est accomplie la trahison. V. *Histoire d'Allemagne* par P. Barre, tome II, p. 602 et 603. Nous reviendrons, à son temps, sur ce point.

que des *Segusii*, que nous retrouvons, non pas à Wissembourg, comme Beatus Rhenanus, mais non loin de là, vers Lauterbourg, dans un modeste village, dernière trace de leur nom, à *Siegen*[1]; à la même famille appartient l'ancien bourg de Sissach, *Sissiacus*, que Louis le Germanique, dans une charte de 842, appelle *Sisigaugensis* et qui semble à Tschudi avoir donné son nom à la Sisgovie[2], enfin *Sicker* dans le Sebenthal de Massevaux[3] et les villages disparus de *Sehsinheim* et de *Siegenesheim*[4]. Nous aurions pu citer bien d'autres noms encore qui recèlent évidemment la même étymologie et agrandir notre cercle en nous jetant sur le terrain des conjectures et des hypothèses. Il n'est pas jusqu'au nom de nos Vosges, qui ne puisse offrir quelque affinité avec celui des Sigynnes: dans les plus anciennes inscriptions ce nom est écrit *Vosegus*, au moyen âge *Vosagus*, en

1. César, *De bello gall.*, liv. I, ch. LI, place ainsi par ordre de nations les soldats d'Arioviste: «*Harudes, Marcomannos, Triboccos, Vangiones, Nemetes, Sedusios, Suevos.*» Beatus Rhenanus voulant corriger le texte de César par celui d'Ammien Marcellin (liv. XVI, ch. 2), et faire des Sédusiens des Sébusiens, cite de ce dernier auteur le passage suivant: «*Audiens Argentoratum, Brocomagum, Tarbellos, Sebusianos, et Nemetes, Vangiones, et Moguncíacum, civitates barbaras,*» trouvant là, à côté des Némètes, des Sébusiens, à peu près à la même place que les Sédusiens dans l'armée d'Arioviste, il a pensé pouvoir, à l'aide d'une métamorphose vraiment singulière, en retranchant au mot *Sebusiani* sa première syllabe *Se*, en convertissant ensuite le *B* en *V* ou *W* et l'*u* en *i*, et en ajoutant à tout cela le final *Burgum*, extraire de Sebusiani Wissembourg!!... Schœpflin se rit avec raison de cette étymologie et n'a pas de peine à la réfuter, en lui enlevant même sa base, le prétendu texte d'Ammien Marcellin. V. *Alsat. illustr.*, tome I, p. 60 et suiv. Il n'en reste pas moins que le nom de *Sedusii*, qui ne se trouve que dans César, est évidemment une erreur que la main des copistes aura glissée dans les manuscrits, et que, pour la réparer avec quelque chance de succès, il faut chercher dans l'ancienne Germanie et dans la Gaule le nom qui doit remplacer celui altéré et que l'on n'en trouve que deux, évidemment du reste issus de la même origine, qui puissent prendre cette place, les Segusii ou Segusiani de César lui-même et les Segulones de Ptolémée, dont nous avons déja indiqué la situation non loin des bords du Danube. Ces peuples là doivent avoir figuré dans les rangs d'Arioviste, et peuvent, après sa défaite, être rentrés en Alsace s'ils n'y étaient déjà. V. sur *Siegen*, village de l'ancienne seigneurie de Lauterbourg, Schœpflin, *Als. illust.*, t. II, §. 304; de la traduction de M. Ravenèz, t. IV, p. 402.

2. *Sequitur pagus Sisgoviæ, vel Sissiacus, qui ad Ergesam usque fluvium se extendit, nomenque à veteri vico Sissiaco* (Sissach) *trahit*. V. Tschudi, *Veteris Helvetiæ delineatio.* Manuscrit, cité par Schœpflin, tome I, p. 639.

3. *Sicker*, village dépendant de la Vallée haute ou Sebenthal de Massevaux. V. Schœpflin, tome II, §. 97; de la trad. tome IV, p. 157.

4. *Sehsinheim* et *Siegenesheim*, mentionnés dans de vieux diplômes. V. Schœpflin, tome I, p. 731.

germain *Wasichen*[1]; que *Vo* ou *Wa, Vod* ou *Wod* soient synonymes de *Gott*[2] ou de *gau, gow,* qu'il signifie Dieu ou terre, toujours est-il que *Segen* ou *Sichen*, qui termine le mot, semble rappeler les Sigynnes; *Vosegus,* qui fut pour nos pères l'objet d'un culte, pourrait donc se traduire par le Dieu ou la terre des Sigynnes; peut-être aussi sur cette voie trouverions-nous la solution d'un problème non résolu par Schœpflin, le sens de cette épithète de *Segomoun* ou *Segomonis* ajoutée au nom de Mars sur quelques monuments de la plus haute antiquité[3]. Quelque séduisantes que soient ces suppositions, nous ne nous y arrêterons pas, nous ne voulons que des certitudes.

Un mot encore : les *Sarmates* ou *Sauromates* en Asie étaient à côté des Budii, et nous savons déjà que ce peuple transporté par les Scythes en Europe, était de provenance médique. Les Sarmates faisaient usage de la langue des Scythes, dit Hérodote, mais ils ne la parlaient pas avec pureté, parce que les Amazones, *ces tueuses d'hommes*[4], ces héroïnes barbares, qu'ils avaient épousées, ne pouvant les vaincre, ne l'ont jamais bien apprise et ne l'ont par conséquent transmise qu'imparfaite et mélangée à leur postérité. Ils n'étaient ni moins courageux, ni moins farouches que les Scythes ; ils habitaient un territoire immense et inculte au delà du Tanaïs, et nous serions tentés de croire que leur nom veut dire *habitant du désert. Saura, Sahra* en sanscrit signifiait désert, et c'est de là sans doute qu'est venu dans la langue

1. *In veteri inscriptione romana* Vosegus, *medio ævo frequentius* Vosagus :

Vosego
MAXSIIMINUS
V. S. L. L.

Gruter, *Inscript.*, tome I, p. 94. *Vogeso, uti Deo, votum hic solvitur, ut alibi* Deo Pennino, *hujus nominis monti. In* tabula Theodosiana *à Bonconia ad Brocomagum pertinet* Silva Vosagus.

Vosegi saltum atque secreta, Eginhartus *in Annalibus ; Vosagi lustra, et Vosagi latissimam vastitatem,* Anonymus, *Vitæ Ludovici Pii* auctor ; *Wasagum,* Nithardus, liv. III; *Wosegam, Silvam* Prisci Annales *appellant.* V. Schœpflin, *Als. illust.*, tome I, p. 4.

2. *An vocula* Wod *eadem sit, quæ Germanica* God, Gott *(Deus) quod Mercurius eminenter Deus vocaretur, dispiciant alii.* Schœpflin, tome I, p. 72, note *c*.

3. *Martem Vincium, Segomonem, Britovium, hinc inde memoratos, silencio prætereo.* Schœpflin, tome I, p. 75. Une inscription à *Mars Segomon* a été trouvée près de Besançon.

4. Les Scythes appelaient les Amazones *Oiorpata* (Viricides) d'*oior*, homme, et de *pata*, tuer. Voir Hérodote, liv. IV, ch. CX, où est raconté aussi leur mariage avec les Sarmates et leur commune migration au delà du Tanaïs, CXI à CXVII.

romane le mot *Saure*, inculte, plein de genêts et de bruyères[1]; et *Ma, Maïti* en vieux persan répond au sens de *pays, terre*[2]. C'est sans doute à cette source que l'allemand a puisé *Matten*, la langue romane *Matz*, nos patois *Lo Mai* ou *Mé, Mœs*, champs, prés, en vieux français *Metz, Mès, Amœth, Amases.*[3]

Si cette étymologie semblait un peu forcée, et nous la croyons au contraire fort naturelle, nous en présenterions une autre qui révélerait un lien plus direct et bien plus intime entre les Sarmates et les Gaulois; nous tirerions la première partie, la racine du nom, d'un mot qui en grec a le même sens que δρῦς, *chêne;* c'est le mot σάρων (sarôn) d'où est sorti *Saronide.* Les Saronides étaient des théologiens ou prêtres gaulois, les druides eux-mêmes, au témoignage de Diodore de Sicile; et en effet, dit Borel, δρῦς, d'où vient druides, et σάρων, d'où vient Saronide[4], signifient tous deux la même chose, chêne; or, les Gaulois, on le sait, adoraient le gui de chêne et considéraient même cet arbre comme le symbole de leur plus grand dieu. Cette religion leur venait des Pélasges, les pères des Grecs; que l'on ne s'étonne donc pas de voir chercher dans la langue des Grecs l'étymologie du nom des prêtres gaulois, qui se servaient, du reste, des caractères grecs dans l'écriture, dont ils avaient seuls le secret et le dépôt. Les Pélasges sortis de l'Asie, comme les Mèdes, et sans doute de pays non éloignés l'un de l'autre, devaient avoir, sinon la même langue, au moins des langues issues de la même origine : pourquoi donc les Sarmates n'auraient-ils pas puisé à cette source commune leur nom, comme les Saronides?

Peut-être aussi le mot de Sarmates est-il sorti de *sar* ou *serra* qui signifie *montagne* et que l'on retrouve avec ce sens ou celui de *grand* et de *sublime* dans presque toutes les langues européennes appelées celtiques.[5]

1. Roquefort, *Glossaire de la langue romane*, au mot *Saure.*

2. Le baron de Mérian, *Études comparatives des langues.*

3. Coquillart, page 16.

4. Diodore de Sicile, liv. V, t. II, p. 238 de la traduction, donne le nom de Saronides aux prêtres de la Gaule. Voir sur le mot σάρων ou σαρωνὶς, Borel, dans *Les antiquités de la ville de Castres.* «Ce mot, selon la force de son origine, dit l'auteur de *La religion des Gaulois* «(t. I, liv. I, p. 175) exprime le choix que ces prêtres avaient fait de passer leur vie parmi «les chênes les plus vieux et les plus cassez, et dont l'écorce s'entr'ouvroit et éclatoit.» Σαρωνὶς, *quercus, cujus cotex hians et convolutus.* Hesychius, dans son *Lexique*, à ce mot.

5. Adelung, *Mithridates*, t. II, p. 71. *Serra, ein Berg. Ser, sar, sir, bedeutet fast in*

On pourrait, sans sortir du sanscrit et de la langue des Perses et des Mèdes, trouver une autre origine au nom de Sauromates ou de Sarmates; il suffirait de rappeler que ces peuples adoraient le soleil, et que cet astre en sanscrit se nomme *Soura,* comme aujourd'hui encore en valaque: *Soare.*[1]

Quelle que soit du reste l'origine du nom de Sarmates, nous hasarderons l'idée que ce peuple a donné son appellation à bien des lieux et à bien des rivières, notamment à la *Sarre,* qui l'a transmise, ensuite, à tant de villes et de territoires situés sur ses rives, et d'abord à la *Sarachouua,* l'ancienne Sargovie.

Nous demanderons aussi ce que peut être ce nom resté à une route de Scherwiller au val de Villé, de l'Alsace dans la Lorraine, la *chaussée des Sarmates, strata Sarmatarum.*[2]

Que conclure de tout ce qui précède? Que l'empreinte du passage des Mèdes se retrouve partout depuis les lieux où les a vus Hérodote jusque dans la Gaule, et d'abord entre le Rhin et la Saône, c'est-à-dire, dans la Médiomatricie, la Séquanie et la Rauracie, ces trois anciennes provinces gauloises, dont l'Alsace n'est qu'un bien faible démembrement, et, nous le répétons avec une confiance toujours croissante, ceux de ces Mèdes qui nous semblent avoir le plus concouru à peupler ces contrées et leur avoir donné leurs noms, sont les Mèdes-Sigynnes des bords du Danube.

Ici, nous revient à la pensée qu'un peuple nomade et disséminé sur toute la surface de l'Europe, s'il s'appelle bohémien en France, a reçu en Allemagne la dénomination de *Zigeuner,* qui ressemble assez au mot Sigynne germanisé, et nous prévoyons les objections qu'une pareille similitude de noms va soulever contre nous.

Quoi! dira-t-on, vous voulez faire de nos pères des Zigeuner, des

allen noch übrigen gallischen Mundarten hoch, erhaben; Sierra, in Spanien, ein Berg, Gebirge. En gaëlique *sar* exprime la hauteur, le plus haut degré, et par analogie *l'homme supérieur, le chef, le héros;* de là aussi le mot *sire.* Voir W. F. Edwards, *Recherches sur les langues celtiques*, p. 448.

1. Le Jupiter *Saramicus* de Mayence pourrait avoir semblable provenance. V. Wittichius *Collectio antiquitatum Moguntiæ*, n° 22.

2. C'est le nom que lui donnent le roi Childéric II et l'empereur Othon I dans leurs diplômes de 661 et 949 pour l'abbaye de Senones. Voir D. Calmet, Hist. de Lorraine, t. II, 2.e édit., Preuves, p. LXXVIII et CXXV; cité par Grandidier, Hist. d'Alsace, t. I, p. 82 et 83.

Bohémiens, de cette race dont les débris errants en Europe semblent voués à la pérégrination et à l'opprobre perpétuels par je ne sais quelle mystérieuse fatalité[1] ! Peuple étranger partout, sans Dieu et sans patrie, la terreur de la maison isolée, le jouet de nos places publiques, l'énigme des savants ! Les Égyptiens d'Angleterre, les Tartares de Suède et de Danemarck, les Zingaro d'Italie, les Gitanos de l'Espagne, les Zigeuner des Allemands, les Zingani ou Zingari des Turcs, enfin dans leur propre langage les Pharaons ! Que l'on attende avant de nous condamner; nous n'avons pas encore prononcé de jugement sur la question ; nous rapprocherons les faits et nous laisserons au lecteur à en tirer les conséquences.

L'origine de ce peuple exceptionnel est inconnue; les hommes qui le composent ont un caractère particulier : la hauteur de leur taille, la blancheur de leurs dents et leur teint basané accusent une provenance orientale, et semblent révéler qu'ils sont l'expression dégénérée d'un beau type. Si l'on consulte ces hommes sur leur origine, ils prétendent qu'une ancienne tradition, transmise d'âge en âge parmi eux, leur assigne pour berceau l'Égypte. Ici se présente involontairement le souvenir de cette ville ou cité de *Sigynes,* placée par Ctésias en Égypte, et dont nous ne croyons pas le nom étranger à nos Sigynnes-Mèdes des bords du Danube[2]. Arrêtons-nous en cet endroit, et, avant d'aller plus loin, répondons à l'étonnement, nous allions dire à la colère de nos lecteurs; disons-leur, pour les consoler de la possibilité qu'ils entrevoient sans doute qu'une portion quelconque de cette race errante et maudite fût de la même souche que les Sigynnes dont nous sortons, que cette identité n'est encore qu'un soupçon, et dût-il se changer en certitude, rappelons-leur que ces derniers, ceux qui doivent avoir donné leurs noms à notre province, étaient des Mèdes, de ce peuple fameux, dont le dernier soldat semblait à Astyages supérieur au premier des Perses, de ce peuple enfin qui a tenu le sceptre de l'Asie pendant des siècles, et qui par ses conquêtes et sa

1. V. *Histoire des races maudites de la France et de l'Espagne*, par M. Francisque Michel, notamment introd. p. 35 et suiv. Paris, Franck, 1847.

2. Une remarque à consigner ici, c'est que dans une partie de la Hongrie, dans la Syrmie, les Sigynnes ont conservé un nom évidemment médique ; ils y sont appelés *Madjub*. V. *Ungrisches Magazin, II. Band, St. 1*, p. 85, cité par Grellmann, p. 35.

gloire a fatigué la renommée. Si les Zigeuner d'aujourd'hui sont de cette lignée, ils en sont les fils dégénérés, et leur dégradation actuelle ne peut inficier la noblesse de leur origine; ils sont d'un tronc illustre une branche pourrie; et même, avant de leur crier anathème, faudrait-il connaître leur histoire et savoir s'ils ont mérité leur destinée, ou si peut-être leur existence nomade n'est pas plutôt la preuve, toujours vivante, que ce peuple, jaloux de sa liberté et écrasé par quelque conquérant barbare, a préféré la misère à l'esclavage. Tout un drame glorieux se cache peut-être sous la tente errante et vagabonde du Zigeuner. Du reste, s'il fallait rougir de cette communauté d'origine, la honte serait, d'après le récit de Thucydide lui-même, beaucoup plus pour la Sicile que pour nous, car les Sigynnes devenus Sicaniens ou Séquaniens sur nos bords, n'y auraient laissé, pour ainsi dire, que leur nom, et le gros de la nation aurait été peupler l'Italie d'abord, puis la Sicile et l'île de Corse. Il existait encore des Sicaniens en Italie du temps de Pline. [1]

Mais, quoique l'origine de cette population mystérieuse soit un problème insoluble, voyons les suppositions auxquelles se sont livrés les historiens sur sa provenance. Les uns la font originaire de l'Inde et voient en elle les descendants des anciens *Tchinganes*, qui habitaient les bords de l'Indus et qui furent expulsés par Tamerlan. D'autres (à quelles aberrations n'entraîne pas la crédulité !) prétendent que, dans le principe, ce furent des chrétiens revenus de la Terre-Sainte, ou des pénitents qui erraient ainsi en expiation de leurs péchés : le pape les aurait, dit-on, condamnés à courir pendant sept ans sans jamais se reposer.... ils courent depuis des siècles ! Tamerlan a régné de 1360 à 1405 ; il est vrai qu'il a rempli l'Hindoustan de sang et de ruines, et porté ses conquêtes jusqu'aux confins de l'empire ottoman dans l'Asie mineure; mais l'histoire ne dit pas qu'il ait chassé les Tchinganes jusque là, et encore moins en Europe, en Bohême, où nous les trouvons aujourd'hui. [2]

1 *Plinii Secundi Historia*, partie II, p. 40, ligne 20.

2. Grellmann, dans son *Histoire des Bohémiens*, leur reconnaît une origine indienne et consacre un volume à prouver qu'ils sont de la caste des *Sudders* ou *Parrias*, qu'ils sortent du Malabar et que leur migration fut déterminée par l'invasion de Timur Bec ou Tamerlan dans l'Inde. V. surtout le ch. VI, p. 328 à 367 de la traduction. Paris, Chaumard, 1810. — M. Michel de Kogalnitchan adopte la même opinion dans sa brochure intitulée : *Esquisse sur*

La ressemblance frappante et que nous avons déjà signalée, du tchingane-bohémien avec le sanscrit et les langues de l'Inde[1], a sans doute déterminé les historiens à chercher au peuple qui parle cet idiome une patrie dans l'Hindoustan. Mais si ces historiens avaient fixé leur attention sur cette population immense des Sigynnes, que le savant Hérodote place aux confins septentrionaux de la Thrace, sur les rives du Danube, c'est-à-dire non loin des lieux où se retrouve aujourd'hui le tchingane, en Bohême, en Hongrie, en Transylvanie, ils auraient reconnu de suite que leur supposition, du reste tout à fait gratuite, ne résout pas le problème, et qu'il est indispensable de chercher à cette nation une origine bien plus ancienne. Il est évident que ce texte précieux d'Hérodote leur a échappé, et nous avons vu que, s'il n'a pas échappé à d'autres historiens, ils ont été tentés, ne pouvant l'expliquer, de le déchirer ou de le rayer de l'histoire. Le lecteur se rappelle sans doute l'inconcevable supposition de Niebuhr.

Que de concordances! Cette race aventurière et vagabonde, aujourd'hui, s'appelle, en Allemagne, *Zigeuner;* elle se trouve surtout en Bohême; n'est-ce pas le nom même et la situation des Sigynnes ou Sigunes d'Hérodote? Elle se dit venue de l'Égypte, et n'avons-nous pas dit en effet, d'après Ctésias et Étienne de Byzance, que le nom de Sigynne semble avoir été importé d'Égypte et imposé par un roi d'Égypte aux Mèdes du Danube? Enfin, faut-il le répéter? les Tchinganes parlent la langue d'Europe la plus semblable au sanscrit, et les Mèdes parlaient un dialecte de cette langue. N'est-ce pas assez? Non. Eh bien! Le type arabe semble se révéler dans la configuration, les formes et

l'histoire des Cigains. Berlin, B. Behr, 1837. — M. Paul Bataillard, en s'appuyant du savant mémoire que M. Reinaud venait de publier sur l'histoire de l'Inde, a ouvert l'avis que les Bohémiens sont les anciens *Zath* ou *Djath*, *Meyd* ou *Mend*, dont il signale des restes dans le royaume de Caboul et chez les Sikhs. V. *Nouvelles recherches sur l'apparition et la dispersion des Bohémiens en Europe.* Paris, Franck, 1849.

1. V. le *Vocabulaire bohémien, hindou et français* inséré dans l'*Histoire des Bohémiens* par Grellmann, p. 287 et suiv., et le *Vocabulaire français-cigain*, qui termine l'*Esquisse* précitée de M. Michel de Kogalnitchan, p. 37 et suiv. — V. aussi et surtout le savant ouvrage intitulé: *Die Zigeuner in Europa und Asien*, par A. F. Pott. Halle, Heymann, 1844 et 1845; ouvrage qui renferme un dictionnaire complet de la langue des Zigeuner: *Zweiter Theil,* III. *Wörterbuch.* — V. enfin le *Parallèle des langues d'Europe et de l'Inde*, par M. Eichhoff, où ce savant place parmi les tribus de la famille indienne parvenues en Europe les *Zinganes* ou *Bohémiens errants;* v. p. 9, 10 et 11.

la couleur des Bohémiens, et Niebuhr, ce savant qui a fait injure à Hérodote dans l'impuissance où il s'est trouvé de saisir le lien qui rattache les Sigynnes aux peuples européens, a entrevu celui qui rattache les Arabes aux Mèdes. Comment se fait-il que cette pensée n'ait point été pour lui un trait de lumière! Comment, après cette découverte, n'a-t-il pas vu que ce peuple errant est un reste des Sigynnes, chassés de leurs demeures danubiennes par des révolutions et des invasions; qu'un noyau en est resté au point de départ en Europe, en Transylvanie, en Bohême; qu'un autre se retrouve au point où l'histoire signale la fin des courses des Sicani fugitifs, en Sicile et en Corse, et enfin que l'on en découvre des groupes plus considérables que partout ailleurs dans les lieux qui leur ont servi de première halte au delà du Rhin, et auxquels ils ont laissé leurs noms, dans l'ancienne Médiomatricie et la Séquanie.

Qu'est-ce en effet aux confins de l'Alsace et de la Lorraine, non loin de la Sarre, que cette population étrange, à la figure basanée, aux cheveux noirs, aux yeux noirs aussi et brillants, aux dents d'ivoire, aux formes sveltes et généralement assez élégantes, malgré la malpropreté qui les couvre, à la taille haute, qui annonce sans doute la dégradation dans ses traits, mais est bien loin de mériter le jugement qu'en a porté l'auteur d'un excellent dictionnaire géographique et historique, M. Bouillet : La laideur, dit-il, est générale chez les Bohémiens. Nous serions tentés, en faisant un appel aux souvenirs de tous ceux qui ont vu les Bohémiens d'Alsace et de Lorraine, de poser l'aphorisme contraire et de dire : la beauté est générale chez les Bohémiens et ce n'est que dans les dernières couches de cette population, dans celles abruties et dégradées complétement par la débauche, qu'un aspect repoussant se fait remarquer. Qu'est-ce que cette population exceptionnelle qu'on trouve encore groupée en familles et en hameaux dans quelques lieux des Vosges et du Jura? Il est vrai que dans quelques points perdus de nos montagnes, la misère et le mal scrofuleux en ont fait complétement dégénérer quelques êtres et leur ont imprimé un aspect qui pourrait justifier l'opinion que nous venons de combattre; mais ce n'est là qu'une exception. L'Esméralda de Victor Hugo est sans doute une création poétique, mais les traits qui la composent sont le résultat de l'observa-

tion et de l'opinion commune; cette figure enchanteresse prouve que le type bohême, bien loin d'être laid, est au contraire, chez les femmes surtout, des plus gracieux, et rappelle les formes suaves de l'Orient.[1]

Après avoir exposé les motifs qui pourraient faire croire à l'identité d'origine des Sigynnes d'Hérodote avec cette génération aventurière et vagabonde, reste évident d'un grand peuple, hâtons-nous de dire que cette identité n'est nullement nécessaire à notre sujet. Du reste, le texte d'Hérodote arrive à notre secours; après avoir parlé de ce peuple médique des Sigynnes, rencontré par lui sur les bords du Danube, comme pour faire bien comprendre qu'il ne confond pas le nom de ce peuple avec certaines qualifications de personnes ou de choses, il ajoute[2] : du reste, chez les Ligures, situés au-dessus de Marseille, on appelle sigynnes les petits marchands ou brocanteurs, la gente mercantile (καπήλους), et chez les habitants de l'île de Chypre, une espèce de lance ou javelot (δορατα). Cette remarque ne semble-t-elle pas indiquer qu'il y avait dès alors deux espèces de Sigynnes, issues peut-être de la même souche, mais dont le nom n'avait plus la même signification: les uns étaient réunis en corps de nations sur les bords du Danube et aux différents lieux où nous les avons signalés; les autres, restes de quelques bandes plus aventureuses, avaient été dispersés depuis longtemps, et avaient commencé, isolés ou par petits groupes, cette existence vagabonde et mercantile, cette industrie de mauvais aloi, qui est encore le caractère des Zigeuner d'aujourd'hui et qui rend assez bien le sens du

1. Grellmann combat la description que quelques écrivains, notamment Münster, dans la *Cosmographie*, et Krantz, dans sa *Sächsische Chronik*, donnent des Bohémiens, qu'ils représentent comme un peuple *sauvage, noir et horrible*, et il en cite d'autres qui ont été jusqu'à faire l'éloge de leur beauté et même de leurs bonnes qualités. Il adopte un avis intermédiaire et dit en parlant des Bohémiens: «leurs dents blanches, leurs longs cheveux couleur «d'ébène, dont ils sont si vains, leurs yeux noirs et vifs, sont certainement des parties de «leur visage qu'on ne peut refuser de regarder comme belles, même parmi les peuples civi«lisés de l'Europe. Ce ne sont ni des géants disproportionnés, ni des hommes rabougris. Ils «ont les membres sveltes et bien proportionnés. On ne trouve pas parmi eux des hommes «trop replets ni bossus, et la cécité ainsi que les autres infirmités corporelles leur sont in«connues.» V. *Histoire des Bohémiens*, ch. III, p. 49 et suiv.

2. Hérodote, liv. V, chap. IX : Σιγύννας δ' ὦν καλεῦσι Λίγυες οἱ ἄνω ὑπὲρ Μασσαλίης οἰκέοντες τοὺς καπήλους, Κύπριοι δὲ τὰ δόρατα. *Cæterum Sigynnæ apud Ligures super Massiliam habitantes, institores vocantur; apud Cyprios vero, hastæ.*

mot κάπηλος, employé par Hérodote. Remarquons cependant que si, parmi les Ligures, le nom de Sigynnes rappelait une idée de ce genre, chez les Chypriens, au contraire, elle rappelait une idée guerrière, un instrument de combat, comme si la lance, nommée la sigynne, avait été empruntée à un peuple de ce nom et avait été rendue fameuse dans les batailles. Quoi qu'il en soit, le sort de quelques êtres d'une race ne peut servir à caractériser la race tout entière, et pour relever la gloire de la nation sigynne, dont nous faisons sortir nos pères, il doit suffire de dire que ces Sigynnes là étaient des Mèdes. Ajoutons que dans notre système ils seraient entrés comme un des éléments primordiaux dans la composition des plus illustres nations européennes, en Allemagne, en Gaule et en Italie, et auraient par conséquent à revendiquer une bonne part dans leur renommée.

Niebuhr a émis la pensée que Sicani, Siculi et Itali sont des appellations qui doivent se confondre et s'appliquer au même peuple[1]. Ces mots, du moins les deux premiers, ont en effet évidemment le même radical; mais, et par suite du même raisonnement, si de Sicani a pu sortir Siculi, à plus forte raison Sicani et Sequani ou Secani ont pu sortir de Sigynnæ ou Sigunnæ; en d'autres termes, tous ces mots, modifiés par les différents milieux ou dialectes qu'ils ont traversés, remontent à une source commune, et cette source commune est la dénomination de Sigynnes. Ce nom est un héritage à ne pas dédaigner, car il est glorieux, à en juger par le sens même qu'il exprime: sa racine, empruntée au sanscrit, se retrouve presque intacte dans plusieurs langues européennes, notamment dans l'allemand et le slave; cette racine est *sieg, seg* ou *sig.* Or, ce mot ne rappelle que des idées de triomphe et de gloire, il signifie *vainqueur par l'épée*[2]; et, comme pour justifier cette brillante étymologie, partout où s'est montré ce nom depuis les steppes les plus reculés de l'Asie jusqu'aux extrémités de l'Europe, l'histoire nous signale un peuple fameux. Nous

1. Niebuhr, *Histoire romaine*, *passim.*

2. *Sieg*, victoire, *siegen*, vaincre, en allemand; *siga*, victoire, *sigur*, victorieux, en islandais; *segra*, *segjan*, en suédois. L'auteur d'un excellent dictionnaire allemand-français, Théod. Schuster, fait remarquer avec justesse que, dans le principe, *siegen* a voulu dire *manier le glaive*. Ce mot a sans doute la même racine que le mot latin *secare*, couper.

avons nommé les Sigynnes de l'Égypte, ceux des bords du Danube, leurs fils les Suèves, les Suisses, les Sicambres, les Sicaniens, les Sicules, les Segalauni, les Ségobriges, les Ségusiens, les Séquaniens, leurs frères les Senonais et toutes les tribus gauloises qui ont consacré la mémoire de leur origine dans l'appellation de leurs principales rivières, la *Sequana* et la *Siginna*, la Seine et la Saône; nous pourrions, élargissant nos déductions, sur les pas de la science moderne, éclairée par la connaissance des langues orientales et de récentes découvertes, rattacher à cette famille humaine les Scythes, les anciens Saces[1], et retrouver la souche-mère de tous ces peuples au lieu même de leur berceau, sur les rives de l'Indus, chez une nation bien digne de sortir du même sang

1. En s'appuyant sur cette remarque faite par Pline et du reste, d'une manière bien plus explicite encore, par Hérodote (liv. VII, chap. 64), que les Perses appelaient les Scythes Saces, on fait sortir d'eux toute la race anglo-saxonne, et en décomposant ce dernier mot d'une façon assez singulière, on arrive à lui faire signifier le *tranchant de l'épée;* enfin une fois sur la voie des étymologies et des déductions, on ne s'arrête pas et l'on conclut, en prenant pour lien la race scythique, que les Sykhs ont presque tort de résister aux Anglais, car les uns et les autres ne seraient que des frères. Nous ne pouvons mieux faire que de rapporter les termes mêmes dans lesquels la savante *Revue Britannique* formule cette opinion. Après avoir montré les Scythes devenus fameux en Europe sous les noms de Teutons, de Goths et de Germains, l'auteur de l'article emprunté à un journal scientifique américain, continue ainsi: «Parmi leurs tribus nombreuses, celle des Saxons occupait un rang éminent qu'elle avait déjà avant de quitter l'Asie; car les Persans donnaient aux Scythes en général le nom de Saces, et Pline, qui mentionne ce fait, dit qu'ils étaient un des peuples les plus distingués de la Scythie. Il les appelle *Sacassani*, par corruption probablement de *Sakai-Suna*, ou fils de Sakai, nom qui, par abréviation, se changea en *Saksun* ou *Saxon*. On suppose que ce nom a la même racine que le mot anglo-saxon *seax*, épée. Dans le *Schab-Nameh* ou livre des Rois, persan, le même peuple est appelé *Ssakalib* ou *Ssaklib*, ce qui signifierait les lèvres de l'épée, expression métaphorique orientale du *tranchant de l'épée*. On les fait venir du nord de l'Inde, et la ressemblance du nom et du lieu donne quelque plausibilité à la conjecture de M. Klipstein, que les Sykhs, qui ont récemment si bravement résisté aux Anglais dans le Punjaûb, pourraient bien être les restes de la souche-mère de la race saxonne. C'est assurément un fait bien curieux que la race saxonne, après avoir émigré à l'Occident pendant près de trois mille ans, avançant toujours en civilisation et en puissance, fonde maintenant, avec le surplus de ses enfants, un nouvel empire dans la contrée même, d'où elle sortit primitivement, apportant aux gouvernements usés de l'Orient les arts et la culture des plus puissantes nations modernes.» Voir Revue Britannique, avril 1852, n.° 4, p. 257 à 259. Nous sommes bien loin de nous associer aux efforts tentés pour tirer le nom de Saxon de *Sakai-Suna*, et pour restreindre surtout la parenté des Sykhs aux Anglo-Saxons; nous l'étendons à tous les peuples d'origine indo-germanique et indo-persique ou médique, et le lien pour nous n'est pas dans les Scythes, mais dans leurs vainqueurs les Sarmates et les Sigynnes, tous deux issus des Mèdes.

que les Gaulois, chez les Sykhs ou Seikhs, dont la valeur antique et la haine du joug étranger semblent s'être réveillées au contact d'un cœur français[1] ! Ce rapprochement nous en suggère un autre non moins caractéristique de quelque lien de parenté ancienne ou de provenance commune entre cette nation et nos pères, entre la race sigynne ou médique et la race pélasgique ou gallique, c'est que si en Europe les *Sigynnæ* se trouvent à côté des *Umbrii* ou *Ambra,* en Asie la capitale même des Sykhs est *Umbritzir,* et que ces dénominations ont la même signification dans les deux pays. En effet, si dans la langue des Pélasges Ombrien ou Ambron, puisé à la même source qu'*Ambrotos* et *Ambrosia,* veut dire *immortel,* dans l'idiome des Indiens Umbritzir est la ville *éternelle.*[2]

S'il fallait encore ajouter quelques preuves à toutes celles que

1. Qui ne sait qu'un Français, le général Allard, après avoir été aide-de-camp du maréchal Brune, s'expatria, en 1815, alla chercher fortune en Égypte, puis en Perse, et se fixa enfin dans le Caboul, où il devint le général en chef et le conseiller intime de Runjet-Sing, roi de Lahore; qu'il introduisit dans les troupes de ce prince la discipline et la tactique militaire de l'armée française, l'aida puissamment à repousser l'invasion anglaise et à fonder un empire vaste et puissant, ami de la France. Hélas! ce digne Français est mort, en 1839; Runjet-Sing l'a suivi de près dans la tombe, et l'indépendance des Sykhs est de nouveau menacée! Allard était né à Saint-Tropez (Var) l'ancienne *Heraclea Caccabaria,* ville bâtie sur le chemin d'un peuple né aussi des Sigynnes, les Segalauni; quels rapprochements enfante le hasard!.... Allard avait électrisé le roi des Sykhs au récit des victoires de Napoléon et ce fut en inspirant à ce chef indien la noble, mais naïve pensée de ressembler au grand homme, qu'il lui a fait adopter le drapeau de la République et de l'Empire. Voir *Correspondance de Victor Jacquemont sur l'Inde*, t. I, lettre 48, p. 422.

2. *Umbritzir,* dans le langage des Indiens du Lahore, est *la ville sainte* par excellence, la ville divine, immortelle. Voir la même Correspondance, lettres 47 et 48, p. 405 et 415, t. I.

Nous notons ici, en passant, comme une preuve de plus, du rapport qui a existé entre la langue sacrée de l'Inde et presque toutes les langues européennes, notamment les langues celtiques et germaines, que presque tous les mots indiens rapportés dans cet ouvrage se retrouvent dans le germain, le latin et notre patois, l'ancien gaulois; par exemple, *Rosseldar,* capitaine de la cavalerie, ne vient-il pas de la même source que l'allemand *Ross, Rœssel,* cheval, *Rœsselder*, cavalier ; de là le vieux mot français *Rosse*, qui ne se prend plus qu'en mauvaise acception; *Mehmandar*, que Jacquemont traduit par *gardien de l'hospitalité*, officier chargé seulement d'assurer les vivres, rappelle fort le verbe latin *mandere, merandare*, patois *merandar*, italien *mangiare*, qui se prononce *mandgiare*, manger; *Nuzzer,* offrande, service, a bien de l'analogie avec l'allemand *Nutz*, qui sert, comparatif *Nutzer,* le substantif *Nutzen*, avantage, profit, jouissance, et le verbe *Nutzen* (de l'ancien *Niuzan*), jouir, servir, être bon, utile, avantageux, etc. V. la *Correspondance* déjà citée, t. II, p. 10; t. I, p. 410; t. II, p. 48.

nous croyons avoir données, de l'introduction ancienne de l'élément médique dans toutes les contrées où nous l'avons montré, nous demanderions ces preuves aux premières appellations de nos rivières, de nos montagnes, aux derniers débris de la plus vieille architecture, au culte de nos pères, à ce qui peut avoir survécu de leurs mœurs, de leurs usages, de leurs costumes même; nous fouillerions les ruines pour en faire sortir quelque témoin du passé.

Et d'abord qu'est-ce que toutes ces dénominations qui se terminent en *aha* et qui s'appliquent à tant de torrents ou de rivières dans l'ancienne Médiomatricie et Séquanie et dans les pays voisins, la *Lebraha*, l'*Andelahá*, la *Féacha*, la *Haselaha*, la *Rufacha*, la *Kuntzaha*, la *Schiltaha*, la *Wolfaha*, la *Schuuarzaha* et bien d'autres que nous pourrions citer? Schœpflin croit avoir répondu à la question en disant que cette terminaison est fréquente à la langue teutonne ou germanique[1]. Nous demanderons où cette langue l'a puisée, car elle ne lui est pas propre, et nous répondrons avec confiance qu'elle lui vient de l'Orient, du sanscrit, auquel cet idiome a fait bien d'autres emprunts; or, le sanscrit, on le sait, était la langue des Mèdes. Sans doute même l'emprunt que nous signalons n'a pas attendu pour se faire l'arrivée des Germains, et les dénominations de tant de rivières ont précédé de bien des siècles, sur nos bords, l'invasion teutonique.

Niebuhr[2], nous l'avons déjà dit, a cru pouvoir, à l'inspection seule d'un dessin ou d'une peinture, reconnaître dans ces immenses constructions qui couronnent la montagne de Sainte-Odile et que l'on appelle le *mur païen*, la première architecture *Étrusque;* il a fondé son opinion sur cette circonstance caractéristique, selon lui, et qu'il retrouve dans les murailles de la ville étrusque de *Volterre*, que ces constructions sont établies au pourtour du sommet de la montagne.

Bien loin de nier que les Étrusques fussent arrivés jusque dans nos contrées, nous avons au contraire ouvert l'avis que, sous ce nom et celui de *Ræci, Rhæti* ou de *Rasennæ,* issus de leur qualification primitive de *Struchates* et de *Parétacènes,* ils sont sortis de là et de l'Helvétie pour envahir l'Italie, et par conséquent l'opinion de Niebuhr,

1. Schœpflin, *Alsatia illustrata*, t. I, §. XXXIV, p. 22.
2. Niebuhr, *Histoire romaine*, t. IV, p. 289.

au lieu de gêner nos déductions, ne servirait au contraire qu'à leur donner une nouvelle force et un nouvel appui. Mais, tout en admettant que le mur païen, qui nous occupe, a dû sa naissance à un peuple de même race que les Étrusques, nous hasarderons l'avis que ce peuple était des Sicaniens ou Secani. Niebuhr lui-même reconnaît la difficulté de bien distinguer les ouvrages sortis des mains de ces deux peuples, et nous croyons qu'en cet endroit il les a confondus et a commis lui-même l'erreur qu'il signalait chez d'autres. Cette circonstance que le mur de Sainte-Odile règne autour du sommet de la montagne ne saurait nous arrêter; car ce mode de construction était commun aux Étrusques et aux Sicaniens. «Les anciens Sicaniens, au rapport de Diodore de Sicile, bâtissaient leurs habitations ou lieux de retraite et de défense, au sommet des montagnes pour se garantir des coureurs[1];» et si les Étrusques, qui ont peuplé la Rhétie avant de franchir les Alpes, ont pu s'étendre jusque sur notre territoire, les Sigynnes, en remontant le cours du Danube et de là en s'avançant en droite ligne jusqu'au delà du Rhin, ont dû nécessairement arriver d'abord dans la Médiomatricie et la Séquanie, et, dès leurs premiers pas sur cette terre qu'ils envahissaient, ils auront senti la nécessité, pour s'y maintenir, de s'y fortifier, et ce sera évidemment, d'après leurs habitudes d'ailleurs, dans les lieux les plus inaccessibles, qu'ils auront porté leurs retraites et leurs retranchements. Du reste, le désaccord qui semble régner ici entre notre version et celle de Niebuhr n'est qu'apparent: que les fondateurs de la construction, dont les ruines ont reçu le nom de mur païen, aient été Sicaniens ou Étrusques, ils sortaient du même berceau, de la famille médo-sigynne, et l'identité de leur mode d'architecture est une preuve de plus de cette communauté d'origine.[2]

Mais nous avons d'autres témoins, plus éloquents que ces masses de pierres, de la présence et du séjour de peuples médiques et persiques dans nos contrées, et surtout de peuples de cette race mêlés à des Égyptiens; or, on sait déjà que tels ont dû être les Sigynnes. Ces témoins irrécusables sont les restes encore debout du culte de nos pères.

Déjà nous avons signalé les croyances communes aux Perses et

1. Diodore de Sicile, t. II, liv. V, p. 197 de la traduction de Terrasson.

2. Voir ci-dessus page 174.

aux Germains, ou du moins aux peuples de ce vaste territoire qui comprenait presque toute la Gaule et la Germanie, et que Diodore de Sicile[1] appelait *Galatia magna*, tandis que Ptolémée lui donnait le nom de *magna Germania :* comme eux ils admettaient l'immortalité de l'âme et sans doute la métempsycose; comme eux ils adoraient Jupiter et le personnifiaient dans le firmament et toute la sphère céleste; comme eux aussi ils sacrifiaient au soleil, à la lune, à la terre, au feu, à l'eau et aux vents. C'était au milieu des bois sacrés et sur des hauteurs qu'ils accomplissaient, par le ministère de leurs prêtres ou mages, les rites et les mystères de leur culte. Cette religion était aussi celle des Mèdes; il est même bien à croire qu'elle était venue d'eux aux Perses, peuple imitateur par excellence, et qui, au rapport d'Hérodote, s'était approprié presque tous les usages des Mèdes. Ctésias d'ailleurs nous montre, dans la Médie même, l'armée de Sémiramis campée au pied du Bagistan, montagne, dit-il, consacrée à Jupiter, *Bagistanus in Media mons Jovi sacer.*[2]

Outre les divinités que nous venons de rappeler, les Perses et les Mèdes en empruntèrent aux Assyriens et aux Arabes une particulière, que le premier de ces deux derniers peuples appelait *Mylitta*, le second *Alitta*, et qu'eux nommèrent *Mithra*. Dans le culte de ce dieu ou de cette déesse, Hérodote a cru reconnaître Vénus Uranie[3]. Les Grecs et les Romains ont confondu cette divinité avec le soleil; elle n'est qu'une personnification d'Ormuzd, comme principe générateur et comme image de la fécondité qui perpétue et rajeunit le monde. On la représente ordinairement sous la figure d'un jeune homme, coiffé d'un bonnet que les Perses ont emprunté aux Mèdes et qui ressemble au bonnet phrygien[4], vêtu de la tunique et du manteau, la chlamyde perse ou plutôt mède, flottant sur l'épaule gauche; assis sur un taureau furieux, d'une main il le saisit aux naseaux et de l'autre lui plonge un glaive ou couteau dans le cou.

Une figure de ce genre a été découverte gravée sur un rocher des Vosges, dans le duché de Deux-Ponts, et sert de bas-relief à

1. Diodore de Sicile, liv. VI.
2. *Ctesiæ fragmenta, de rebus Assyriorum*, 24 *a.*
3. Hérodote, liv. I, chap. CXXXI.
4. Hérodote, Armée de Xerxès. Lucien, *in Concilio Deorum.*

un monument évidemment dédié à Mithra. On appelait *Spelæa*, synonyme de *Spelunca*, des retraites consacrées au culte de ce dieu, parce qu'elles ressemblaient plus à des antres ou cavernes qu'à des temples. Telle est aussi la forme du monument que nous rappelons et que Schœpflin a été si étonné de trouver en face du village de *Schwarzerd*, au revers occidental de nos Vosges.

Aux deux côtés du bas-relief, on voit deux enfants revêtus de tuniques et coiffés comme Mithra. Chacun d'eux porte une torche allumée; celui de gauche la tient élevée, celui de droite renversée; tous deux sont debout sur une tête de taureau. A gauche du tableau et dans l'angle supérieur, s'aperçoit une troisième tête de taureau; à droite apparaît le disque du soleil entouré de ses rayons. Le taureau semble blessé et haletant; cependant un chien lui mord les flancs, et un scorpion lui serre les parties sexuelles dans ses pinces. A ses pieds rampe un serpent. Sur d'autres monuments de ce genre l'on voit le corbeau, le griffon, le soldat de Mithra, le lion, Persée et Bacchus. Toutes ces figures sont allégoriques et doivent sans doute représenter les attributs de Mithra, la puissance, les bienfaits, les vertus et les vices que l'aveugle humanité accordait à ce dieu, surnommé l'invincible. Peut-être aussi sont-elles des images des constellations qui forment autour du soleil la milice céleste; cette opinion est la nôtre. Chaque écrivain s'est efforcé d'expliquer à sa guise ces allégories, dit Schœpflin; c'est ce qui est arrivé aussi à propos de ces pierres gravées des *Basilides*, peuples de la Sarmatie, de ces *Abraxas*, qui ont plusieurs rapports avec les mystérieux symboles du culte de Mithra.[1]

Ce n'est pas non plus le hasard qui a fait creuser le monument et graver le bas-relief dans le roc; les adorateurs de Mithra croyaient ce dieu sorti de la pierre : c'était le feu qui jaillit du silex. Les trois mots magiques prononcés par les initiés étaient : θεὸς ἐκ πέτρας, *deus ex petrâ*[2]. Un poëte ancien a exprimé cette pensée dans ce vers :

1. Schœpflin, *Alsatia illustrata*, t. I, p. 503, §. CXXII. Les figures qui entourent ordinairement Mithra doivent être des constellations du zodiaque ou en dehors du zodiaque. Voir *Religion des Gaulois*, t. I, livr. XXXIII, p. 440 et suiv.

2. Au rapport de Julius Firmicus Maternus, écrivain du IV.e siècle, dans son *Traité de la fausseté des religions profanes*.

Invictus de petra natus.[1]

On a trouvé, à Haguenau, une autre figure de Mithra, avec cette inscription :

DEO MEDV · MATV
TINA · COBNERT.

On a pensé que, cette inscription accompagnant une image de Mithra, il fallait la traduire par ces mots : *Au dieu Mithra, Matutina Cobnerta*[2]. Nous hasarderons ici une autre version, qui ne changera du reste rien au sens de l'inscription; nous dirons que MEDV est l'abréviation de *Medrûm* ou *Medorum,* et nous trouverons dans l'inscription : *Deo Medorum Matutina Cobnerta,* sans nous inquiéter de décomposer ces deux derniers mots, comme l'a fait le savant Moné[3] pour aboutir à *Staracholf* et à *Staracolf!...* Cette idée là n'était pas venue non plus à Steiner, qui a publié le premier cette inscription, ni à l'illustre Schweighæuser, qui s'est occupé du bas-relief qui la porte, et nous en a même conservé le dessin[4]. La figure de Mithra, dans ce monument, a cela de particulier, que le dieu, au lieu d'être représenté, comme il l'est presque toujours, assis sur le taureau et le frappant de son couteau, est debout à côté de lui, tenant dans sa main gauche une pique et reposant sa main droite entre les cornes de l'animal.[5]

Schœpflin, en s'appuyant sur cette idée que les Perses, les Assyriens et les Babyloniens désignaient le soleil sous le nom perse de *Mithra,* a émis l'opinion que ce Dieu était pour ces peuples cet astre lui-même, et a même voulu voir dans le taureau l'image du croissant de la lune! Que le nom de *Mithra* ait été pris en *Zend* et celui de *Mitra* en *Parsi,* pour désigner le soleil, c'est ce qui nous est

1. Commodien de Gaza, poëte chrétien, qui vivait du temps de Constantin le Grand. Voir Schœpflin, *loco citato.*

2. Voir la fort bonne traduction de Schœpflin par M. Ravenez, 6.e livr., p. 152.

3. Moné, *Urgeschichte des badischen Landes,* t. I, p. 269, Carlsruhe 1845. *Cobhair,* dit-il, *was gælisch Hülfe heisst;* nertus *lebt aber noch im wälschen* nerth *und im gælischen* neart, *Stärke, und der ganze Namen bedeutet starker Helfer, und war auch im Altteutschen ein Mannsnamen* Staracholf, Staracolf.

4. Steiner, *Codex Inscriptionum romanarum Rheni,* p. 59, n.° 155.

5. Une description détaillée de ce bas-relief a paru en 1826, dans le *Kunstblatt* d'un journal allemand, le *Morgenblatt,* n.° 80.

attesté par Adelung[1] et ce que nous sommes bien loin de nier. Que *Mithir, Mithri, Mether* et par abréviation *Mihr* signifie en perse, comme le veut Schœpflin, d'après Gabriel Simeoni et Thomas Hyde, *Seigneur* et *Amour*[2], c'est encore ce que nous n'avons pas d'intérêt à contredire. Tous ces noms là peuvent être des variantes du nom de Mithra et s'être identifiés dans l'esprit et le langage des Perses avec l'attribut le plus sensible et le plus bienfaisant de ce dieu, sans que ce peuple confondît dans sa pensée l'attribut avec la divinité elle-même.[3]

C'est ainsi que, quand le chrétien dans ses prières invoque le ciel, ce n'est que dans la parole qu'il l'identifie avec son Dieu, son cœur ne fait pas cette confusion. Nous pensons donc qu'il ne faut pas non plus confondre le dieu des Perses et des Mèdes avec son plus glorieux attribut, Mithra avec le soleil; nous préférerions, s'il fallait lui chercher une identification matérielle, le confondre avec l'élément même qui allume les rayons de l'astre du jour et vivifie toute la nature, le feu. Nous nous appuierions sur ce que le grand réformateur ou même l'auteur du Magisme, religion des Mèdes et des Perses, Zoroastre, a prescrit pour culte suprême à ses sectateurs l'adoration du feu, sans doute expression du principe générateur et vivifiant, qui s'est appelé *Ormuzd* et qui nous semble n'être autre que Mithra.

L'initiation aux mystères de cette divinité était terrible; il n'était pas rare de voir les novices y succomber. Il fallait que les récipiendaires supportassent, entre autres tortures, la faim, la soif, la flagellation, et ce n'était qu'après avoir résisté à ces épreuves presque surhumaines par leur répétition et leur durée, qu'enfin, exténués et sanglants, ils étaient admis au sanctuaire et osaient approcher des

1. Adelung, *Mithridates*, t. I, p. 164.

2. Schœpflin ici s'appuie sur les citations suivantes: Gabriel Simeoni reproduit un monument de Mithra, sur lequel est écrit: *Deo Invicto Mithir.* Dans la langue perse, *Mithri, Mithir, Mether, Mihr,* signifient Seigneur et Amour, comme le pense Thomas Hyde, *De relig. Persarum*, chap. IV. Il est évident que si jamais ces mots ont signifié ce que leur fait dire cet auteur ce n'est que par extension, et que ce n'est pas leur sens propre. C'est à peu près comme en français, quand on dit Seigneur pour Dieu.

3. Nous appliquons ici le nom de *Mithra* et de *Mitra* au même dieu, quoique l'auteur de l'ouvrage intitulé : *La religion des Gaulois*, l'applique à deux divinités, le soleil et la lune. Voir t. I, liv. II, ch. XXXII, p. 423 à 434. Nous reviendrons sur ce point en son temps.

autels ou plutôt s'enfoncer dans ces antres, trop souvent baignés par le sang des victimes humaines.

Le culte de ce dieu terrible avait ses fêtes, que l'on appelait *Mithriaques,* dans lesquelles on lui offrait de ces sanglants holocaustes. On en célébrait d'autres qui prenaient des principaux attributs de Mithra, du *lion,* du *corbeau*, du *griffon,* les noms de *Léontiques, Coraciques* et *Griffiques,* parce que sans doute, dans ces espèces de bacchanales, on portait en triomphe les images de ces animaux sacrés, ou parce que les initiés s'affublaient de masques et de costumes rappelant ces figures si peu faites pour paraître dans une cérémonie religieuse. Mais quelles aberrations, quelles folies étaient impossibles à ce paganisme, qui avait bien aussi ses lupercales! Ces solennités burlesques ont rappelé à l'illustre Schœpflin une fête qu'il avait vue à Bâle dans sa jeunesse. Tous les ans, dit-il[1], au carnaval, les enfants et les jeunes gens s'arment et se forment en bataillons, en compagnies, et traversent ainsi processionnellement les principaux quartiers de la ville; au milieu d'eux s'élèvent, en guise d'étendards ou de bannières, les images d'un *lion,* d'un *corbeau* et d'un *griffon.* On croirait, ajoute notre savant historiographe, que c'est un souvenir d'une cérémonie de Mithra transformée en fête militaire. Il est à remarquer que non loin de Bâle s'élevait l'une des plus anciennes villes d'un peuple de la même race que les Séquaniens, des Rauraques, la ville de *Rauricum*, qui, agrandie par Auguste, prit le nom d'*Augusta Rauracorum,* et que précisément aussi vers ces lieux se trouvait l'un des principaux passages par lesquels les peuples transrhénans franchissaient le fleuve. Par là aussi ont dû passer les Sigynnes ou Sarmates. Du reste, cette fête burlesque de Bâle n'est pas le seul souvenir encore vivant des Mithriaques; le carnaval lui-même n'a pas une autre origine.

Nous avons tout à l'heure rappelé les rapports qui semblent exister entre les mystérieux symboles du culte de Mithra et les *Abraxas,* ces pierres gravées magiques ou amulettes des *Basilides;* nous pourrions, au sujet de *Basle,* nous demander si ce nom, qui est resté une énigme, n'est pas aussi un souvenir des Sarmates Royaux ou Basilides, venus des bords du Danube. Cette supposition, qui trouve si bien sa place ici, a

1. Schœpflin, *Alsatia illustrata*, t. I, chap. XI, §. CXXIV, p. 504.

été faite par un savant et reproduite par un autre, par Pierre Ramus et Urstitius, deux des plus anciens historiographes de Bâle. Ces Basilides sont placés par Strabon sur les rives du Danube.[1]

Le principal dieu des Gaulois, et notamment des Séquaniens, des Médiomatriciens et des Rauraques, était Mercure, à en juger du moins par le grand nombre de statues de ce dieu, trouvées sur notre territoire, et même par l'attestation de César. Nous sommes loin de le nier; mais, avec l'auteur de *La religion des Gaulois,* nous pensons que, si ce dieu était si vénéré par nos pères, c'était parce que dans leur esprit il se confondait avec leur divinité primitive Mithra, ou en était l'agent le plus actif, ce qui fait dire à Macrobe dans ses *Saturnales* (liv. I, ch. 19), que Mercure, le Soleil et Apollon ne sont qu'une seule et même divinité. Ce qui est certain c'est que ces dieux ont plusieurs attributs communs: Mithra portait le caducée comme Mercure; comme lui, il était souvent représenté sans sexe; tous deux étaient surnommés *abactor boum* ou *abigeus.* On a découvert à Zurich deux statues de Mercure, environnées de toutes les figures qui entourent ordinairement les statues de Mithra, de la *tortue*, du *serpent*, du *sanglier cornu*, du *bélier*, de l'*ours*, du

1. Βασίλειοι Σαρμάται, dans Strabon. Urstitius (*Epitome historiæ Basiliensis*, chap. V, p. 52), après avoir rapporté différentes versions sur l'étymologie du nom de Bâle, termine par cette réflexion empruntée à Pierre Ramus: *Petrus Ramus cogitandum monet, num Basilii Sarmatæ ad utramque Danubii ripam apud Strabonem, aliquâ belli tempestate huc deducti, nomen urbi dederint.* (Voir *Petrus Ramus* dans sa Basilea. *an. MDLXXI*, édit. in-8.°, p. 4, et Strabon, liv. II, p. 128 du texte, et p. 356, t. I, de la traduction de De la Porte du Theil). Oui, nous ne doutons nullement que non-seulement cette fête Bâloise, mais le carnaval lui-même ne soient un reste du paganisme et notamment du culte de Mithra. Car, à certains jours, les prêtres et les initiés se déguisaient en femmes, en monstres, en toutes sortes de bêtes, principalement de celles qui entraient dans les mystères de Mithra ou du soleil, et se montraient ainsi en public. Chez les Gaulois ces fêtes, appelées Mithriaques, avaient lieu le 1.er janvier; chez d'autres peuples le 25 décembre. C'était le prétendu anniversaire de la naissance du Dieu: ce jour là dans la Perse et dans la Médie tout était permis; le Roi même, dit Athénée, pouvait s'enivrer. Les Gaulois de même le passaient en festins, en orgies, en débauches de toutes espèces, en mascarades que les Pères de l'Église qualifient de sacriléges. Ces abus, ces excès, dont le carnaval n'est qu'une bien faible image, se sont continués pendant quelques siècles, sous l'empire du christianisme, malgré les anathèmes de S.t Jérôme, de S.t Ambroise, de S.t Césaire et les décrets des Conciles de Tours et d'Auxerre qui «pour arrêter cette licence avaient exprès ordonné un jeûne de trois jours et des litanies dans toute l'Église.» Voir *Religion des Gaulois*, t. I, liv. II, p. 474 et 475. Peut-être ce que l'on nomme le carnaval de la S.t Sylvestre, qui se célèbre encore du 31 décembre au 1er janvier, dans certaines villes alsaciennes ou voisines, n'est-il pas tout à fait étranger aux Mithriaques.

taureau, du *poulain* ou *chevalet,* enfin du *loup* ou de la *panthère.* S'il fallait une preuve de plus, sinon de l'identité de Mithra et de Mercure, au moins de l'alliance que les anciens faisaient de ces deux divinités, nous rappellerions que dans la ville d'Édesse, consacrée au soleil, Monime, c'est-à-dire Mercure, était toujours représenté dans le char du Dieu assis à côté de lui, et pour achever la démonstration nous citerions cette inscription à Mercure-Soleil, donnée par Spon :

MERCVRIO SOLI
ET SILVANO
SANCTISSIMO
SACRVM
Q. VIVIVS VOLSCINI
VSPROC. COLLEG.
AVRIGARIORVM
IIII FACT.

Les Sigynnes dans leurs migrations ont dû atteindre, avant de franchir le Rhin, le Sieg, qui reproduit si bien leur nom, le Neckar et le Mein ; eh bien ! sur les rives de toutes ces rivières et surtout du Neckar surgissent de toutes parts des monuments ou des débris attestant le culte de Mithra : ainsi à Fellbach, à Beckingen vis-à-vis de Heilbronn, à Neuenheim, dépendance de Heidelberg, à Ladenbourg, le *Lupodunum* du poëte Ausone, ont été découverts des inscriptions, des bas-reliefs, des figures, qui rappellent cette divinité médique ; enfin, au milieu des ruines de *Vicus-Novus,* entre Heddenheim et Praunheim, ont été exhumés deux temples consacrés au mythe de Mithra.[1]

Nous aurions pu nous dispenser de donner de si longs développements à ce qui rappelle Mithra dans nos contrées; il pouvait nous suffire d'indiquer que le culte de ce dieu de la Médie et de la Perse avait été en vigueur chez les Séquaniens et les Médiomatriciens; mais nous espérons que le lecteur nous pardonnera cette digression, qui ne nous paraît pas déplacée en ce lieu, et qui, en fixant l'attention du public sur la figure et les attributs de Mithra, pourra amener de nouvelles découvertes utiles pour la science.[2]

1. Voir *Mémoire sur les établissements romains du Rhin et du Danube,* par M. de Ring, t. I, p. 249, 262, 267, 269, 271, 311 et suiv.

2. Nous ne doutons pas qu'une foule de ces excavations ou souterrains que l'on appelle les

On a trouvé en Alsace et notamment dans l'ancienne Médiomatricie de nombreux vestiges du culte de certaines déités, dont l'origine semble à Schœpflin lui-même être étrangère à la théogonie des Romains et appartenir à la religion et à la langue des Celtes[1]. Ce sont les *déesses-maïres* (*mères*) ou *matres*. D'après les attributs, les noms et surnoms que leur donnent les inscriptions, ainsi que d'après les formes sous lesquelles nous les représentent leurs images ou statues, ces déesses devaient, comme les *nymphes*, les *dryades*, les *amadryades*, de Rome et de la Grèce, comme les *sylphes, sylphides* et *ondines* de la féerie que l'on dit du moyen âge et que nous croyons bien plus anciennes, présider aux forêts, aux champs, aux jardins, aux rivières, ou bien peupler l'air et l'eau, animer les fontaines, se mêler au souffle bienfaisant des zéphirs et aux pluies fécondantes et utiles de l'été. Nous hasarderons ici avec quelque confiance l'idée que *Müttersholz*, village du Bas-Rhin, dont le nom allemand, traduit en français, veut dire *bois de la mère*, s'est élevé au milieu de quelque forêt consacrée au culte d'une de ces déesses-maïres ou matres. Ce qui nous porte à le croire, c'est non-seulement son appellation, mais aussi les ruines trouvées dans ses environs, et qui semblent rappeler un temple ou monument à forme arrondie et reposant sur des fondements en briques. Il paraît que quelque empereur romain, sans doute même Auguste, qui est venu plusieurs fois et a séjourné dans nos contrées, aura rendu hommage à cette divinité du lieu; car la partie de la forêt où se trouvaient, il y a dix ans encore, les débris de ces constructions, s'appelait *Lucus Augusti* (bois sacré d'Auguste), et a conservé en allemand une dénomination qui n'est peut-être pas étrangère à sa première destination, *Kaysersgarten* (jardin de l'empereur). Nous ajouterons que ce bois sacré fut traversé par une voie romaine établie sans doute sur une route bien antérieure, joignant les villes antiques d'*Ell* et d'*Argentouaria*, principaux centres du culte du pays. Nous ajouterons encore que Müttersholz comprend *Nieder-Rathsamhausen*, et que de deux villages dis-

grottes aux fées et beaucoup de prétendus *dolmens* druidiques, avec ou sans allées, et dans lesquels les archéologues veulent voir des tombes antiques, ne soient quelques débris du culte de Mithra. Nous pensons qu'il en est surtout ainsi de la *grotte sépulcrale* qu'on vient de découvrir dans la butte de Tuniac et sur laquelle M. Touquet, secrétaire de la Société polymathique du Morbihan, a fait un savant rapport, qu'il a bien voulu nous communiquer. Voir ce Rapport et les planches jointes. Édit. Vannes, 1853. Cauderan.

1. Schœpflin, *Alsatia illustrata*, t. I.er, p. 80 et suiv.

parus dans ses environs l'un s'appelait *Niveratsheim.* Comme Niebuhr, nous avons admis l'opinion que les Rasènes ou Étrusques ont été parmi les premiers habitants de la Médiomatricie et de la Séquanie, de même qu'ils ont peuplé la Rhétie, avant de se répandre au delà des Alpes. Le nom de ces *Rhètes* ou *Rasènes* nous semble se retrouver dans celui de *Rathsamhausen* et de *Niveratsheim,* et nous en dirons autant de toutes les localités anciennes de la Germanie ou de la Gaule, dont le nom renferme la même racine. La Rauracie n'est rien autre chose elle-même que la Rhétie primitive, qualifiée d'abrupte ou de sauvage. Peut-être ce nom lui a-t-il été donné par ses premiers habitants eux-mêmes, lorsque, polis et civilisés sous le beau ciel de l'Italie, ils ont comparé leur ancien séjour au nouveau.

On a découvert des figures de ces divinités non-seulement en Alsace, mais sur tous les points de la Gaule, de l'Helvétie et de la Germanie, où nous avons signalé l'introduction de l'élément médique et persique; ainsi dans la capitale de la Médiomatricie un monument avec cette inscription : *Vicani Vici Pacis Dis Mairabus lapidem posuêre ;* un autre à Ell près de Benfeld, un troisième à Lyon, la ville des *Segusiani,* d'autres notamment en Bretagne, en Belgique et sur les bords du Rhin, dans le pays de Trèves, au château de Schneppenbourg non loin de Bonn, à Lausanne, dans le Wurtemberg et aussi dans la Pannonie, la Dalmatie, en Sicile, et jusque dans l'Espagne, où l'inscription : *Matribus Galliacis* semble accuser une provenance gauloise.[1]

Tous ces monuments semés depuis les bords du Danube jusqu'aux Pyrénées et au delà, c'est-à-dire sur toute la route que doivent avoir suivie les Sigynnes-Mèdes et les Sarmates, Mèdes aussi, nous semblent révéler que c'est de ces peuples que nos pères ont reçu ces croyances et ce culte; et ce qui nous confirme dans cette pensée, c'est que, au témoignage d'Hérodote, l'historien par excellence, les objets de ce culte, évidemment secondaire chez nos pères, étaient précisément ce que les Perses et les Mèdes adoraient le plus, après Jupiter et Mithra, nous devrions même dire avant Mithra, car, au rapport aussi d'Hérodote, ils sacrifiaient au soleil, à la lune, à la terre, au feu, à l'eau et aux vents, bien avant de sacrifier à ce dieu qu'ils avaient reçu des Assyriens et des

1. Le même, p. 478 et suiv.

Arabes. Qui ne reconnaît dans l'adoration de ce que l'on appelait les éléments, l'origine de ces divinités ou génies qui présidaient à tous les bienfaits de la nature. Toutes ces créations fantastiques qui ont enfanté, nous n'en faisons aucun doute, la *féerie*, de même que la magie, sont sorties, comme l'annonce ce dernier nom, du magisme; or, le magisme était la religion des Perses et des Mèdes, et par conséquent des Sigynnes.

Mais aux dieux de ces deux peuples, les Sigynnes du Danube et leurs descendants ont dû mêler les dieux de l'Égypte, s'il est vrai, comme nous avons cherché à l'établir, qu'ils aient été transplantés et maintenus en Europe par la puissance égyptienne, et si leur nom même leur a été imposé par elle. Le culte dominant aura même été celui de leurs maîtres ou vainqueurs, c'est-à-dire le culte égyptien. Or, c'est là précisément ce que semblent nous révéler l'histoire et les monuments encore debout. La principale divinité des Égyptiens était Isis: eh bien! nous l'avons déjà rappelé, elle était celle aussi des Suèves, dans le nom desquels semble se réfléter celui des Sigynnes. Ce culte était celui de leurs plus glorieuses tribus, des Semnones, que nous croyons en proche parenté avec les fameux Senons ou Senones gaulois; et qui ne sait que les armoiries de l'antique *Lutèce* ne sont que la reproduction symbolique de la figure d'Isis, un vaisseau? Qui ne sait que le nom même des Parisiens rappelle cette déesse? [1]

1. André Du Chesne, *Antiquités et Recherches des Villes de France*, p. 10. Schœpflin, tout en critiquant cette opinion par des arguments qui nous semblent bien peu solides, avoue implicitement que, de son temps déjà, elle avait prévalu, car il dit qu'elle avait séduit beaucoup de savants, *quod multis placuit*. Du reste, Schœpflin nous fournit lui-même des armes pour le combattre en rappelant toutes les dénominations de localités et monuments qui consacrent le souvenir d'Isis, non-seulement dans notre pays, mais dans toute l'ancienne Gaule et au delà du Rhin. Il signale, d'après Plantin (*Helvetia antiqua et nova*, chap. XXI), dans le canton de Zurich, un mont *Isenberg* et les ruines d'un temple d'Isis, et non loin des bains de Baden, à Wettingen, une inscription votive à cette déesse, de même que plusieurs autres mentionnées par Schedius (*de diis Germanis*, p. 155), par Grasser (*de antiquitatibus Nemausensibus*, p. 42 et suiv.), et par Mabillon (*Iter Germanicum*, p. 101). Il cite aussi Isenach de la Thuringe et rejette, comme pour notre Isenheim, toute provenance Isidienne. Il ne conçoit pas surtout comment Dagobert, roi chrétien par excellence, aurait pu donner au château-fort qu'il bâtissait au-dessus de Rouffach le nom païen d'Isenbourg. Mais ce nom, Dagobert ne l'a pas créé, il l'a trouvé tout fait, c'était celui de la montagne qui l'a conservé et s'appelle encore aujourd'hui Isenberg. Cette version nous semble préférable à celle de Schœpflin qui tire ces dénominations du mot allemand *Eisen* (fer) et fait du château d'Isenbourg la forteresse de fer, *ferrea arx*. Nous demanderons alors ce que devient le nom d'Isen-

Que de localités, villes, rivières ou montagnes ont dû également leurs dénominations premières à cette déesse : ainsi *Isenbourg,* l'*Isar* bavarois, de même que les deux *Isara* de la Gaule (l'Isère et l'Oise), *Issy* près Paris, *Isoudun, Eisenach* de la Saxe, notre *Isenheim,* le coteau d'*Isenberg,* dont Dagobert a conservé et perpétué le nom dans le château qui domine Rouffach, ruines célèbres que l'on aurait dû laisser à l'histoire .... et tant d'autres lieux encore redevables de leur première existence à quelque temple ou quelque monument voué à Isis.

Mais cette divinité égyptienne n'est pas la seule dont les images ont été trouvées en Alsace; on y a découvert aussi des statues d'Osiris, de Sérapis, d'Elurus, d'Anubis et même du singe-dieu Cercopithécus. Ces découvertes ont été faites notamment dans l'ancienne Médiomatricie et la Séquanie, au milieu de ruines de l'époque gallo-romaine, à Augusta Rauracorum près Bâle, à Illzach et Mulhouse, entre lesquels on place l'antique cité d'*Urunca,* dans les débris d'*Ell,* d'*Argentouaria,* Horbourg ou Colmar, à *Argentorat,* Strasbourg, à *Brocomagus,* Brumath. Un temple consacré à Isis s'élevait aussi au milieu des montagnes de l'Helvétie, à Bade, le *Vicus aquensis* de Tacite.

Mais où des preuves bien plus nombreuses et bien plus énergiques de l'ancien culte égyptien ont été exhumées, c'est dans cette ville d'*Antre,* perdue depuis des siècles et qu'un heureux hasard d'abord, des fouilles savantes ensuite ont retrouvée et pour ainsi dire ressuscitée au milieu des montagnes du Jura dans l'antique Séquanie. Là et dans les environs, ont surgi les statues d'*Osiris,* d'*Orus,* fils d'Isis, enfin de *Jupiter Ammon,* à la vue duquel le savant Dunod, qui déjà sans doute au mode de construction du pont, des arches et des aqueducs souterrains, à l'absence de voûtes, aux pierres énormes, aux quartiers de rochers employés dans ces immenses travaux, avait reconnu la main des géants de l'architecture, s'est écrié que cette ville avait été fondée par les Égyptiens![1]

L'amphithéâtre de Besançon (Vesontio), la capitale de la Séquanie,

heim dans le voisinage ; il serait donc le *village de fer*. Certes, le sage Schœpflin n'a pas pensé à cette conséquence, qui démontre à elle seule l'impossibilité d'adopter son opinion.

1. Dunod, *Découverte de la ville d'Antre*. Voir aussi Quatremère de Quincy, *Dissertation* couronnée par l'Académie française *sur l'architecture égyptienne*, p. 78, cité par M. Ravenez, traducteur de Schœpflin, livr. 6.e, p. 15 et 16. Voir encore l'inscription gardée à Wettingen et citée par Gruter, LXXXII, p. 9, et par Orelli, p. 83, n.o 264. Elle est ainsi conçue :

doit aussi avoir été bâti par des Égyptiens, et Dunod croit avoir retrouvé l'inscription qui en décorait l'entrée : *Marti Augusto Q. Petronius Metellus M. Petronius Magnus .... una cum militibus Niliacis*[1]. (A Mars Auguste Q. Petronius Metellus, M. Petronius Magnus .... ensemble avec les soldats du Nil). Marti Augusto est sans doute une flatterie à l'adresse d'un empereur romain. Quelques savants ont lu à la fin de l'inscription, au lieu de Niliacis, *Iliacis*, c'est-à-dire, en place de soldats du Nil, soldats d'Ilion. Or, on sait déjà que bien des peuples de la Gaule étaient appelés par les Romains frères et se vantaient, comme eux, de sortir d'Ilion; et ces peuples là touchaient aux Séquaniens, si même ils ne se confondaient pas avec eux. On le voit, cette inscription, sur laquelle on a fondé tant de suppositions, entre autres celle-ci, qu'Auguste, après la victoire d'Actium, se défiant de la fidélité des Égyptiens qui avaient suivi le parti de Marc-Antoine, en avait envoyé ou relégué des cohortes dans les Gaules, notamment à Nîmes, que ces cohortes, trop nombreuses sur ce point, avaient été dispersées sur plusieurs autres de la Gaule, et que ce fut ainsi qu'il en était arrivé jusque dans la Séquanie et dans les gorges du Jura, qu'enfin c'est à elles qu'il faut attribuer les constructions égyptiennes de l'amphithéâtre de Besançon et de la ville d'Antre; cette inscription, disons-nous, tant travaillée par les savants, ne peut jeter aucune lumière sur la question qui nous occupe. En effet, les caractères dont elle se compose sont incertains, et avec un N de plus ou de moins on peut indifféremment y trouver un souvenir du Nil ou d'Ilion, de l'Égypte ou de Troie, des Égyptiens ou des Pélasges. Nous ne l'avons citée que pour prouver qu'elle ne nous a pas échappé et qu'il est impossible d'en tirer parti contre le système que nous soutenons, de l'introduction ancienne et même antérieure aux temps historiques, de l'élément égypto-médique dans nos origines.

DEAE ISIDI TEMPLVM A SOLO
L. ANNVSIVS MAGIANVS
DE SVO POSVIT VIRAQVENSB*
AD CVIVS TEMPLI ORNAMENTA
ALPINIA ALPINVLA CONIVNX
ET PEREGRINA FIL. — XC. DEDE
RVNT. L. D. D. VICANORVM

1. Dunod, *Découverte de la ville d'Antre* et *Histoire des Séquanois*, et M. Clerc, *Essai sur l'histoire de la Franche-Comté.*

* Voir sur *Vicus Aquensis* Tacite, *Historiæ*, t. I, p. 67. Cette ville appelée aussi *Aquæ Verbigenæ* est aujourd'hui Bade en Argovie.

Nous pensons que cette inscription n'est pas même due à des Gaulois, surtout s'il faut lire *Niliacis*, mais à quelque légion romaine, qui, au retour d'une expédition sur les bords du Nil, sous Auguste, par exemple, qui réduisit l'Égypte en province romaine et la fit comprendre parmi les provinces *Césaréennes* ou *Impériales,* aura voulu consacrer la mémoire de ses triomphes et celle de son général, et aura gravé sur le monument: *A Auguste et aux soldats du Nil*, comme, de nos jours, les compagnons du grand capitaine des temps modernes auraient pu, en revenant de leur immortelle campagne, inscrire sur le marbre ou sur le granit ce souvenir : *A Napoléon et à l'armée d'Égypte!*

Nous avons emprunté à Schœpflin la peinture de Mithra, empruntons-lui aussi l'image de l'Isis Alsacienne. Il nous a conservé la description de deux statues de cette divinité. La première représente la déesse assise; elle tient sur ses genoux son fils Osiris, encore enfant, et lui présente le sein. Sa tête est encadrée d'un voile plissé qui lui cache les épaules, sur son front s'élèvent deux immenses cornes au milieu desquelles repose un disque ou globe, les mamelles sont à nu; le reste du corps est couvert d'un léger vêtement de lin. Tout dans cette idole est symbolique et doit peindre tant les phases de la lune que la fécondité de la terre.

L'autre statue est debout. Sa tête est enveloppée du voile; une bandelette ou barbette descend de son menton, ce qui doit être le symbole de la sainteté; dans chacune de ses mains elle tient un fouet pour chasser les mauvais génies, si ce n'est un bâton augural ou cette espèce de houlette qu'on rencontre fréquemment entre les mains de ces idoles. Sur les bandelettes enroulées autour du reste de l'image, à la façon des momies, sont tracés un grand nombre d'hiéroglyphes.

Souvent Isis est assise sur un lotus, cette fleur qu'Hérodote appelle le *lis d'Égypte,* et qui était aussi un emblême de l'abondance, car elle naissait de l'inondation bienfaisante du Nil, et desséchée et broyée en farine par les Égyptiens, elle leur servait de nourriture[1]. Peut-être cette fleur sacrée, à laquelle le plus grand des historiens donne le nom de lis, s'est-elle reproduite sous la forme antique des armes de France, de

1. Hérodote, liv. II, chap. XCII : 'Επεὰν πλήρης γένηται ὁ ποταμὸς καὶ τα πεδία πελαγίσῃ, φύεται ἐν τῷ ὕδατι κρίνεα πολλὰ, τὰ Αἰγύπτιοι καλέουσι λωτόν. Traduction de Ch. Müller : *Postquam auctus est fluvius, camposque inundavit, nascuntur in aqua lilia multa, quæ ab Ægyptiis lotus vocantur.*

même que la figure symbolique de la déesse elle-même se retrouve dans les armoiries de notre capitale.[1]

Le globe ou plutôt le disque n'est pas l'attribut seul d'Isis; il orne souvent la tête d'Osiris et d'Harpocrate, leur fils; il représente, soit la lune, soit le soleil, soit l'orbe terrestre[2], qui tous les trois aussi étaient l'objet de l'adoration des Perses. Chez ces peuples, les chevaux étaient consacrés au soleil[3]. Ce culte, appartenait-il aux sectateurs d'Isis, comme à ceux de Vénus Uranie ou Mithra? peu nous importe, car dans l'une comme dans l'autre hypothèse, il faisait partie de la religion des Mèdes ou de celle des Égyptiens, et ces deux religions ont dû venir se confondre dans celle des Sigynnes. Mais ce qui semble caractéristique, c'est que tous les peuples de la Germanie, notamment ceux de la forêt Hercynienne, adoraient

1. Isis était représentée sous la forme symbolique d'un vaisseau chez les Suèves. Voir Tacite, *Germania*, chap. IX. C'est aussi un vaisseau que figurent les armes de Paris, et l'on a retrouvé dans l'abbaye de Saint-Germain, abbaye qu'on suppose avoir été construite sur l'emplacement d'un ancien temple de cette déesse, une statue d'Isis. Que l'on s'étonne donc que dans le nom du peuple, au milieu duquel ont été découverts ces témoins du culte égyptien, nom qui dans sa composition renferme évidemment le mot Isis, on ait cherché un souvenir de cette divinité et une preuve de son adoration ancienne sur les bords de la Seine. Certains écrivains font dériver ce nom du grec Παρὰ Ἶσις, c'est-à-dire, *près d'Isis*. C'est faire parler grec aux Gaulois dès le berceau. Nous, nous proposerons une autre étymologie, tirée de la langue même des Mèdes, et par conséquent des Sigynnes : *Par*, *para*, signifie en sanscrit *haut*, comme en allemand *Hoch* ou *Empor ; Param* grand; *Parama*, *der Höchste*, le plus haut, le plus élevé, le plus éminent, le suprême. C'est le sens aussi de ce mot dans la composition; ainsi l'on dit: *Para-bara* pour *der höchste Gott*, le dieu suprême; *Parabrama* pour *die höchste Weisheit*, la plus haute sagesse; *Para-mandola* pour *der höchste Boden*, *der Himmel*, le ciel. C'est de là qu'est venu dans le germain le mot *Pareg*, *Bären*, *Berg*, en gaulois *Bar* ou *Par*, élévation, hauteur, montagne. Voir Adelung, *Mithridates*, t. I, p. 167. Qui ne comprend, après ces rapprochements, que le nom des Parisii a pu tirer son origine soit d'une hauteur où ils sacrifiaient à Isis, soit de l'idée de supériorité qui s'attachait, en Égypte aussi, à cette divinité sur toutes les autres, soit enfin de ce que ce peuple avait dès alors une certaine prééminence, au moins sous le rapport de la religion et qu'il était, dans les Gaules, à la tête des sectateurs de la déesse ? Tel fut peut-être le point de départ de sa suprématie. Si le nom de *Paris* a succédé à celui de *Lutèce*, c'est sans doute lorsque cette ville est devenue la cité par excellence, la capitale des Parisii, la *civitas Parisiorum ;* et, si le souvenir de la déesse qu'ils adoraient se retrouve si évidemment dans leur appellation, pourquoi le souvenir de la fleur, qui lui était principalement consacrée, ne se retrouverait-il pas dans les insignes de la nation, dont ce peuple est devenu le chef. Ce symbole pourrait aussi leur avoir été apporté par les Francs, descendants des Suèves. Nous reviendrons sur ce point.

2. Schœpflin, *Alsatia illustrata*, t. I, p. 496.

3. Schœpflin, *Alsatia illustrata*, t. I, p. 503. *Equi sacri fuere soli apud Persas.*

également comme créatrice et conservatrice de la terre une déesse, qui a plus d'un point de ressemblance avec l'Isis égyptienne, et qu'ils appelaient Hertha[1]. Un char et des chevaux blancs comme la neige lui étaient aussi consacrés, et cet usage se retrouve également chez les premiers Gaulois.

Parmi les animaux sacrés des Égyptiens, le chien et le chat occupaient une des premières places, à côté du singe dont le nom de *Cercopithæcus* nous est resté[2]. On sait déjà qu'une image de cette singulière divinité a été trouvée à Mulhouse. Leur Anubis avait une forme humaine, mais la tête d'un chien, et il y avait *Cynopolis* (la ville des chiens), dans laquelle on adorait ce Dieu[3]. Le chat compris dans le polythéisme égyptien a pris, sous la plume des écrivains grecs, la dénomination d'Elurus. On en a aussi trouvé une image chez les Médiomatriciens, dans les ruines de la ville d'*Ell*. Nous hasarderons au sujet de cette divinité une supposition : peut-être les appellations de quelques-uns de nos villages, dans lesquelles on trouve les mots *Hund* et *Katz*, ne sont-elles que des traductions germaniques de noms plus anciens exprimant dans la langue des Sigynnes le même sens, c'est-à-dire, chien ou chat, et rappelant le culte égyptien.

Schœpflin se pose cette question : D'où nous vient le culte d'Isis ou de Mithra? et lui donne une solution que nous sommes étonné de voir éclore sous la plume d'un pareil érudit. Du reste, pour le combattre, nous nous servirons de ses propres armes. Il prétend que ces divinités nous ont été apportées par les Romains ; il repousse avec dédain l'idée que les armes de l'antique Lutèce aient aucun rapport avec Isis, et rejette

1. Tacite, *Germania.*

2. Schœpflin, *Alsatia illustrata*, t. 1, p. 500 : *Felis, non minus ac canis et simia religionis Ægyptiacæ partem constituit.*

3. Nous avons dit que le peuple égypto-médique des Sigynnes ou au moins des peuples de même race s'étaient étendus jusqu'au delà des Alpes et des Pyrénées, et par conséquent ont dû y apporter leurs dieux et leur culte. Un rapprochement assez curieux se présente ici : Une des plus anciennes villes d'Espagne, Vigo, s'appelait *Vicus Spacorum.* Or, au témoignage d'Hérodote (liv. I, chap. CX) le mot *spaca*, dans la langue mède, avait la même signification que *Cynos* (Κυνος) en grec, et par conséquent *Spacorum Vicus* présenterait absolument le même sens que *Cynopolis* ; ce serait aussi la ville des chiens. Nous faisons ce rapprochement en passant et sans prétendre y attacher une importance véritablement historique. Qui sait si nos villages, dont les noms contiennent la même racine *spach*, n'ont pas une semblable origine ?

à la fois pour elle, comme pour Mithra, toute alliance gauloise ou germaine.

Il avoue cependant que les divinités égyptiennes pénétrèrent tard dans Rome, qu'après y avoir paru en 681 de la fondation, elles en furent expulsées honteusement avant l'expiration même de l'année, et que, sept ans plus tard, un sénatus-consulte ordonna la destruction d'un temple d'Isis et de Sérapis. Il applique à ces dieux ce que Tacite disait des astrologues : «Race qui sera toujours proscrite à Rome, et qui s'y maintiendra toujours.» Ce qui prouve que si ce culte a survécu au décret du sénat, ce ne fut que d'une manière bien mystérieuse et en violation de la loi, c'est que Schœpflin lui-même, sans citer aucun acte intermédiaire de l'autorité, est obligé de sauter aux règnes odieux de Commode et de Caracalla, à un vers de Lucain et à une phrase de Lampridius, pour nous signaler la véritable admission d'Isis parmi les dieux de l'empire. Quant à Mithra, il est contraint, pour en trouver quelques vestiges dans le culte des Romains, de descendre aux époques de Constantin-le-Grand et de Julien l'Apostat, et encore ce dieu aurait-il été presque aussitôt effacé qu'admis dans la théogonie romaine, car l'auteur de l'*Alsatia illustrata* reconnaît lui-même que l'abolition date de l'an 378 de notre ère.[1]

Que les monuments décrits par Schœpflin soient d'une époque postérieure à la conquête des Gaules par les Romains, c'est ce que nous ne mettrons certes pas en doute; les caractères et les noms gravés sur les inscriptions le démontreraient suffisamment, quand même nous ne saurions pas que les Gaulois et les Germains proscrivaient l'écriture, et eussent cru outrager leurs dieux en les représentant sous des formes humaines.

Oui, toutes ces statues, toutes ces inscriptions datent de l'époque romaine, et nous ne pensons pas qu'il en ait existé sur nos bords avant cette époque, quoique nous pourrions élever quelque doute sur ce point, notamment en ce qui concerne les figures égyptiennes, car nul peuple n'a plus que les Égyptiens personnifié et matérialisé dans les images ses divinités. Mais ici n'est pas la question, et nous nous permettrons d'adresser à Schœpflin le reproche d'avoir confondu le jour de la fabrication des statues ou inscriptions avec le jour de l'introduction du culte égyptien ou médique, qu'elles consacrent.

1. Schœpflin, *Alsatia illustrata*, p. 501 et suiv.

Sans doute, des Romains ont pu élever des statues dans notre pays aux dieux de l'Égypte, de la Perse ou de la Médie, dès le lendemain de la conquête; mais pourquoi l'auraient-ils fait? Parce que ces dieux étaient déjà les leurs? Non, car d'après Schœpflin lui-même, à cette époque Isis et Mithra étaient encore inconnus à Rome. Pourquoi donc? Parce que les Romains professaient le panthéisme, et croyaient pouvoir se rendre favorables les dieux de tous les pays, et que cette croyance, qui était chez eux un dogme, précédait de longtemps les décrets du sénat, qui ouvraient le Capitole ou le Panthéon aux divinités des peuples vaincus ou alliés.

Comment Schœpflin n'a-t-il pas vu le culte d'Isis établi, pour ainsi dire, à nos portes, bien des siècles avant la conquête, et dans des régions où les armes romaines n'ont jamais pu se fixer d'une manière triomphante et décisive, en Germanie, chez les Suèves, ce peuple que Tacite proclame le plus ancien et le plus illustre de la Germanie.

Schœpflin, dans son engouement pour les Romains, auxquels il sacrifie notre nationalité, veut leur faire honneur aussi de notre langue et de nos dieux. Les Triboques, ce peuple venu des mêmes régions que les Suèves et qui n'a eu qu'à franchir le Rhin pour s'établir sur notre rive, l'embarrassent, car ceux-là au moins n'ont pas eu besoin des Romains pour nous apporter le culte de la Suévie. Il n'ose pas nier la possibilité de cette provenance; mais il cherche tout aussitôt à faire planer quelques doutes sur l'existence même du culte d'Isis parmi les Germains. «Une «partie des Suèves, dit Tacite, sacrifie à Isis. Quelle est la cause et l'ori«gine de ce culte étranger ? Je n'ai pu en rien savoir, si ce n'est que «l'image même de la déesse, figurée par un vaisseau, semble annoncer «une religion apportée par mer.»[1]

Schœpflin s'empresse de faire suivre cette citation de celle-ci : Il a semblé à *Jacques Gronovius* que Tacite ne disait pas que les Germains adoraient Isis, mais seulement qu'ils considéraient son navire comme une divinité; et, tout en paraissant reconnaître l'inexactitude de cette interprétation, il rassemble avec soin jusqu'aux moindres arguties qui pourraient en mitiger l'absurdité. Isis avait inventé les voiles, au rapport de Lucien, dans ses *Dialogues ;* il existait, d'après Lactance, dans les *Fastes*, un jour où l'on célébrait le navire d'Isis[1]. Enfin Schœpflin

1. Tacite, *Germania*, chap. IX.

laisse trop voir combien le gêne, dans ses déductions, cet inexplicable vaisseau qui se retrouve partout où l'histoire signale le culte de la déesse égyptienne, au milieu des *Parisii* de la Gaule, comme au milieu des Suèves de la Germanie. Du reste, son embarras a été tout aussi grand en face des dernières traces de l'adoration de Mithra dans nos contrées. L'illustre historiographe n'eût pas été chercher jusqu'à Rome le mot de cette énigme, s'il se fût arrêté à ces lignes, déjà si souvent citées par nous, où Hérodote constate la présence d'un peuple à la double origine médique et égyptienne, des Sigynnes enfin, aux bords du Danube, sur le chemin de la Gaule; ce qui est resté de ce peuple au delà du Rhin, a formé le fond de la nation suève, ce que l'on a appelé les Galates de la Germanie, et plus tard les Français du Nord; ce qui a franchi le fleuve est devenu l'un des éléments du sang gaulois. C'est à ce peuple évidemment que nous avons dû le culte d'Isis et de Mithra.

Il existe encore dans la Gaule, et notamment en Alsace, bien des souvenirs, bien des vestiges de la religion et aussi de la langue et des usages des Sigynnes. Ainsi, que sont ces croyances populaires à des êtres ignés, créations fantastiques qui effraient encore les habitants de nos campagnes, sinon quelques idées superstitieuses, dernières inspirations du magisme et de la déification du feu? Qu'est-ce, chez les Gaulois et chez les Germains, que ces oracles tirés du cours plus ou moins rapide des eaux, du tournoiement et du murmure des torrents et des rivières? Qu'est-ce que ce dieu Rhin, *Rhenus Deus,* aux ondes duquel ces peuples barbares confiaient leurs nouveau-nés, exposés sur leurs boucliers, pour interroger le dieu sur la légitimité de l'enfant, bien persuadés que si le précieux dépôt surnageait, la pureté du lit conjugal n'avait reçu aucune atteinte, et que s'il était submergé, il ne fallait pas le pleurer, mais punir de la plus horrible des peines la mère; car il était le fruit d'un crime irrémissible, l'adultère? D'où vient cette foi en la puissance divine du Rhin, si ce n'est du culte tout particulier que rendaient aux fleuves les Perses et les Mèdes[1]? D'où vient cette dénomination d'*Aar* et d'*Arare*, donnée

1. Hérodote, liv. I, chap. CXXXVIII. Tel était le respect qu'ils avaient pour les fleuves, qu'ils n'osaient ni uriner, ni cracher, ni même se laver les mains dans leurs eaux, et ne le permettaient pas à d'autres; car, ajoute Hérodote, les fleuves sont l'objet de leur principale adoration. Ἐς ποταμον δὲ οὔτε ἐνουρέουσι οὔτε ἐμπτύουσι, οὐ χεῖρας ἐναπονίζονται οὐδὲ ἄλλον οὐδένα περιορῶσι, ἀλλὰ σέβονται ποταμοὺς μάλιστα.



à plusieurs rivières de l'ancienne Gaule, si ce n'est du sanscrit[1] ou *d'Arii*, premier nom des Mèdes; *Burg, Burgum, Bourg* n'est-il pas tiré de la même langue, du mot *Bura, Buri,* qui a la même signification, *Ville* ou *Village?* D'où est venu, aux plus hautes de nos montagnes, le nom de *Balon* (Ballon), *Beleus* ou *Belus* en latin, *Belch* en allemand, si ce n'est de *Bala, Balam, Bali,* mots qui offrent absolument un sens identique dans l'idiome des Mèdes[2]? Peut-être le nom de *Belenus,* donné dans nos plus anciens monuments à Apollon, n'a-t-il pas non plus une autre origine[3]? Il en est de même de l'épithète de *Mogoun,* il rappelle aussi le culte des Mages. Nous pourrions multiplier ces rapprochements, mais ces détails tiennent plus à la linguistique qu'à l'histoire.

Les Sigynnes, au témoignage d'Hérodote[4], portaient le costume médique: quel était ce costume que les Perses avaient emprunté aux Mèdes, et qui était propre à cette dernière nation? Hérodote aussi va nous l'apprendre[5]. Les caractères principaux et distinctifs de ce costume national étaient cette coiffure que reproduit le bonnet phrygien, coiffure que nous avons déjà vue sur la tête de Mithra, et que l'historien grec nomme *Tiare* (Τιαρὰς), de même que pour différencier les Cissiens (Κίσσιοι) des Perses, il les qualifie de *porteurs de mitre* (Μιτρηφόροι),

1. Adelung, t. I, p. 153. *Arru, der Fluss;* arménien: *Aru;* cophte: *Jaro;* celte: *der Namen der Aar;—Bura, Buri, die Stadt;* pers.: *Bar;* angl.: *Bury;* allem.: *Burg;* sanscr.: *Go-bura, der Kuhstall,* p. 155.

2. Le même: *Bala, Balam, Bali,* Kraft, Stärke, Macht, Gewalt; *Balia., Valia,* gross; *Baal, Bel, Herr, König, Gott;* grec: Βαλὴν, *König;* latin: *Validus, Valere, Valde;* germ. *Bald, Bold, Kühn; Wehlig, Stark, Walt, Walten,* p. 154. De là aussi *vaillance* et *valeur,*

3. Schœpflin, *Alsatia illustrata,* p. 461. *Clarius rem prodit Herodianus,* Belenum, *inquiens, Deum vocant indigenæ (Galli) magnaque cum religione colunt, interpretantes Apollinem,* liv. III, chap. III.

4. Hérodote, liv. V, chap. IX. Μούνους δὲ δύναμαι πυθέσθαι οἰκέοντας πέρην τοῦ Ἴστρου ἀνθρώπους τοῖσι οὔνομα εἶναι Σιγύννας ἐσθῆτι χρεωμένους Μηδικῆ. *Sigynnæ, Medica veste utentes.*

5. Le même, liv. VII, chap. LXI et LXII. Περὶ μὲν τῇσι κεφαλῇσι εἶχον τιάρας καλεομένους, πίλους ἀπαγέας· περὶ δὲ τὸ σῶμα κιθῶνας χειριδωτοὺς ποικίλους, λεπίδος σιδηρέης ὄψιν ἰχθυοειδέος, περὶ δὲ τὰ σκέλεα ἀναξυρίδας· ἀντὶ δὲ ἀσπίδων γέῤῥα. Ὑπὸ δὲ φαρετρεῶνες ἐκρέμαντο· — *In capite pileos gestabant non compactos, quos tiaras vocant; circa corpus, tunicas manicatas varii coloris, et* loricas *ferreis e squamis in piscium similitudinem; circa crura, braccas, pro clypeis vero, crates vimineas; sub his, suspensas habebant pharetras.* Traduction de Ch. Müller. — Μηδικὴ γὰρ αὕτη ἡ σκευή ἐστι καὶ οὐ Περσική. —*Est enim Medicus hic cultus non Persicus.*

nom qui fait involontairement aussi penser à Mithra[1]; la tunique bariolée de diverses couleurs et à manches; les braies ou haut-de-chausses descendant à mi-jambes; par-dessus la tunique et retenu au cou, le manteau, fort long dans les premiers temps, plus court par la suite, à en juger du moins par les figures de Mithra lui-même, espèce de chlamyde, souvenir de cette robe longue et flottante, cette *stola,* que leurs pères, par esprit d'imitation et de flatterie envers Sémiramis, avaient empruntée au gracieux accoutrement de cette reine guerrière[2]. Eh bien! en traçant, d'après Hérodote et Ctésias, ce tableau de l'habillement des Mèdes et des Perses, nous avons tracé le tableau fidèle de celui des Gaulois et des Germains. Pour le prouver, écoutons Diodore de Sicile: «Les Gaulois, dit-il (et l'on sait que par ce mot il entendait non-seulement les habitants de la Gaule, mais aussi ceux de la Germanie jusqu'aux frontières de la Scythie), «portent des habits très-«singuliers, comme des tuniques peintes de toutes sortes de couleurs «et des haut-de-chausses qu'ils appellent *bracques* (braccæ) ; par-«dessus leurs tuniques ils mettent une casaque d'une étoffe rayée ou «à carreaux, épaisse en hiver, légère en été, et qu'ils retiennent «au cou par une agrafe[3].» Cette casaque n'est sans doute pas ce vaste manteau médique, que Tacite a retrouvé à peu près intact chez les Sarmates de la Germanie, et qui lui sert même à les distinguer des Germains proprement dits[4]. Mais que l'on n'oublie point que, dans la Médie déjà, les Budins et les Budiens d'Hérodote, qui ont bien cer-

1. Hérodote, liv. VII, chap. LXII. Κίσσιοι δὲ στρατευόμενοι τὰ μὲν ἄλλα κατά περ Πέρσαι εσκευάδατο · ἀντὶ δὲ τῶν πίλων μιτρηφόροι ἔσαν. — *Porro Cissii militantes reliquo quidem cultu eodem quo Persæ utebantur : pro pileis vero mitras gestabant.*

2. Diodore de Sicile rapporte (t. II, liv. IV) que Sémiramis revenant du siége de Bactres et pour faire ce voyage plus sûrement, d'autres disent pour tromper son peuple sur son sexe et se faire passer pour le fils de Ninus, après la mort de ce prince, revêtit un costume d'homme et que telles furent l'élégance et la grâce de ce costume, que les Perses et les Mèdes frappés d'admiration, adoptèrent dans leur habillement national cette espèce de manteau traînant, qui les avait séduits porté par leur reine. Diodore appelle ce manteau *stola.* Voir aussi la version de Justin, liv. I, chap. II. Le récit de Diodore de Sicile semble avoir été emprunté, au moins quant à ce détail, à Ctésias. Voir sur ce point *Ctesiæ fragmenta de rebus Assyriorum*, liv. I, p. 18 et 19 : *Hæc (Semiramis) ut iter tutius conficeret virilem assumpsit vestitum. Tantaque vestis gratia erat ut Medi postea et Persæ stolam gestarent, quali tunc usa est Semiramis.*

3. Diodore de Sicile, t. I, liv. V, p. 236 de la traduction française de Terrasson.

4. Tacite, *Germania.*

tainement plus tard fait partie des Sarmates ou des Sigynnes, portaient par-dessus la tunique, un vêtement que l'on a, depuis, appelé *dolman* et qui, par sa forme et ses dimensions, rappelle assez bien la casaque gauloise.

Il nous reste à retrouver cette coiffure particulière aux Perses et aux Mèdes; nous la retrouvons sur le chemin qu'ont suivi les Sicani de Thucydide, que nous confondons, on le sait, avec les Sigynnes et les premiers Sequani, et aussi chez les plus proches voisins des Sigynnes du Danube. En effet, qu'est-ce que cette coiffure populaire, cette espèce de bonnet phrygien, si commun en Italie, notamment dans le pays vénitien, la Sicile et le Milanais, si ce n'est un souvenir de la coiffure caractéristique des Mèdes et des Perses? Nous pourrions pousser plus loin ce rapprochement, et trouver, non-seulement sur la tête de nos prêtres, mais aussi sur la tête des guerriers, chez plusieurs nations européennes, quelque coiffure ancienne rappelant la Tiare ou la Mitre persanne et médique.

Bien des usages aussi des peuples de la Gaule et de la Germanie semblent accuser une origine égyptienne. Privés de vin dans le principe, ils tiraient de l'orge une boisson enivrante, une espèce de bière sans doute; les Égyptiens, au rapport d'Hérodote, ont inventé ce moyen de suppléer au jus de la treille[1]; les Sigynnes des bords du Danube ont pu le tenir d'eux. Sans doute aussi ont-ils pris à leur contact cette déplorable habitude, que Tacite reproche aux Germains, de s'enivrer dans leurs festins, qui étaient cependant de véritables assemblées délibérantes. Hérodote rappelle un usage singulier des Égyptiens, et qui donne une idée des orgies auxquelles devait se livrer, dans ses fêtes, ce peuple, ordinairement si grave. Chez les riches, dit-il, à la fin des grands repas, on porte, autour de la salle, un cercueil, avec une figure en bois, si bien travaillée et si bien peinte, qu'elle représente parfaitement un mort : on la montre à tous les convives tour à tour, en leur disant : «Jetez les yeux «sur ce cadavre, vous lui ressemblerez après votre mort : buvez donc «maintenant et vous divertissez[2],» et les convives cherchaient dans la plus délirante ivresse l'oubli de ce terrible avenir. Ajoutons avec Tacite, pour faire pardonner aux Germains cette imitation des mœurs égyp-

1. Hérodote, liv. II, chap. LXXVII. Οἴνῳ δ' ἐκ κριθέων πεποιημένῳ διαχρέονται. — *Vino vulgo utuntur ex hordeo confecto.* Traduction de Ch. Müller.

2. Hérodote, liv. II, chap. LXXVIII.

tiennes, nous pourrions dire aussi des mœurs persiques et médiques, qu'ils reprenaient, le lendemain et à jeun, leur délibération de la veille.

Les Égyptiens admettaient l'immortalité de l'âme. C'est même chez eux, au témoignage d'Hérodote, que cette pensée consolante et sublime a pris naissance; malheureusement ils en altéraient la grandeur par la plus avilissante des erreurs, la métempsycose; ils disaient que l'âme est immortelle; que, lorsque le corps vient à périr, elle entre dans celui de quelque animal, et qu'après avoir passé ainsi successivement dans toutes les espèces d'animaux qui peuplent la terre, l'air et l'eau, elle rentre dans un corps d'homme, et que ces différentes transmigrations s'opèrent dans une période de trois mille ans[1]. Une croyance semblable était commune aux Mèdes et par conséquent, à un double titre, aux Sigynnes. Or, on sait qu'elle formait également un dogme de la religion des Germains et surtout des Gaulois. Il paraît même que ces peuples avaient de bonne heure dégagé de l'alliance impure de la métempsycose le grand principe de l'immortalité de l'âme et qu'ils avaient admis que la mort n'était que le passage à une vie meilleure, comme l'atteste Méla: *æternas esse animas, vitamque ad manes alteram.* Telle était leur foi dans l'existence au delà du tombeau, que l'on voyait des Gaulois, alors que le bûcher funéraire s'allumait pour consumer les restes d'un proche ou d'un ami, jeter dans les flammes des lettres à son adresse, bien persuadés, ajoute César, que le mort les lirait dans l'autre monde.

N'est-ce pas pour consacrer la plus consolante de leurs croyances et marquer leur supériorité sur les peuples qui ne voyaient rien que le néant au delà du trépas, que nos pères avaient adopté pour nom et pour cri national ce mot d'*Ambro,* qui servit, sur le champ de bataille d'Aquæ-Sixtiæ, aux Ligures de l'armée de Marius et aux Ambrons de l'armée des Cimbres et des Teutons, à reconnaître leur commune origine et leur même nationalité?

1. Hérodote, liv. II, chap. CXXIII. Πρῶτοι δὲ καὶ τόνδε τὸν λόγον Αἰγύπτιοι εἰσί οἱ εἰπέντες, ὡς ἀνθρώπου ψυχὴ ἀθάνατος ἐσὶ, τοῦ σώματος δὲ καταφθίνοντες ἐς ἄλλο ζῷον αἰεὶ γινόμενον εσδύεται · etc. .... — *Primi etiam fuerunt Ægyptii, qui hanc doctrinam tradeřent : esse animam hominis immortalem; intereunte vero corpore, in aliud animale quod eo ipso tempore nascatur, intrare*, etc. — César, *De bello gallico*, liv. VI. Diodore de Sicile, liv. V, p. 112. Lucain, dans sa *Pharsale*, liv. I, vers 454 et suiv. Valère-Maxime, liv. II, ch. VI, n.° 10. Ammien-Marcellin et autres attestent que les Gaulois croyaient à l'immortalité de l'âme et à la métempsycose. Pomponius Méla, liv. III, *De situ orbis*, rectifie cette dernière idée. Voir aussi: *La religion des Gaulois*, t. II, liv. V, ch. III, p. 218, 227.

Si, après ces preuves accumulées du lien intime qui rattache la religion ancienne des Gaulois et des Germains aux religions primitives de l'Égypte, de la Perse et de la Médie, il restait encore quelque doute sur ce fait caractéristique d'un lien originel, nous rappellerions que les dieux de la Germanie et de la Gaule n'ont pris ou repris les noms de Mercure, d'Apollon, de Mars, de Jupiter, de Minerve qu'après la conquête, sans doute à cause de la ressemblance de leurs principaux attributs avec les attributs de ces divinités romaines; mais qu'avant de subir ainsi la loi des vainqueurs, ces dieux avaient des noms topiques; qu'ils s'appelaient *Teutatès, Belenus, Camulus, Taranis, Belisana,* et que toutes ces appellations, de même que celle d'*Onuawa*, donnée à Vénus céleste ou Uranie, et celle d'*Ardoïna,* synonyme de Diane, révèlent, par la langue d'où elles sortent, une provenance orientale.

Teutatès ou Theutatès est le *Taaut* des Phéniciens, le *Thot, Thout* et *Thyot* de l'Égypte, et dans l'idiôme de ces peuples comme dans le prétendu celte de Bullet[1], il présente la même signification, il veut dire : *le père de la nation.* Aussi n'est-ce pas sans raison que, sous ce nom, Mercure semble au savant auteur de *la religion des Gaulois* devoir se confondre avec Pluton, le *Dis-pater* des Romains; il aurait pu ajouter : et avec ce dieu *Tuisto,* issu de la terre et son fils *Mann,* origine et fondateurs de la nation teutonne, d'après Tacite; car c'est toujours sous une autre forme l'expression de la même idée. César rapporte que les Gaulois se proclament enfants de Pluton; *Galli se omnes ab Dite-patre prognatos prædicant.* L'on comprend cette interprétation; le Gaulois, interrogé, aura répondu : nous sortons de *Theutates,* et le général historien ne s'attachant qu'au sens de ce

1. L'auteur de la *Religion des Gaulois* (t. I, p. 326) veut que *Teut* signifie peuple et *tat* père. *Teu*, dit-il, se prend pour τὶνος dans un sens indéfini, et se rend en latin par *cujuscumque* et Τὰτα par *pater.* Les Grecs ont dit τέττα, *pater.* Le mot *Tata* s'est conservé dans notre langue et Martial (liv. III, épigr. 101) s'en sert comme d'un terme familier employé pour désigner un père. Il se trouve aussi dans trois inscriptions rapportées par Scaliger dans ses notes sur Ausone, liv. I, ch. 29. *Tat* et *Tad* signifie encore père dans toutes les langues sorties du prétendu Celte et le *Vater* allemand n'a pas une autre origine. Quant à *Teut,* nous le considérons comme la racine de *totus, tout,* et par cela même nous en faisons sortir le mot *Deus, Dieu.* Selon nous donc, Teutatès aurait bien réellement signifié *Dieu père*, ce qui rendrait l'erreur signalée plus facile encore.

mot dans la langue gauloise, lui aura cherché un équivalent dans la langue latine, il aura traduit *Dieu-père* par *dis-pater,* et écrit Pluton au lieu de Mercure.

Cette idée de Mercure générateur ou régénérateur perpétuel de la nation devait se concilier parfaitement, dans l'esprit des Gaulois, avec l'idée qu'ils avaient de ses fonctions dans les enfers et aussi avec le dogme principal de leur première religion, la métempsycose[1]. Ce dieu était chargé de mener les âmes sur les bords du Styx et de les ramener sur la terre. Aussi les Grecs lui avaient-ils donné le surnom de Χθόνιος, dont les latins ont fait *Cthonius,* souterrain ou infernal; c'est ce que Virgile a exprimé par de beaux vers dans son Énéide.[2]

Les anciens représentaient Mercure blanc d'un côté, noir de l'autre, pour peindre qu'il appartenait au ciel et à l'enfer, à l'empire du jour et à l'empire de la nuit. Ils lui donnaient aussi trois visages et l'appelaient Τρικέφαλος (triple-tête), pour exprimer qu'il réunissait en lui trois attributs principaux ou plutôt trois divinités. Telle était aussi la croyance des Gaulois, et sans doute même c'était d'eux ou de leurs pères qu'elle était venue.

Ils admettaient en effet, non pas trois Mercures, mais trois formes de Mercure : *Merc-her,* origine évidente du nom de Mercure; ils le représentaient sous la figure d'un jeune homme complétement nu et sans sexe, avec ailes aux pieds et à la tête, portant bourse et caducée. Pareils Mercures ont été trouvés notamment en Alsace et en Lorraine[3]. Sous ces traits il était le dieu du commerce, le protecteur des chemins, le guide du voyageur. Il s'appelait *Ogmius* et prenait l'aspect d'un vieillard au front chauve et ridé[4], quand il de-

1. *In primis hoc volunt persuadere, non interire animas, sed ab aliis post mortem transire ad alios,* Cesar, *De bell. gallic.*, liv. VI, ch. XIV.

2. *Tum virgam capit, hac animas ille evocat Orco*
Pallentes alias sub tristia Tartara mittit :
Dat somnos, adimitque, et lumina morte resignat.
Énéïde, liv. IV. — Voir aussi Rel. des Gaulois, t. I, p. 323 et suiv.

3. Découvertes faites à Framont. V. les détails et le dessin dans la *Religion des Gaulois,* t. I, ch. XVI, p. 338 et suiv., et dans Schœpflin, *Alsatia illustr.*, t. I.

4. *Ogmius* vient évidemment du mot qui a fait en grec ὄγμος, qui signifie sillon; figure sillonnée par des rides. V. *Religion des Gaulois*, t. I, p. 313

vait être le dieu de l'éloquence; il se parait alors des armes et des trophées d'Hercule, comme pour exprimer par une fine allégorie, digne de l'esprit gaulois, que le talent de bien dire, éclairé par l'expérience et la sagesse, est une force qui triomphe de toutes les autres. Des chaînes d'or et d'ambre retiennent à sa langue une foule avide de l'entendre, autre symbole aussi de la magie de l'éloquence[1]. Enfin *Theutatès*, nous le connaissons déjà sous ce titre, c'était le Mercure *tumulatus*, ou *inferus*, ou *Cthonius*, le Mercure des tombeaux et des enfers; c'était sans doute pour peindre la pensée de mort qui s'attachait à ce dieu, que les Ibères donnaient à une de ces élévations ou tumulus destinés à marquer une tombe, le nom de Mercure-Teutatès, *tumulum quem Mercurium-Teutatem appellant*, dit Tite-Live, en parlant d'un monument funèbre situé non loin de la nouvelle Carthage.[2]

Nous avons établi que Mercure, dieu à la fois souterrain et céleste, s'est identifié sous l'une de ces figures avec Pluton, sous l'autre avec Mithra. Ce qui démontrera mieux encore le mélange ou la fusion de ces deux dernières divinités, Mercure et Mithra, dans la Théogonie gauloise, c'est que le premier de ces dieux a reçu dans la Gaule, notamment dans les provinces dont le nom rappelle les Sigynnes et les Mèdes, des épithètes ou qualifications qui accusent hautement une origine persique ou médique. Qu'est-ce, en effet, que Mercure *artéen* et Mercure *cissius* ou *cissonius*, sinon Mercure persique et Mercure cissien?[3] Que l'on ne dise pas que Mercure persique serait un monstre dans la mythologie persanne, car Pausanias nous apprend que la statue de Mercure a été trouvée parmi les dépouilles des Perses à Platée[4], ce qui semble révéler que ce dieu ne leur était pas étranger.

Après Mercure vient Apollon, dans la Gaule *Belenus* : ce nom,

1. Lucien, qui nous a donné cette peinture d'Ogmius, d'après ce qu'il avait appris et vu dans les Gaules, veut que ce dieu de l'éloquence soit Hercule; mais l'auteur de la *Religion des Gaulois* a, dans une savante dissertation, démontré jusqu'à l'évidence l'erreur de l'auteur des dialogues. V. *loco cit.*

2. Tite-Live, *Liv. Dec. 3, l. VI, c. 4.* V. *Religion des Gaulois*, t. I, p. 330 et suiv.

3. De Κίσσιοὶ, les Cissiens ou Cyssiens, peuple de la Perse. V. leur nom, leurs armes, leur costume, dans la description de l'armée de Xerxès, Hérodote, l. VII, ch. LXII.

4. Pausanias, liv. I, ch. XXIV, §. 3.

comme celui de Teutatès, a été puisé dans la langue sacrée de l'Inde. Ce dieu est le même que le *Baal* des Chaldéens, des Phéniciens, des Babyloniens, des Assyriens, et n'était rien autre chose que le soleil. Sans doute il passa des Assyriens aux Mèdes et aux Perses. Les Gaulois attribuaient à Belenus, comme les Romains à Apollon, l'invention de la médecine[1]. Aussi les Druides exerçaient-ils, au nom de ce dieu, l'art de guérir, et avaient-ils une confiance toute particulière dans une plante qu'ils considéraient comme empreinte de sa divinité, c'était la jusquiame qu'ils appelaient *Belinuncia*, les Romains *Apollinaris;* les Espagnols la nomment encore, par le changement si fréquent dans leur langue du *B* en *V*, *veleno* et les Hongrois *Belend.* Les Gaulois, comme les Daces et les Sarmates, lui attribuaient une vertu magique et en frottaient les dards de leurs flèches pour la chasse au cerf; ils lui donnaient le nom de *Ninon* (Νίνον), qui semble bien aussi révéler une étymologie assyrienne[2]. Sur les bords du Rhin on a trouvé sur des inscriptions les surnoms de *Mogoun* et de *Granus* ou *Grannus,* donnés à Bélenus ou Apollon[3], et l'on s'est livré à bien des conjectures sans résultat, pour expliquer le sens de ces appellations. On a senti que *Mogoun* devait avoir la même étymologie que *Moguntiacum* (Mayence), et l'on est arrivé à proclamer l'Apollon mogoun l'Apollon de Mayence. Mais que voulait dire *Moguntiacum* ou *Maguntiacum?* Sur ce point les idées les plus excentriques ont surgi chez les meilleurs esprits. Nous hasarderons notre version, et sans chercher à interpréter le nom tout entier, nous dirons qu'il rappelle les *Mages* et leur culte: *Moguntiacum* n'est en effet qu'une altération de *Maguntiacum,* où le mot de *Mage* se retrouve évidemment, comme dans *Magetobria, Magetoburgum* et les *Magstadt.* Quant à l'épithète de *Granus,* nous pensons qu'elle rappelle l'Apollon *Gryneus,* dieu tellement en vénération chez les Sarmates, que ces fils des Mèdes venaient suspendre dans son temple leurs boucliers, quand ces armures les avaient défendus de la dent des lions et des panthères.[4]

1. *Apollinem morbos depellere.* V. César, liv. VI, ch. XVII.
2. Ninon et Belenus rappellent deux noms fameux de rois d'Assyrie, Ninus et Belus.
3. V. Schœpflin, *Alsatia illustrata*, t. I.
4. Ceci est attesté par Pausanias; voir liv. I, ch. XXI, §. 7. *linteas loricas.*

Quant à *Jupiter,* ce nom là est perse ou mède, il a passé jusqu'à nous sans transformation; et celui de *Taranis,* qui se retrouve aujourd'hui encore dans la langue armoricaine et galloise, n'a jamais été qu'un surnom, pris quelquefois pour le nom même du dieu dont il devait exprimer l'attribut le plus appréciable par le sens, le tonnerre. Il vient de *taran* (tonner) et signifie *tonnant.*

C'est à ce dieu surtout que les Gaulois consacraient le chêne, et même quelquefois ils identifiaient dans leur esprit cet arbre avec la divinité dont il n'était cependant que le symbole.

L'origine de ce culte se perd dans les ténèbres de l'antiquité la plus reculée; dans tous les cas, son point de départ est l'Asie, qu'il ait été apporté par les Pélasges ou par les peuples de souche médique ou persique. L'adoration du chêne doit avoir été puisée à la même source que la langue même qui a formé les noms de cet arbre divinisé (*Deru, Dru*), et de ses prêtres ou ministres, les Druides. Or, cette langue est la langue sacrée de l'Inde, le sanscrit. Peut-être cette adoration fut-elle, dans le principe, une extension abusive donnée par ces peuples barbares à la vénération que les patriarches ont montrée pour cet arbre, et remontait-elle ainsi à ce chêne, fameux dans l'histoire sainte, sous lequel Abraham doit avoir sacrifié au Seigneur, enfin au chêne de Mambré, lieu de la Palestine, que l'on croit avoir retrouvé entre Hébron et Jérusalem. Cette pensée audacieuse est du savant auteur du livre intitulé: *La religion des Gaulois*[1]. Comme pour expliquer la transmission, la

1. *Religion des Gaulois*, t. I, ch. VI, p. 287 à 295. S'il faut en croire cet érudit, le chêne de Mambré existait encore du temps de S.t Basile; c'est sous ce chêne que le grand patriarche habita longtemps, qu'il érigea un autel où il invoqua le nom du Seigneur. Jacob enfouit les idoles de ses enfants sous un chêne. L'auteur de la *Synopse des critiques* prétend, et l'auteur de la *Religion des Gaulois* s'approprie cette opinion, que ce patriarche avait fait choix d'un chêne, parce que ces sortes d'arbres étaient dès alors sacrés et inviolables et que personne n'osait les couper, *quia quercus et tales arbores religioni dicatæ perstiterunt, nec cædebantur.* Le R. P. Calmet, dans son Commentaire de la Genèse, p. 463, ne parle pas autrement. «Abraham, dit-il, bâtit un autel dans le bois de Mambré, il planta un bois à Bersabée, et y «érigea un autel. Isaac en dressa un près de Sichem, et apparemment sous le même chêne ou dans «le même bois où Josué en bâtit un quelque peu avant sa mort. Ce bois est encore marqué «dans le livre des Juges, chap. IX, v. 6.» D'où ce docte interprète de l'Écriture sainte conclut que le culte, qu'on rendit depuis aux chênes, n'avait point d'autre origine que les honneurs qu'Abraham et les autres patriarches avaient rendus à Dieu sous des arbres de cette espèce. V. *Religion des Gaules*, t. I, p. 289.

métamorphose qu'il suppose, il rappelle que la contrée réputée le berceau du monde est venue se perdre dans le vaste empire médo-persan. Nous n'entendons nullement nous approprier cette opinion, et ne la rappelons que pour n'oublier aucune conjecture.

Quant à *Camulus*, ce mot a été pris à la même langue qui a fourni aux Grecs Kammonia (Καμμονια) victoire; il était dans la bouche des Gaulois le synonyme de Mars. On le retrouva dans l'appellation de *Camille* que les Étrusques et leurs descendants, les Toscans, donnent au Dieu de la guerre et dans *Chadmil*, le cabire des Béotiens et des Phéniciens. Tous ces peuples, nous l'avons déjà établi, avaient puisé quelques éléments au moins de leur langage aux mêmes sources que les Perses, les Mèdes et les Pélasges. Camulus est donc le vainqueur par excellence, et des inscriptions en son honneur trouvées dans la Gaule et dans la Germanie, prouvent que nos pères adoraient Mars sous cette glorieuse qualification.[1]

Tous ces noms de divinités, et surtout celui de *Teutatès*, sont empruntés à la langue sacrée de l'Inde, d'où sont sortis le perse et le mède, et s'il manquait encore quelque chose à la démonstration de cette vérité que, sous ce nom, Mercure était considéré, dans les Gaules, comme le père de la nation, nous en compléterions la preuve par un argument qui nous semble sans réplique. Les rois de la Thrace, dit Hérodote, se vantaient d'être issus de Mercure, et dans leurs serments ne prenaient jamais que cette divinité à témoin de leur parole. *Reges vero (Thraciæ) Mercurium maxime colunt deorum, et per hunc solum jurant; dicuntque à Mercurio se esse prognatos*[2]. Cela s'ex-

1. Camulus était adoré notamment par les Rémois, nos voisins, comme il l'était par les Sabins et les Étrusques; cette inscription, rapportée par Gruter, le prouve:

ARDVINNE · CAMVLO · IOVI · MERCVRIO · HERCVLI ·
M. QVARTINIVS MГ CIVES SABINIVS REMVS
MILES COH. VII PR AVTONINIANE P. V. V. L. S.

Au-dessous de chacun des cinq noms de la première ligne est la figure du dieu auquel il s'applique, et dans celle placée sous *Camulo* on reconnaît facilement le dieu Mars.

Gruter donne une autre inscription, découverte à Clèves, et qui prouve aussi que Camulus était Mars, entre autres chez les Rémois: *MARTI CAMVLO ob salutem Tiberii Claudii Cæsaris cives Remi templum constituerunt.* Schœpflin cite un monument élevé dans Mayence à CAMVLO INVICTO.

2. Καὶ λέγουσι γεγονέται ἀπὸ Ἑρμέω ἐωντους. Hérodote, liv. V, ch. VII.

plique : ces rois étaient Celtes ou Gaulois; et, en effet, Strabon nous représente les Celtes mêlés aux Thraces, et régnant sur eux[1]. Faut-il ajouter que la Thrace est le chemin qu'ont dû suivre dans leur migration et les Pélasges et les Sigynnes pour arriver d'abord sur le Danube, puis jusque chez nous. Comment douter donc que la même croyance à une descendance divine existant chez les deux peuples, elle eut le même objet, Mercure ?

Nous avons dit que la Thrace avait été l'un des chemins suivis par les Sigynnes pour atteindre le Danube, et que ce peuple, dont nous avons retrouvé, avec Ctésias, la dénomination en Égypte, l'avaient peut-être reçue de l'Égypte; le culte d'Isis chez les Suèves, fils des Sigynnes, semble imprimer à cette conjecture le caractère d'une démonstration historique; mais que le sang égyptien se soit mêlé ou non au sang mède pour enfanter le peuple sigynne, toujours est-il certain que son principal élément fut l'élément médique, comme nous l'apprend Hérodote.

Il est temps de faire une citation qui, rapprochée de celle du grand historien, ne laissera plus de doutes sur l'existence ancienne et sur l'origine médique de la nation, nous devrions dire peut-être, de la race sigynne. Strabon place parmi les peuples qui s'étendaient de la Mer Caspienne au Caucase les *Sigynni* (Σίγυννοι), et, d'après toutes les vraisemblances, du côté même où ce vaste territoire confinait à l'empire médo-persan. Un trait manquait pour reconnaître l'identité de souche des Sigynnes des Pyles caspiennes et des Sigynnes du Danube, Strabon va l'ajouter de sa propre main : «Ces peuples, dit-il[2], avaient pris tous leurs usages des Perses.» Or, les Perses, on le sait par Hérodote et par Strabon lui-même[3], avaient emprunté tous les leurs aux Mèdes. On le voit, l'origine assignée aux Sigynnes de la Mer Hircanienne n'est pas

1. Strabon, liv. VII. p. 304.

2. Strabon, ch. VIII, p. 520 du texte. Tome IV, liv. XI, ch. XVI, p. 297 de la traduction de De la Porte du Theil.

3. *Tradunt Medos multarum rerum authores Harmeniis fuisse, ac prius etiam Persis, qui in potestate Asiæ successerunt. Nam quæ nunc persica schola dicitur et equitandi et sagittandi, et cultus, et ornatus, et religiosa à subditis in reges veneratio, à Medis perfecta est. Idque verum esse vestitus declarat. Nam tiara, et citharis, et pileus, et manicatæ tunicæ, et anaxyrides in frigidis et borealibus locis, quales sunt Medici, apta gestamina videntur. In æstatibus vero nequaquam.* Strabon, liv. II, p. 505, trad. de Guarinus.

autre que l'origine assignée aux Sigynnes de l'Ister, et Strabon et Hérodote sont d'accord. Du reste, la peinture qu'ils font des deux peuples semble calquée l'une sur l'autre, et toute incertitude sur l'identité de leur provenance asiatique doit disparaître.

Strabon vient ensuite donner à une supposition, du reste secondaire, que nous avons faite, un étai, qui l'élève à la hauteur d'une constatation historique. Nous avons émis la pensée que l'invasion sigynne s'était divisée en deux corps principaux : l'un remontant le Danube et marchant en droite ligne, aurait atteint et franchi le Rhin pour entrer dans la Gaule, l'autre, se détachant du gros de la nation au confluent du Danube et de l'Œnus (l'Inn), serait parvenue en Italie en traversant la Bavière, la Vindélicie, la Rhétie. Eh bien! au point même où nous avons placé cette séparation, cette bifurcation des forces de la migration, Strabon indique une ville, un fort, un territoire, *Segestica, Syscia, Segestana ora,* qui ont dû évidemment leur existence première aux Sigynnes; et le célèbre géographe ajoute : c'est la route de l'Italie.[1]

Disons donc avec confiance, en nous appuyant sur les textes du plus grand historien et du plus grand géographe de l'antiquité, que la nation, nous serions tenté de dire la race, la famille humaine, que nous appelerons *sigynnique,* semée depuis les bords de l'Indus et du Gange jusqu'aux colonnes d'Hercule, et même au delà, est entrée pour beaucoup dans la formation primitive de la Germanie, de la Gaule, et notamment des trois peuples Gaulois, dont nous descendons, les Médiomatriciens, les Séquaniens et les Rauraques.

Une objection sera faite; on nous dira peut-être : si les Sigynnes et les Sarmates doivent réellement occuper une si grande place dans nos origines, comment se fait-il qu'il n'en reste plus rien dans les souvenirs populaires? Il ne suffit pas pour répondre

1. Après avoir parlé des villes des Japodes, peuple formé d'Illyriens et de Gaulois, de Metulum, Arupinum, Monettium, Vendum, Strabon continue ainsi: *post hos urbs Segestica, in plano sita, juxta quam Œnus ipse prœterlabitur, in Istrum influens.* Liv. IV, p. 199, trad. de Guarinus, — et trois lignes plus bas: *intrat autem Saum* (σάομ), *ut facile in Segestanam oram, et Pannoniam et Tauriscos delabatur. Ibid.* Il revient au livre VII sur Segestica urbs et Segestana ora et il ajoute: *penès Segesticam castellum est Syscia et Sirmium eâ in viâ situm, quœ in Italiam ducit.* Voir liv. VII, p. 304, trad. de Guarinus. Voir aussi *Strabonis geographica, editio minor* de G. Kramer, vol. I, p. 357.

à cette question, que nous nous sommes faite nous-même, d'invoquer l'intervalle immense qui nous sépare de l'introduction de l'élément médique, ni même les invasions successives et terribles qui ont tant de fois bouleversé notre territoire et renouvelé sa population. Non, toutes ces révolutions et les migrations, qui en ont été la suite, ne sauraient expliquer le silence complet de la tradition sur ces premiers temps.

Mais est-il bien vrai que la tradition soit absolument muette sur l'immixtion du sang médique dans nos origines? Le fil qui rattache les enfants à leurs pères est-il complétement rompu? Les vieux récits populaires, ces archives vivantes des nations, se taisent-ils sans retour? L'écho de ce passé lointain ne rend-il plus aucun son?

Oui, aujourd'hui, il ne survit plus des Sigynnes en Alsace, en Bourgogne, en Franche-Comté, en Lorraine et dans toutes les contrées où nous les avons suivis, que quelques noms incertains et mutilés, et l'évocation de leur souvenir sera l'objet de l'étonnement de tous, peut-être du dédaigneux sourire de quelques-uns, de cette tourbe insignifiante et présomptueuse qui croit avoir résolu le problème en répétant, sur la foi de je ne sais quels oracles, que nous sommes des Celtes ou des Scythes, sans s'être jamais demandé ce que furent les Celtes, ce que furent les Scythes, et si la première au moins de ces appellations n'est pas plutôt une qualification géographique, que le nom originel et patronimique d'un peuple ou d'une race.

Notre labeur est ingrat, nous le savons, mais cette pensée ne ralentira pas notre zèle. L'antiquité est comme ces plaines arides et brûlantes que, pendant des siècles, la caravane altérée, hâletante, traverse, au milieu des tortures de la soif, sans se douter que le sol même qu'elle foule du pied, recèle le remède à ses maux, une source! quand un habile explorateur a deviné le trésor, et, à l'aide d'intelligents et longs travaux, arraché aux entrailles de la terre une eau vive et pure, le voyageur, aussi indifférent que ses troupeaux, vient machinalement s'y désaltérer et jouit du bienfait sans s'inquiéter de la main ingénieuse et bienfaisante

qui a fait jaillir l'onde du rocher et vivifié le désert. De même celui qui cherche à percer les mystères du passé, s'il arrive à une découverte utile à la science, ne doit espérer d'autre récompense que la satisfaction intime du service rendu : cette récompense est celle que nous ambitionnons.

Reprenons donc la sape et la sonde avec une nouvelle ardeur. Interrogeons les temps écoulés, prêtons l'oreille au dernier murmure, au dernier souffle du passé, rouvrons le livre des âges, demandons à tous ces témoins des siècles, si sur les bords du Rhin et de la Saône, de la Moselle et de la Sarre, il n'existe plus aucun vestige, aucune souvenance d'une origine médique, au moins asiatique.

On dirait que la mémoire des premiers temps ne s'est effacée que lentement et comme à regret de l'esprit de nos pères, et qu'après avoir été transmise d'âge en âge, elle a passé de la tradition orale dans la tradition écrite, de la parole dans les livres où elle s'est perdue pour le vulgaire. C'est comme un de ces chants antiques qui ont fait, pendant vingt générations, les délices de la place publique, et dont, aujourd'hui, on ne retrouverait quelques fragments épars que dans les arcanes de la science, sous la poussière des manuscrits et des bibliothèques.

Or, d'après un de ces vieux récits populaires, depuis longtemps oubliés du peuple, mais recueillis par nos premiers annalistes, la Gaule, aux temps les plus reculés de notre histoire, se partageait en deux royaumes fameux : le premier comprenait la Séquanie, le second le pays de Trèves; l'un embrassait dans ses limites l'Alsace supérieure, l'autre l'Alsace inférieure; les deux capitales étaient Besançon et Trèves.[1]

Un auteur, qui fut l'archiviste de l'empereur Henri VI et qui écrivait au 12[e] siècle, Godefroy de Viterbe, décrit le royaume Bisontin ou Séquanais, et lui donne, en l'an de Rome CCCLXIX, au temps de Brennus, un roi qu'il nomme *Seguinus.*

1. *Enim vero si historicos hos audias, antiquissimis Alsatiæ temporibus illustria duo regna apud Gallos nostros, alterum apud Sequanos, alterum apud Trevirenses, floruerunt; quorum illud ad superiorem, hoc ad inferiorem usque Alsatiam se extendisse volunt.* Schœpflin, *Als. illust.*, tome I, §. CXXI, p. 99.

Sede Bisuntinus fuerat tunc rex Seguinus,
Cujus erat Soena fluvius Rhodanusque marinus,
Primaque pars Araris, Allobrogusque sinus.[1]

Ainsi la Seine, le Rhône, la première partie de la Saône et le golfe Allobroge[2], étaient soumis à cet empire, dont les frontières furent portées par la conquête jusqu'aux rives de la Loire. L'étendue de ce royaume était donc à peu près celle de la Gaule celtique, il semble même n'y avoir rien de changé ici que le nom, Godefroy appellant Séquanais ou Bisontin ce que César et Strabon nomment Celtique. Quant à l'extension du pays jusqu'à la Loire, elle se trouve confirmée par un texte précis du grand géographe : *quæ locum inter Sequanam et Ligerim gentes tenent, hæ partim Sequanis, partim Arvernis propinquæ sint.*

Dans les vers suivants, le poëte historien fait de Brennus le gendre et le successeur de Seguinus, il montre le héros gaulois, aidé par le roi Bisontin, soumettant à son pouvoir tout le territoire gallique : sa bannière flotte sur la Seine et la Loire; il fonde la ville senonaise (Sens), et partant de là pour ses immortelles campagnes, il subjugue d'un côté la Bretagne et de l'autre, avec ses fiers Senonais, va jusqu'en Italie faire payer à la ville éternelle sa rançon.

Uxor erat Brenni, Seguini filia regis
Cujus ab auxiliis, Dux gallica regna subegit.
Sequana cum Ligeri, Brennica signa vehit:
Fecit apud Gallos, Senonensem Brennus urbem,
Quâ residens, hostes per eam bellando perurget,
Cujus et auxiliis, Brittona regna tulit.

1. Gotefridi Viterbiensis *chronicorum*, pars IX, p. 195, apud Pistorii *scriptores rerum Germanicarum*, tome II, p. 145. Sous cette rubrique : *De Brennio Duce Suevorum et Senonum Gallorum, per idem tempus.* Cet historien avait entrevu le lien d'origine qui rattachait les Senones et les Suèves; il les montre soumis au même chef, Brennus.

2. Strabon, liv. IV. Voir aussi Gollut, dans ses *Mémoires historiques sur la République séquanoise*, ch. III, p. 8 et suiv., où il prouve, en s'appuyant, entre autres, d'un texte de Polybe, que «*les Sequanois hont estés les Senonois, qui rangèrent l'Italie et les Romains.*» Il dit à la page 9 : «*Je ne voudrais pas nyer, que ceux de Sens ne s'y soient trouvés* (à «l'expédition de Brennus) : *mais non ja, comme chefz, ou peuples principaux, haïans «emportés le principal bruit, de ces armes victorieuses, ains comme peuples adioinctz, «voire comme enfants et colonie de noz Senonois et Sequanois. Car nô seulemêt les «Allemands (ainsi que le Veterbien nous hat dict cy devant) mais Strabon, faict ceux «de Sens et autres quartiers, entre la Loire et la Seine, membres et dépendances des «Sequanois.*»

Cum loquimur Senones, hoc, Soena, parit tibi nomen.
Indeque sunt Senones, qui quondam mœnia Romæ
Vicerunt, quorum Brennus erat dominus.
Defuncto socero, fit regni Brennius hæres,
Qui modo Romanum regnum confisus habebat,
Intrat in Italias, agmina multa ferens.[1]

Gollut, le savant auteur des *Mémoires historiques sur la république séquanoise,* renchérissant sur l'écrivain de Viterbe, revendique pour la Bourgogne et la Franche-Comté, pour la modeste bourgade de Broïe, la gloire d'avoir donné le jour au célèbre Brennus[2], et pour Dôle, qui se serait élevée sur les ruines d'une ville disparue, qu'il appelle Sens, l'honneur d'avoir servi de première résidence royale au vainqueur de Rome.

Il n'a pas de peine, du reste, à démontrer que Brennus, pour se rendre en Italie, aurait eu moins de chemin à faire en partant de la Séquanie que du Senonais; notre province, en effet, n'était séparée de l'Italie que par les Alpes. «Je adiousteray, dit-il dans son «vieux langage, à ce que dessus, la verissimilitude pour môstrer, «que nous, mieux que ceux de Sens, havons peï entreprendre, les «voïages d'Italie mesmement soubz Brennus, environ 400 ans et plus

1. Gotefridi Viterbiensis *Chron.,* pars IX, p. 197. — Cité aussi par Gollut, p. 5. «*A quoy* «*les historiographes allemans, suivans leurs histoires maternelles, vraies et asseurées* «*(plus que les empruntées qui nous sont venues des Romains) nous aïdent beaucoup.* «*Car Viterb. expliquât le faict des Séquanois et leur nom, les tire de la Seine qu'il appelle* «Sœna, *et déclaire que Sens en Bourgeugne, est colonie des Sequanois, et faict leurs* «*Gouverneurs*, Seguinus et Brennus.»

2. «*Au surplus, avant que de finir le discours de ces voïages, ie passeray soubs* «*silence que nostre roi Brennus estait natif de Praux (comme dict Strabon) ville de la-* «*quelle nous n'havons aucune mémoire, si ce n'est celle que les Autheurs allemans* «*appellent* Broia ou Labroia, *de laquelle nous en havons deux, de mesme nom, qui cor-* «*respondent, et qui sont sur nostre frontière, au Balliage d'Amont: l'une auprès de* «*Pesme (ma doulce patrie) et l'autre plus avant contre le Bassigny.*» Gollut, ch. V, p. 11 et 12. Strabon constate en effet que quelques historiens appellent Brennus *Praus* ou *Prausien*, mais sans faire connaître la situation de ces Prausiens, qu'il ignore lui-même. Au liv. IV, p. 179, édit. de Guarinus de Vérone, après avoir parlé des *Trocmi* et des *Tœlisbosgii*, dont il n'a plus trouvé de traces ni en deçà, ni au delà des Alpes, pas plus qu'au milieu de ces monts, il ajoute: *eos autem loca deseruisse, propter crebras hominum expulsiones, credendum est, sicuti multis aliis obvenit, ut Brenno, qui Delphos incursavit, quem* Prausum (πραῦσον) *quidam appellant. At enim neque* Prausos (πραύσους) *ipsos, quas terras prius habitarint, dicere possumus:* Dans tous les cas que le chef gaulois se soit appelé Brenne ou Praus, ces mots ont été puisés à la même source que la langue germaine.

«avant la venue de Cæsar, car premièrement, nous sommes voisins «de l'Italie, comme dit Cæsar: *Inde castra movens, in Lingonum fines «transit, ut ad Sequanos, in fide amicitiaque permanentes, sese reci«peret. Hi et cætera Gallia, Italiam versus incolunt.*[1]»

Bien des lieux de la Séquanie lui semblent refléter le nom de Brennus, le village de *Brenne* près de Baulme, et proche d'Ornans, un puits naturel et vraiment miraculeux[2], appelé aussi *Brenne.*

Nous ne rechereherons pas si réellement, comme le proclame Gollut, et le Brennus, vainqueur de Rome, et le Brennus qui pilla le temple de Delphes, sont sortis de Besançon, de Broïe ou de Dôle, si Romulus ou Rumèle, le fondateur de la ville des Quirites, est né sur les bords du Rhin, ainsi qu'un autre historien de la Franche-Comté le soutient[3]; chacune de ces hypothèses a pour elle plus d'une vraisemblance, et pourrait s'étayer sur des appellations anciennes et sur des raisonnements plus ou moins spécieux; nous ne nous arrêterons qu'au nom de Seguinus, donné au chef du royaume séquanais.

Ce nom de roi semble puisé à la même source que le nom de son peuple, et ce peuple est précisément de cette race, que nous avons

1. Gollut, *Mém. hist. sur la République séquanoise*, ch. IV, p. 10.

2. Bien miraculeux en effet, à en juger par l'idée qu'en donne Gollut: *Procke d'Ornans, un puits naturel, fort profond, lequel aux grandes pluies, croit en telle aulteur, que très-abondamment il regorge, et par son débordement il décharge un nombre infiny de truites et d'ombres, qui empoissonnent la rivière de la Loüe, dans laquelle, en moins de huict jours, ce poisson se faict plus gras et de meilleur goût, sans comparaison qu'il n'estait à sa sortie: et est appellée cette profitable concavité, le puits de Brenne.* Le même, ch. V, p. 12.

3. Fallot, de Montbéliard (*Recherches sur le patois*, ch. IV, p. 53, 54, 55, 56), après avoir développé toutes les raisons qui peuvent fonder cette opinion et cité à l'appui des fragments de Marcus Porcius Caton, de Q. F. Pictor, de Caïus Sempronius, de Manéthon, de Bérose, fragments tirés sans doute de l'ouvrage publié à Rome, en 1495 ou 1498, par Annius ou Jean de Viterbe, sous ce titre: *Antiquitatum variarum volumina* XVII, Fallot termine ainsi: «il serait bien inutile de réfuter les fables qu'on a faites sur l'origine et la naissance de ce *Rumèle* ou de son frère *Rumen;* il suffit d'avoir fait voir qu'ils étaient Gaulois. Je ne dirai pas de quelle contrée de la Gaule ils pouvaient venir; mais je pencherais à croire qu'ils venaient des bords du Rhin, et que la troupe qu'ils avaient conduite en Italie était composée d'une grande partie de Theutons, puisque la langue latine a conservé une grande quantité de mots theutons, qui ne sont pas dans la langue gallicane, ou du moins qui ne s'y sont pas conservés.» V. p. 56.

suivie depuis les bords du Danube jusqu'à l'embouchure du Rhône et que nous avons retrouvée partout, attestant, par ses dénominations diverses, son origine sigynnique. Ce rapprochement nous en suggère un autre : deux siècles avant l'époque de Seguinus et de Brennus, deux grandes émigrations gauloises eurent lieu, l'une par delà les Alpes, l'autre dans la Germanie : est-ce par une coïncidence purement fortuite que le chef de cette dernière expédition, chargée de se faire une place et de retrouver une patrie dans les régions danubiennes, sur la terre même des anciens Sigynnes, a reçu dans l'histoire un nom qui semble une émanation du leur, le nom de Sigovèse ? N'est-il pas également digne de remarque, que des appellations, évidemment de même racine, se soient perpétuées sur les bords séquanais, comme sur les bords danubiens ? N'est-ce pas, en effet, de là que sont venues à tant de princes de ces contrées ces dénominations de *Ségimont, Sigebert, Siegfried, Sigeric, Sigismond ?*[1]

Mais ce ne sont pas seulement les dénominations des chefs qui rappellent les Sigynnes, sur toute l'étendue du royaume de Seguinus, ce sont surtout les noms des provinces que ce royaume a dû comprendre dans son cercle : là se présentent les *Ségobriges*, les *Segovallauni*, les *Segalauni*, les *Segusiani* ou *Segusii*, les *Sicani*, les *Sequani*, et, si l'on prolonge la ligne au delà du Rhin, on découvre les *Suevi*, les *Sigambri*, les *Segulones* et tant d'autres peuples ou villes reproduisant, dans leurs noms, quelque chose de celui des Sigynnes. Ce n'est pas tout, comme pour couronner l'œuvre et achever la démonstration, on voit, à l'extrême limite méridionale assignée par Godefroy de Viterbe au royaume de Seguinus, se dresser un témoin muet, mais énergique, de la vérité de sa description, le mont *Sigius.*[2]

Maintenant, si nous consultons les plus anciennes traditions françaises, attestées par les grandes chroniques de Saint-Denys, sur les

1. Ségimont : l'un des deux fils de Gondebaut, roi de Bourgogne. V. les grandes Chroniques de France, t. I, liv. II, ch. I, p. 64, édit. de M. Paulin Paris. Paris, Techener, 1836. — Sigebert : il y en eut plusieurs en Austrasie et en Allemagne, notamment un roi des Angles ou des Saxons, de ce pays que les grandes chroniques appellent *Sassoigne. Ibid*, t. I, liv. I, ch. XX, p. 49.

2. *Sigius mons* (σίγιος). Strabon, liv. IV, p. 173, après avoir parlé de Marseille, continue ainsi : *est vero sinus duplex, in eâdem enim circumscriptione mons excurrit Sigius, duos disterminans sinus....*

origines de la nation, sans doute nous trouverons que les chefs francs et, à leur tête, Clovis[1], pour ennoblir leur berceau, se disaient ou se laissaient dire descendants des héros de Troie. Mais ce qui est caractéristique, c'est que ces traditions font suivre aux fondateurs de Lutèce le chemin même qu'ont dû prendre les Sigynnes: après la prise de Troie, *Francio,* l'un des prétendus fils d'Hector, se retire, avec ses compagnons d'infortune et de gloire, en Thrace; il y reste longtemps, puis vient s'établir sur les bords du *Dinoé* (le Danube) et y bâtit la ville de *Sicambre.* Ses descendants y demeurent quinze siècles, et ce n'est qu'après ce long séjour dans ces régions qu'ils s'avancent et finissent par franchir le Rhin et pénétrer dans la Gaule[2]. Ces chroniques n'expliquent pas ce nom de Sicambre donné par ces Troyens à leur première fondation, et en effet, cette dénomination, qu'aucun souvenir d'Ilion ne justifie, a dû être une énigme pour elles. L'on sait déjà que dans notre système le mot de cette énigme est trouvé : les prétendus compagnons de Francio, personnage ignoré de l'histoire, et qui ne semble inventé que pour donner une raison d'être au nom de Francs et de Français, étaient sans nul doute des Pélasges, des Ombriens, des *Ambra,* et ce fut en s'alliant avec les Sigynnes, arrivés avant ou après eux sur ces bords, et pour cimenter cette alliance, qu'ils mêlèrent leurs noms et les confondirent dans cette dénomination commune de Sicambres ou plutôt de *Sigambres*[3]. Sans doute les premières bandes de Si-

1. Clovis, après son baptême, commence ainsi le discours, que lui font tenir les auteurs des grandes chroniques : *Seigneurs François, qui estes descendus de la haute lignée des Troïens....* V. les gr. Chron., tome I, liv. I, ch. XIX, p. 46.

2. *Turcus et Francio qui estoient cousins germains (car Francio estoit fils de Hector et celui Turcus fils Troylus, qui estoient frères et fils au roy Priant) se départirent de leur contrée et alèrent habiter de lez une terre qui est appelée Trace. Là demourèrent sur un fleuve qui a nom de Dinoé....*

Quant ensemble eurent habité un grant temps, Turcus se départit de Francio...... Francio demeura sur le devant dit fleuve..... Là fondèrent une cité que ils apelèrent Sicambre, longuement furent apelés Sicambriens, pour le nom de celle cité. Tributaires estoient aus Romains aussi comme les autres nascions. Mil cinq cens ans et sept demeurèrent en celle cité, puis que ils l'eurent fondée. V. les gr. Chron. de France. Tome I, liv. I, ch. I, p. 6 et 7.

3. Le lecteur sait déjà que Budes doit s'être élevée sur les ruines ou aux environs des ruines de Sicambria, d'après Antoine Bonfinius, annaliste de la Hongrie.

gynnes, qui avaient précédé dans leurs migrations vers la Gaule l'invasion des deux peuples devenus les Sicambres, sont celles qui ont marqué la trace de leur passage dans ces noms, évidemment émanés du leur, et qui forment, depuis le Danube jusqu'aux Pyrénées, ce que nous appellerons sur la carte l'artère sigynne ou égypto-médique.

Ce qui vient à l'appui de cette dernière qualification, c'est que, sur tout cet immense parcours, on a trouvé des indices non douteux du culte égyptien, et nulle part plus que dans le royaume séquanais.[1]

D'après les traditions ou légendes que nous examinons, ce royaume doit être né d'un démembrement de l'antique empire tréverien. Voyons donc ce que ces traditions nous fournissent sur l'origine de cet empire. Les chroniqueurs et surtout notre savant et naïf Kœnigshoven, qui paraît s'être approprié tous les récits de son devancier, Closener, reporte la naissance du royaume trévérien et la fondation de Trèves, sa capitale, au temps d'Abraham, et, dès cette époque, selon lui, ce que nous nommons aujourd'hui l'Alsace inférieure, en aurait fait partie. C'est remonter bien haut; il y a sans doute beaucoup à retrancher de cette antiquité là; mais avant de prononcer sur le conteur, écoutons le récit. Nous allons essayer de le rendre en notre langue, en lui conservant, autant que possible, ce

1. On a trouvé dans les ruines de la ville d'Antre, des *Osiris*, des *Orus*, un *Jupiter Ammon*, des inscriptions avec le palmier égyptien, les débris de temples égyptiens, à Mandeure des objets du culte égyptien, V. *Essai sur l'histoire de la Franche-Comté* par M. Ed. Clerc. Tome I, p. 18 et suiv. A Besançon, on a découvert des traces de l'adoration d'*Isis* en si grand nombre, que le savant Chifflet explique par elles le nom de quelques rues de cette ville et celui de collines et de montagnes qui l'entourent. V. *Vesontio*, part. I, ch. 15 et suiv. C'est aussi dans cette partie de l'ancienne Séquanie ou chez ses voisins, les Ségusiens, que l'on a exhumé les inscriptions, tant travaillées par les antiquaires, à *Mars Segomon* et *Apollon Sianus*. Pelloutier, dans sa savante *Histoire des Celtes* (tome I, ch. XI), a le premier entrevu l'origine du mot Ségomon; Bochat, dans ses remarquables *Mémoires de la Suisse* (tome II, p. 486) l'a suivi sur cette voie: ils font dériver tous deux la première partie du nom de *sieg*, victoire; c'est précisément l'étymologie que nous assignons à l'appellation même des Sigynnes. M. Clerc cherche l'origine de *Siannus* dans le mot allemand *sonne*, soleil. L'Appollo Siannus est l'Appollon soleil. Effectivement, un bronze, trouvé au Champ-Noir, près de Besançon, présente ce Dieu avec des rayons autour de la tête. (Voy. *Ess. sur l'hist. de la Franche-Comté*, tome I, p. 31 et 32.) On a extrait aussi de l'ancien sol ségusien, une médaille représentant le crocodile d'Égypte enchaîné au palmier. V. le même, *loco cit.*

parfum de naïveté et de bonhomie tout à fait germaniques, qui en fait le principal mérite.[1]

«Le roi Ninus bâtit Ninive et l'étendit à une circonférence de trois jours de marche; il épousa une reine venue de la Chaldée; elle lui donna un fils, qu'il nomma *Trébeta*. Celui-ci devint un prince accompli, un homme magnifique. Plus tard, le roi Ninus prit une autre femme de la descendance de Japhet, fils de Noé; elle se nommait Sémiramis.

«Cependant, le roi Ninus mourut, et cette reine Sémiramis régna encore, après la mort de son mari, treize ans dans la Babylonie et dans les pays qui en dépendaient. Comme elle était une femme guerrière et d'un courage tout à fait mâle, elle agrandit par des conquêtes, que n'avait pu faire le roi Ninus, les bornes de son empire. Elle était aussi à ce point luxurieuse et impudique, qu'elle se prit d'une passion incestueuse pour son beau-fils et voulut le contraindre à entrer dans son lit[2]. Dans quelques livres il est écrit qu'il n'était pas son beau-fils, mais bien son propre fils. Comme ce Trébeta était pur et droit et savait bien qu'il eût été infâme à lui et contre nature de consentir à partager la couche de sa mère, il résista aussi longtemps qu'il le pût.

«Mais à la fin, la reine Sémiramis devenant trop pressante, il résolut de fuir loin d'elle : il s'embarqua sur un grand vaisseau,

1. Nous regrettons de ne pouvoir donner *in extenso*, faute d'espace, ce récit dans la langue où il a été écrit. Ce serait pour ceux de nos lecteurs qui savent les deux langues, un échantillon curieux de l'allemand des chroniques du quatorzième siècle, c'est l'allemand que l'on parle encore dans nos rues et dans nos villages; et si l'on remontait à des ouvrages alsaciens plus anciens, la ressemblance serait plus frappante encore. Il en est sans doute de ce que l'on appelle, avec un dédain bien inintelligent, notre jargon ou notre patois allemand, comme de notre patois français : l'un est le germain primitif, l'autre le véritable gaulois, et c'est là qu'il faut chercher les premiers rudiments des langues de Klopstock et de Schiller, de Racine et de Chateaubriand; il faut convenir que le point de départ ressemble peu au point d'arrivée. Voici comme débute le récit de Kœnigshoven, qui écrivait en 1386 : «*Dirre künig Ninus buwete die stat Niniue und mahte sü drier Tage weiden wit, und nam ein künigınne zer e. von Chaldea und mahte mit der einen sun genant Trebeta. und der was gar ein schöner stoltzer man. donoch nam künig Ninus ein ander wip zer e. genant Semiramis. die was von Iafet Noes sunes geslechte.*» V. Kœnigshoven, *Elsässische und strasburgische Chronick*, ch. V, p. 264 et suiv., édition de Schilter, à Strasbourg, 1698.

2. *Sü was ouch also unküsche das sü den vorgenanten iren stieffsun Trebeta wolte zer e. nemen und twingen das er by jr sliefe.* Ibidem.

prenant avec lui beaucoup de serviteurs, des vivres, des armes et le reste à l'avenant, comme il convenait à un grand seigneur qu'il était, et s'abandonna à la mer, en priant le ciel de le conduire, avec tout son monde, dans un lieu où il pût vivre en sûreté contre la méchanceté et l'impudeur de sa mère. Il erra, longtemps, de tous côtés, sur les flots, à la garde de Dieu. Arrivé à l'endroit où le Rhin se jette dans la mer, il s'aventura sur ce fleuve, en remonta le cours jusqu'au confluent de la Moselle, et parvint à ce pays, qui est aujourd'hui Trèves. La contrée moult lui plût, car elle était très-belle et fort avenante par ses forêts, ses pâturages, ses eaux limpides et pures, et aussi par les hautes et superbes montagnes dont elle est entourée comme d'une enceinte de murailles. Là il descendit de son navire, et convint avec ses compagnons les plus sages, de se fixer en cet endroit, et, quand il y eut séjourné quelque temps, il y bâtit une ville et l'appela *Treberis* (Trèves) de son nom, qui était Trébeta. Ceci advint au temps d'Abraham, deux mille ans avant la naissance du Christ. Plus tard, Trébeta éleva beaucoup de châteaux et de palais, pour lui et les siens, à Trèves et dans les environs; il donna des lois et des institutions à son peuple, et ordonna, régla tout comme il convenait dans une grande ville, car il était un très-sage seigneur.

«Dans les entrefaites, la reine Sémiramis avait découvert que son fils Trébeta était à Trèves, qu'il voulait y rester et ne plus revenir en Babylonie. Elle en conçut un grand dépit, et, se mettant à la tête d'une escorte nombreuse, elle se dirigea, également par mer, vers Trèves. Trébeta vint à la rencontre de sa mère avec grande pompe et grand appareil, avec des joueurs de flûtes et de toute espèce d'instruments à vent, à timbre ou à corde, et lui fit une réception tout à fait princière. Il lui donna tout ce qui pouvait flatter sa vue et se conforma en tout à ses moindres désirs. Pour cela il se garda bien de lui parler de la colère qu'ils s'étaient réciproquement jurée naguères. Cependant, comme elle cachait mal le but réel de son voyage et son intention secrète de vaincre la résistance de son fils ou de le tuer, il opposa ruse à ruse : il mena les seigneurs et la troupe, arrivés avec sa mère, dans un de ses châteaux, aux environs de Trèves, et là les retint en les hébergeant grande-

ment et en leur faisant donner tout à souhait. Quant à sa mère, il la conduisit, avec quelques-uns de ses serviteurs seulement et les dames de sa suite, dans la ville de Trèves et la reçut au milieu des festins. Quand Sémiramis eut bien mangé et bien bu[1], il l'attira dans une chambre secrète, en feignant de vouloir céder enfin à sa passion; et là, quand ils furent seuls ensemble, il poignarda sa mère. Ainsi débarrassé d'elle, il prit à son service les seigneurs qui l'avaient accompagnée et toute sa suite, et sut, en se montrant bon et généreux envers eux, les attacher à leur nouveau maître.»

Ce récit, ses détails du moins, sont de la fable, dira-t-on; et qui donc en doute? Et cependant, avant comme après Kœnigshoven, ils se reproduisent, avec plus ou moins de modifications, sous la plume de tous les écrivains qui se sont occupés de l'histoire de Trèves et de l'Alsace; seulement, dans la conduite de Sémiramis, l'un attribue à l'ambition de régner sans partage, ce que l'autre explique par le délire d'une passion furieuse.

Marianus Scotus, dans sa Chronique, inscrivait, sous la rubrique de l'an du monde 2193 : «Trébeta, fils de Ninus, chassé de son «royaume par Sémiramis, bâtit la ville de Trèves dans les Gaules, «l'an 1250 avant la fondation de Rome[2].» C'est sur ce témoignage que fut composé le vers suivant, gravé sur la façade de l'hôtel de ville de Trèves :

Ante Romam Treveris stetit annis mille trecentis.

Un auteur qui chanta, au douzième siècle, les hauts faits des Trévériens, et que Goldast, dit Schœpflin, appelle *Golscher,* en étend le théâtre jusqu'au Rhin supérieur; mais ce n'est plus à Trébeta, ni même à son prétendu fils *Héro* qu'il les attribue, c'est aux chefs venus après eux: «Dans la suite des temps, dit-il, et par l'heu«reuse issue des guerres entreprises par eux, ils imposèrent leur «joug aux peuples voisins et aux villes qu'ils avaient vaincus; au «nombre de ces dernières se trouvèrent Bâle, Strasbourg, Worms,

1. *Und do sine muter wol gas und getrang*, dit le texte allemand. V. Kœnigshoven, p. 265.

2. Mariani Scoti *Chronicon*, liv. I, Ætas III, apud Pistorii *veteres scriptores*. Tome I, p. 296: *Anno mundi* 2193. *Anno Abrahami* 16. *Hoc anno Trebeta, filius Nini, a Semiramide expulsus de regno, Treverim urbem condidit in Gallis, ante Romam conditam, annis* 1250.

«Mayence et Cologne.» Au siècle suivant, un écrivain alsacien, le chroniqueur d'Ébersheim, dit d'une manière plus explicite : «L'Alsace «fut d'abord occupée et cultivée par l'armée de Trébeta.[1]» Notre Kœnigshoven prétend que, après la mort de Trébeta, Strasbourg, Mayence, Worms, Cologne, Bâle furent fondées par les Trévériens. Daniel Specklin[2], géographe et architecte strasbourgeois du seizième siècle, soutient de son côte que Saverne (*Tres-Tabernæ*) est plus ancien que Strasbourg et dut l'existence à Trébeta, dix ans seulement après l'érection de la ville de Trèves. Du reste, il est d'accord avec un autre savant chroniqueur, Jérôme Gebwiler, pour faire honneur à ce prince assyrien de la création de Strasbourg, dont le

1. V. Schœpflin, *Alsatia illustrata*, tome I, p. 99 et suiv. Traduction de M. Ravenèz, p.200 et suiv.—Voir aussi Gotefridi Guilelmi Leibnitii *Accessiones historicæ*, tome I. *Gesta Trevirorum*, ch. II, p. 2 et 3. — Martène, *Thesaurus anecdotorum*, tome III, p. 1127. — Kœnigshoven, ch. V, *loco cit.*

2. Specklin, *Collectanea manuscripta*, t. I, p. 2. Cette précieuse chronique manuscrite est à la bibliothèque de Strasbourg. Schilter, dans ses notes sur Kœnigshoven, cite, sans la contredire, cette opinion de Specklin et en rapporte le texte : *Es kommen auch mit dieser Meynung des Dan. Specklin (Collectanea Chron. Arg. MSS), welche der Author des sogenanten Münster-Büchleins sonsten ziemlich gebraucht, fast überein, ausser dass er aus dem alten römischen Schlosse das erdichtete Castel* Trebesbourg, *von dem Erbauer* Trebeta, *der Königin Semiramis zu Babylon Sohne genant, formirt. Seine Worte sind diese : «Anno 700, als Herzog Adelbrecht seine drei Söhn, Leictfried, Eberhard und Mosen verheurathet, und diese auch viel Kinder bekamen, begabe er sich auff Gebäw, Kirchen und Gotteshäuser zu bauen, und ward mit der Stadt Strasburg und Burgern zu Rath (dann er zu Königshofen, auch in der im alten Castell* Trebesbourg *sein Wohnung hatte) und dieweil St. Aurelien Kirch, auch zum alten St. Peter in lustigen Matten und Gærten, auch bey schönen lustigen Wassern, und die Leuthe stets mit grosser Andacht dahinauss gingen, gegen dem Münster aber, da jetzund fast die Müntz stehet, was ein Porten, hiess die Sattlerport, auch eine bey kamergass bey St. Martin, da man auch itzig in bett und predigt. Aber von der Sattlerport waren an Garten zu beiden Seiten Häuser gebawen bis zum alten St.-Peter, die hiess die Oberstrass, wie sie noch heisst, da was endlichen beschlossen, die Stadt weiter zu bauen mit Hülff Hertzog Adelbrechts.»* V. à la suite de la chronique de Kœnigshoven, *Die neunde Anmerkung*, §. XII, p. 555, 556, Schilter reproduit ce que Specklin rapporte de la destruction du château de Trebesbourg par le duc Adelbrecht et de l'érection de l'église et du couvent de Saint-Étienne sur l'emplacement de cette ancienne forteresse : *«Do er sahe dass die Ritter auch Burgerschaft lustig zum Baw waren, und seine Tochter bey seiner Schwester St.-Otilien so heiliglichen verhielte, brache er die alte Burg* Trebesburg *ab, damit er wie sein Vater und andere christliche Könige vor ihm den Gottesdienst beförderte, bawete er ein schön Closter und Kirche, dahin in der Ehre des Heil. Stephani, da war sein Tochter Atila Eptissin,* etc.» Ibidem.

premier nom, en souvenir de cette origine, aurait était, selon eux, *Trébesbourg.*[1]

Kœnigshoven va plus loin encore; il montre Trébeta s'avançant dans le pays, jetant les fondements des villes les plus importantes et laissant au peuple de la basse Alsace, comme un témoignage de son passage et de son empire, un nom qui rappelle le sien, le nom de *Trébotes* ou de *Tribotes*, qui, par la suite des temps, se serait transformé en celui de *Tréboques* ou *Triboques.*[2]

Schœpflin, tout en traitant de rêves et de mensonges ces récits, est obligé d'avouer qu'ils comptent parmi leurs partisans, non-seulement les auteurs respectables que nous venons de citer, mais encore une longue suite d'écrivains des plus graves, Sigebert de Gemblours, Otton de Freisingen, Conrad d'Ursperg, Albert de Stade, Æneas Sylvius, Nauclérus, Aventinus, Trithemius, Munster, Simon Schardius, Krantz, Wasseburg, Irenicus, Kyriander et une foule d'autres.[3]

1. Specklin veut que le commencement de Strasbourg ait été un castel bâti par Trébeta et qui de lui aurait reçu le nom de Trébesbourg. Il désigne même la situation de ce château et le place à l'endroit où s'élevèrent plus tard le couvent et l'église de Saint-Étienne. — Gebwiler arrive à peu près au même résultat par une autre voie: il donne pour chef à la colonie Tréverienne, qu'il amène en Alsace, un certain *Tyram*, du nom duquel se seraient formés d'abord *Tyrasburgum*, puis *Strasburgum*. V. *Panegyris Carolina*, p. 33. Sans doute ces opinions sentent bien la fable; mais l'unanimité qui règne entre les auteurs anciens sur le fait qui leur sert de base, l'origine assyrienne, méritait quelque attention, et peut-être Schœpflin, avant de traiter Specklin *d'aveugle guidé par des aveugles*, aurait-il dû, en rejetant les détails, s'attacher plus au fond, et s'éclairer lui-même sur la source véritable de l'allégation historique soutenue par tant d'autorités et que cependant, avec un superbe dédain, il repoussait du haut de sa grandeur. V. Schœpflin, *Als. ill.*, tome I, p. 99 à 102.

2. Kœnigshoven, *loco citato.*

3. Sigebert de Gemblours, dans sa *Chronique* imprimée à Paris, 1513, in-4°, et continuée par Robert de Thorigny jusqu'en 1206. Sigebert ne l'avait menée que jusqu'à l'an 1112. — Otton de Freisingen, dans sa *Chronique* et dans ses *notes sur Beatus Rhenanus.* — Conrad d'Ursperg, annaliste du treizième siècle. — Alberti Stadinsis, *Chronicon*, ouvrage inséré dans *Scriptores rerum germanicarum*, publié par Jean Schilter. — Æneas Sylvius, dans sa *Germania.* — Naucleri *chronici Commentarii.* fol. XV. — Aventini *Annales Boïorum*, l. I. Trithemius, *Compendium annalium.* V. aussi Villichi *Notæ ad Taciti germaniam*, num. 3. — Munster, *Descriptio germaniæ;* Simon Schardius, *Scriptores rerum germanicarum*, tome I. — Krantz (Albert) *Historiæ ecclesiasticæ*, liv. V, ch. V. — Wasseburg, *Antiquités de la Gaule Belgique*, p. 11. — Irenici *Exegesis Germaniæ*, liv. II, ch. I. — Kyriandri *Augustæ Treverorum Annales*, pars I, p. 21.

Le premier, ajoute Schœpflin, qui dégagea l'histoire d'Alsace des fables dont elle était encombrée, fut un homme versé dans la connaissance des lettres, notre Beatus Rhenanus, l'ami d'Érasme, et cependant les traces de cet historien si sagace furent abandonnées encore par les écrivains de son temps et par ceux qui vinrent après lui. Daniel Specklin, Osée Schad[1] et Bernard Herzog préférèrent compléter les récits apocryphes du chroniqueur d'Ébersheim, de Richer de Senones, de Kœnigshoven. Ce que fit Beatus Rhenanus pour l'histoire d'Alsace, ajoute encore Schœpflin, Christophe Brower[2] l'accomplit, à la fin du 16.e siècle, pour les annales de Trèves; il écrasa sous le poids de son érudition Guillaume Kyriander, qui avait écrit une histoire de Trèves, et fut, à son tour, réfuté par Jacob Masénius; ce dernier émit la pensée qu'il ne fallait pas répudier la tradition de Trébeta.

En rejetant les détails tout à fait invraisemblables ou même impossibles de la version de Kœnigshoven, on pourrait dire cependant que l'histoire, en révélant les amours effrénées de Sémiramis et l'habitude barbare, qu'elle s'était faite, d'en sacrifier les objets immédiatement après la passion assouvie, autorise les suppositions les plus injurieuses à sa mémoire. «Sémiramis, au rapport de Diodore «de Sicile, devenue veuve, ne voulut jamais se remarier, de peur «que son mari ou ses enfants ne la dépossédassent de l'empire; mais «elle choisit les plus beaux hommes de son armée pour avoir com«merce avec eux, et les fit tous mourir ensuite.[3]»

On pourrait ajouter, avec le même historien, que la fin de Sémiramis n'est pas connue; que cette reine fameuse, après avoir vu la fortune l'abandonner dans l'Inde, se démit du trône et disparut; que cette disparition, qui n'a jamais été expliquée, a donné lieu à cette croyance populaire, qu'elle aurait été changée en colombe et que, sous cette forme, elle se serait envolée vers le séjour des dieux.[4]

Nous n'en acceptons pas moins l'opinion de Schœpflin et nous la

1. Schadæi (Oseæ), *Summum Argentoratum Templum.* — Herzog, *Elsæssische Chronik.*

2. Broweri *Antiquitates et Annales Trevirorum*, ch. VI, p. 9.

3. Masenii *Notæ ad Browerum*, p. 77 et suiv.

4. Voir Diodore de Sicile, *Histoire universelle*, traduction de l'abbé Terrasson, tome II, liv. II, §. XII, p. 241.

partageons dans une certaine mesure : tous ces récits sur ce fils inconnu de Ninus, sur l'amour qu'il inspire à sa mère, sur sa fuite, sur son entrée par la prétendue embouchure du Rhin, sur la poursuite de Sémiramis, sur le parricide dont on charge le fondateur de Trèves, nous paraissent indignes de la majesté de l'histoire. Mais il n'est fable ni tradition sur les origines des peuples qui ne renferment un fond de vérité. Ainsi nous ferons bon marché, dans les traditions françaises, des héros de Troie, et, dans les traditions trévériennes, de Trébeta, de Sémiramis et de leur suite; le vulgaire ignorant et toujours amant du merveilleux, a pu sans peine, sous l'influence des grands, se laisser prendre à des idées qui flattaient son orgueil et croire aux noms glorieux que l'on mettait à la tête de sa généalogie nationale. Mais faire admettre, pour ainsi dire, comme un article de foi, par une nation entière, qu'elle descend d'un peuple avec lequel elle n'a jamais eu aucun rapport, c'est ce qui nous paraîtra toujours impossible. Si donc nous voyons, d'un côté, les Troyens ou Pélasges, de l'autre, les Assyriens ou Mèdes acceptés par l'opinion commune des anciens comme nos pères, soyons certains que cette croyance, attestée par tant d'autorités, n'est pas un vain rêve, une erreur absolue, et que la tradition, si elle a été faussée sur le nom de nos ancêtres, ne l'a pu être sur leur race et sur les régions d'où ils venaient.

Dépouillons l'histoire de Trébeta de l'appareil évidemment fabuleux qui l'entoure, que restera-t-il? Il restera que des Asiatiques, de l'empire d'Assyrie, si l'on veut, (les Mèdes en furent comme sujets d'abord, comme vainqueurs ensuite), sont parvenus jusqu'à nos bords et y ont apporté les premiers germes de civilisation. Quoi de plus vraisemblable et de plus naturel? Ces peuples étaient alors à l'apogée de leur gloire, qu'ils vécussent sous le sceptre de Sémiramis ou sous l'empire du grand Sésostris; le sort de la guerre, des révolutions intérieures, de grandes infortunes, ou même la passion des découvertes et bien d'autres mobiles encore, ne peuvent-ils avoir entraîné jusque dans nos contrées, alors dans l'enfance et à peu près ignorées, une partie de leur population. N'est-ce pas ce que nous voyons se produire sur une grande échelle, aujourd'hui que l'Europe, parvenue aussi au comble de la grandeur, mais flé-

chissant sous l'exubérance de sa population, en déverse le trop plein dans un autre hémisphère? Seulement le chemin, que la tradition assigne aux fondateurs de Trèves, n'est pas, ne peut pas être celui qu'ils ont dû suivre: qui n'a reconnu dans ces prétendus Assyriens, que l'on fait venir, pour ainsi dire, en droite ligne, de Ninive ou de Babylone à Trèves, ces Mèdes qui stationnaient, depuis des siècles, sous le nom de Sigynnes, sur les bords du Danube, et qui n'ont eu qu'à remonter son cours pour arriver à proximité du Rhin? Et cette identité est d'autant plus facile à admettre que, au temps où la tradition amène ce qu'elle appelle des Assyriens, sur la terre où s'élève, aujourd'hui, la cité de Trèves, Assyriens et Mèdes ne formaient qu'un peuple sous le sceptre de Sémiramis.

On le voit donc, les prétendus rêves du moyen âge commencent à prendre un corps, et la tradition trévérienne ou alsacienne, si rudement traitée par Schœpflin et même écrasée, selon lui, ainsi que Annius[1],

1. Schœpflin considère les écrits d'Annius de Viterbe comme la source impure, où Godefroy et Otton, aussi de Viterbe, ont puisé le thème de leurs récits; il s'élève avec la plus grande virulence, sinon contre la bonne foi, au moins contre l'intelligence de cet Annius ou Nani (Jean), noble Vénitien qui fit profession chez les Dominicains de Viterbe. Cet Annius a publié des fragments de Bérose le Chaldéen, de Manéthon, prêtre égyptien, de Xénophon, de Méthastène, de Porcius Caton, *De Originibus,* de Caïus Sempronius, *De Divisione Italiæ*, de Fabius Pictor et d'autres auteurs grecs ou latins, et, dans sa préface aux fragments de Caton, il avoue les avoir tirés d'un recueil de vieux manuscrits colligés par un certain Guillaume de Mantoue; il s'exprime ainsi: *Quisquis fuerit iste Cato, qui de originibus scripsit, non potui eum integrum habere, nisi fragmenta et quidem inordinata, in collectaneis vetustis cujusdam Magistri Guielmi Mantuani*, etc. Cet aveu si naïf semble révéler la bonne foi, Schœpflin lui-même le reconnaît. Les écrits d'Annius ont été jugés diversement par les auteurs les plus versés dans la critique historique. Burcard Gotthelff Struve, dans son savant ouvrage intitulé: *Dissertatio historico-litteraria de Doctis impostoribus*, après avoir rappelé les éloges non moins exagérés que les attaques, dont le moine de Viterbe a été l'objet, formule contre lui cet arrêt sévère: *Quidquid defendant Annium, qui velint, a falsi tamen suspicione alienus non erit.* §. XXI, p. 39. Parmi ceux qui ont défendu Annius, Struve nomme Chytræus, *de Lectione historiarum*, et Munster, qui l'innocente de tout soupçon de fraude et le considère comme un homme téméraire et peu scrutateur, qui a mêlé quelques erreurs aux travaux francs et vrais de Bérose, mais qui doit rester au-dessus de tout soupçon de mensonge: *hominem quemdam temerarium et otiosum genuinis atque veris Berosi laboribus aliquid lolii immiscuisse judicat, Annium vero a falsi suspicione liberat.* Voir Struve, §. XXI, p. 39. Thomas Mazza a écrit l'apologie d'Annius et il l'appelle *un prodige de génie et de science.* Cette opinion est rapportée par Struve, p. 38 et 39. On le voit, il est difficile de se prononcer d'une manière bien nette sur Annius; il n'a peut-être mérité ni tant d'outrages, ni tant d'éloges, et son crime n'a été que d'avoir ressucité des idées et des faits depuis longtemps oubliés ou dédaignés. S'il avait écrit que des Mèdes se sont établis sur les bords du Danube, on eût crié à l'imposteur, et cependant il n'eût fait que reproduire

son prétendu inventeur, et Godefroy[1], son rénovateur, sous l'érudition de Brower, se relève, et peut jeter dans la balance, comme contrepoids à ses détracteurs, le grand nom d'Hérodote, car c'est ce célèbre historien qui nous a montré les Mèdes sur les rives du Danube et en marche vers la Gaule.

On pourrait encore, à l'appui de l'origine, au moins asiatique, assignée aux Trévériens, aux Triboques, rappeler cette remarque de S. Jérôme, que, dans la Galatie, à l'exception de quelques mots introduits par l'usage, le fond de la langue de cette partie de l'Asie était l'idiôme qu'il avait entendu parler dans les rues de Trèves.[2]

Faut-il ajouter aussi, avec César et Tacite[3], que les Trévériens et plusieurs des peuples de l'ancienne Gaule belgique, parmi lesquels étaient les Médiomatriciens, avaient gardé le souvenir d'une filiation transrhénane ou germanique, et qu'ils s'en glorifiaient? ils ne se trompaient point, ils étaient du même sang que les Sicambres, un élément au moins de ce sang illustre coulait dans leurs veines, l'élément médique ou sigynne.

un texte formel d'Hérodote. On pourrait aussi se demander quel intérêt aurait eu Annius, le Vénitien et les moines de Viterbe, à mentir si audacieusement pour ennoblir, d'une assez triste manière du reste, le berceau des Tréviriens? Schœpflin n'avait peut-être jamais lu l'ouvrage qu'il critique si amèrement. Nous avons eu en main le livre d'Annius, intitulé: *Antiquitatum variarum volumina XVII*, livre qui se trouve à la Biblioth. imp.[le] de Paris, et nous n'y avons pas découvert ce qu'y suppose Schœpflin. Peut-être n'avons-nous pas assez cherché; du reste, Schœpflin n'en a tiré aucune citation textuelle.

1. Godefroy de Viterbe constate ainsi le fait de la fondation de Trèves par Trébeta:

Filius est Trebeta de Nini semine regis,
Cedere quem regno regina noverca coëgit;
Ut pater elegit regna noverca regit.
Pulsus ab hinc Trebeta subiit Germanica regna,
Fundat ibi Treberim, fluvio præsente Mosella,
Post, eadem Treveris, Belgica Roma fuit.

Il donne ensuite l'épitaphe de Trébeta dans la ville de Trèves:

Nini Semiramis, quæ tanto conjuge felix,
Plurima possedit, sed plura prioribus addit.
Non contenta suis, nec totis finibus orbis,
Expulit a patrio prevignum Trebeta regno,
Insignem profugus Treverim qui condidit Urbem.

V. Gotefridi Viterbiensis Chronicorum, pars IV, p. 87, n° 50 et suiv. et p. 88.

2. *Galatas, excepto sermone græco, quo omnis Oriens loquitur, propriam linguam eamdem penè habere quam Treverinos, nec referre si aliqua exindè corruperint.* Hieronimi, *Prol. com. II, in epistolâ ad Galatas*, ch. 3.

3. César et Tacite. Passages déjà cités dans ce chapitre.

Résumé.

Après avoir combattu certaines erreurs historiques, comme celles-ci : le bas-breton est la langue des Celtes; nos pères à nous autres Alsaciens ont parlé le bas-breton; cet idiome a été détrôné par le latin dans nos contrées; enfin, le langage de nos campagnes, le gaulois, est issu de la langue des Romains; après avoir démontré que, bien loin d'avoir emprunté leur langue aux Romains, les Gaulois, sous le nom d'Ombriens, de Sicaniens ou Sicules, d'Étrusques, Rètes ou Rasènes, ont les premiers peuplé l'Italie, et que c'est de leur sein que s'est élevée l'ancienne Rome, nous avons montré que la langue primitive de tous ces peuples a été ce langage, qui s'est appelé, en Italie, le thusque, dans la Gaule, le wallon ou romand, et que l'on retrouve, après des siècles, dans sa pureté native, sous la dénomination modeste de patois, au fond de nos vallées, au sommet de nos montagnes.

Cet idiôme national, gardé, comme un dépôt sacré, dans les lieux les plus inaccessibles à l'invasion et à l'influence étrangères, a formé le fond du langage des premiers habitants d'une bonne partie de l'Europe, de la Gaule, de l'Italie, de l'Espagne, et aussi de toutes ces nations transrhénanes, que Tacite et d'autres historiens nous ont désignées comme parlant le Gaulois. Nous avons tenté ensuite de remonter à l'origine de cette langue et de ressaisir les éléments dont elle se compose.

Nous avons admis, avec la Genèse et la science moderne, que le berceau de tous les peuples et de toutes les langues est l'Asie, et, par conséquent, que le Gaulois, comme tous les autres idiomes du globe, en est sorti; mais ce qui tient à la forme essentielle et typique de cette langue et de ses dérivés, ce que l'on pourrait en appeler la trame, le canevas, sur lequel des mots d'autres provenances sont venus se fixer, comme des fleurs sur une marqueterie, nous semble remonter à une invasion antérieure à toutes celles connues dans l'histoire. C'est l'élément primitif, auquel les anciens auraient donné le nom d'autochtone ou d'indigène, et qui, pour nous, n'est que le premier arrivé. Cette source primordiale et spécifique de notre langue et de notre nationalité échappe à toute analyse, à toute investigation : le voile qui la

couvre restera toujours impénétrable; nous n'avons pas essayé de le soulever.

La tradition assigne aux Gaulois une origine pélasgique : nous nous sommes demandé ce que pouvaient être ces Pélasges, que l'histoire fait partir de la Troade et aborder ensuite, après de longues et incessantes pérégrinations, sur presque toutes les côtes d'Europe. Tout en conservant à ce peuple errant et fugitif ce caractère historique, nous avons cru pouvoir, avec quelque certitude, rattacher son entrée en Europe à une invasion bien plus considérable, dont il n'aurait été que la tête ou l'avant-garde, nous voulons parler de l'invasion ibérique, qui, partie du Caucase, et antérieurement sans doute des rives du Gange et de l'Indus, par suite de l'accroissement des peuples ou de révolutions intérieures en Asie, a pénétré en Europe, et, poussée toujours en avant par de nouvelles et incessantes recrues, a dû en définitive, après avoir semé tout notre continent de ses colonies, aboutir aux régions occidentales et extrêmes de cette partie du monde, notamment dans la péninsule qui reproduit encore son nom, l'Ibérie. A cette invasion, nous rattachons tous les peuples appelés *veteres Galli,* qui, sortis des régions celtiques, ont franchi les Alpes et les Pyrénées, et ont formé la première population connue de l'Italie et de l'Espagne.

De nouvelles invasions de peuples asiatiques, venus ou transplantés par leurs vainqueurs en Europe, sont arrivés, à leur tour, sur les bords du Danube, ont remonté ce fleuve jusqu'à sa source, puis franchi le Rhin et les Alpes, et apporté un langage qui, puisé à la même source que le langage de leurs devanciers, dut facilement s'incorporer avec lui. Ce nouvel élément, que nouscroyons en proche parenté avec le pélasge, quoique venu plus tard, est le sanscrit. Les peuples, qui mêlèrent cette langue aux premiers idiomes européens, depuis les confins de la Scythie jusqu'aux Pyrénées et au delà, ont reçu dans l'histoire une dénomination générique, que s'appliquaient en propre une partie des Gaulois, mais qui appartenait en réalité à toutes les nations de ce vaste territoire. Cette dénomination, plutôt géographique que patronimique et originelle d'un peuple particulier, était celle de Celtes.

L'élément, que les peuples de cette race ont introduit dans notre

langue, est commun au gaulois et au germain, et l'on aurait bien tort de le croire exclusivement germanique, car il a précédé, même au delà du Rhin, la langue teutonique ou germaine. Cet élément, nous l'avons déjà nommé, c'est le sanscrit, la langue des Perses et des Mèdes; c'est ce que l'on pourrait appeler l'élément gallique dans le germain, et l'élément germanique dans le gaulois.

Quand ces peuples firent irruption en Europe, les nations teutoniques, mêlées aux Scythes, sous le nom de Daces, de Saces et de Thraces, n'étaient pas loin. Plus tard, ces hordes confondues avec les Celtes, sous le nom de *Celto-Scythes,* commencèrent cette alliance de la famille gallique et de la famille germanique ou scythique, alliance qui se révèle, en Germanie, par tant de peuples vivant, pour ainsi dire, côte à côte, parlant les uns le germain, les autres le gaulois; alliance, dont la dernière expression fut l'invasion des Cimbres et des Teutons. Que l'on ne s'étonne plus de voir Ptolémée nommer *magna Germania,* ce que Diodore de Sicile appelle *Gallia magna.* Mais, qu'on le remarque bien, dans cette alliance, les deux éléments se sont sans doute rapprochés, coudoyés, mais non absorbés complétement. La confédération où l'élément germanique l'emporta, s'est appelée *germaine,* celle où l'élément gallique prévalut, *welche,* qui n'est absolument rien autre chose que le mot même de *gaulois,* gallus, gwallus, wallus, germanisé. *Belge* est la prononciation gallicanisée de *welche.*

Après avoir ainsi rétabli la généalogie de la Gaule et de sa langue, nous nous sommes demandé auquel de ces éléments appartiennent les peuples qui ont donné aux trois provinces, dont l'Alsace n'est qu'un bien faible démembrement, les noms de *Médiomatricie,* de *Séquanie* et de *Rauracie.* Ne trouvant dans les écrits des modernes, et dans Schœpflin lui-même, absorbé qu'il a été par la manie bas-bretonne, rien de satisfaisant, nous allions dire rien de rationnel, nous nous sommes adressé aux sources mêmes de l'histoire, et, guidé par cette lumière des faits, plus sûre que tous les commentaires de la science, nous avons, d'une main hardie, rouvert la mine mal explorée de nos origines, et retrouvé, saisi avec avidité un nouveau filon oublié ou dédaigné dans ses profondeurs. Cette veine précieuse, sur la voie de laquelle se sont arrêtés les savants qui ont proclamé les peuples européens de souche indo-persique ou indo-

germanique, cet éclair qui nous a donné le mot de tant d'énigmes historiques, est l'élément médique.

Cet élément, mêlé au sang des Scythes sur les bords du Tanaïs (le Don) s'est appelé *Sarmate;* mêlé au sang égyptien sur les rives de l'Ister (le Danube), il a pris le nom de *Sigynne;* et c'est de ces deux points qu'il s'est étendu, de proche en proche, sous la pression de nouveaux arrivants, sur presque toute la surface du continent européen.

Cette proposition est hardie; elle tend à bouleverser bien des idées reçues, et cependant elle est vraie, irréfragablement vraie. En la formulant, nous ne faisons que nous rendre l'interprète fidèle des premiers historiens de l'antiquité, d'Hérodote, de Ctésias, de Diodore de Sicile, et, pour ne laisser aucun doute sur l'exactitude de nos citations, nous avons reproduit les textes mêmes de ces écrivains, philosophes voyageurs, qui ont vu ou entendu sur les lieux mêmes tout ce qu'ils ont transmis à la postérité.

Et d'abord, Diodore de Sicile nous apprend l'origine et le sort des Sarmates. En parlant de l'agrandissement prodigieux des Scythes et de tous les peuples qui en sont sortis, des Saces, des Massagètes, des Arimaspes, des colonies enfin qu'ils ont transportées des pays conquis dans d'autres, d'Asie en Europe; «les deux les plus fortes, dit-il, sont celles «qu'ils ont tirées l'une des Assyriens, pour l'envoyer dans les terres «situées entre la Paphlagonie et le Pont, et l'autre des Mèdes, pour «l'établir le long du Tanaïs. Ce sont, aujourd'hui, les Sarmates.» Il explique, ensuite, comment ce peuple, après avoir triomphé des Scythes et de Cyrus lui-même, «non-seulement, s'est rendu maître des pays cir-«convoisins, mais encore a étendu ses conquêtes sur une grande partie «de l'Europe.» Strabon nous les montre jusque sur les bords du Danube.

Hérodote, plus de quatre siècles auparavant, avait déjà signalé sur les rives de ce fleuve, au nord de la Thrace, des Mèdes aussi, sous le nom de *Sigynnes.* Cette origine se révélait par leur costume, et d'ailleurs était attestée par leurs traditions nationales. Ils étaient limitrophes des Vénètes ou Vénitiens, qui doivent être issus de la même souche, à en juger du moins par leur langage, qui n'était, au rapport de Polybe, ni celte, ni illyrien.

Voilà donc des Mèdes bien avant en Europe, au moins jusqu'aux contrées danubiennes; reste à expliquer leur arrivée jusque là.

Le nom de Sigynne ne se retrouve nulle part dans l'ancienne Médie, il ne semble pas appartenir en propre aux Mèdes, dont l'appellation la plus ancienne fut celle d'Arii ; il ne peut que leur avoir été imposé par le vainqueur même qui les aura transportés si loin de leur patrie.

Quel peut être ce vainqueur parvenu en Europe jusqu'au delà des Scythes et de la Thrace? l'histoire ne nous en montre qu'un seul, et ce conquérant est égyptien : C'est le fameux Sésostris, qui a dominé toute l'Asie et une grande partie de l'Europe, et qui précisément avait l'habitude de laisser, dans les pays conquis, pour attester sa gloire, des monuments et surtout des colonies. Or, Ctésias et, après lui, Étienne de Byzance, nous montrent, dans l'Égypte même, un peuple ou une cité du nom de *Sigynne.*

Ce qui achève la démonstration que cette nation des Sigynnes, trouvée par Hérodote sur les bords du Danube, renfermait dans son sein des Égyptiens, et que ceux-ci même y exerçaient une certaine influence, c'est que le culte de la principale divinité de l'Égypte s'y est établi à côté du dieu des Perses et des Mèdes, et y a prévalu. Tacite ne nous montre-t-il pas chez la plus grande et la plus ancienne nation de la Germanie, chez les Suèves, dont le nom et la situation rappellent si bien les Sigynnes, Isis adorée sous la forme d'un vaisseau?

Sans doute, à l'invasion des hordes teutoniques, elles se sont mêlées à ce qui est demeuré du peuple sigynne en Germanie, et de cet assemblage est née la nation suève. L'arrière-garde donc des Sigynnes est restée échelonnée sur les rives du Danube, tandis que, depuis des siècles, sans nul doute, ses bandes les plus avancées s'étaient portées, d'un côté, par la Vénitie, par le Tyrol, la Rhétie et les Alpes, en Italie; de l'autre, par la forêt Hercynienne et le Rhin, dans la Gaule.

On peut, à l'aide des dénominations que les Sigynnes-Mèdes ont laissées sur leur passage aux lieux et aux fleuves, retrouver la route qu'ils ont suivie dans cette double migration. Sans doute, les noms primitifs se sont plus ou moins modifiés dans le milieu des différents idiomes, par lesquels ils ont passé; quelquefois même ils auront subi une traduction, n'importe, il est impossible de ne pas les reconnaître. Les tribus qui composaient la nation mède étaient, d'après Hérodote, les *Bouses,* les *Struchates,* les *Paretacènes,* les *Arizantes*, les *Budiens*,

les *Mages*. Ajoutons-y leurs plus proches voisins, les *Hyrcaniens*. Si les Sigynnes étaient réellement des Mèdes, nous devons retrouver toutes ces tribus dans leurs rangs. Eh bien ! les Bouses (Βούσαι) ne sont-ils pas ce que ce mot veut dire en grec, sous la plume d'Hérodote, le peuple pasteur ou bouvier, les *Boii*, qui ont donné leur nom à la Bohême et à la Bavière, *Boïohemum* et *Boïaria*, et que l'on retrouve aussi dans la Gaule et dans l'Italie ? Qui ne reconnaît dans les *Struchates* les Étrusques, et dans les Parétacènes les frères des Étrusques, les Rasènes, les Rètes, qui, avec eux, ont peuplé le Tyrol et la Rhétie, sans doute même notre Alsace, avant de passer en Italie ? Et les *Budiens*, leur appellation nationale ne se retrouve-t-elle pas dans les *Budins* du Borysthènes et dans les *Budiens* du Danube ? Bude, la capitale de la Hongrie, n'a pas une autre origine. Les *Arizantes* ne rappellent-ils pas les *Arii*, les premiers Mèdes, d'après Hérodote aussi, les Arii que Tacite retrouve en Suévie, et dont la dénomination se reproduit dans celle d'*Aar*, ou d'*Arare*, donnée à tant de rivières sur le passage des Sigynnes ? Enfin, les Magyars de la Hongrie, auxquels on a cherché, sans succès, une origine jusque chez les Hioung-Nou de l'Asie orientale, amenés tout exprès pour cette métamorphose de la muraille de la Chine sur les rives de la Theiss, les Magyars sont-ils autre chose que le peuple-roi des Mèdes, les *Mages?* Plus près de nous Magdebourg, *Magetoburgum*, Mayence, *Maguntiacum*, dans la Gaule *Magetobria*, et tous les Magstadt n'ont pas une autre origine. Et la forêt Hercynienne, les monts Hercyniens, ne sont-ils pas un souvenir de l'Hyrcanie et des monts Hyrcaniens ?

Ce ne sont pas là de simples rapprochements de mots ou de consonnances, dont l'identité de provenance n'a aucun étai dans l'histoire; ce sont des noms mèdes trouvés sur les lieux mêmes qu'ont dû habiter des Mèdes, au témoignage du plus respectable des historiens, de l'*exact et pénétrant* Hérodote, pour nous servir de la qualification même que lui donne le savant Wiseman. Il y a plus, le rapport n'existe pas seulement dans les noms, mais dans les usages, les mœurs, le langage, le costume, les armes, enfin dans ce que les peuples ont de plus intime et de plus caractéristique, la religion ; oui, partout où nous avons signalé l'élément égypto-médique, en Germanie, en Italie, dans la Gaule, partout nous avons retrouvé les dieux de l'Égypte et de la Médie, Isis et Mithra.

Mais ce n'est pas tout ; sur le territoire même où cet historien a signalé les Sigynnes que trouvons-nous d'abord ? *Médiasch, Seges-*

war, *Segeth*, les *Tschinganes*, les *Segulones*, *Segestica*, *Sissia*, *Segestana ora* et tant de noms qui rappellent les Mèdes et les Sigynnes; moins loin de nous, sur une des routes qu'ont dû suivre les Mèdes du Danube pour arriver en Italie, se présentent, dans Strabon, les *Medoaci*, et ces dénominations anciennes du Bacchyglione et de la Brenta, le *Medoacus major* et le *Medoacus minor*, plus avant encore *Medullia*. Il est temps d'arriver à la Gaule : quelle a dû être la première halte des Mèdes-Sigynnes en mettant le pied sur nos bords? Le territoire qui s'étend entre le Rhin et la Saône; plus tard, ils seront arrivés sur les rives de la Seine. Eh bien! la première halte s'est appelée *Médiomatricie*, la seconde *Séquanie*, et, des deux rivières, dont ils ont peuplé les bords, l'une a pris le nom de *Sigynna* et l'autre celui de *Sequana*. Médiomatricie veut dire en sanscrit: la mère des Mèdes; et qui ne reconnaît dans la Séquanie l'appellation même de Sigynnes ou Sigunnes, modifiée en s'éloignant de sa source et en passant par la bouche des Gaulois? La migration, en suivant le cours de la Saône, a dû atteindre le Rhône; et, en effet, sur les rives de ce fleuve, se présentent les *Segusiani*, les *Segalauni*, les *Segavalauni*, et, sur la même voie, en deçà comme au delà des Pyrénées, les *Ségobriges*, *Ségovie* et *Siguenza*. Que sont aussi, sur différents points de la Gaule, tant de *Médiolanum*, la *Méduana*, *Segodunum*, *Segontium*, *Segustero*, *Segonzac*, *Sigean*, dans l'Alsace même, le *Sigwaldi mons* (Sigoltzheim), les *Suggentenses* (les Sundgauiens), *Sigenesheim*, *Sicker*, *Siegen* et bien d'autres appellations semblables, sinon la trace des Mèdes et des Sigynnes?

Les *Sicani* se rattachent à la même souche; nous avons restitué ce peuple fameux à sa véritable origine. Les *Sicani* de Thucydide sont les *Secani* de Ptolémée, nos *Sequani*, c'est-à-dire, des Sigynnes; c'est des rives de la Saône, la *Sigynna*, *Sauconna* ou *Segonna*, et non d'un fleuve catalan, qu'ils ont été chassés par les Ligures par delà les Alpes en Italie, et sont venus en définitive, d'abord sous leur nom de *Sicani*, plus tard sous celui de *Siculi*, peupler la Trinacrie et lui donner l'appellation de Sicanie et enfin de Sicile. Sur les rives de la Saône il ne serait pas difficile de retrouver les lieux témoins du triomphe des Ligures; on les reconnaîtrait à ce nom national, devenu le cri de guerre de toute une race gallique *Ambro*, *Ombriens;* ce nom s'est perpétué dans celui des Ambarres. L'histoire ne dit pas si les vainqueurs portèrent leurs conquêtes au delà, d'un côté, chez les Éduens, de l'autre, à travers

la Séquanie, jusqu'au Rhin, mais deux appellations caractéristiques paraissent le révéler : leurs deux principales tribus étaient les *Bébryces* et les *Elysikes*, ces deux noms glorieux ne semblent-ils pas se refléter dans ceux de Bibracte, la capitale des Éduens, et d'*Elysatia,* notre Alsace ?

Pour achever la preuve de l'immixtion médique dans le sang gaulois en deçà et au delà des Alpes, nous avons rappelé la double expédition de Sigovèse et de Bellovèse : des Boii se trouvaient dans l'armée du premier; ils furent accueillis comme des frères par les Boii de la forêt Hercynienne et des bords du Danube, et, de concert, ces peuples, pour consacrer le souvenir de leur commune origine et de leur réunion, donnèrent à leur première patrie européenne le nom de *Boiohemum,* demeure des Boii. Le second menait à sa suite, entre autres, des peuples des bords du Rhône, de la Saône, des Ségusiens, des Séquaniens, ils trouvèrent au delà des monts des peuples de même souche et de même nom, ensemble ils bâtirent deux villes, et dans les appellations, évidemment nationales, qu'ils leur donnèrent, on retrouve encore le souvenir de la Médie et des Sigynnes, Médiolanum (Milan), Segusio (Suse).

Ainsi, au point de départ en Europe *Médiasch* et *Segeswar;* au point d'arrivée *Médiomatricie* et *Séquanie ;* à leur premier établissement au delà des Alpes *Médiolanum* et *Segusio ;* et tous ces peuples réunis, comme pour mêler à ces souvenirs de la Médie et de l'Égypte, des Mèdes et des Sigynnes, commun à eux tous, le souvenir des Pélasges, applicable à une partie seulement d'entre eux, aux premiers Gaulois, *veteres Galli,* confondent leur nationalité dans une dénomination pélasgique, consécration de la plus sublime des croyances, l'immortalité; ils s'appellent Ombriens, les immortels !

C'est à une source glorieuse aussi que *Sigynne* et tous ses dérivés ont été puisés; ce nom là était digne de figurer à côté du nom d'*Ombrien* ou d'*Ambra* pour marquer la place d'un peuple de héros : il exprimait la victoire. Peut-être même cette alliance des *vainqueurs* et des *immortels,* des Sigynnes et des Ambra, s'était-elle faite au delà du Rhin, bien des siècles avant la conquête de la Gaule, et les Francs, en mêlant leur sang au sang gaulois, n'ont-ils fait, à leur insu, que retremper leur vitalité dans les deux premiers éléments de leur existence et de leur nationalité ; n'étaient-ils pas des Sigambres ?

HISTOIRE D'ALSACE.

Période gallo-romaine.

Depuis longtemps, les Romains, dont l'empire s'étendait sur tout le midi de la Gaule et le protectorat jusqu'aux régions voisines de la Saône, aspiraient à porter leurs conquêtes jusqu'aux bords du Rhin.

D'un autre côté, les peuples de la Germanie, les plus rapprochés du fleuve, jetaient un œil de convoitise au delà, et attendaient avec impatience le moment de le franchir et d'échanger leurs forêts et leurs montagnes abruptes contre les plus riantes provinces des Gaules, la Séquanie, la Rauracie, la Médiomatricie, heureuses contrées d'où est sortie notre Alsace. Ils pouvaient apercevoir sur notre rive les premiers bienfaits d'une civilisation encore dans l'enfance, mais déjà bien supérieure à la leur; quelques champs cultivés, des villes ou bourgades déjà florissantes, une population au moins vêtue; nous ne parlerons pas des richesses minérales, que notre sol recélait dans ses flancs ou qu'il montrait même à fleur de terre, de cet or, dont les Gaulois se faisaient des anneaux, des colliers, quelquefois même des armures et dont ils semaient le parvis de leurs temples, disons plutôt l'aire de leurs bois sacrés.[1]

Un pareil appât était peu fait pour tenter les Germains, fiers de leur misère et riches de leur liberté. Si une involontaire aspiration vers une existence meilleure les poussait hors de leurs sauvages demeures, ce n'était pas l'amour de l'or. L'exemple de leurs pères, le souvenir traditionnel de quelque heureuse invasion des peuples de la Germanie dans la Gaule, une secrète intuition de quelque lien d'origine commune aux deux nations, et plus que tout cela, l'esprit de conquête, la passion des combats et de la gloire, la haute idée qu'ils avaient de leur force et de leur courage, leur faisaient considérer notre pays comme un héritage enlevé à leur race, comme une proie facile à ressaisir. Ils avaient hâte d'ailleurs d'y devancer les Romains.

1. Diodore de Sicile, t. II, liv. V, p. 231 de la traduction de l'abbé Terrasson.

Les Gaulois, quoiqu'ils ne fussent plus que des *demi-barbares,* d'après l'expression dédaigneuse, mais caractéristique, des Romains, se montraient, dès alors, ce qu'ils sont encore aujourd'hui, faciles à émouvoir et poussant la bravoure jusqu'à la témérité, l'amour de la liberté jusqu'à la licence; ils avaient déjà tous les défauts de leurs qualités. La discorde régnait entre eux de peuple à peuple, de cité à cité, de famille à famille; la guerre civile était en permanence. La politique de Rome avait su merveilleusement entretenir ces fatales dispositions et les faire tourner au profit de son insatiable ambition. Ce que la puissante tactique des armées romaines et l'indomptable courage des Germains n'auraient pu accomplir, le manque d'unité et d'accord chez les Gaulois le réalisa. Leurs déplorables divisions et leurs déchirements intérieurs ouvrirent le sein de la patrie à l'invasion de ces deux peuples conquérants.

La guerre était allumée entre deux provinces gauloises : les *Arvernes* (les Auvergnats) et les *Éduens* (les gens du pays d'Autun) se disputaient une vaine prééminence, et les premiers, après de longs combats, craignant de voir échapper de leurs mains le sceptre de la Gaule, de concert avec les *Séquaniens,* nos pères, leurs alliés dans cette lutte fratricide, commirent la faute irréparable, nous allions dire le crime, d'invoquer l'intervention étrangère et d'appeler à leur secours les nations qui habitaient au delà du Rhin.

Ce secours ne se fit pas attendre : Arioviste, chef ou roi de ces nombreuses peuplades, que la Suévie renfermait dans ses vastes limites, franchit le Rhin à la tête de quinze mille hommes et vint, en vainqueur plutôt qu'en allié, planter ses tentes sur nos bords. Entraînant à sa suite tout ce que notre pays renfermait de soldats, il se porta, tout aussitôt, à la rencontre des Éduens. Il n'eut pas sans doute à les chercher bien loin; car, au premier bruit de l'alliance germaine, les Éduens, victorieux jusque là, avaient dû tenter d'en prévenir l'effet par quelque coup décisif, et, tandis qu'ils tenaient en respect avec une partie de leur armée les Arvernes, ils avaient bien certainement concentré tous leurs efforts dans la Séquanie et porté aussi loin que possible, de ce côté, leurs armes triomphantes.

La rencontre eut lieu non loin d'une ville ou bourgade, dont le nom seul est parvenu jusqu'à nous, *Amagétobria* ou plutôt *Magétobria*[1]. La

1. César, *De bello gallico*, liv. I, ch. XXXI.

lutte ne fut pas longue, mais terrible, à en juger par les résultats! Rien ne put résister à ce premier essai de la valeur germaine.

Sans doute la terreur du nom germain n'avait pas vaincu à l'avance les Éduens ; ils s'étaient avancés avec cette confiance et cette ardeur habituelles aux Gaulois ; mais, quand ils furent arrivés en face des hordes teutoniques, qu'ils virent de près ces hommes à l'air farouche et sauvage, à la taille gigantesque, qui savaient se grandir encore et se rendre plus terribles en relevant sur le sommet de leur tête leur épaisse chevelure, en la peignant de la couleur du sang et en la faisant tenir droite et hérissée comme la crinière d'une bête féroce, il est permis de croire que ce spectacle étrange et redoutable fit hésiter les plus braves et que la vue des Germains produisit sur les Éduens quelque chose de l'effet, que l'approche seule de ces barbares produisit, plus tard, sur l'armée romaine elle-même, que l'épouvante se mit dans leurs rangs et qu'il ne se trouva pas à leur tête un César pour relever leur courage et leur apprendre à vaincre ce nouvel ennemi. N'oublions pas, pour l'honneur des Éduens, qu'ils n'avaient, sans doute, pas même l'avantage du nombre, obligés qu'ils avaient été, dès l'entrée en campagne, de diviser leurs forces pour faire face, en même temps, aux Arvernes d'un côté, aux Séquaniens et aux soldats d'Arioviste, de l'autre.

L'histoire ne nous a pas conservé les détails de cette mémorable lutte; mais ils durent être désastreux pour les Éduens, car, dès le lendemain, on voit ce peuple, si fier jusque là, réduit à accepter les conditions les plus humiliantes : il se soumet à payer un lourd tribut au vainqueur, il s'oblige à respecter, à l'avenir, l'indépendance des Arvernes et des Séquaniens; il renonce à toute prééminence, abandonne tout le territoire conquis, souscrit à toutes les restitutions, à toutes les indemnités exigées; il s'interdit jusqu'à la faculté d'appeler à son secours ces Romains, qui, dès alors, le flattaient du titre pompeux d'allié et de frère; enfin, pour garantie de cette honteuse capitulation, il est forcé de livrer en otages ses chefs les plus illustres, les enfants de ses premières familles et jusqu'à son sénat!

Cet événement, aussi fatal aux Séquaniens vainqueurs qu'aux Éduens vaincus, car il mettait les deux peuples à la merci des Germains, eut lieu, l'an 682 de la fondation de Rome, 72 ans avant l'ère chrétienne.

Tels sont les ravages du temps sur la gloire elle-même, qu'il ne reste

plus de la victoire d'Arioviste qu'un nom incertain et mutilé, et que, depuis des siècles, les savants sont à chercher l'emplacement où s'entre-choquèrent les deux armées, à fouiller le sol pour y retrouver le champ qui fut baigné du sang éduen et du sang séquanien au profit du roi germain. On dirait que la terre gauloise a voulu ensevelir dans ses profondeurs un lugubre souvenir et effacer jusqu'aux dernières traces de cette lutte impie et sacrilége entre ses enfants.

On a redemandé ce lieu funeste à la Lorraine, aux Ardennes, aux rives du Rhin les plus éloignées; on a nommé Magstadt près de Marsal, Bingen près de Mayence, Mazières, Mæstricht; d'autres l'ont cherché à Porentruy, à Montbéliard, près des ruines de Mandeure; enfin quelque similitude de nom a porté les investigations vers *Moigte-de-broye,* voisin de Pontaillier, au confluent du Lignon et de la Saône, dans l'ancienne Séquanie[1]. Schœpflin, suivant la manie bas-bretonne, a proclamé celte l'appellation d'Amagétobria : ce mot là, selon lui, veut dire *ville au pont sur la rivière*, et, en effet, dans la langue de Bullet, telle serait la signification naïve, il faut en convenir, d'Amagétobria ou Magétobria[2]. Ajoutez que dans la plaine de Moigte-de-broye ou de Pontaillier

1. *Magstat*, bourg de la Lorraine, à 6 lieues de Marsal. — *Bingen*, petite ville placée au confluent du Rhin et de la Nahe. — Voir sur toutes ces diverses opinions, Nicolas Sanson, dans ses *Remarques sur la carte de l'ancienne Gaule*, p. 6; J. Godevin, qui est du même avis; Ortelius, dans son *Thesaurus geographicus*, et Baudrand, en son *Lexique géographique*, au mot *Magétobria;* Charles Boville, dans sa brochure sur *La différence des langues vulgaires :* Blaise Vigener, dans ses *Notes sur les commentaires de César*; Dunod, *Découverte de la ville d'Antre*, t. II, dissertation V, ch. XIV, p. 200; Chifflet, *Vesontio*, partie I.re, ch. XXIV, et Dunod de Charnage, *Histoire des Séquanois*, p. 94; Schœpflin, *Alsatia illust.*, t. I, p. 104 et 105, qui rapporte toutes ces opinions et d'autres encore et se prononce pour Moigte-de-broye. M. de Golbéry, après avoir montré, avec cet esprit qui le distingue, le côté faible ou ridicule de plusieurs de ces suppositions, a préféré celle de M. Girault, le docte académicien, qui retrouve Magétobria dans Pontaillier. V. le savant travail de M. Girault, au tome IV des *Mémoires de l'Académie celtique*, et les *Antiquités romaines de Mandeure*, etc. de M. de Golbéry. — Grandidier ne s'est pas prononcé d'une manière aussi tranchée que Schœpflin : «La position véritable d'Amagétobria, dit-il, n'est pas constatée. On croit cependant que c'est «le lieu qu'on nomme aujourd'hui Moigte-de-broye.» *Histoire d'Alsace*, t. I, liv. II, p. 58. — Nous admirons et imiterons la réserve de Grandidier, seulement nous ne savons où il a pu puiser cette certitude, qu'il avance un peu plus haut: Que la bataille s'est livrée aux confins du pays des Éduens. César et aucun écrivain de l'antiquité ne disent rien de pareil, et les vraisemblances paraissent s'opposer à l'admission d'une telle hypothèse.

2. M. de Golbéry relève avec raison le ridicule de cette version. Voir *Antiquités romaines de Mandeure*, p. 2. Ajoutons que la signification donnée par les amateurs du celtique n'est

on a trouvé récemment, dit-on, quelques ruines ou prétendues ruines romaines ou celtiques, et qu'on a pu lire sur un débris d'amphore ou autre vase, qu'on s'est empressé de perdre immédiatement après l'avoir trouvé [1], ce mot *Magetob*, auquel il est facile de supposer un A de plus à l'initiale et *bria* ou *briga* à la fin, et vous ne vous étonnerez plus d'entendre toute l'Académie de la moderne Alsatique s'écrier, sur la foi d'un pot cassé et non produit : nous avons retrouvé Amagétobria ! Humilions-nous devant la science des antiquaires. Une difficulté cependant nous arrête, c'est que nous ne concevons pas trop comment Arioviste, s'il était parvenu jusqu'à Moigte-de-broye, près de Gray, au cœur de la Séquanie, lui dont l'ambition se trahit immédiatement après la bataille et qui devait être, ainsi que ses Germains, dans l'enivrement de la victoire, aurait pu bénévolement consentir à rétrograder et à se renfermer dans les modestes limites de la Haute-Alsace.

Ce conquérant n'avait encore à sa suite, au rapport de César, que quinze mille hommes des siens, est-il à supposer que, avec de si faibles forces, il se fût engagé si avant dans un pays à lui tout à fait inconnu et sur lequel il ne pouvait compter ? Non, Arioviste n'a pas été aussi loin : il a dû rester le plus possible à proximité du fleuve qui pouvait seul lui apporter les secours de la Germanie, ou lui assurer une voie de retraite et de salut, en cas de défaite.

S'il faut s'en tenir à la ressemblance des dénominations et aussi aux vraisemblances, dût l'aréopage historique nous foudroyer de ses anathèmes, nous préférerions chercher dans les environs de nos *Magstadt*, non de Lorraine, mais d'Alsace, dans le canton de Landser, le champ de bataille de Magétobria.

Les Éduens avaient pu, avaient dû arriver jusque là ; car bien certainement ils étaient déjà maîtres de la plus grande partie de la Séquanie,

pas certaine; car dans le *Dictionnaire roman, vallon, celtique et tudesque* (in-4.°, 1777), et dans Ducange même, *verbo Broia*, ce mot *Broye* signifierait une machine propre à rompre le chanvre. Voir Walckenaër, t. I, p. 319, de la *Géographie ancienne des Gaules*.

1. Walckenaër, dans sa *Géographie ancienne des Gaules*, se rit ainsi de cette prétendue découverte et de l'opinion qu'elle sert à appuyer. Voir t. I, partie II, ch. II, p. 319. Cet auteur dispute à *Moigte-de-broye* jusqu'à ce nom. «Sur la carte de Cassini, dit-il, le lieu dont parlent Chiflet, Dunod et d'Anville, est nommé *Broye-les-Pierres* et non pas *Moigte-broye*. Voir p. 114. Walckenaër préfère le lieu nommé *Amage* sur le Breuchin près de Sainte-Marie-en-Chanois, à l'ouest de Faucogney et à l'est de Luxeuil. Voir même p. 319.

ils avaient au moins franchi les limites de la Haute-Alsace, quand l'imminence du danger détermina les Séquaniens à invoquer l'appui des Germains. Il faut admettre, pour l'honneur de nos pères, et d'ailleurs toutes les probabilités le proclament, qu'ils n'ont eu recours à l'intervention étrangère qu'à la toute dernière extrémité, alors que leur armée, épuisée, décimée par de longs combats, ne pouvait plus tenir devant l'ennemi et que les dernières parcelles du territoire étaient menacées. Rien donc ne pouvait arrêter les Éduens et ils avaient le plus puissant intérêt à se porter aussi loin et aussi rapidement que possible en avant, pour ne pas laisser le temps à l'invasion germaine de grandir et à Arioviste de se renforcer avant la lutte. D'un autre côté, la prudence commandait au roi germain de ne pas trop s'éloigner du Rhin, et tout ce que l'histoire nous a gardé de ce prétendu barbare démontre qu'il savait allier à l'intrépidité du soldat la prudence du général. Deux mobiles différents dans leur but se réunissaient donc dans leur résultat pour retenir les Germains à proximité du fleuve et pour y amener les Éduens.

Arioviste, sans nul doute, avait suivi la route de presque toutes les invasions sorties de la Germanie ; il avait franchi le Rhin aux environs des lieux où s'est élevée ou agrandie, depuis, la ville de Bâle, l'antique *Basilea*[1] ; il avait passé sur le territoire des Rauraques, ces anciens clients, ces inséparables alliés des Séquaniens, et c'est de ce côté, à travers ce que nous appelons, aujourd'hui, le Sundgau, qu'ont dû le venir chercher les Éduens. La rencontre, dans cette direction respective des parties belligérantes, se serait opérée à quelques lieues seulement du Rhin. Cette situation est précisément celle des *Magstadt*.

Si l'on préférait placer le passage du Rhin par Arioviste à *Kembs*, et, en effet, ce lieu pourrait bien avoir pris son nom primitif *Cambas* ou *Cambète* du premier campement de l'armée germaine sur nos bords, les mêmes conditions de distances et de localités se réuniraient encore pour fixer le point de la rencontre et de la lutte dans les environs des Magstadt.

1. Ce lieu servait tellement de passage que Beatus Rhenanus émet l'opinion que le nom même lui en est resté. Basilea, dans le principe *Passilea*, viendrait du mot gallique *pas* (*passus*), passage (voir *Rerum Germanicarum*, liv. III, p. 266), comme on dit le Pas-de-Calais ou le Pas-de-Suze. Nous citons cette opinion du savant Beatus Rhenanus, sans entendre adopter l'étymologie qu'il propose.

ait
os-
n-
ni
e.

encore debout, de leur nationalité, et, pour ainsi dire, avant de voir l'ennemi sur leur sol, auraient poussé le découragement et la pusillanimité jusqu'à ouvrir leur territoire à l'invasion germaine! Non, une pareille proposition n'est pas soutenable. Que l'on n'accepte pas Magstadt, nous le comprenons, nous sommes prêts à reconnaître Magétobria partout ailleurs où la science nous la montrera; mais, sans crainte de nous tromper, nous dirons: ne la cherchez pas loin du Rhin, ne franchissez pas les Vosges ou le Jura, ne sortez pas du Haut-Rhin et surtout ne vous égarez pas à Moigte-le-broye ou Pontaillier....

Quoi qu'il en soit, les Séquaniens ne tardèrent pas à se repentir de leur alliance et même de leur victoire. Arioviste, après la bataille qui avait décidé du sort des deux provinces rivales, s'était bien gardé de repasser le Rhin. A titre de protection d'abord, puis à titre de conquête, il s'était, à mesure que de nouveaux renforts lui arrivaient de la Germanie, étendu entre le Rhin, les Vosges et le Jura, dans ce magnifique bassin, le plus beau tiers de cette Séquanie, que César proclame le plus beau pays des Gaules: à ce trait qui n'a reconnu la Haute-Alsace? Séduit par l'heureuse situation et la fertilité de cette contrée, il résolut de s'y établir à toujours et força les habitants déshérités, de cette superbe patrie, à se renfermer dans les deux autres tiers de leur territoire, la Franche-Comté et la Bresse.

La voie était ouverte, d'autres Germains s'y précipitèrent sur les pas d'Arioviste et vinrent en foule se ranger sous ses étendards: tels furent, outre les Marcomans, à la tête desquels il avait franchi le Rhin[1], les Suèves proprement dits, les Sédusiens ou Ségusiens, les Némètes, les Vangions, les Harcides ou Harudes[2]. On en compta, bientôt, plus de 120,000 dans les Gaules. Les Harudes seuls, qui donnèrent sans doute leur nom à la Hardt, cette immense forêt encore debout entre le Rhin, Ensisheim et Landser, y entrèrent au nombre de plus de 24,000. Enfin, l'Alsace

1. Ce qui porte surtout à faire Arioviste chef des Marcomans, c'est qu'il est probable que les premiers Germains appelés au secours des Séquaniens, auront été les plus rapprochés, les plus voisins de la frontière. Or, le nom de Marcomans semble indiquer que telle était la situation du peuple qui le portait: *Marck-Männer*, dit Schœpflin, t. I, p. 104, *homines limitanei, viri ad limitem habitantes, custodes finium.*

2. Nous ne plaçons pas ici les Triboques, parce que nous pensons (et nous en avons donné les raisons) qu'ils étaient arrivés sur notre rive du Rhin et s'y étaient établis, bien avant l'invasion d'Arioviste. V. au chap. des *Origines*, p. 218 et suiv.

ne fut plus qu'un vaste camp, trop étroit pour contenir ses soldats et toute cette population de femmes, d'enfants, de vieillards que l'armée germaine traînait à sa suite.

Arioviste, fort de ces immenses recrues, n'avait plus de ménagements à garder; il était venu comme allié, il s'était fait protecteur, il allait parler en maître. Le tiers de la Séquanie ne lui suffit déjà plus; il exige des Séquaniens un nouveau tiers de leur pays. C'eût été porter les limites de l'occupation germaine jusqu'aux portes de Vesontio (Besançon), la capitale de la province. Il avait besoin, pour réussir dans ses projets, d'isoler les Séquaniens; la négociation fut conduite avec une habileté et un secret qui semblent révéler que le chef germain n'était pas aussi barbare que nous le représente César. Les Éduens sans doute étaient intéressés à ne pas laisser la puissance germaine s'avancer si près de leurs frontières; mais ils semblaient terrifiés pour longtemps encore, peu capables et peu désireux de rentrer en lice, au profit surtout de leurs anciens ennemis. Les Romains seuls pouvaient, en relevant le courage de ces deux peuples abattus et en offrant leur secours à tous deux, s'opposer d'une manière puissante et efficace à la réalisation de ses plans; il se ménagea, sinon l'amitié, au moins la neutralité des Romains, et l'on vit le sénat de Rome recevoir le chef germain dans son alliance et lui reconnaître le titre de roi. Ainsi, non-seulement la haute Alsace et ce qu'il plut à Arioviste d'y ajouter, devinrent un nouveau royaume aux dépens des Séquaniens, et ce peuple put reconnaître alors, mais trop tard, la faute qu'il avait commise en appelant à son secours l'étranger, mais la sanction de Rome ne manqua pas à cet acte d'usurpation.

On peut s'étonner de la mansuétude des Romains envers Arioviste; mais cette mansuétude apparente cachait un ressort de leur politique: c'était laisser grandir, avec l'ambition et les prétentions d'Arioviste, la haine des Séquaniens asservis, l'inquiétude des Éduens menacés; c'était préparer une réconciliation de ces deux peuples contre l'ennemi commun et les mener, par le désespoir, à se jeter dans les bras des Romains. D'ailleurs, la nécessité dictait aussi leur conduite; leur attention était absorbée, en ce moment, d'un autre côté voisin, où l'intervention hostile d'Arioviste aurait pu être bien dangereuse; il fallait le flatter, l'endormir, l'empêcher au moins d'agir ouvertement: un nouvel ennemi surgissait dans la Gaule et menaçait les plus chères conquêtes de Rome.

Ce fut, en effet, vers ce temps là, et sans doute à l'instigation secrète d'Arioviste, que les peuples de l'Helvétie, jaloux de la bonne fortune de leurs voisins de la Germanie, se lassèrent, à leur tour, de se tenir renfermés entre les Alpes, le Rhin et le Jura, au milieu des rochers et des bois. Les Germains venaient de leur fermer l'entrée de la haute Alsace, à laquelle ils confinaient, et l'exemple de ces envahisseurs, ainsi que leurs suggestions sans nul doute, leur inspirèrent l'idée d'aller, comme eux, chercher dans la Gaule une terre moins ingrate, une meilleure patrie.

Dès que cette résolution eût germé dans les esprits, des émissaires furent envoyés aux habitants du haut Valais, aux Grisons, aux Rauraques, jusqu'aux Boïens qui occupaient une partie de la forêt Hercynienne et de la Bavière, et, à un jour convenu, tous ces peuples, à la voix de leurs druides, de leurs prophétesses et de leurs chefs, s'assemblèrent en armes, selon l'usage antique de leur race, pour délibérer sur l'héroïque appel des Helvètes. L'histoire ne nous a pas gardé les noms des orateurs de cette imposante et terrible assemblée; mais les forêts de l'Helvétie et les échos de ses montagnes, le sol même durent trembler, quand, à cette proposition d'aller dans les Gaules chercher une autre patrie et même, pour s'ôter tout espoir de retour, de brûler eux-mêmes leurs habitations, de ne laisser derrière eux qu'un désert, cette foule immense, entrechoquant ses armes et ses boucliers en signe de joie et d'assentiment, répondit par une vaste et unanime acclamation.

Il fut convenu que dans la destruction générale de tout ce que possédait cette nation émigrant en masse, elle ne se réserverait des farines que pour trois mois seulement. C'était fixer d'avance un terme fatal à la victoire ou à la mort, grand et sublime spectacle, dont nos assemblées délibérantes, dans ces jours où l'on parle tant de courage et de liberté, ne sont qu'une bien pâle et bien décevante image! Du reste, cette détermination suprême, cet arrêt de vie ou de mort, prononcé sur elle-même par une nation tout entière, n'était pas l'effet d'un enthousiasme soudain, momentané, le résultat d'une surprise; avant de subir cette épreuve solennelle et la sanction publique de tant de suffrages, ces idées avaient été lentement, froidement mûries dans les délibérations du foyer domestique et la décision de l'assemblée générale n'était que la consécration de la volonté de tous les chefs de famille, dont chacun, à

cette époque, était roi dans sa demeure ; heureuses mœurs où la puissance paternelle n'était pas un vain mot et dont la civilisation la plus avancée ne nous rendra jamais le bienfait!

Ce qui avait été arrêté fut exécuté, et ce fut à la vue de leurs chaumes, de leurs moissons, de leurs forêts en flammes; ce fut, éclairés par ce vaste embrasement de l'ancienne patrie, que 368,000 Helvètes, hommes, femmes, enfants, vieillards dirent un dernier adieu à la terre natale, à tout ce qu'ils avaient aimé, aux ossements de leurs pères, aux souvenirs, aux traditions de la famille, et se mirent en marche vers la frontière des Gaules, au delà de laquelle devait se trouver pour eux la victoire ou le tombeau.

Les Helvètes, en envahissant la Gaule, ne faisaient, pour ainsi dire, que venir redemander à des frères une place dans l'héritage paternel; car eux aussi, en majeure partie du moins, étaient Gaulois. Ajoutons que l'invasion allait menacer surtout les provinces subjuguées par les Romains; qu'elle pouvait donc être un bienfait, le signal de la délivrance commune.

Cette grande et héroïque résolution des Helvètes fut prise, l'an 696 de la fondation de Rome, 58 ans avant l'ère chrétienne. L'Helvétie ne doit pas en absorber toute la gloire; l'Alsace peut à bon droit en revendiquer une large part; car, aux premiers rangs de ces glorieux émigrants figuraient les Rauraques, dont le sang et le courage se sont perpétués dans la belliqueuse population de notre Sundgau.

L'invasion s'était partagée en quatre grandes colonnes ou corps de nations, qui, dès alors, se décoraient de ce nom, devenu si célèbre dans les fastes de la Suisse, les *Cantons*.

Deux seuls chemins s'ouvraient devant l'armée helvétique: l'un, par la Séquanie[1], étroit et difficile, entre le Jura et le Rhône, où pouvait à peine passer un chariot; il était dominé par une haute montagne et une poignée d'hommes eût suffi pour en défendre l'accès; l'autre, à travers la province romaine, plus large et plus court; celui-ci offrait un avantage de plus: le Rhône, de ce côté, était guéable en plusieurs endroits et les Helvètes, qu'il séparait seul des Allobroges[2], pouvaient es-

1. Ce passage était par la Franche-Comté.

2. Allobroges, ce nom composé d'*all* et de *brog*, doit signifier en gaëlique *Hauts-lieux*, habitants des hauts lieux. Leur territoire comprend, aujourd'hui, la Savoie, une partie du Dauphiné et du canton de Genève.

pérer que ce peuple, nouvellement conquis à la puissance romaine et encore incertain dans sa fidélité, les recevrait comme des libérateurs et leur livrerait le pont de Genève ou du moins en défendrait faiblement le passage. Ce fut donc ce chemin qu'ils choisirent, et, au jour fixé, le 5 avant les calendes d'avril, ils s'avancèrent vers les bords du Rhône.

Alors, on vit apparaître sur la scène le gouverneur de la province romaine dans les Gaules, le fameux Jules-César. Il était encore à Rome quand le premier bruit de la marche et des projets des Helvètes parvint jusqu'à lui ; mais ce trop célèbre général ne connaissait pas de distances, sa *prodigieuse,* son *effroyable* promptitude n'a été bien peinte que par lui-même dans cette dépêche restée sans rivale: *veni, vidi, vici!*[1] Il quitte Rome, le 26 mars, devance les Helvètes sur les bords du Rhône, tombe à l'improviste à Genève et fait rompre le pont.[2]

Les Helvètes, informés de son arrivée par ce coup inattendu, députent vers le général romain deux de leurs plus nobles chefs, *Nameius* et *Verudoctius*[3], pour l'assurer de leurs intentions pacifiques et lui demander le passage à travers la province romaine, tout autre chemin, disaient-ils, leur étant fermé. Cinquante ans auparavant, les Romains avaient reçu de ce peuple une rude leçon: le consul L. Cassius, surpris dans son camp, avait été égorgé, et ses légions, désarmées et vaincues, obligées, comme un troupeau d'esclaves, de courber la tête et de passer sous les piques triomphantes des Helvètes: César n'avait pas besoin de se rappeler cet affront, pour être peu disposé à faciliter l'accès de pareils hôtes et à leur ouvrir, de ses propres mains, la Gaule romaine. Mais il n'avait en-

1. Cicéron appelait cette activité *horribilis diligentia, monstrum activitatis.* César seul l'a bien peinte. Voir *Vie de J. César*, par T. Baudement.

2. César, dit Napoléon, mit huit jours pour se rendre de Rome à Genève; il pourrait, aujourd'hui, faire ce trajet en quatre jours. V. *Précis des guerres de César,* par Napoléon, ch. I, §. IV, p. 33, ouvrage précieux, écrit par M. Marchand, à l'île Ste-Hélène, sous la dictée de l'Empereur. Édit. Gosselin. Paris, 1836.

3. Les partisans de la prétendue langue celtique prétendent que César a pris pour un nom propre une simple qualification, que *Verudoctius*, composé du mot celtique ou gallique *ver,* homme, et de *docht* ou *dacht*, parole, veut dire l'homme de la parole, l'orateur. Ils n'ont pas trouvé de signification à Nameius; c'est dommage. *Docht* ou *dacht* n'a jamais été gallique, et leur explication est réellement absurde. Si l'on voulait absolument trouver un sens à ce nom propre de *Verudoctius*, pourquoi ne le tirerait-on pas de *ver* et de *docte*, qui signifiaient tout à fait la même chose, en gaulois, que *vir* et *doctus*, en latin, et avaient évidemment la même source, la langue des premiers Gaulois, ainsi que nous avons essayé de l'établir, au chapitre des *Origines*.

core autour de lui qu'une légion et pour appuyer son refus d'une force suffisante, il fallait laisser aux troupes, qu'il levait dans le pays, le temps d'arriver et de se concentrer. Il répondit donc aux députés «qu'il réflé-«chirait à leur demande, et que, s'ils voulaient connaître sa résolution, «ils eussent à se représenter aux ides d'avril.»

C'était gagner du temps, et César sut l'employer : avec la légion, qu'il avait et les renforts, que lui fournit la province, il éleva, depuis le lac Léman, que traverse le Rhône, jusqu'aux monts Jura, qui séparaient la Séquanie de l'Helvétie, un rempart de 19,000 pas de longueur et de 16 pieds de haut, défendu dans tout son périmètre par un large fossé[1]. Ce travail achevé et ses positions prises et bien fortifiées sur toute la ligne, César attendit les députés des Helvètes et, à leur retour, il leur refusa nettement le passage, en leur déclarant que, s'ils tentaient de le forcer, il s'y opposerait par les armes.

Les Helvètes, déçus dans leurs espérances, essayent de passer le Rhône, les uns sur des barques jointes ensemble et sur des radeaux, les autres à gué ou à la nage, quelquefois le jour, plus souvent la nuit; mais arrêtés par le rempart, par le nombre et par les armes des Romains, ils sont contraints de renoncer à leur tentative, de ce côté.

Un seul chemin leur restait, celui par la Séquanie, si étroit, si difficile que s'y engager, contre le gré des habitants, c'eût été courir à une défaite, à une mort certaine. Il s'agissait d'obtenir par la persuasion ce qu'ils ne pouvaient emporter de vive force. Ils surent intéresser à leur cause l'éduen Dumnorix, qui semble avoir été, dès alors, l'agent secret d'un rapprochement entre les Éduens et les Séquaniens. Il était cependant le frère du partisan le plus dévoué des Romains dans la Gaule, de l'ami particulier de César, de Divitiac, le druide et le chef véritable de la république Éduenne. Mais il avait épousé la fille d'Orgétorix, le chef le plus distingué, le plus influent des Helvètes[2]; César ajoute, qu'il convoitait le pouvoir; nous préférons croire (toute sa conduite le prouve)

1. Napoléon, appréciant ce travail de César, déclare que la toise courante de ce retranchement, cubant 324 pieds (une toise et demie), était faite par un homme en trente-deux heures ou trois jours de travail, et par douze hommes en deux ou trois heures ; en conséquence que la légion qui était en service a pu faire ces six lieues de retranchement cubant 21,000 toises, en cent vingt heures, ou dix ou quinze jours de travail._V. *Précis des guerres*, etc., ch. I, §. IV, p. 33.

2. *Apud Helvetios longe nobilissimus et ditissimus fuit Orgetorix.* Cæsar, *De bello gall*, liv. I, ch. II. Voir aussi ch. III.

que Dumnorix était animé d'une noble ambition, celle de sauver son pays. Il saisit donc avec empressement l'occasion offerte de se faire de nouveaux amis et, le cas échéant, de nouveaux appuis contre l'influence antinationale de son frère et la puissance de Rome. Il se chargea de la négociation et obtint ce que désiraient les Helvètes : on se donna mutuellement des otages ; les Séquaniens s'engagèrent à ne point s'opposer au passage des Helvètes, et ceux-ci à l'effectuer sans violences, ni dégâts.

César, averti de ces projets, laisse à Labienus, son lieutenant, la garde du retranchement; pour lui, il se rend avec sa rapidité ordinaire en Italie, y rassemble cinq légions, à leur tête franchit les Alpes, non sans combat, en passant par la Tarentaise, le Mont-Cenis et Embrun; en sept journées il parvient au territoire des Voconces[1]; il conduit de là ses troupes dans le pays des Allobroges, puis chez les Ségusiens[2], le premier peuple hors de la province romaine, au delà du Rhône.

Déjà les Helvètes avaient franchi les défilés et le pays des Séquaniens, et, arrivés dans celui des Éduens, ils en ravageaient les terres et faisaient subir le même sort aux Ambares (peuple de la Bresse) et aux possessions des Allobroges au delà du Rhône. Tous ces peuples, sous les inspirations sans doute de Divitiac, implorèrent le secours des armes romaines. Ce secours ne se fit pas attendre. Les Helvètes passaient la Saône sur des radeaux et des barques mal jointes; ils ignoraient encore l'art de jeter des ponts. César, informé que les trois quarts de l'armée helvétienne avaient déjà traversé la rivière et que le reste était encore sur l'autre rive, part de son camp, à la troisième veille, avec trois légions et atteint ceux qui n'avaient pas encore effectué le passage. Il les surprend en désordre, les attaque à l'improviste et en tue un grand nombre. Les autres prennent la fuite et vont chercher un refuge dans les forêts voisines. Ils appartenaient au canton Tigurin (ou de Zurich); c'étaient ceux de ce canton qui avaient infligé à l'armée de Cassius l'affront de passer sous le joug.

Après ce combat, César, afin d'atteindre le reste des Helvètes, fait jeter un pont sur la Saône et la franchit avec son armée. Ceux-ci, effrayés de son arrivée soudaine, voyant qu'un seul jour lui avait suffi pour ce pas-

1. Voconces (*Vocontii*), ce peuple occupait une partie du Dauphiné, du Venaissin et de la Provence.

2. Ségusiens (*Segusii*) nom qui rappelle involontairement celui des *Sigunes* ou *Sigynnes;* ce peuple habitait ce que nous nommons aujourd'hui le Forez.

sage qu'ils n'avaient pu effectuer en vingt, lui envoient des députés et, à leur tête, Divicon, celui même qui commandait les Helvètes à la défaite de Cassius. Malgré l'imminence du danger, ce digne enfant de l'Helvétie, parla un noble et fier langage au général romain ; il offrit, il demanda la paix, promettant pour les Helvètes d'aller s'établir dans les lieux que leur assignerait le peuple romain; mais il ajouta que si, malgré ces protestations pacifiques, les Romains persistaient à leur faire la guerre, ils eussent à se rappeler l'échec passé de l'armée romaine et l'antique valeur des Helvètes; que César, pour avoir surpris un canton isolé et séparé du gros de l'armée par une rivière, ne devait pas trop s'exagérer l'importance de cet avantage et encore moins en tirer un motif de mépriser l'ennemi qu'il avait en face; qu'ils avaient appris de leurs pères et de leurs ancêtres à se fier à leur courage plutôt qu'à la ruse et aux stratagèmes de guerre; qu'il prît garde donc que le lieu même, où ils se trouvaient, marqué par la défaite des Romains et la destruction de leur armée, n'en devînt à jamais célèbre et ne transmît à la postérité la plus reculée le souvenir de quelque grand désastre. César ayant demandé pour condition de la paix la réparation des dommages soufferts par les Éduens, les Ambares et les Allobroges et, pour garantie de l'accomplissement de cette condition, des otages, Divicon répondit avec une noble fierté : «Nous tenons de nos pères la coutume de recevoir des otages et non «d'en donner; le peuple romain doit le savoir.»

Après cette réponse, il ne restait plus qu'à combattre. Le lendemain, les Helvètes lèvent leur camp. César en fait autant et envoie en avant sa cavalerie, au nombre de quatre mille hommes, qu'il avait levés dans la province, chez les Éduens et leurs alliés; elle était commandée par Dumnorix. Elle en vint aux mains avec la cavalerie helvétienne et, malgré son immense supériorité numérique, éprouva un léger échec. Les Helvètes, fiers d'avoir, dans cette rencontre, repoussé avec cinq cents chevaux une si nombreuse cavalerie, attendirent plus résolument l'armée romaine. On fit route ainsi, durant quinze jours, sans que l'arrière-garde des Helvètes ne fut séparée de l'avant-garde de César de plus de cinq ou six mille pas.

Le léger succès qui avait relevé le courage des Helvètes fut attribué, dans le camp de César, à la trahison de Dumnorix, et, bientôt, le général romain apprit, par des avis secrets, que ce chef de sa cavalerie était

cause aussi du retard, que, sous de vains prétextes, les Éduens mettaient à livrer les blés par eux promis et nécessaires à la nourriture de l'armée. César s'en ouvrit à Divitiac, et celui-ci, vaincu par l'évidence des faits, ne trouva que des supplications et des larmes à opposer aux accusations qui menaçaient la tête de son frère. César néanmoins, feignant de céder aux prières de son ami, crut devoir ne pas frapper Dumnorix et se contenta de le faire suivre et surveiller. Dumnorix cependant n'était coupable qu'envers Rome, et, si son frère n'avait pas été plus Romain qu'Éduen de cœur, bien loin de combattre et de pleurer ses projets, il s'y fût noblement associé; et que fût devenu César qui, dans les quarante mille hommes qu'il commandait, comptait plus de vingt-huit mille Gaulois et se trouvait en face de près de cent mille combattants helvètes? Dumnorix, d'après la dénonciation même de Lisc, le *Vergobret*[1], le magistrat suprême des Éduens, n'avait à se reprocher que d'être avant tout Éduen : il disait que, si sa nation ne pouvait plus aspirer à la suprématie dans la Gaule, elle devait du moins préférer la domination des Gaulois à celle des Romains, et l'avenir n'est venu que trop tôt justifier ces patriotiques appréhensions. Une noble inspiration se trouvait donc où César n'a voulu voir que l'égoïsme et l'ardeur de régner. Disons aussi que Dumnorix avait une grande et légitime influence sur ses compatriotes et sur l'armée, et que son supplice eût peut-être été dangereux pour César lui-même. Ceci explique la clémence de ce général, aussi profond politique que vaillant guerrier.

Le jour même où César accordait ce pardon, il apprit, par ses éclaireurs, que l'ennemi avait posé son camp au pied d'une montagne, à huit mille pas du sien. Il ordonne à Labienus d'occuper avec deux légions la hauteur, tandis que lui profite de la nuit pour se rapprocher de l'ennemi, en se faisant précéder par sa cavalerie. Au point du jour, Labienus occupait le sommet de la montagne et César n'était plus qu'à quinze cents pas des avant-postes des Helvètes, sans qu'ils se fussent même douté de

1. *Vergobret*, ce mot, composé, d'après les partisans de la langue celtique, de *ver-go-breith*, signifierait homme pour le jugement. Nous pensons qu'il a été puisé plutôt à une source commune à la langue gallique et à la langue germaine, qu'il se retrouve dans le mot allemand *Werck-Oberst* ou *Werg-Obrecht*, chef des affaires ou de la cité. Or, tel était en effet le Vergobret des Éduens, le chef ou président annuel de leur république. Ce qui est certain c'est que, pendant bien longtemps, à Autun, l'ancienne Bibracte des Éduens, le premier magistrat s'est appelé *Vierg* ou *Verg*. (Voir ce que nous disons sur ce point au chapitre des *Origines*.)

ce double mouvement. Dès qu'ils s'en aperçurent, ils levèrent leur camp et le portèrent plus loin.

Le lendemain, les Romains ayant semblé faire quelques pas rétrogrades, les Helvètes, trompés par cette manœuvre, crurent qu'ils se retiraient et tout aussitôt rebroussèrent chemin et se mirent à suivre et à harceler leur arrière-garde.

César fait soutenir l'attaque par sa cavalerie et dirige ses troupes de pied vers une hauteur voisine ; là, sur la pente même de la colline, il range son armée en bataille sur trois lignes et place au sommet deux légions nouvellement levées dans la Gaule ainsi que tous les auxiliaires.

Les Helvètes, qui arrivaient lentement, avec les chariots et toute la population qui les suivaient, réunissent leurs bagages dans un même lieu; là ils laissent, en vue même du champ de bataille, comme pour stimuler leur zèle et leur courage, un bien plus précieux dépôt, leurs femmes, leurs enfants, leurs vieillards, et, ce pieux devoir rempli, invoquant leurs dieux et leurs armes, ils s'avancent pour vaincre ou mourir. Leur front serré et hérissé de lances repousse la cavalerie; ils se forment en phalange compacte, lèvent et réunissent au-dessus de leurs têtes leurs boucliers, disparaissent sous ce dôme improvisé, comme sous une vaste carapace, et, véritable forteresse mouvante, ils viennent de tout leur poids heurter la première ligne romaine et l'enfoncent, malgré le désavantage du terrain.

A cette vue, César, comme il l'avait fait dans plusieurs grandes batailles, renvoie tous les chevaux, à commencer par le sien, afin de rendre le péril égal pour tous et la fuite impossible, exhorte ses troupes et marche à leur tête. Les Romains, électrisés par leur chef et profitant de leur position, qui domine l'ennemi, font pleuvoir une grêle de traits sur les rangs serrés des Helvètes, parviennent à rompre la phalange, et, l'ayant mise en désordre, ils fondent sur elle le glaive à la main. En ce moment critique, le courage ne suffit plus aux Helvètes; ils ont à lutter non-seulement contre les Romains, mais même contre leurs propres armes; car leurs boucliers se trouvant superposés, pour ainsi dire, encastrés les uns dans les autres, pour couvrir les combattants et former ce que l'on appelait *la tortue,* sont, à chaque instant, plusieurs à la fois, percés du même coup et comme cloués ensemble par les javelots ennemis. En vain, furieux et désespérés, ils veulent s'arracher à cette étreinte, le fer

plie, mais résiste; ils restent comme enchaînés à leurs boucliers, au milieu de la mêlée, et n'ont plus qu'un bras de libre pour ce combat corps à corps. Aussi, un grand nombre, après de longs efforts, préfèrent-ils abandonner leurs boucliers et combattre à découvert. Enfin, dans cette lutte inégale, accablés de blessures, ils commencent à lâcher pied et à faire retraite vers une hauteur, à mille pas environ. Ils l'occupent bientôt, mais les Romains les suivent, lorsque tout à coup, quinze mille Boïens et Tulinges, qui formaient l'arrière-garde helvétienne, débouchent sur le flanc des Romains et les enveloppent. A la vue de ce mouvement, les Helvètes qui s'étaient retirés sur la montagne, se hâtent de revenir à la charge et le combat recommence. Les Romains tournent leurs enseignes et font face des deux côtés.

Ce double combat fut long et opiniâtre; mais enfin la supériorité de la tactique romaine l'emporta de nouveau : les Helvètes rompus une seconde fois, se replient, d'un côté, vers la hauteur qu'ils venaient de quitter, de l'autre, vers leurs bagages et leurs chariots, derrière lesquels ils avaient abrité leur seul trésor, leurs familles. Là, en face du danger, les femmes, les enfants mêmes, au lieu de s'abandonner à une vaine douleur, dignes de leurs époux et de leurs pères, armés ou non armés, se mêlent courageusement à leurs rangs et se battent à côté d'eux et comme eux, en héros. Une lutte furieuse et désespérée s'engage : ensemble ils s'élancent sur les chariots et de là, comme du haut d'un rempart, ils écrasent l'ennemi sous leurs traits, tandis que d'autres, se glissant jusqu'entre les roues, éloignent les assaillants à coups de flèches ou les reçoivent à la pointe de leurs javelots. Le sang coule à flots ; la nuit même ne met pas fin au carnage ; il ne cessa que quand sur ces chariots, transformés en retranchement, il ne resta plus que des cadavres. Alors seulement la brèche fut ouverte et le camp emporté. Parmi les captifs une fille et un fils d'Orgétorix tombèrent au pouvoir de l'ennemi. César rend aux vaincus cette justice que, durant toute l'action, qui se prolongea depuis l'aube du jour jusque bien avant dans la nuit, nul ne put voir un Helvète tourner le dos. La victoire fut complète, mais elle coûta bien cher aux Romains, un aveu de César le prouve : il leur fallut trois jours pour panser leurs blessés et enterrer leurs morts.

Cette grande bataille fut livrée à environ dix-huit mille pas d'Au-

tun, la Bibracte des Éduens; et, d'après le calcul de Napoléon, elle doit avoir eu lieu du premier au quinze mai, qui correspondrait à la mi-août du calendrier romain.

Après cette défaite, il restait aux Helvètes environ cent trente mille hommes, dont la moitié au plus était des combattants. Ils marchèrent, toute la nuit, sans s'arrêter. Continuant leur route, sans faire halte nulle part, même pendant les ténèbres, ils arrivèrent, le quatrième jour, sur les terres des Lingons, aujourd'hui le pays de Langres. Là, réduits à la dernière extrémité, accablés de fatigue et mourant de faim, car César, par ses courriers, avait défendu aux Lingons de leur porter aucun secours, et il avait été obéi! ils lui envoyèrent des députés pour traiter de leur soumission. Pendant les négociations, six mille hommes environ d'un canton appelé *Verbigène*[1], sortirent du camp à la faveur de l'obscurité, et se dirigèrent vers le Rhin et les frontières de la Germanie. César ordonna aux peuples, sur le territoire desquels les fugitifs pouvaient passer, de les poursuivre et de les ramener, et César, tant était grande la terreur du nom romain, fut encore obéi, et ces six mille Gaulois furent traités en ennemis et livrés par des Gaulois! Tous les autres, après avoir remis otages, armes et transfuges, reçurent, dit César, leur pardon!.... Il leur ordonna de retourner dans les pays d'où ils étaient venus et leur enjoignit de reconstruire leurs villes et villages qu'ils avaient incendiés. C'était les condamner à la famine et à la misère, car que pouvaient-ils retrouver dans leur patrie? Un monceau de ruines et de cendres, un désert! Les Boïens seuls furent exceptés de ce triste sort. Les Éduens, jaloux de garnir leurs frontières d'hommes de cette trempe, demandèrent et obtinrent pour cette vaillante troupe, la permission de s'établir à l'ouest du Jura.

L'on trouva dans le camp des Helvètes des registres écrits en *lettres grecques*[2] et sur lesquels étaient nominativement inscrits tous ceux qui

1. C'est sur les bords de la Limmat, autour de Baden, et non vers Soleure, comme l'ont pensé quelques historiens, qu'il faut chercher l'ancienne patrie des Verbigènes; ce qui semble autoriser cette induction, c'est que la ville de Baden reproduit dans son premier nom celui de ce peuple, elle s'appelait *Aquæ Verbigenæ*. V. Dict. de Bouillet, au mot *Baden*.

2. César s'exprime ainsi: *Tabulæ repertæ sunt, literis græcis confectæ;* cela semble bien vouloir dire que ces registres n'étaient pas écrits en langue grecque, mais seulement en caractères grecs (voir César, *De bello gallico*, liv. I, p. 194). Quelques auteurs ont pensé que les Celtes ou Gaulois parlaient le grec ou que du moins leur langage était une corruption de cet idiome. Cette opinion a séduit un homme bien érudit et bien compétent, Samuel Bochart (voir

avaient fait partie de l'émigration, le nombre des hommes capables de porter les armes et séparément celui des enfants, des vieillards et des femmes. On y comptait en tout 263,000 Helvètes, 36,000 Tulinges, 14,000 Latobriges, 23,000 Rauraques, 32,000 Boïens. Il y avait parmi

son traité de géographie sacrée, intitulé *Phaleg et Chanaan*). Il en est d'autres qui ont trouvé une corrélation intime entre ce qu'ils appellent le celte et l'hébreu, tels sont Guichart (voir *Harmonie étymologique des langues*), Borel (voir *Trésor de recherches et antiquités gauloises*, à la préface), et Marcel (*Histoire de France*, t. I, p. 11). Ce qui est certain, c'est que, dans les langues dérivées de l'ancien celte ou gaulois, on retrouve beaucoup de mots empruntés au phénicien, à l'hébreu et surtout au grec : et ces emprunts ne doivent pas étonner, quand on se rappelle que les colonies phéniciennes, du XIX.e au XIII.e siècle avant Jésus-Christ, couvrirent les côtes et les îles de la Méditerranée ; que les Grecs aussi se portèrent, dans leurs migrations, sur ces bords et que Marseille, entre autres, fut fondée par les Phocéens. Le voisinage de ces Grecs arrivés dans les Gaules a pu, a dû faire parvenir quelque chose de leur idiome dans la langue des Gaulois ; dans certaines localités même on a dû parler les deux langues et y ajouter, plus tard, le latin importé par les Romains. On en voit un exemple frappant dans Marseille, que Caton appelait *Trilinguis*, aux trois langues, parce que les habitants parlaient le grec, le latin et le celte. Mais que les Gaulois ou Celtes aient abandonné leur langue pour le grec ou que le grec ait été leur langue primitive, cela est inadmissible et semble avec raison à Schœpflin ne pas mériter une réfutation. Beatus Rhénanus a recueilli une foule de mots, la plupart communs au gaulois et au germain, qui viennent du grec (voir *Rerum Germanicarum*). Les Helvétiens, comme les autres Gaulois, faisaient usage (leurs prêtres ou druides du moins, seuls dépositaires de l'écriture parmi eux) de caractères grecs, mais non de la langue grecque. César confirme lui-même cette opinion par son exemple, puisqu'il adressait à Q. Cicéron des instructions rédigées en grec, convaincu que si les Tréviriens et les Nerviens, qui bloquaient les quartiers d'hiver de Labienus et de Cicéron, venaient à intercepter ces dépêches, ils ne pourraient en lire le contenu (voir *De bello gallico*, liv. V, ch. XLVIII). D'ailleurs, en parlant de la discipline des druides (voir *De bello gallico*, liv. VI, ch. XIV) ne dit-il pas : «Les disciples des druides apprennent un grand nombre de vers ....; «ils ne pensent pas qu'il soit permis de les écrire, quoique dans les affaires publiques ou pri-«vées, ils se servent de caractères grecs.» N'oublions pas ici ce que nous avons dit aux *Origines* : le pélasge, dont est sorti le grec, est aussi l'un des éléments du gaulois, et lui-même sans doute avait été puisé à la même source que la langue des Perses et des Mèdes. Pourquoi donc les druides n'auraient-ils pas conservé, avec le culte des Pélasges, les caractères de leur langue? Bien longtemps après l'introduction des Romains chez les Gaulois, ceux-ci employèrent les caractères grecs et, plus tard, les mêlèrent aux caractères romains; il faut ajouter qu'ils s'en servaient également pour écrire de droite à gauche ou de gauche à droite; le premier mode était le plus ancien; il leur était arrivé, sans doute, avec les caractères grecs ou dits tels, des Pélasges et des Mèdes. L'ouvrage si remarquable intitulé : *La religion des Gaulois* (t. II, liv. III, p. 56 et 57) reproduit diverses médailles ou monnaies, où cet alliage des deux espèces de caractères et des deux modes d'écriture est palpable. L'auteur conclut ainsi : «Les légendes de ces six Monnoyes sont gravées βουστροφηδὸν (de droite à gauche) ; on y voit la justification de ces deux vérités, savoir : que la langue que les Gaulois parlaient et les caractères dont ils se servaient, étaient grecs des plus anciens.» De ces deux prétendues vérités, une seule nous paraît admissible, c'est la dernière. Il démontre, du reste, que ces caractères, appelés grecs, avaient été empruntés par les Grecs eux-mêmes à un peuple antérieur. Voir p. 268.

eux 92,000 combattants. Le nombre de ceux qui rentrèrent dans leur pays fut, d'aprés le recensement ordonné par César, de 110,000.[1]

Nous nous sommes étendu sur cette guerre des Helvètes, parce que, toute malheureuse qu'elle a été pour eux, elle atteste leur grand caractère et leur grand courage et que, dans les rangs de cette héroïque armée, combattaient de nos pères, les Rauraques, dont les descendants, dignes du sang d'où ils sortent, peuplent notre belliqueux Sundgau et fournissent un si précieux contingent à la défense de la patrie. Consignons ici pour leur gloire le jugement du grand capitaine des temps modernes : «Il fallait, «a dit Napoléon, que les Helvétiens fussent intrépides pour avoir soutenu «l'attaque aussi longtemps contre une armée de ligne romaine aussi «nombreuse que la leur.»

La guerre des Helvètes étant terminée si heureusement pour Rome, des députés de presque toute la Gaule vinrent féliciter le vainqueur, et ces Gaulois poussèrent l'adulation ou l'aveuglement jusqu'à dire à César que la Gaule ne profiterait pas moins de son triomphe que la république romaine elle-même! Ils lui demandèrent humblement la permission, qu'ils ne demandaient anciennement qu'à eux-mêmes, de convoquer l'assemblée générale de la nation; ils avaient une prière à lui faire en commun. Cette permission leur fut accordée, et l'assemblée eut lieu au jour fixé par César.

Quand elle fut close, les mêmes ambassadeurs, qui s'étaient déjà tant humiliés devant le proconsul, revinrent vers lui et sollicitèrent la faveur de l'entretenir en particulier, touchant, disaient-ils, leur sûreté et celle de toute la Gaule. Ayant obtenu audience (nous copions César), ils se jetèrent à ses pieds en versant des larmes et le supplièrent aussi instamment de garder le secret sur leur communication que de leur octroyer l'objet de leur demande; car, si leur démarche était révélée, ils se verraient exposés au dernier supplice. Ils l'eussent mérité, si le fait rapporté

1. De ce que les Helvètes étaient 130,000 (le texte porte 110,000) à leur retour dans leur patrie, il ne faudrait pas conclure qu'ils eussent perdu 230,000 hommes, parce que beaucoup se refugièrent dans les villes gauloises et s'y établirent, et qu'un grand nombre d'autres rentrèrent depuis dans leur pays. Le nombre de leurs combattants était de 90,000; ils étaient donc, par rapport à la population, comme un à quatre, ce qui paraît très-fort. Une trentaine de mille du canton de Zurich avaient été tués ou pris au passage de la Saône, ils avaient donc 60,000 combattants au plus à la bataille. César, qui avait six légions (de 6000 hommes chacune) et beaucoup d'auxiliaires, avait donc une armée plus nombreuse. Opinion de Napoléon. V. *Précis des guerres de César*, ch. I, §. IV, p. 34 et 35.

par César est exact, car ils trahissaient la patrie. L'Éduen Divitiac, d'autant plus digne de réprobation qu'il a mérité les éloges de César, prit pour tous la parole: «Deux partis, dit-il, divisaient la Gaule; l'un avait «les Éduens pour chef, l'autre les Arvernes. Après une lutte de plu«sieurs années pour la prééminence, les Arvernes, unis aux Séqua«niens, attirèrent les Germains en leur promettant des avantages. «Quinze mille de ces derniers passèrent d'abord le Rhin. La fertilité «du sol, la civilisation, les richesses des Gaulois ayant charmé ces «hommes grossiers et barbares, il s'en présenta un plus grand nombre, «et il y en a maintenant cent vingt mille dans la Gaule. Les Éduens et «leurs alliés leur ont livré deux combats, et ont eu, outre leur défaite, «de grands malheurs à déplorer, la perte de toute leur noblesse, de tout «leur sénat, de toute leur cavalerie. Épuisé par ces combats et par ces «revers, ce peuple, que son propre courage, ainsi que l'appui et l'amitié «de Rome avaient précédemment rendu si puissant dans la Gaule, s'é«tait vu forcé de donner en otage aux Séquaniens ses plus nobles ci«toyens, et de s'obliger par serment à ne jamais réclamer pour sa liberté «ni pour celle des otages, à ne pas implorer le secours du peuple ro«main, à ne pas tenter de se soustraire au joug perpétuel de ses vain«queurs. Je suis le seul de tous mes concitoyens, ajouta-t-il, qu'on n'ait «pu contraindre à prêter ce serment, ni à donner mes enfants en otage. «Je n'ai fui mon pays et ne suis venu demander à Rome du secours au «sénat que parce je n'étais retenu par aucun de ces deux liens.

«Mais les Séquaniens, vainqueurs, ont éprouvé un sort plus intolé«rable que les Éduens vaincus. En effet, Arioviste, roi des Germains, «s'est établi dans leur pays, s'est emparé du tiers de leur territoire, «qui est le meilleur de toute la Gaule, et leur ordonne maintenant d'en «abandonner un autre tiers à 24,000 Harudes qui, depuis peu de mois, «sont venus le joindre et prétendent aussi trouver place et demeure. «Il arrivera, dans peu d'années, que tous les Gaulois seront chassés de «leur pays et que tous les Germains auront passé le Rhin, car le sol de «la Germanie ne peut entrer en comparaison avec celui de la Gaule, «non plus que la manière de vivre des deux nations. Arioviste, une fois «vainqueur de l'armée gauloise dans la bataille de Magétobrie, com«manda en despote superbe et cruel, exigea pour otage les enfants de «tous les nobles et exerce contre eux tous les genres de cruauté, si l'on

«n'obéit aussitôt à tous ses caprices ou à sa volonté : c'est un homme «barbare, emporté, féroce; on ne peut supporter plus longtemps sa «tyrannie. Si César et le peuple romain ne viennent à leur secours, il «ne restera aux Gaulois qu'une chose à faire, c'est, à l'exemple des Hel-«vètes, d'émigrer en masse, de chercher d'autres terres, d'autres demeures «loin des Germains et de tenter la fortune, quel que soit le sort qu'elle «leur réserve.»

Il termina par ces mots : «Si Arioviste venait à connaître les révéla-«tions que nous faisons en ce moment, sans nul doute il livrerait tous «les otages en son pouvoir au plus affreux supplice. César seul, par «son autorité, par ses forces, par l'éclat de sa victoire récente, et avec «la puissance du nom romain, peut empêcher qu'un plus grand nombre «de Germains ne franchissent le Rhin; seul il peut défendre la Gaule «contre Arioviste.»

Divitiac cessa de parler, et tous ceux qui étaient présents, fondant en larmes, implorèrent le secours de César. Remarquant que les Séquaniens seuls s'abstenaient de faire comme les autres; que, tristes et la tête baissée, ils regardaient la terre, le général romain s'étonne de cet abattement, de ce silence, et leur en demande la cause; ils ne répondent rien et restent plongés dans cette morne tristesse. Il les presse, à plusieurs reprises, sans pouvoir obtenir d'eux une parole. Que signifiait ce mutisme, cet embarras des Séquaniens? Il est à croire que l'indignation, plus encore contre Divitiac que contre Arioviste, leur fermait la bouche; et s'ils eussent relevé la tête, peut-être eût-on vu le rouge leur monter au front, lorsque le même Divitiac, se chargeant d'expliquer leur pensée, reprit la parole: «Tel est, dit-il, le sort des Séquaniens, «plus malheureux et plus intolérable que celui de tous les autres «Gaulois! seuls, ils n'osent se plaindre, même en secret, ni invoquer «de secours; la cruauté d'Arioviste absent leur inspire autant d'effroi «que s'il était devant eux. Les autres, au moins, ont la liberté de fuir, «mais eux, qui ont reçu Arioviste sur leur terre, et dont toutes les «villes sont en son pouvoir, se voient forcés d'endurer tous les tour-«ments.»

C'était faire jouer aux Séquaniens un rôle indigne d'eux et expliquer d'une manière plus indigne encore leur attitude et leur douleur. Ce n'était pas la peur qui retenait les paroles sur leurs lèvres, c'était plutôt

la honte et la confusion. Ils ne s'étaient pas attendus à tant de pusillanimité et de bassesse; ils regrettaient de s'être associés à la démarche de Divitiac, et leur silence, en présence de ce confident de César et de César lui-même, était la plus éloquente des protestations. Ils n'avaient pas entendu mettre au pied du proconsul toute la Gaule; ils commençaient peut-être à craindre plus Rome que la Germanie et le secours de César plus que la tyrannie d'Arioviste. Le salut de la Gaule était dans la Gaule elle-même, dans la réconciliation de tous ses enfants; ils le sentaient alors, et sans doute un noble regret se faisait jour dans leurs âmes.

L'ambition de César était d'ajouter à ses conquêtes la Gaule, et il prévoyait que défendre la Séquanie contre les Germains c'était s'en emparer et en faire une province romaine. D'ailleurs, il ne voulait pas laisser les Germains s'habituer à franchir le Rhin; il craignait que ces peuples, une fois en pied dans la Gaule, ne vinssent, à l'exemple des Cimbres et des Teutons, se jeter sur la province romaine et de là sur l'Italie, d'autant plus que la Séquanie n'était séparée de cette précieuse possession que par le Rhône.[1]

Aussi, César n'eut-il pas de peine à se rendre aux supplications de Divitiac et de ceux dont il se faisait l'interprète; il relève par quelques mots leur courage et leur promet, ce sont ses propres paroles, de veiller sur eux dans ces conjonctures: «Il a tout lieu d'espérer, «ajoute-t-il, que, par reconnaissance et par respect pour lui, Arioviste «mettra un terme à ses violences.»

Il commence par envoyer au roi germain des députés chargés de l'inviter à désigner, pour une entrevue, quelque lieu intermédiaire. Le fier Germain répond: «qu'il n'y a pas plus loin du camp de César à celui «d'Arioviste, que du camp d'Arioviste à celui de César. Si j'avais, «ajoute-t-il, besoin de César, j'irais le trouver; que César en use de «même envers moi. D'ailleurs, cette partie de la Gaule m'appartient par «le droit de la conquête; j'en suis roi par la victoire, et je suis étonné «que le peuple romain paraisse vouloir se mêler de ce que je fais ou «ordonne dans mes États.»

César n'était pas habitué à un pareil langage; il manda à Arioviste

1. César, *De bello gallico*, liv. I, ch. XXXIII: *Præsertim quum Sequanos a Provincia nostra Rhodanus divideret.*

qu'il eût à empêcher les Germains de passer, à l'avenir, dans les Gaules; qu'il rendît aux Éduens leurs otages et cessât d'inquiéter ces peuples, que les Romains considéraient comme leurs alliés et leurs frères. César ajoutait que toute injure faite aux Éduens serait considérée comme faite à la République elle-même et vengée par elle.

Arioviste répondit que «c'était au vainqueur à dicter la loi et non pas à la recevoir; que tel est le droit de la guerre; que Rome, dans sa conduite envers les nations conquises par ses armes, ne prenait conseil que d'elle-même et avait raison; que s'il laissait aux Romains le droit d'user de leurs conquêtes à leur gré, il entendait avoir pour lui la même liberté. Les Éduens ont voulu tenter le sort des armes et combattre; ils ont succombé, et aujourd'hui ils sont ses tributaires. Il a lui-même un grave sujet de plainte contre César, dont la présence chez les Éduens arrête le paiement du tribut. Il ne rendra pas aux Éduens leurs otages; il ne fera cependant la guerre ni à eux, ni à leurs alliés, s'ils restent fidèles à leurs engagements et paient, chaque année, exactement ce qu'ils ont promis; sinon, le titre de frères du peuple romain ne les sauvera point. Quant à la déclaration de César qu'il saura venger les injures faites aux Éduens, cette menace ne l'émeut nullement: personne encore ne s'est impunément attaqué à Arioviste. Il est tout prêt à se mesurer avec César, dès que César le voudra. Qu'il vienne; il apprendra ce que vaut le courage des Germains, ce que peuvent des hommes indomptables et aguerris, qui, depuis quatorze ans, n'ont pas reposé sous un toit.»

A cette réponse, César sentit que le temps des négociations était passé et que l'épée seule pouvait trancher la question. Il fit rassembler des vivres en toute hâte et se porta à grandes journées contre Arioviste.

Il était en marche depuis trois jours, lorsqu'il apprit que l'ennemi, avec toutes ses forces, se dirigeait vers *Vesuntio* (Besançon), la plus forte place des Séquaniens, et que, depuis autant de jours, il était sorti de ses lignes[1]. Sur cet avis, César força sa marche; s'avança

1. Le latin dit: *Triduique viam a suis finibus profuisse.* Il est des auteurs qui ont traduit ici *finibus* par frontières et ont fait faire à Arioviste trois jours de marche au delà de ses frontières, c'est-à-dire, au delà des limites actuelles de la Haute-Alsace, ce tiers de la Séquanie qu'il occupait. Nous pensons que, en cet endroit, *finibus* est pris dans un sens bien plus restreint, qu'Arioviste n'était encore sorti que de ses lignes ou retranchements, qu'il s'agit d'un

presque sans s'arrêter, ni de jour ni de nuit, prévint l'ennemi, se rendit maître de Besançon et y mit garnison.

Pendant le peu de jours qu'il passa dans cette ville, il n'eut pas à combattre les Germains, mais la terreur qui les précédait de bien loin. Au récit de l'incroyable valeur de ces hommes, de leur habitude des combats, de leur taille gigantesque, de leur aspect terrible, du feu de leur regard que jamais Gaulois, disait-on, n'avait pu soutenir en face, l'épouvante se répandit dans son armée. Un trouble universel et profond s'empara de tous les esprits, une morne stupeur régna dans le camp, et chacun, comme à la veille de sa dernière heure, mettait ordre à ses affaires et réglait ses dernières dispositions. Ceux qui voulaient passer pour les moins effrayés, disaient que ce n'était pas l'ennemi qu'ils craignaient, mais la difficulté des chemins, la profondeur des forêts à traverser et les embarras du transport des vivres et des munitions. César, enfin, annonçait-on de toutes parts, était menacé de voir ses soldats refuser de porter leurs enseignes en avant et rester sourds à la voix de leur général.

César réfléchit un instant; puis il rassemble les centurions de tous les rangs; leur reproche vivement de vouloir s'informer du pays où il les mène et juger ses desseins; ensuite, après avoir réveillé leur amour-propre et leur courage, en leur rappelant les triomphes des armées romaines contre les Cimbres et les Teutons, leurs propres triomphes en Italie dans la guerre des esclaves, la supériorité de la tactique et de la discipline; après leur avoir rappelé aussi que ces Germains, devant lesquels ils laissaient défaillir leur antique valeur, étaient de ces mêmes peuples, que les Helvètes avaient si souvent combattus et presque toujours vaincus; que ces Helvètes, cependant, n'avaient pu résister aux armes romaines, il termine ainsi : «Les soldats, dit-on, n'obéiront pas à mes ordres, ne lèveront pas leurs enseignes ..... ces menaces ne m'inquiètent guère. Une armée ne se montre rebelle à la voix de son chef, que quand, par sa faute, la fortune l'a abandonné ou qu'il s'est rendu indigne de confiance par quelque vice honteux, celui de la cupidité, par exemple. Ma vie entière atteste mon intégrité, et la guerre

mouvement fait par ses troupes, beaucoup plutôt pour se concentrer et se réunir que pour se porter en avant, qu'enfin le gros de ses forces devait être parvenu tout au plus aux environs d'Argentouaria, Colmar ou Horbourg.

contre les Helvètes, le bonheur de mes armes. Aussi, le départ que je voulais retarder de quelques jours, je l'avance, et la nuit prochaine, à la quatrième veille, je lèverai le camp, afin de savoir, avant tout, ce qui prévaudra sur vous, de l'honneur et du devoir, ou de la peur. Après cela, si l'on hésite à me suivre, je partirai néanmoins, avec la dixième légion seule; elle, je le sais, ne m'abandonnera pas; elle sera ma cohorte prétorienne.»

A ce discours chacun rougit d'avoir douté de lui-même, et au découragement succédèrent la plus vive ardeur et le désir d'en venir, le plus tôt possible, aux mains. César se vit entouré de tous ses officiers, reçut les excuses et les protestations de dévouement de toutes les légions, et après s'être enquis des chemins auprès de son trop fidèle Divitiac, il résolut de faire un détour de cinquante milles, c'est-à-dire, d'environ quinze lieues, en longeant sans doute la rivière de la Saône, pour conduire son armée par un pays ouvert, et partit à la quatrième veille, comme il l'avait annoncé.

Le septième jour, il marchait encore, quand ses éclaireurs vinrent lui apprendre que les Germains n'étaient plus qu'à vingt-quatre mille pas environ de ses avant-postes.[1]

1. *Millibus passuum quatuor et viginti abesse* (*De bello gallico*, liv. I, ch. XLI). C'est-à-dire, à environ 8 lieues, de façon qu'en supposant que l'armée de César ait pris le chemin de la Saône et débouché par Lure et Belfort, celle d'Arioviste devait être non loin de Cernay.

Laguille (dans son Histoire d'Alsace, p. 3), en supposant que les Romains avaient déjà atteint la hauteur de Belfort, pense que les Germains n'étaient encore qu'aux environs de Colmar. Cette opinion, qui ne contrarierait du reste nullement celle que nous allons émettre sur le lieu même de la bataille, nous semble bien controversable; car, pour l'adopter, il faut bien reconnaître avec nous et *a fortiori* que, depuis le jour du départ de César jusqu'à sa halte à 24 milles d'Arioviste, celui-ci, dont le mouvement avait motivé la marche si rapide de César, n'avait fait encore que quelques pas en avant. Sans doute la rapidité de César a déjoué les plans d'Arioviste et le général romain s'est trouvé à Besançon, avant que son ennemi ait pu s'être porté fort loin en Alsace; mais il faut admettre, au moins, que jusqu'au moment où Arioviste a pu connaître la prise de cette ville, il avait fait quelques étapes en avant, après avoir concentré son armée vers les lieux où s'élève, aujourd'hui, Colmar. Or, si les légions romaines faisaient ordinairement sept milles par jour, l'armée germaine, si embarrassée dans sa marche, pouvait en faire la moitié, dans le même temps, c'est-à-dire, trois à quatre milles tout au plus. Ceci explique suffisamment pourquoi nous pensons que le camp germain, à 24,000 pas de César, devait être parvenu dans les environs de Cernay. N'oublions pas qu'Arioviste, prévenu par César, avait changé ses projets et avait dû, désespérant de s'emparer de Besançon, place de guerre, qui eût servi de centre à toutes ses opérations, sentir bien plus vivement la nécessité pour lui de rester à proximité du Rhin. Ainsi tout concourt à prouver qu'il n'est pas sorti de la Haute-Alsace et que c'est dans une des plaines de cette province qu'il s'est arrêté pour attendre César.

Instruit de l'approche de César, Arioviste, bien loin de se porter en avant vers Besançon et de mettre une grande distance entre lui et le Rhin, d'au delà duquel lui arrivaient journellement des secours et des renforts, s'arrêta dans sa marche, nécessairement fort lente, car il traînait à sa suite toute une population de femmes, d'enfants et de vieillards, Arioviste, disons-nous, envoya des députés à César, pour le prévenir qu'il acceptait la demande qui lui avait été faite d'une entrevue, maintenant que, les Romains s'étant approchés davantage, elle pourrait avoir lieu sans danger pour les chefs, en présence des deux armées. César ne rejeta pas la proposition, et l'entrevue fut fixée à cinq jours de là. Arioviste exigea que César n'amenât avec lui aucun fantassin; il craignait des embûches et une surprise. Tous deux ne devaient être accompagnés que par de la cavalerie; s'il en était autrement, il ne viendrait point. Le roi germain avait sans doute d'autres motifs: il savait que la cavalerie de César était toute gauloise; que, sous la conduite de Dumnorix, elle avait déjà fait défaut au général romain dans un combat contre les Helvètes, et il s'était sans doute ménagé des intelligences dans ce corps.

César pénétra la secrète pensée d'Arioviste, et ne voulant pas que la conférence manquât sous un prétexte quelconque, il trouva un expédient qui assurait l'entrevue tout en garantissant sa personne contre toute trahison. Il prit à la cavalerie gauloise tous ses chevaux et les fit monter par les soldats de cette dixième légion, dont il connaissait et avait éprouvé, tant de fois, l'inébranlable dévouement. Cela fit dire assez plaisamment à un des soldats de cette légion d'élite, «que César les favorisait au delà de ses promesses, puisque leur ayant promis de faire d'eux sa garde prétorienne, il les faisait tous chevaliers.»

Dans une vaste plaine s'élevait un léger monticule, simple accident de terrain (*terrenus tumulus*), à une distance à peu près égale des deux camps. Ce fut là que, selon les conventions, eut lieu l'entrevue. César plaça à deux cents pas de cette élévation la dixième légion transformée en cavalerie aux dépens des Gaulois. Les cavaliers germains s'arrêtèrent à la même distance. Arioviste demanda que l'on se parlât sans descendre de cheval et que dix hommes, de chaque côté, fussent la seule escorte des deux chefs à cette conférence. Lorsqu'on fut en présence, César, après avoir rappelé à Arioviste ses bienfaits et ceux

de Rome, le titre de roi, le titre d'ami reçus du sénat, finit par lui réitérer les demandes qu'il lui avait déjà transmises par ses députés, de ne plus faire la guerre ni aux Éduens, ni à leurs alliés, de rendre les otages, et, s'il ne pouvait renvoyer chez eux tous ces Germains accourus sous ses étendards, de ne plus permettre au moins à d'autres de franchir le Rhin.

Arioviste répondit peu de chose aux demandes du général romain, mais parla beaucoup de son mérite personnel et de ses exploits. Ce jugement est celui de César; il était difficile qu'il fût impartial, et vraiment en voyant ainsi apprécier les paroles d'Arioviste, on regrette pour sa gloire qu'un tel homme, de même que tant de héros gaulois ou germains, si éloquents, si braves, si magnanimes, n'aient pas eu un autre ennemi ou un autre historien. Heureusement cette réponse, César nous en a conservé quelques fragments qui, malgré les retranchements qu'ils ont subis, sans nul doute, en passant par la plume de l'ennemi, peuvent nous donner une idée du caractère d'Arioviste : «Ce n'est point de mon propre mouvement, dit-il, que j'ai franchi «le Rhin, c'est à la prière, à la sollicitation des Gaulois; je n'ai pas «quitté mon pays, mes proches, la terre de mes ancêtres, sans l'es«poir de quelque chose de grand et de digne de moi et des Germains. «Le territoire que j'occupe dans les Gaules m'a été concédé par les «Gaulois eux-mêmes; volontairement aussi ils m'ont donné des ota«ges; ils se sont obligés à me payer un tribut, c'est le droit de la «guerre, c'est la contribution que les vainqueurs ont coutume d'im«poser aux vaincus. La guerre, ce n'est pas moi qui l'ai déclarée aux «Gaulois, ce sont les Gaulois qui l'ont portée chez moi; tous les «peuples de la Gaule sont venus m'attaquer et poser leur camp en «face du mien; un combat m'a suffi pour vaincre et disperser toute «cette multitude : s'ils veulent de nouveau tenter le sort des armes, «je suis encore prêt à combattre; s'ils préfèrent la paix, de quel «droit me refuseraient-ils le tribut qu'ils ont, jusqu'à ce jour, payé «sans réclamation. L'amitié du peuple romain devait m'apporter «honneur et avantage et non tourner à ma ruine; c'était dans cet «espoir que je l'avais recherchée. Si Rome entend m'enlever mes sub«sides et mes tributaires, je renoncerai à son amitié avec autant d'em«pressement que je l'avais désirée. Si j'ai fait passer dans la Gaule

«beaucoup de Germains, c'était pour assurer ma propre défense et «non pour attaquer les Gaulois; la preuve, c'est que je ne suis venu «dans ce pays qu'après y avoir été appelé et que, maintenant comme «toujours, loin d'être l'agresseur, je ne fais encore que me défendre. «Mon droit est antérieur à celui des Romains, je les ai devancés dans «la Gaule; jamais avant cette époque, une armée romaine n'avait «franchi les limites de la Séquanie. Que me veut-on? Pourquoi vient-«on sur mon territoire? Cette partie de la Gaule m'appartient, comme «l'autre appartient aux Romains; ils ne me permettraient pas d'en-«vahir leur frontière, qu'ils respectent donc la mienne et ne s'im-«miscent pas dans l'exercice de mon droit.

«Quant à ce titre d'alliés et de frères que le sénat romain doit avoir «déféré aux Éduens, je ne suis ni assez barbare, ni assez mal informé, «pour ignorer que, dans la dernière guerre contre les Allobroges, «les Éduens n'ont pas envoyé de secours aux Romains, et que par «représailles ils n'en ont pas reçu d'eux, dans leur démêlé avec moi «et les Séquaniens. J'ai tout lieu de soupçonner que, sous des sem-«blants d'amitié, César n'amène son armée dans la Gaule que contre «moi. S'il en est autrement, que César me le prouve en se retirant «et en éloignant ses troupes de mon territoire; si non, je le tiendrai «non pour ami, mais pour ennemi, et le traiterai comme tel. Je sais «que la ruine de César remplirait les vœux de beaucoup de patriciens «et des principaux de Rome; je le sais par leurs propres messages; «je sais que sa mort me vaudrait leur reconnaissance et leur amitié: «mais ces propositions prouvent qu'ils ne me connaissent pas; de si «lâches moyens sont inconnus à Arioviste et aux Germains; c'est sur «le champ de bataille et en face qu'ils combattent leurs ennemis, et «non par la trahison et l'assassinat. Que César se retire, qu'il me «laisse la libre possession de cette partie de la Gaule, que j'ai conquise, «et je saurai lui prouver ma franche amitié et ma reconnaissance «d'une manière digne de lui et de moi: il m'aura pour son plus ferme «allié, et, quelle que soit la guerre qu'il lui plaise d'entreprendre, je la «ferai pour lui, sans qu'il en coûte à Rome et à lui le moindre souci, le «moindre sacrifice. Si César préfère en appeler aux armes, il apprendra, «les dieux aidant, ce que peut la valeur d'un peuple libre et indomptable, «et peut-être rendra-t-il ce lieu à jamais célèbre par sa défaite.»

César essaya de répondre avec toute l'astuce et toute l'arrogance romaines à ce fier et noble langage; il parlait encore, quand il s'aperçut que la cavalerie ennemie se rapprochait et que déjà quelques traits étaient partis de ses rangs; il rompit la conférence et se retira avec les siens. Il craignit, sans doute, que la bataille ne s'engageât, incontinent, avant qu'il n'eût pu recevoir les secours qu'il attendait des Éduens et des Séquaniens, et il voulait d'ailleurs se laisser le temps de faire avancer toute son armée dans la plaine.

Deux jours après, Arioviste demanda une seconde entrevue. César se contenta d'envoyer Valérius Porcillus, jeune officier, qui sachant la langue des Gaules, pouvait conférer avec Arioviste, qui l'avait apprise, depuis son séjour en deçà du Rhin. César avait adjoint à cet envoyé Marcus Mettius, qui avait été, dans le temps, l'hôte d'Arioviste. Dès qu'ils parurent devant le roi germain, se trompant sur leurs projets (se trompait-il bien réellement?), «que venez-vous faire ici, s'écria-t-il, sans doute jouer le rôle indigne d'espions?» Et sans leur donner le temps de s'expliquer, il les fit jeter dans les fers.

Le même jour, il leva son camp et vint prendre position au pied d'une montagne, à six mille pas des retranchements de César. Le lendemain il fit marcher ses troupes presque à la portée de l'armée romaine et alla s'établir à deux mille pas de là, dans le but d'intercepter le grain et les vivres que devaient amener de ce côté les Séquaniens et les Éduens.

Alors, les Romains purent voir se développer sous leurs yeux cette armée germaine, qui les avait fait trembler de si loin, et peut-être se rassurer un peu, en comparant leurs moyens d'attaque et de défense à ceux de ces hommes considérés comme invincibles. Le fer manquait aux Germains, à en juger par la nature de leurs armes. Les glaives et les grandes piques étaient rares dans leurs rangs; on ne voyait entre les mains du plus grand nombre que des lances à fer étroit et court, mais si acéré et si maniable, qu'elles pouvaient servir à combattre de près et de loin: c'étaient ces puissantes *framées*, que la valeur des Germains et leur force herculéenne ont rendues si terribles et si célèbres dans les combats. Le cavalier n'avait que le bouclier et la framée; les gens de pied, la principale force des armées germaines, lançaient des traits et savaient leur faire porter la mort à des distances immenses. Voilà

quelles étaient les seules armes des soldats d'Arioviste; du reste, à peine couverts à mi-corps par une simple saie ou quelque peau de bête; presque tous sans casques, ni cuirasses, ils se présentaient, pour ainsi dire, nus au-devant des légions romaines, toutes bardées de fer. Leur seul luxe était dans les couleurs vives et variées de leurs boucliers. On voyait flotter au-dessus de leurs rangs quelques images, quelques étendards ou fanons qu'ils tiraient de leurs bois sacrés, comme plus tard leurs descendants tireront l'oriflamme du temple de Saint-Denis. Le principal aiguillon, le plus puissant stimulant de leur courage, c'était que leurs bataillons n'étaient pas le résultat du hasard ou de la volonté des chefs, une agglomération fortuite ou forcée, mais bien une réunion d'hommes enchaînés l'un à l'autre par les liens du sang et de la famille.

Pendant les cinq jours qui suivirent, César fit avancer ses troupes à la tête du camp et présenta la bataille à Arioviste. Celui-ci, durant tout ce temps, retint son armée dans sa position et se contenta de quelques escarmouches de cavalerie. Les Germains étaient particulièrement aguerris à ce genre de combat. Ils avaient un corps de six mille cavaliers et d'autant de fantassins des plus agiles et des plus courageux; chaque cavalier avait choisi dans toute l'armée son fantassin; ils combattaient ensemble et se prêtaient un mutuel secours. La cavalerie se repliait, en cas de besoin, sur ces hommes de pied, et à leur tour, si un cavalier était grièvement blessé ou tombait de son cheval, ils l'entouraient et le défendaient; s'il fallait se porter en avant ou faire une retraite précipitée, l'exercice les avait rendus si habiles et si prestes, qu'en se tenant à la crinière des chevaux, ils les suivaient dans leur course rapide.[1]

Voyant qu'Arioviste se tenait imperturbablement renfermé dans son camp, César, afin de n'être pas plus longtemps séparé des subsistances qui devaient lui arriver et qu'il attendait avec impatience, choisit une position avantageuse, environ à six cents pas au delà de celle des Ger-

1. *Tanta erat horum exercitatione celeritas, ut, jubis equorum sublevati, cursum adæquarent.* César, *De bello gallico*, liv. I, chap. XLVIII. Ici l'on peut reconnaître que M. de Golbéry s'est trompé, quand il a prétendu que *chacun de ces cavaliers faisait monter un fantassin en croupe.* D'après le texte latin, ces fantassins ne sautaient pas en croupe, ce qui eût gêné les mouvements du cavalier; ils se soulevaient en s'attachant à la crinière et, ne touchant plus la terre que par intervalles et de la pointe du pied, ils suivaient ainsi les chevaux à la course ou se laissaient comme emporter par eux.

mains, et, ayant formé son armée sur trois lignes, il vint occuper ce poste et s'y fortifier. Pour cela il fit tenir la première et la seconde ligne sous les armes, tandis que la troisième travaillait aux retranchements. En vain, Arioviste détacha seize mille hommes de troupes légères, avec toute sa cavalerie, pour jeter le trouble parmi les Romains et interrompre les travaux; malgré l'attaque la plus vive, il ne put réussir, et les fortifications commencées s'achevèrent presque sous ses yeux. Ce nouveau camp, une fois en état de défense, César y laissa deux légions avec une partie des auxiliaires, et ramena les quatre autres au camp principal.

Le lendemain, il fit sortir ses troupes des deux camps, et s'étant avancé à quelque distance du grand, il les rangea en bataille et attendit de nouveau l'ennemi. Voyant que les Germains ne s'ébranlaient point, il fit rentrer son armée vers le milieu du jour. Alors seulement, Arioviste mit en mouvement une grande partie de ses forces et commença l'attaque par le petit camp. Un combat opiniâtre s'engagea et se prolongea jusqu'au soir. Au coucher du soleil, Arioviste retira ses troupes et la lutte cessa. Il y avait eu beaucoup de blessés de part et d'autre, et le succès était demeuré incertain.

Comme César s'enquérait des prisonniers pourquoi Arioviste refusait de combattre, il apprit que c'était un usage chez les Germains de faire décider par des femmes, d'après les sorts et les règles de la devination, d'après surtout le tourbillonnement des rivières, des ruisseaux et le murmure de leurs eaux, s'il fallait livrer bataille, et que ces prophétesses avaient déclaré toute victoire impossible, si le combat s'engageait avant la nouvelle lune.[1]

Le jour suivant, César laissa dans ses deux camps une garde suffi-

1. César, *De bello gallico*, liv. I, ch. L. Plutarque ajoute que ces présages avaient été observés dans les tourbillons des rivières et des ruisseaux et par le bruit des ondes. «Il y avait «donc, dit M. de Golbéry, dans ses *Antiquités romaines*, p. 11, derrière Arioviste des rivières. «La position que nous lui assignons dans la plaine d'Arcey près de Montbéliard, permettait à «ces matrones d'observer le Doubs, l'Alan, la Savoureuse et la Lusine.» Cet argument de M. de Golbéry, pour placer le champ de bataille dans la plaine d'Arcey près de Montbéliard, ne nous paraît pas concluant; car en le supposant près de Colmar ou près de Cernay, Arioviste et ses matrones auraient aussi bien pu consulter l'Ill, la Thur, la Lauch, la Fecht et même le Rhin. Voir Plutarque, *Vie de César*, 19; et Tacite, *Hist.*, IV, 61, et *De moribus Germ.*, 8. Voir aussi sur le présage même ou la croyance qui le fondait, *ibid.*, 2.

sante, et plaça, en présence des ennemis, toutes les troupes auxiliaires en avant du petit camp. Comme le nombre des légionnaires était inférieur à celui des Germains, les alliés lui servirent à étendre son front. Il rangea l'armée sur trois lignes, et s'avança contre le camp ennemi. Alors les Germains forcés enfin de combattre, sortirent de leurs retranchements, et se placèrent, par ordre de nations, à des intervalles égaux, Harudes, Marcomans, Triboques, Vangions, Nemètes, Séduses ou Séguses, Suèves[1]; ils formèrent autour de leur armée une enceinte d'équipages et de chariots, afin de s'interdire toute espoir de fuite. Placées sur ces bagages, les femmes tendaient les bras aux soldats qui marchaient au combat et les conjuraient en pleurant de ne point les livrer en esclavage aux Romains.

César mit à la tête de chaque légion un de ses lieutenants et un questeur, pour que chacun eût en ces chefs des témoins de sa valeur. Il engagea le combat par son aile droite, du côté où il avait remarqué que l'ennemi était le plus faible. Le signal donné, les soldats se précipitèrent des deux côtés avec une telle impétuosité, qu'on n'eût pas le temps de lancer les javelots; on ne s'en servit pas, et l'on combattit de près avec le glaive.

Mais les Germains se formèrent promptement, selon leur usage, en une redoutable phalange : se serrant les uns contre les autres et rapprochant au-dessus de leurs têtes leurs boucliers, ils s'en couvraient comme d'une vaste carapace. Longtemps les efforts des Romains vinrent se briser contre cette masse compacte et impénétrable. Alors on vit des Romains s'élancer furieux sur cette voûte vivante, et soulevant, arrachant, avec leurs mains, quelques-uns de ces boucliers, frapper d'en haut leurs ennemis ainsi découverts et livrés à leurs coups. Le désordre se mit dans les rangs, et la phalange se rompit.

1. Harudes et Marcomans, peuples germains, dont la position au delà du Rhin n'est pas bien connue; les seconds, à en juger par leur nom, devaient être limitrophes du fleuve, comme nous l'avons déjà fait observer. Les Harudes ou Harcides doivent avoir donné leur nom à la Hart et sans doute avaient pris le leur de la forêt Hercynienne. Les Triboques remplacèrent les Médiomatriciens ou se mêlèrent à eux dans ce que l'on appelle aujourd'hui la Basse-Alsace. Vangions, habitants du territoire de Worms; Nemètes — Spire; Séduses, peuplade inconnue, mais habitant les bords du Rhin. Peut-être le mot est-il mal écrit et doit-il s'appliquer aux Ségusiens, *Segusii*, descendants des Sigynnes, et dont l'appellation semble se retrouver, non dans l'ancienne dénomination de Wissembourg, *Sebusium*, mais bien dans celle encore existante du village de *Siegen*.

Tandis que l'aile gauche des Germains était ainsi enfoncée et mise en déroute, à l'aile droite, leurs masses victorieuses pressaient vivement les Romains. Heureusement pour ceux-ci, le jeune P. Crassus s'en aperçut à temps, et, plus libre que ceux engagés dans la mêlée, envoya la troisième légion au secours des lignes ébranlées.

Le combat fut ainsi rétabli, et, malgré des prodiges de valeur, l'armée d'Arioviste fut refoulée jusques vers ses chariots. Là, à la vue de ces femmes, de ces enfants, de ces vieillards implorant leurs époux, leurs pères, leurs fils, et les suppliant à genoux de s'anéantir plutôt avec eux jusqu'au dernier que de les laisser vivants au pouvoir des Romains, la lutte se renouvelle plus furieuse, plus terrible que jamais; mais tous les efforts du courage et du désespoir devaient échouer sous la triple supériorité de la discipline, des moyens d'attaque et, il faut le dire, du nombre; et, quand presque tout ce qui était armé ou capable de porter des armes du côté des Germains eût péri, le reste chercha son salut dans la fuite, et cette multitude, impitoyablement poursuivie par la cavalerie romaine, ne s'arrêta qu'après être parvenue au Rhin, à cinquante mille pas environ du champ de bataille. Quelques-uns se fiant à leurs forces essayèrent de passer le fleuve à la nage, d'autres se sauvèrent sur des barques. Tous les autres furent taillés en pièces par la cavalerie qui les poursuivit, dit Plutarque, jusques dans les ondes.

Arioviste avait deux femmes, l'une, Suève de nation, et qu'il avait amenée, avec lui, de sa patrie; l'autre, native du Norique, sœur du roi Vocion, et qu'il avait épousée dans la Gaule; toutes deux périrent dans la déroute. De leurs filles, l'une fut tuée, l'autre prise.

Valerius Procillus était entraîné, chargé de chaînes, par ses gardiens dans leur fuite; il fut retrouvé par César lui-même, qui poursuivait l'ennemi à la tête de sa cavalerie. Cette rencontre, dit-il, ne lui causa pas moins de joie que la victoire elle-même. M. Mettius fut aussi rejoint et délivré.

Que devint, après un pareil désastre, Avioviste? A-t-il survécu à sa défaite, à la perte de tout ce qu'il avait de cher et, ce qui dut être plus douloureux encore pour un grand cœur, à la ruine de sa gloire et de ses espérances? Il est permis d'en douter, quoique César nous le représente, entraîné dans la fuite, détachant une nacelle du rivage, et s'échappant ainsi sur les flots. Mais un homme comme Arioviste, si

réellement il n'avait pas trouvé la mort, ou ne se l'était pas donnée au milieu de sa défaite, se fût-il effacé au point de ne plus laisser aucune trace de son existence après ce revers ? N'eût-il pas figuré dans quelque guerre encore contre les Romains, ou dans quelque soulèvement ? N'eût-il pas, dans l'intérêt de son honneur et de sa vengeance, offert son épée, dans la Germanie ou dans la Gaule, à tous les ennemis, à toutes les victimes de la domination romaine ? Et cependant l'histoire ne fait plus aucune mention de cet illustre chef germain ; seulement, selon César encore, quatre ans après, Titurius Sabinus aurait prononcé son nom, mais pour rappeler que les Germains avaient gardé un vif ressentiment de la mort d'Arioviste[1] et des précédentes victoires des Romains. Ce nom là ne fût pas resté si cher aux Germains que son souvenir seul eût suffi pour les armer contre les Romains, si celui qui l'avait porté s'était déshonoré par une fuite honteuse. Respectons donc le malheur d'Arioviste, et rendons lui toute sa gloire. Il ne fut vaincu que par César, et n'oublions pas ce jugement porté par Napoléon sur ces deux hommes de guerre et sur les forces dont ils disposaient : «L'armée d'Arioviste, a «dit Napoléon, n'était pas plus nombreuse que celle de César. Les Hel«vètes, les Suèves étaient braves sans doute, mais que peut la bravoure «contre une armée disciplinée et constituée comme l'armée romaine ? Il «n'y a donc rien d'extraordinaire dans les succès qu'a obtenus César «dans cette campagne, ce qui ne diminue pas cependant la gloire qu'il «mérite....» Arioviste a été le premier de sa nation qui ait régné sur une partie de la Gaule et il s'y est maintenu quatorze ans ; après lui, des siècles s'écouleront avant que d'autres Germains, sous le nom de Francs, aient la même gloire, avec une meilleure fortune.

Où s'est livrée cette grande bataille, aussi funeste aux Gaulois qu'aux Germains eux-mêmes, car elle n'eut, pour eux, d'autre résultat que de les faire passer d'une domination sous une autre ? Les historiens ne sont pas d'accord : les uns placent le lieu du combat en Alsace, les autres au delà des limites de cette province. Cluver se

1. Titurius Sabinus parlant, dans un conseil de généraux, des dangers qui entouraient l'armée romaine, dit : «Le Rhin est proche, les Germains ont un vif ressentiment de la mort d'Arioviste et de nos précédentes victoires.» V. César, *De bello gall.*, liv. V, chap. XXIX — Ceci, bien loin de reporter la mort d'Arioviste à une époque postérieure à sa défaite, semble au contraire les confondre, et vient à l'appui de l'opinion, par nous émise, que le roi germain n'a pas survécu à son désastre.

prononce pour Dampierre, petit village à cinq milles au-dessus de Montbéliard; Dunod pour Porentruy, qu'il croit être l'antique Magetobria et qui, d'après lui, aurait ainsi servi de théâtre à la victoire et à la défaite d'Arioviste. Beatus Rhenanus retrouve ce champ de bataille près de l'église de St.-Apollinaire, dans le Sundgau. Laguille le porte dans les environs de Colmar. Schœpflin, après avoir examiné, discuté toutes ces hypothèses, manifeste le regret de ne pouvoir se ranger à l'avis de ceux qui revendiquent pour l'Alsace l'honneur d'ajouter cette bataille mémorable à toutes celles qui ont illustré notre sol, et, sans s'expliquer sur le lieu même du combat, il termine ainsi: «l'Alsace n'a pas été le théâtre de cette bataille; elle s'est livrée en Bourgogne, sur les frontières de notre province.» M. de Golbéry, dans ses *Antiquités romaines*, après avoir cité l'opinion de M. Duvernoy, juge de paix de Montbéliard, et celle du père de ce magistrat, peut-être un peu partial pour la gloire de son canton, opinion du reste à peu près semblable à celle de Schœpflin, propose un nouvel avis: il prétend trouver le point de rencontre de César et d'Arioviste aux environs de Montbéliard, dans la plaine d'Arcey.

Le principal argument de tous ceux qui, comme Schœpflin et M. de Golbéry, vont chercher en Bourgogne l'emplacement où se sont mesurés César et Arioviste, repose sur la distance que les fuyards ont dû parcourir avant d'arriver au Rhin. Certaines éditions des *Commentaires* de César portent *cinquante mille pas*, d'autres *cinq mille pas*[1]; ces auteurs adoptent *quinquaginta* et repoussent *quinque*, et, partant de là ils disent: il nous faut un champ de bataille éloigné de cinquante mille pas du Rhin et ceci nous porte dans le pays du Doubs ou de la Haute-Saône; ce calcul des distances nous semble bien aventuré, mais passons. M. de Golbéry ajoute: «c'est le septième jour après son départ de Besançon et par conséquent après en avoir marché six, que César apprend qu'il n'est plus qu'à vingt-quatre milles d'Arioviste. En six jours, César a dû parcourir quatre-vingt-dix à cent ou même à cent dix milles: en défalquant le détour de cinquante

1. Rappelons pour n'y plus revenir et comme point de départ à tous les calculs de distances, qui vont suivre, que la *lieue* de nos géographes modernes, de 25 au degré, équivaut à trois milles romains. V. *Géographie ancienne des Gaules* par Walckenaër, tome III, introduct. p. XLVII. Ajoutons qu'il fallait 8 stades pour faire 1 mille. *Ibid.*, p. XLII.

milles, qu'il a fait (sur le conseil de Divitiac) de la distance totale, il restera environ cinquante ou soixante milles de distance entre le point où il s'est arrêté et celui d'où il est parti; c'est à dire qu'il faudra chercher ce point à 15, 16 ou 17 lieues de Besançon, et que les contrées voisines de Montbéliard pourront prétendre à ce champ de bataille, d'autant plus qu'il y aurait de là aux positions que nous avons indiquées pour Arioviste, continue M. de Golbéry, la distance voulue, c'est à dire vingt-quatre milles environ. Or, ces positions indiquées par l'auteur pour Arioviste, auraient été le long des collines de Châtenois et de la frontière méridionale du département du Haut-Rhin. Puis, dans ces contrées voisines de Montbéliard, M. de Golbéry trouve un lieu applicable au *Tumulus terreus*, qui a servi à l'entrevue de César et d'Arioviste, il signale enfin la plaine d'Arcey comme la seule qui ait pu offrir, dans le pays, tous les avantages stratégiques qu'il développe et qui ont dû, selon lui, être recherchés par les chefs des deux armées.

Sans nous engager dans les questions de stratégie militaire, auxquelles il est dangereux de toucher, quand on n'est pas du métier, nous opposerons à l'opinion de M. de Golbéry l'opinion d'un juge bien compétent, celle de Napoléon: «la bataille contre Arioviste, a-t-«il dit, a été donnée dans le mois de septembre et *du côté de Belfort.*» Ceci reporterait déja le champ de bataille en Alsace, et, Napoléon ne s'expliquant pas sur la question de savoir si c'est, en partant du Rhin, en deçà ou au delà de Belfort, que le combat a eu lieu, il est encore permis de chercher à en préciser plus exactement le théâtre et c'est ce que nous allons faire ou tenter.

Un point qui semble résulter d'une manière irréfragable des réponses du roi germain à César, c'est que le premier s'est arrêté, dès qu'il eût connu la prise de Besançon, et même dès qu'il sût l'arrivée de César sous les murs de cette place: il avait donc marché tout au plus quatre à cinq jours, supposons-en six, si l'on veut, et, nous l'avons dit, c'était plutôt un mouvement de concentration qu'il faisait hors de ses lignes qu'un véritable mouvement en avant. Or, avec cette population de femmes, d'enfants, de vieillards, qu'il traînait à sa suite, si l'armée romaine faisait ordinairement de sept à huit milles par jour, la sienne devait en faire tout au plus trois ou quatre; en

six jours donc elle aurait pu parcourir de 18 à 24 milles; mais il lui fallut un certain temps pour la concentration sur un point voisin du Rhin de ses troupes échelonnées et campées sur les bords de ce fleuve pour en garder le passage; nous ne croyons donc pas trop nous aventurer en disant que, quand, déçu de son premier projet, celui de marcher sur Besançon, Arioviste s'arrêta et choisit son champ de bataille pour y attendre César, il était parvenu tout au plus dans les environs de Cernay; et quel lieu jamais offrit plus d'avantages pour une grande bataille que cette plaine immense appelée l'*Ochsenfeld*, qui s'ouvre près de cette ville et s'étend du pied des Vosges, sur la rive droite de la Thur, entre Thann, Cernay, Wittelsheim et Aspach-le-Haut, et qui mesure dix kilomètres carrés. De l'extrémité de cette plaine, du côté des monts jusqu'au Rhin, il y a 10 lieues jusqu'à Kembs, 12 lieues jusqu'à Brisach, et 13 à 14 jusqu'à Bâle, près de l'emplacement duquel les Germains opéraient ordinairement le passage du fleuve; à ces distances, qui sont celles par nos routes actuelles, si belles et si directes, on peut ajouter, sans crainte de se tromper, une ou deux lieues pour les détours des chemins tortueux et à peine tracés, tels qu'ils étaient au temps d'Arioviste; c'est dire que, suivant la direction que les vaincus ont prise dans leur fuite, ils avaient à faire pour gagner le Rhin, ou 30, ou 36, ou 42 à 45 milles; nous ne sommes pas bien loin des 50 milles de César[1], et en faisant la part de l'exagération de l'écrivain, qui était en même temps le vainqueur, de l'incertitude même de son évaluation, car il dit *environ cinquante milles*, de l'impossibilité qu'il précisât parfaitement les distances dans un pays encore inconnu pour lui, enfin de l'habitude d'arrondir le chiffre, l'on arrive facilement au *quinquaginta*, que le général historien a jeté là, sans se douter certainement qu'un jour on lui demanderait un compte de clerc à maître sur ce nombre.

Maintenant, voyons si les indications de César sur sa propre marche, se concilient avec cette assertion que le point de rencontre des deux armées a été l'Ochsenfeld. Il a mis sept jours à peu près à venir de

1. Et encore moins des *trois cents stades* de Plutarque; car 300 stades, à raison de huit stades par mille, font 37 milles et $^1/_2$. Certains manuscrits de Plutarque portent, il est vrai, σταδίους τετραχοσίους, 400 stades, ce qui équivaut à 50 milles; mais d'autres, selon Henri Étienne, disent σταδίους τριαχοσίους, 300 stades. V. Plutarque, *in Cæsarem*, ch. XXVIII, et Schœpflin, tome I, p. 107, note *l*.

Besançon jusqu'au lieu, où il apprit qu'il n'était plus qu'à 24 milles (environ sept lieues) d'Arioviste; ayant avancé l'époque de son départ et voulant profiter de l'ardeur, que son discours avait réveillée chez ses troupes, il a dû s'avancer à grandes journées et, ayant fait un détour de cinquante milles pour passer par un pays découvert, sa marche a dû être facile et rapide; si donc, en temps ordinaire, lorsque rien ne le pressait, ce général faisait faire à ses soldats de 7 à 8 milles par jour, on est autorisé à penser que, dans cette circonstance, il a forcé les étapes et a fait franchir aux Romains au moins 10 à 12 milles, c'est-à-dire, de trois à trois lieues et demi, par jour, il aurait donc, dans ces sept jours, parcouru de 85 à 90 milles ou environ 30 lieues. Donc, en admettant, avec Laguille, que, dans son détour de 50 milles, il a pris le chemin de la Saône pour venir du côté de Vesoul et entrer dans l'Alsace près de Belfort, il a dû se trouver aux environs de cette ville, le septième jour, alors que, marchant encore, il reçut l'avis qu'il n'y avait plus que 24 milles entre ses avant-postes et les Germains. Or, de ce point à Cernay il y a précisément cette distance.

Remarquons encore que, une fois arrivé dans la plaine de l'Ochsenfeld, Arioviste, qui voulait attendre César, eût été bien mal inspiré de quitter un lieu si favorable au développement d'une grande armée, pour s'engager dans ce terrain montueux et à défilés, qui commence vers Burnhaupt et continue jusqu'aux portes de Belfort, et de s'éloigner de ses communications avec le Rhin et de ses possessions pour aller chercher en dehors de son territoire, un autre champ de bataille. Ajoutons enfin que l'opinion commune de la province est, qu'un grand combat a eu lieu dans cette plaine inculte et sauvage et que de pareilles traditions populaires, quand elles ne sont pas démenties par un texte précis et formel de l'histoire, sont bien respectables et valent mieux que toutes les conjectures. Pour nous, sanctionnées qu'elles sont par l'opinion du plus grand capitaine des temps modernes, elles font pencher la balance, et c'est avec confiance que nous disons: les destinées de la Gaule furent tranchées sur notre sol, la grande lutte entre César et Arioviste eut pour théâtre l'Ochsenfeld.

Le bruit de cette victoire étant parvenu au delà du Rhin, les Suèves, qui étaient déjà arrivés sur les bords de ce fleuve et s'apprêtaient à

le franchir, rebroussèrent chemin. César, après avoir ainsi terminé deux grandes guerres en une seule campagne, établit son armée en quartier d'hiver chez les Séquaniens, un peu plus tôt que la saison ne l'exigeait. Il en confia le commandement à Labienus et partit pour aller présider les assemblées dans la Gaule citérieure.

Labienus fut donc le premier gouverneur ou Préfet Romain dans la Séquanie; mais, chez nous, son pouvoir ne s'étendit encore qu'à ce que nous appelons, aujourd'hui, l'Alsace supérieure. Ce ne fut que l'année suivante que César attaqua l'Alsace médiomatricienne, et voici dans quelles circonstances.

Pendant que le Proconsul romain passait l'hiver par delà les Alpes, une vaste conspiration s'ourdissait dans la Gaule Belgique, qui formait plus que le tiers de toute la Gaule et comprenait dans ses limites la Médiomatricie. Les peuples de ces contrées étaient effrayés des envahissements de Rome; d'ailleurs ils étaient sollicités à une levée de boucliers par les Gaulois déjà soumis, qui supportaient avec impatience le joug romain. Les Séquaniens surtout voyaient avec peine les légions hyverner dans leur pays et s'y établir à demeure. Ils sentaient qu'ils avaient échappé à un maître pour retomber sous un autre, plus puissant encore et par conséquent plus impérieux; ils en étaient presque à regretter Arioviste. Déjà pour tous ces peuples l'ennemi commun était l'orgueilleuse Rome; ils s'animaient, ils se liguaient, ils se donnaient mutuellement des otages pour garantie de leur concours réciproque; des troupes se levaient, une immense armée se rassemblait, enfin une guerre formidable s'organisait et n'attendait que le retour de la belle saison pour éclater.

César, instruit, un peu tard, de ces préparatifs et de ces complots, lève à la hâte deux nouvelles légions et les envoie sous le commandement de Q. Padius dans la Gaule intérieure et lui-même, avec sa rapidité phénoménale, arrive en quinze jours, à la tête d'une armée, sur les frontières de la Belgique.

Les Rèmes, voisins immédiats des Belges, ne se contentèrent pas, sachant César à proximité de leur province, de lui envoyer des députés pour protester de leur soumission et lui offrir des otages et des secours de toute espèce; ils poussèrent la pusillanimité et la lâcheté jusqu'à lui fournir des renseignements précieux sur les pro-

jets des Belges, leurs frères et sur leurs forces. Ils lui apprennent que toute la Belgique est en armes, que les peuples d'origine germanique avaient conservé le souvenir que seuls, au temps où les Teutons et les Cimbres étaient venus ravager la Gaule, ils avaient empêché l'invasion de ces barbares sur leur territoire, que ce souvenir leur inspirait une haute opinion d'eux-mêmes et de leur valeur comme soldats. Ils ajoutent que les Germains, établis en deçà du Rhin, s'étaient joints aux Belges; enfin ils livrent tout le plan de campagne à César et lui font connaître le contingent que, dans l'assemblée générale des Belges, chaque peuple avait promis pour cette guerre. Ces peuples, rangés suivant leur puissance et leur force numérique, avaient promis, les Bellovaques 60,000 hommes d'élite; les Suessions, leurs voisins, qui avaient pour roi Galba, et qui à leur vaste territoire joignaient l'empire de la Bretagne (l'Angleterre), devaient fournir 50,000 hommes; les Nerves, réputés les plus barbares, disons les plus intrépides d'entre ces peuplades, et placés à l'extrémité de la Belgique, en fournissaient autant; les Atrebates 15,000; les Ambiens 10,000; les Vélocasses et les Véromandues le même nombre; les Aduatiques 19,000; les Condruses, les Eburons, les Cérèses et les Pémanes, compris sous la dénomination commune de Germains, devaient en envoyer 40,000[1]; c'était donc une armée de 298,000 hommes, dont les Bellovaques, qui, par leur courage, leur influence et leur population, tenaient le premier rang parmi toutes ces nations, avaient revendiqué le commandement suprême.

Dans cette énumération des peuples ligués pour sauver l'indépendance de la Gaule belgiqne, ne figurent pas les Médiomatriciens; c'est qu'ils étaient trop près de l'armée romaine et aussi de ses trop fidèles alliés pour prendre une part active et avouée à cette guerre; le moindre mouvement de leur part eût suffi pour donner l'éveil à l'ennemi et attirer sur eux la première explosion de sa ven-

1. Les Rèmes, peuple qui occupait à peu près la situation et l'étendue du diocèse de Reims; les Bellovaques — du Beauvoisis; les Suessions — du Soissonnais; la Bretagne — l'Angleterre; les Nerves — du Hainault et de la Flandre; les Artrebates — de l'Artois; les Ambiens — de la Picardie; les Morins — du Boulonnais; les Ménapes — de la Gueldre, du duché de Clèves et du Brabant-Hollandais en Normandie; les Calètes — du pays de Caux; les Vélocasses — du Véxin; les Véromandues — du Vermandois; les Condruses — du Condrotz; les Éburons — du pays de Liége; les Cérèses et Pémanes — de la province de Luxembourg.

geance et une ruine certaine, au grand détriment de la cause commune. Ils n'avaient donc ni paru à l'assemblée des états belges, ni promis un contingent; ils n'avaient pu être dénoncés par les Rèmes; mais ils étaient trop menacés et aussi trop fiers de leur nationalité, trop jaloux de leur liberté et de celle de la nation, pour rester indifférents à la lutte qui se préparait, et, s'ils ne fournissaient pas ostensiblement aux confédérés des troupes et des subsides, ils les aidaient secrètement, sympathisaient à leurs projets, à leurs espérances, appelaient de tous leurs vœux leur triomphe; ils conspiraient avec eux, ils se tenaient dans une neutralité apparente, mais armée; c'était une réserve toujours prête à entrer en ligne, au premier signal. Que dire des Séquaniens, déjà envahis? eux aussi, mais plus secrètement encore, étaient de cette conspiration de tout un peuple contre ses envahisseurs.

César encouragea, flatta les Rèmes, néanmoins pensant sans doute que des hommes, qui trahissaient leurs frères, ne pouvaient mériter beaucoup de confiance, il exigea que leur sénat se rendît dans son camp et que des otages lui fussent livrés. Mais c'était, comme toujours, sur l'Éduen Divitiac qu'il comptait le plus pour diviser les forces de l'ennemi et opérer une heureuse diversion. Divitiac se prête à ces projets, et, suivi de ses Éduens, il se jette à l'improviste sur le territoire des Bellovaques, tandis que César marche à la rencontre des Belges et vient asseoir son camp au delà de l'Aisne.

Trahis, vendus par les Rèmes, menacés par les Éduens, dignes les uns et les autres de s'appeler les alliés et les frères du peuple romain, les confédérés voulurent au moins se venger des traîtres et vinrent attaquer, à huit milles du camp de César, Bibrax[1], une ville des Rèmes. Leur manière de faire le siége était semblable à celle de tous les Gaulois. Après avoir entouré la place de leurs troupes, ils lançaient de tous côtés des pierres sur les remparts; quand ils en avaient écarté les défenseurs, ils formaient la tortue, s'approchaient des portes et sapaient la muraille. Bibrax se défendit

1. *Bibrax* des Rèmes, de même que *Bibracte*, la capitale des Éduens, doit son nom aux *Bébryces*, peuple Ligurien, qui semble avoir laissé des traces de son passage et de ses conquêtes, des Pyrénées jusqu'au Rhin. Voir, au chapitre des *Origines*, ce que nous disons de la possibilité que le nom même de l'Alsace, *Elisatia*, provienne des *Elesykes*, les frères inséparables de ces Bébryces.

avec peine, tout le jour; mais elle eût infailliblement succombé, le lendemain, si, pendant la nuit, César n'y eût envoyé un renfort de Numides, d'archers crétois et de frondeurs baléares, qui ranimèrent le courage des assiégés et sauvèrent la place.

Obligés de lever le siége, les Belges se portèrent en masse contre le camp romain; mais, pour y parvenir, il fallait franchir l'Aisne, dont César faisait garder le pont. Surpris au passage de cette rivière par la cavalerie romaine, un grand nombre périt par les armes ou dans les flots.

Ce premier échec découragea les Belges; d'ailleurs les vivres commençaient à leur manquer, et ils apprirent, en même temps, que Divitiac et les Éduens approchaient de la frontière des Bellovaques. Ils tinrent conseil, et il fut convenu que chacun retournerait dans son pays, et que de là tous se porteraient au secours de la première de leurs nations que l'armée romaine attaquerait. Le départ ainsi résolu, au milieu de la nuit, ils sortirent de leur camp. Au point du jour seulement, César eut connaissance de leur disparition et lança à leur poursuite sa cavalerie et trois légions. L'arrière-garde fit, un instant, volte-face et soutint avec vigueur un premier choc; mais, non secourue par ceux qui la devançaient, elle se débanda bientôt, et les Romains, s'attachant aux pas des fuyards, n'eurent plus qu'à frapper et à tuer. La nuit seule mit fin à cette boucherie.

Le lendemain, César, avant que les Belges ne se fussent ralliés et remis de leur déroute, dirigea son armée vers le pays des Suessions, contigu à celui des Rèmes, et, après une longue marche, arriva devant la ville de *Noviodunum* (Noyon). A peine eut-il fait les premiers préparatifs d'un siége, poussé contre les murs les mantelets, élevé la terrasse, établi les tours, que les Gaulois, effrayés de la grandeur de ces travaux, tout à fait inconnus pour eux, envoyèrent des députés pour traiter de leur reddition, et, sur la prière des Rèmes, dit César, ils obtinrent la vie sauve.

Les Suessions soumis et les deux fils de leur roi Galba reçus en otage, le général romain tourna ses armes contre les Bellovaques. Ils s'étaient renfermés, avec tous leurs biens, dans la place de *Bratuspantium* (Bratepense, à deux lieues de Breteuil). A l'approche de l'armée romaine, les vieillards sortirent de la ville et vinrent en

suppliants demander la paix. César, à la prière de Divitiac, accepta leur soumission, mais il exigea six cents otages et la remise de toutes les armes.

Les Ambiens n'attendirent pas qu'il fût sous leurs murs pour mettre leurs personnes et leurs biens à sa discrétion.

Après ces soumissions, que la supériorité des forces de César explique, le général romain se trouva en face des Nerves, peuples qui avaient, dit-il, conservé leurs mœurs primitives, et qui, de crainte de voir s'amollir leurs âmes et leur courage, avaient interdit l'accès de leur contrée aux étrangers et proscrit l'usage du vin et de toutes les superfluités de la civilisation et du luxe : c'étaient des hommes intrépides et barbares, qui faisaient un crime aux autres Belges de s'être soumis au peuple romain, et avaient juré de s'ensevelir sous les ruines de leur patrie plutôt que de se rendre.

Ils tinrent parole, ces héros qualifiés de barbares, et, après avoir surpris l'armée romaine au passage de la Sambre, avoir fait fuir devant eux la cavalerie romaine et mis César lui-même à deux doigts d'une défaite, accablés par le nombre des assaillants et par la supériorité de la tactique, et aussi par un secours inattendu arrivé à César au milieu du combat, ils refusèrent de se rendre et tombèrent sous le glaive ennemi. De 60,000 combattants il en resta à peine 500!... César se glorifie d'avoir laissé à ces nobles débris, à des femmes, des enfants, des vieillards, la vie! et, chose incroyable, il prétend n'avoir pu sauver ces héros de la fureur des peuples voisins, des Gaulois, leurs frères, qu'en les plaçant sous la protection spéciale du peuple romain. Ces voisins étaient les Rèmes.

César cache mal, ici, sous un semblant de pitié et de clémence, l'odieux de sa conduite dans cette fatale journée. Il eût pu arrêter plus tôt le massacre ; mais, malgré sa prudence habituelle, il s'était laissé surprendre par ce qu'il appelle des barbares, il avait compromis son armée; il a voulu se venger de sa propre faute sur les Nerves, et punir par l'anéantissement cette héroïque nation d'avoir, un instant, fait pâlir sa haute renommée et balancer sa fortune. L'appréciation des opérations militaires du général romain n'est pas de nous, elle émane d'un juge compétent, de Napoléon : «On a reproché avec raison, dit-il, «à César de s'être laissé surprendre à la bataille de la Sambre, ayant

«tant de cavalerie et de troupes légères. Il est vrai que sa cavalerie et «ses troupes légères avaient passé la Sambre; mais du point où il était «il s'apercevait qu'elles étaient arrêtées à cent cinquante toises de «lui, à la lisière de la forêt, il devait donc ou tenir une partie de ses «troupes sous les armes, ou attendre que ses coureurs eussent tra-«versé la forêt et éclairé le pays.[1]»

Les Aduatiques accouraient avec toutes leurs forces au secours des Nerves; ils arrivèrent trop tard. Dès qu'ils apprirent l'issue de la bataille, ils rebroussèrent chemin et retournèrent chez eux. Abandonnant leurs villes et leurs forts, ils se retirèrent dans une seule place admirablement fortifiée par la nature, sans doute Falais sur les bords de la Mehaigne[2]. C'étaient les descendants de ces Cimbres et de ces Teutons qui, marchant contre la province romaine et contre l'Italie, avaient laissé, en deçà du Rhin, les bagages et le butin qu'ils ne pouvaient transporter avec eux, en confiant la garde et la défense de ce précieux dépôt à six mille des leurs. Ceux-ci, après la défaite de leurs compagnons, avaient eu de longs démêlés avec les peuples voisins, attaquant et se défendant tour à tour, et après avoir fait la paix, ils s'étaient d'un commun accord fixés dans ces lieux inaccessibles.

A l'approche de l'armée ennemie, ils firent d'énergiques sorties et sans doute ces dignes enfants des Cimbres et des Teutons eussent arrêté longtemps toutes les forces romaines, s'ils n'avaient eu à lutter que contre la supériorité numérique et des moyens d'attaque proportionnés à leurs moyens de défense, avec des armes égales enfin; mais que pouvaient-ils contre des machines de guerre, des tours, qui s'élevaient comme par enchantement pour porter à la hauteur de leurs murs des combattans et vomir des instruments de mort jusqu'au milieu de leur retraite. Dans leur naïve ignorance, ils laissèrent les assiégeants construire une tour immensé, et narguant

1. V. *Précis des guerres de César*, par Napoléon, ch. II, §. IV, p. 45. Napoléon ajoute: «il se justifie en disant que les bords de la Sambre étaient si escarpés qu'il se croyait en sûreté dans la position où il voulait camper.» — «La bataille de la Sambre, dit encore Napoléon, a eu lieu à la fin de juillet, aux environs de Maubeuge.» P. 44.

2. La position de Falais sur les bords de la Mehaigne, à 6000 toises de la Meuse, 1500 de Namur et 1500 de Liége, remplit les conditions des Commentaires de César, a dit Napoléon. Même *Précis*, ch. II, §§. III et IV, p. 40, 41, 44.

les Romains du haut de leurs remparts, ils leur demandaient à grands cris, avec quelles mains, par quelle puissance des nains comme eux espéraient approcher cette énorme machine de leurs murailles; mais dès qu'ils la virent se mouvoir et s'avancer, frappés de ce spectacle étrange et inconnu, croyant à un pouvoir surnaturel, ils envoyèrent demander la paix à César. Ils crurent que les dieux combattaient contre eux, et si les Romains avaient consenti à les laisser armés, ils se seraient soumis sans murmure; mais cette faveur leur fut refusée et César ne sut leur offrir en échange de leurs armes que la protection de Rome. Ils préférèrent mourir. Feignant de se soumettre, ils jetèrent dans les fossés une si grande quantité d'armes que le monceau s'en élevait presque au niveau du rempart; cependant ils en avaient gardé et caché assez pour l'accomplissement de leur audacieux projet. Ils ouvrirent leurs portes, l'armée de César entra dans la ville et les Aduatiques purent voir de près ces orgueilleux vainqueurs et s'animer en secret à la vengeance. Sur le soir, le général romain craignant quelque surprise, sortit avec ses troupes. Au milieu de la nuit, saisissant leurs armes cachées et se faisant à la hâte des boucliers d'écorces ou d'osiers recouverts de peau, ils sortent en masse et fondent sur le camp à l'endroit des retranchements où l'accès leur avait paru le moins difficile. L'alarme fut aussitôt donnée et bientôt les Romains furent debout. Les Aduatiques combattirent comme des hommes n'ayant plus rien à perdre et n'attendant leur salut que de leur courage. La lutte était inégale, mais elle fut terrible; 4000 des leurs restèrent sur la place; le reste fut repoussé dans la ville. Le lendemain, César entra dans la place en vainqueur et fit vendre à l'encan tout ce qu'elle renfermait, hommes et biens. Il apprit des acheteurs que le nombre des têtes vendues était de 53,000. Ainsi ce fut par l'esclavage, vendus comme un vil troupeau, que finirent ces héroïques défenseurs de leur patrie; ils durent envier le sort des Nerves, eux du moins au bout de leurs efforts avaient trouvé le tombeau.

La paix semblant ainsi rétablie dans la Gaule, César mit ses légions en quartier d'hiver chez les Carnutes, les Andes et les Turons, pays voisins de ceux où il venait de faire une si terrible guerre, et partit pour l'Italie, où le sénat, en signe de reconnaissance et d'admiration, décréta quinze jours d'actions de grâces aux dieux,

Les années suivantes, la guerre se ralluma sur plusieurs points; César fut même obligé de passer le Rhin, pour punir les Germains et surtout les Suèves des secours qu'ils n'avaient cessé de fournir aux peuples soulevés de la Gaule, et, dans cette campagne, comme dans toutes les autres, sa fortune ne l'abandonna pas et il étendit la terreur du nom romain.

Malgré ces triomphes, l'esprit de nationalité ne s'effaçait pas du cœur des Gaulois, et c'était avec douleur qu'ils supportaient le joug des Romains. Une vaste conspiration s'ourdissait; ses ramifications s'étendaient sur toute la Gaule et franchissaient même le Rhin, car là encore on avait à venger le désastre et la mort d'Arioviste. Les principaux de la Gaule s'assemblent dans les lieux les plus retirés de leurs forêts, ils déplorent entre eux le sort de la patrie commune et délibèrent en secret sur les moyens de lui rendre son antique gloire et son indépendance: César est retenu au delà des Alpes par les troubles de l'Italie, ses légions privées de leur chef n'oseront sortir de leur quartier d'hiver, le moment semble des plus favorables à un soulèvement général; et, dût-on succomber, il vaut mieux périr dans une bataille que de languir dans l'opprobre et l'esclavage. Ils tombent tous d'accord que le plus important est d'empêcher César de rejoindre son armée.

Les Carnutes[1], comme s'ils s'étaient inspirés des dieux de la patrie, dont ils gardaient les retraites les plus sacrées[2], réclament pour eux l'honneur de porter les premiers coups à l'invasion étrangère; seulement, ils exigent que leurs compatriotes et alliés engagent leur parole, sur les étendards réunis, de ne pas les abandonner quand ils se seront déclarés, et ce serment, le plus solennel de tous chez les Gaulois, fut prêté. Ce dut être un spectacle imposant que celui de tous ces fiers représentants de la Gaule, la figure contristée par le malheur commun, la colère, la vengeance dans les yeux, en face de leurs Druides, dans quelque bois sacré, à la pâle lueur de quelques torches, une main sur le cœur, une autre sur leurs drapeaux, jurant de combattre et de mourir pour la liberté.

1. Les Carnutes — gens du pays Chartrain.

2. C'était chez les Carnutes que le druidisme avait établi ses principaux temples ou bois sacrés et ses écoles.

Au jour fixé, les Carnutes se jettent dans Genabum (Orléans), massacrent tous les Romains, qui s'y trouvent, et s'emparent de leurs trésors. La nouvelle de cet événement transmise, suivant l'usage des Gaulois, de proche en proche, par des coureurs échelonnés de distance en distance sur toutes les directions, parvint avec la rapidité de l'éclair d'un bout de la Gaule à l'autre, à tel point que, avant la chute du jour, déjà les Arvernes savaient ce qui s'était passé, au lever du soleil, à Genabum, c'est-à-dire, à 160 milles environ de chez eux.

Ici, sur le sombre tableau de cette guerre, surgit et se dessine, comme une idée consolante, une de ces grandes et belles figures, qui semblent résumer dans leurs traits historiques tout ce que l'amour de la patrie a de plus saint, le courage de plus brillant, l'héroïsme de plus illustre, la vertu de plus sublime. C'est le fils de Celtill, le célèbre Vercingétorix, le héros le plus chevaleresque, le plus magnanime de cette guerre.

Son père tenait le premier rang dans la Gaule; pensant que le seul moyen de faire cesser les divisions qui déchiraient la nation et la livraient à ses ennemis, était de réunir tous les éléments de sa force et de concentrer dans une main la puissance et le commandement, il avait tenté de faire succéder à toutes ces petites oligarchies rivales, qui se disputaient la suprématie et faisaient la faiblesse de la Gaule, l'unité du pouvoir, une grande et forte monarchie : il avait payé du dernier supplice le service qu'il voulait rendre à son pays. Son fils se vengea de ses concitoyens d'une manière digne de lui : il tenta de sauver la patrie.

Électrisé par l'heureuse nouvelle de Genabum, le jeune Arverne assemble ses nombreux partisans et suivi d'eux, il parcourt la ville de Gergovie[1], en appelant, au nom de la patrie, toute la population aux armes. Cet appel est entendu non-seulement de Gergovie, mais de tous les pays d'alentour, et bientôt le fils de Celtill se trouve à la tête d'une armée et par toutes les voix en est proclamé le chef suprême. Ce fut

1. Gergovie des Arvernes ou Auvergnats, qu'il ne faut pas confondre avec Gergovie des Boïens, dont il va être parlé bientôt. De la première il ne reste que le nom, qui semble s'être perpétué, quoique altéré, dans celui d'une colline située à une lieue environ de Clermont et qui s'appelle *Gergoie* ou *Gergoriat*. La situation de la seconde n'est pas connue ; on en a fait Moulins dans le Bourbonnais.

alors sans doute qu'il reçut le titre glorieux de Vercingétorix, qui doit signifier dans la langue de la nation, grand capitaine, généralissime.[1]

Quoique le théâtre de cette guerre ait été, dans le principe, bien éloigné de nous, elle appartient néanmoins à notre histoire; car, non-seulement nous verrons les trois provinces, du sein desquelles l'Alsace est sortie, dès que les distances et les obstacles qui les séparaient du champ de bataille se seront effacés, accourir sous l'étendard de Vercingétorix, se lever en masse à sa voix et prendre une large part à la lutte, mais nuls parmi les Gaulois ne pouvaient être plus intéressés au triomphe de l'indépendance que ces peuples déjà sous le joug ou sur le point de l'être: chacun des coups portés par le héros de la Gaule à la puissance romaine semblait détacher un anneau de leur chaîne, chacun de ses revers resserrer et river leurs fers: c'était leur cause aussi qui se tranchait dans les champs des Arvernes, des Bituriges, des Éduens, et nous croirions manquer au devoir de l'historien et ravir un précieux fleuron à la glorieuse couronne de l'Alsace, si nous omettions ces pages, peut être les plus émouvantes de nos annales, et n'essayions pas de rendre aux enfants des Séquaniens, des Médiomatriciens et des Rauraques, quelques-unes des émotions qui ont dû faire battre le cœur de leurs pères.

Vercingétorix eut bientôt entraîné à sa suite les Senons, les Parisiens, les Cadurkes, les Pictons, les Turons, les Aulerkes, les Lémovikes, les Andes et tous les autres qui bordent ou avoisinent l'Océan.[2]

Il décide par la persuasion ou contraint par la force, d'un côté, les Ruthènes (le Rouërgue), de l'autre, les Bituriges (le Berri) à embrasser son parti, il enlève aux Éduens ces puissants alliés, il ébranle jusqu'à la fidélité des Éduens eux-mêmes: un corps de dix mille hommes, envoyé par eux au secours des Bituriges, arrivé sur les bords de la Loire, refuse de la franchir et retourne sur ses pas. Tandis que Vercingétorix gagne ainsi à la cause de l'indépendance les Bituriges,

1. Ce nom, comme celui de Cingétorix, parait n'avoir été qu'un titre de commandement; à l'aide du celte de Bullet on le décompose en ces quatre mots: *ver-cim-cedo-righ*, qui veulent dire: homme-suprême-commander-chef ou roi, ce que l'on interprète par généralissime. Cette idée a prévalu, chez les celtisants surtout; nous l'avons reproduite, mais nous sommes loin d'adopter l'étymologie qui en est le point de départ.

2. Les *Lémovikes*, aujourd'hui le Limousin; nous connaissons déjà les noms modernes de tous ces autres peuples. Voir ci-dessus, page 271, note 1.

Luctère, Cadurke de naissance, son digne lieutenant, s'avance audacieusement vers Narbonne et menace la *Province*[1], la plus vieille et la plus chère conquête des Romains dans les Gaules.

A cette nouvelle, César accourt dans la Province menacée, rassure les populations indécises, raffermit les alliances ébranlées, s'attache sur les pas de Vercingétorix et de Luctère; il est partout où se présente le danger, il se multiplie, il punit, il venge, il pardonne, suivant les besoins de sa politique; rien ne l'arrête dans sa course, il franchit les Cévennes malgré les neiges et les glaces de l'hiver, il tombe à l'improviste au milieu du pays des Arvernes et porte la terreur au foyer même du soulèvement.

Mais déjà Vercingétorix, aussi rapide que lui, a quitté les Bituriges pour voler au secours de ses compatriotes. César ne l'attend pas et va, avec sa célérité habituelle, lui créer, sur un autre point, de nouvelles difficultés et de nouveaux ennemis. Il apparaît à Vienne (en Dauphiné) y trouve et emmène à sa suite un corps de cavalerie, et, précédant ces troupes, sans s'arrêter, ni de jour ni de nuit, il se rend, à travers le pays des Éduens, chez les Lingons (pays de Langres) et là réunit toutes les légions à sa disposition et organise une armée, avant même que les Arvernes aient pu être instruits de sa marche.

Vercingétorix reparaît chez les Bituriges et de là va mettre le siége devant Gergovie, ville principale des Boïens, de ce peuple qui avait combattu dans les rangs des Helvètes et que César avait cru s'attacher, par un double lien, en lui laissant la vie et en le plaçant sous la dépendance des Éduens. Résolu de tout affronter plutôt que d'abandonner une cité éduenne et de faire douter aux peuples de la Gaule de l'efficacité de l'appui de Rome, César laisse à Agendicum (Provins) deux légions avec tous les bagages de l'armée et se porte, en dépit de la saison, au secours des Boïens. Sur son chemin il s'empare de Villaunodunum (Beaune dans le Loiret), ville des Senons, et reprend Genabum (Orléans).[2]

1. La province romaine, dont le nom s'est conservé dans celui de *Provence*, comprenait, avec toute l'étendue actuelle de cette partie de la France, une bonne portion du *Languedoc*. Sous Auguste elle fut appelée du nom de sa capitale Narbonne, *Gaule Narbonaise*.

2. Genabum nous semble avoir été remplacé plutôt par *Gien* que par *Orléans;* ce n'est que pour nous conformer à l'opinion la plus générale et ne pas engager ici une discussion, assez indifférente à notre sujet, que nous avons mis en ce lieu Orléans.

A l'approche de César, Vercingétorix lève le siége et se porte à sa rencontre. Un combat de cavalerie s'engage sous les murs de Noviodunum (Neuvi-sur-Baranjon), ville des Bituriges. Les Romains pliaient déjà; ils eussent été écrasés, si César ne les avait fait soutenir à temps par un corps de cavaliers germains, qu'il avait su s'attacher depuis le commencement de cette guerre. Les Gaulois ne purent résister à toutes ces forces réunies et furent contraints de se replier sur leur armée avec grande perte. La prise de Noviodunum fut le prix de la victoire. De là César marcha sur Avaricum (Bourges), la plus grande et la plus forte place des Bituriges, espérant que la possession de cette ville le rendrait maître de tout le pays.

Vercingétorix ne se laisse pas abattre; il assemble un conseil et propose un nouveau genre de guerre: «il faut, dit-il, combattre les «Romains par la famine, incendier les bourgs et les villes à une grande «distance, faire un vaste désert autour des ennemis, les forcer ainsi «à mourir de faim dans leur camp, ou à aller chercher des vivres et «des fourrages au loin et s'exposer, en se disséminant pour en trouver «dans ces pays ravagés, à être surpris et écrasés en détail par notre «nombreuse cavalerie. L'intérêt particulier doit se taire devant l'in-«térêt général. Si de tels moyens semblent durs et cruels, combien «n'est-il pas plus cruel encore de voir nos enfants, nos femmes traînés «en esclavage et de périr misérablement nous-mêmes, et n'est-ce pas «le sort qui attend les vaincus!»

Cet avis, quelque terrible qu'il fût, obtint l'assentiment général: on brûle, en un jour, plus de vingt villes ou villages des Bituriges; la torche incendiaire est portée dans les pays voisins, et bientôt toute cette partie du territoire n'est plus qu'un vaste incendie. Cependant les Bituriges se jettent aux pieds des autres Gaulois, les prient, les supplient de sauver au moins de l'arrêt de mort Avaricum (Bourges), leur capitale, la plus belle ville, disaient-ils, de presque toute la Gaule, le soutien, l'ornement du pays. Vercingétorix chercha vainement à démontrer l'impossibilité de défendre cette place contre la puissance des machines romaines; la pitié l'emporta sur la raison d'état, l'armée tout entière joignit ses supplications à celles des Bituriges et, bien malgré lui, il fut obligé de céder. Il voulut au moins retarder le plus possible le sort qu'il prévoyait pour Avaricum,

et le danger qui en devait être la suite pour la cause commune; il confia la défense de la place à des hommes d'élite, bien déterminés à s'ensevelir sous ses ruines plutôt que de se rendre.

Quant à lui, il se met à observer l'armée romaine, par des marches courtes et rapprochées, il prend une position couverte par des bois et des marais, à seize milles d'Avaricum, de manière à conserver ses communications avec la place, épie tous les mouvements de l'ennemi, enlève les convois de vivres, tombe sur les corps détachés, enfin exécute si bien son plan que la disette se fait sentir dans le camp romain.

Nous ne donnerons pas tous les détails de ce siége mémorable, où César déploya tous les ressorts de son génie et où cependant, il faut l'avouer, les Romains l'emportèrent moins par la valeur que par un art et des moyens matériels tout à fait inconnus de leurs ennemis, car si le courage et l'intrépidité avaient suffi pour sauver Avaricum, il eût été sauvé par ses défenseurs. César semble le reconnaître lui-même, en s'étendant avec complaisance, sur les efforts et les combats que lui a coûtés la possession de cette place; et, pour ne donner qu'un exemple de l'acharnement avec lequel se battaient les assiégés, nous citerons ce trait, qui a forcé l'admiration de César même: Un Gaulois lançait du haut d'une tour des boules de suif et de poix enflammées, pour alimenter le feu qui entamait déjà les machines des assiégeants; une flèche l'atteint dans le flanc, il tombe mort; un de ses voisins passe par-dessus son cadavre et le remplace; il est frappé et tué à son tour; un troisième, un quatrième lui succèdent et le poste n'est abandonné que lorsque l'incendie de la terrasse est éteint et que la retraite des Gaulois, partout repoussés, a mis fin au combat.

Le lendemain, sur le conseil de Vercingétorix, peut être fussent-ils parvenus à évacuer, nuitamment, la place, si les femmes et les enfants, qu'ils ne pouvaient, dans cette extrémité, emmener avec eux, n'avaient, par leurs cris et leurs lamentations, donné l'éveil aux Romains. Le jour suivant, l'assaut eut lieu, et, malgré les prodiges de la valeur doublée par le désespoir et la rage, la ville fut emportée et le massacre commença. Les vainqueurs n'épargnèrent ni l'âge, ni le sexe, tout fut passé au fil de l'épée; enfin, de toute cette multitude, qui se montait à plus de 40,000 individus, à peine en arriva-t-il, au camp gaulois, sans blessures, 800.

Le lendemain, Vercingétorix convoque l'armée, la console et l'exhorte à ne pas se laisser abattre par ce revers: «Les Romains «ont été vainqueurs, mais ce n'est pas par leur courage, ni en ba-«taille rangée, c'est par un art et une habileté dans les siéges mal-«heureusement encore inconnus aux Gaulois. On se tromperait si on «n'attendait à la guerre que des succès. Jamais il n'avait été d'avis «de défendre Avaricum, ils en sont témoins; cependant cette faute, «due à l'imprudence des Bituriges, à l'excessive complaisance de tous, «il la réparera, bientôt, avec avantage; car les peuples, qui ne se «sont pas encore rangés au parti de l'indépendance, s'y rangeront par «ses soins, et, la Gaule se levant en masse et dans un but unique, le «reste de l'univers lutterait en vain contre sa volonté. Cette grande «œuvre de réconciliation et de salut est sur le point de s'accomplir; «il ne leur demande, en attendant, que de consentir enfin à retran-«cher leur camp, afin de se mettre à l'abri d'attaques soudaines et «de surprises.»

Ce discours était empreint de trop de grandeur et de vérité pour déplaire aux Gaulois: Vercingétorix avait voulu en effet, d'abord, brû-ler, puis, évacuer Avaricum, et quand un immense désastre n'était venu que trop justifier son avis et ses prévisions, il trouvait encore assez de force d'âme pour ne pas désespérer de la patrie; ils sentirent l'espoir et le courage renaître dans leurs cœurs sous l'influence de sa parole; ils crurent plus que jamais à l'infaillibilité de leur général et, pour lui en donner une preuve, à l'instant, ils commencèrent par faire ce qu'il leur avait si souvent demandé sans succès, ils se soumirent, pour la première fois, à fortifier leur camp. L'ascendant du chef, bien loin donc de souffrir aucune atteinte de l'échec subi, sembla en avoir tiré une force nouvelle.

A cette confiance renaissante se joignit bientôt un autre élément de succès: Vercingétorix avait promis de rallier à la cause de l'indépen-dance les cités gauloises qui ne s'y étaient pas jointes jusqu'alors; il tint parole, et, répandant sur toute la surface de la Gaule des agents actifs et dévoués, il eut bientôt réparé dans son armée le vide qu'y avait fait le désastre d'Avaricum. De toutes parts de nouvelles levées, de nou-veaux alliés lui arrivèrent; il eut soin surtout de se procurer de consi-dérables renforts en archers, qui lui manquaient, et en cavalerie.

Pendant que Vercingétorix relevait ainsi la force de son armée, César, qui se préparait à reprendre la campagne, fut obligé, par suite de divisions intestines, survenues parmi les Éduens, de se transporter chez ces peuples. Là deux prétendants, Convictolitan et Cote, tous deux illustres par leur naissance et puissants par le nombre de leurs clients, se disputaient la magistrature suprême, et l'on était sur le point d'en venir aux mains. Il était à craindre, si l'on ne prévenait une collision sanglante, que le parti vaincu ne se jetât dans les bras de Vercingétorix. César se rendit donc dans le pays des Éduens et cita devant lui, à Décétia (Decize dans le Nivernais), tout le sénat de cette nation et les deux prétendants; il trancha la question en faveur de Convictolitan. Telle était l'autorité du général romain, que les deux partis se soumirent à sa décision et se réunirent pour mettre à sa disposition toute leur cavalerie et dix mille fantassins.

Divisant alors son armée en deux corps, il donna quatre légions à Labienus pour aller chez les Senons et les Parisiens; lui-même, avec six autres légions, il s'avança vers Gergovie, le long des rives de l'Allier. A la nouvelle de la marche de César, Vercingétorix fait rompre tous les ponts et remonte l'Allier sur la rive gauche. Les deux armées, séparées seulement par la rivière, s'avancèrent ainsi et vinrent s'établir, ayant toujours ses eaux non guéables entre elles, en vue de Gergovie (Moulins).

Tandis que les armées étaient ainsi en présence, Vercingétorix gagnait à sa cause un fort parti chez les Éduens et, à leur tête, ce Convictolitan, qui devait la présidence de la république éduenne, le titre de Vergobret, à César. Ce chef, que le général historien représente comme séduit par l'argent des Arvernes, fut sans doute inspiré par un sentiment plus noble; il voulut prouver qu'il ne se considérait pas comme l'obligé des Romains au point de leur sacrifier l'intérêt commun. Il rassemble une troupe de jeunes Éduens sous les ordres de Litavic et leur tient un langage empreint du plus pur patriotisme: «Souvenez-vous, leur dit-il, que vous êtes nés libres et «faits pour commander. La cité des Éduens retarde seule le triomphe «infaillible des Gaulois; son influence retient les autres nations; si «elle change de parti, les Romains ne tiendront point dans la Gaule; «sans doute je dois quelque chose à César, mais je dois bien plus

«à la liberté commune. Qu'est-ce d'ailleurs que cet orgueilleux pa-«tronage, que le représentant de Rome veut s'arroger parmi nous? «Pourquoi les Éduens viendraient-ils discuter leurs droits et leurs lois «devant César, plutôt que les Romains les leurs devant les Éduens?»

Ce discours enthousiasma cette ardente jeunesse, et prévoyant que la nation éduenne hésiterait peut-être à se lancer dans une guerre chanceuse, on résolut de l'y entraîner presque à son insu. Il fut convenu que Litavic prendrait le commandement des dix mille hommes, que le pays envoyait à César, et qu'il se chargerait de les conduire à Vercingétorix. On régla ensuite la manière d'agir pourtout le reste.

Litavic, avec le corps, dont il était le chef, n'était plus qu'à trente milles environ de Gergovie, quand, tout à coup, rassemblant ses troupes autour de lui et répandant des larmes: «Où allons-«nous, soldats, leur dit-il? toute notre cavalerie, toute notre no-«blesse ont péri; nos principaux citoyens, Éporédorix et Viridomar «ont été, sous prétexte de trahison, égorgés par les Romains, sans «nulle forme de procès; écoutez ceux qui ont échappé au carnage.» Et, en même temps, il fait avancer des soldats qui confirment ce qu'il vient de dire: que tous les cavaliers éduens avaient été tués, et qu'eux-mêmes ne s'étaient sauvés que comme par miracle. Les Éduens, à ce récit, poussent des cris de fureur et conjurent Litavic de pourvoir au salut commun. «Y a-t-il donc à délibérer, reprend-il, y a-t-il «pour nous un autre chemin que celui de Gergovie et d'autres alliés «que les Arvernes? Doutons-nous que les Romains, encouragés par «l'impunité de leur premier forfait, n'accourent déjà pour nous égor-«ger? S'il reste quelque force, quelque courage dans nos âmes, «nous vengerons la mort de nos frères si indignement massacrés et «exterminerons les brigands qui veulent asservir la Gaule.» Ces paroles furent encore reçues avec acclamation, et l'on commença l'exécution du plan proposé par enlever un convoi de blé destiné aux Romains, et par faire main basse sur ceux qui l'escortaient.

Mais le massacre dont avait parlé Litavic et la mort d'Éporédorix et de Viridomar n'étaient qu'un pieux mensonge, dont ce jeune Éduen s'était servi pour s'emparer de l'esprit de ses soldats et les tourner contre les véritables ennemis de la patrie; et Éporédorix et Viridomar, formés à l'école de Divitiac, se montrèrent ses dignes

élèves, en dénonçant, aussitôt qu'ils en eurent connaissance, à César, leur patron, le projet de leurs compatriotes.

A cette nouvelle, César, non pas, comme il le prétend, par l'intérêt si tendre qu'il portait aux Éduens, mais à cause de l'imminence du danger que leur défection allait lui faire courir à lui-même et à son armée, sans balancer un instant, prend quatre légions et toute sa cavalerie, laisse la garde du camp à Caius Fabius, avec deux légions, et se porte, en toute hâte, à la rencontre du corps de Litavic, pour empêcher sa jonction avec les Arvernes. Telle fut encore, dans cette circonstance, la célérité de sa marche, qu'il arriva à temps en vue des Éduens. Éporédorix et Viridomar, dont Litavic avait annoncé la mort, ont ordre de se montrer les premiers et de détromper leurs compatriotes. Ils se prêtent à ce rôle indigne, et les Éduens, voyant, du reste, devant eux une force supérieure, jettent bas les armes et implorent leur pardon. Litavic s'enfuit à Gergovie, suivi de ses clients ou dévoués; car, selon les mœurs de la Gaule, c'eût été pour eux un crime d'abandonner leur patron, même en face d'une mort certaine.

Mais, pendant que César ramenait ainsi à son parti les Éduens prêts à lui échapper, son camp, violemment attaqué par Vercingétorix, courait les plus grands dangers, et il apprit que, si, le lendemain, Fabius n'était secouru, il ne pourrait plus soutenir la lutte. Instruit de ces faits, César marche sans donner à ses troupes le temps de se reposer, et arrive au camp, avant le lever du soleil.

Apprenant le mouvement de Litavic vers Gergovie, les Éduens avaient senti se réveiller leur orgueil national, et une réaction terrible s'en était suivie contre les Romains. Convictolitan seconde l'impulsion donnée, et la multitude pille et massacre les citoyens romains, à Cabillonum (Châlons-sur-Saône); on les chasse de la ville et, avec eux, un tribun militaire, qui rejoignait sa légion. On était au milieu de toutes ces manifestations hostiles au nom romain, quand la joie générale fut troublée par la nouvelle de l'échec de Litavic. On feignit, alors, de le désavouer; on envoya des députés à César, on fit des protestations de dévouement et de fidélité; mais le but caché des Éduens était de ravoir leurs troupes, et la conspiration contre César, pour être plus mystérieuse, n'en était pas moins per-

manente. César ne fut pas dupe de cette conduite à double face, mais il fit semblant de l'être, ménagea les députés, leur parla avec douceur, rejetant tout ce qui s'était passé sur l'aveuglement et la folie de la populace, et assurant que ses dispositions bienveillantes envers les Éduens n'en étaient pas changées.

Il était évident que, sous les inspirations patriotiques de Vercingétorix, l'esprit d'indépendance gagnait jusqu'aux plus fidèles alliés de Rome, et César, ne voulant pas être investi, tout à coup, et cerné par un soulèvement général, pensait sérieusement à s'éloigner de Gergovie; seulement, pour l'honneur de ses armes, il fallait empêcher que son départ ne ressemblât à une fuite.

Avant de prendre le parti de la retraite, César voulut tenter une surprise contre la ville et s'emparer d'une colline, qui la domine et qu'il crut mal gardée par l'ennemi; mais cette attaque fut vigoureusement repoussée, et, malgré les détails et les explications, au milieu desquels César cherche à dissimuler l'échec, il est certain, comme l'attestent du reste tous les autres historiens, qu'il fut battu[1]. Ce qui le prouve surtout, ce sont les derniers mots de César lui-même sur cette journée, ce que nous en appellerons le bulletin officiel. «Nos «soldats, dit-il, pressés de toutes parts, furent repoussés de leurs «postes avec une perte de quarante-six centurions; mais, la deuxième «légion, placée comme corps de réserve dans une position un peu «plus avantageuse, arrêta les ennemis trop ardents à nous pour«suivre. Dès que les légions eurent gagné la plaine, elles s'arrê«tèrent et firent face à l'ennemi. Vercingétorix ramena ses troupes «du pied de la colline dans ses retranchements. Cette journée nous «coûta près de sept cents hommes.» Qu'est-ce que tout cela veut dire, si ce n'est que les légions fuyaient et que Vercingétorix, après les avoir poursuivies jusque dans la plaine, crut ne pas devoir pousser plus loin, ce jour là? Quant à cette perte, réduite à sept cents hommes, n'oublions pas que ce chiffre là est sorti de la plume la plus intéressée à l'amoindrir.

1. César prétend, dit M. Amédée Thierry, qu'il n'avait voulu faire qu'une fausse attaque sur la ville, et qu'après la prise du camp de Teutomar, il fit sonner la retraite. Mais les détails mêmes de sa narration, confirmés par le témoignage de tous les autres historiens, prouvent suffisamment qu'il tenta une attaque sérieuse et qu'il fut battu (v. *Hist. des Gaulois*).

Le lendemain, ce qui prouve aussi que l'échec avait été plus sérieux que ne l'avoue César, c'est qu'il crut devoir gourmander ses troupes sur leur imprudence, puis, leur rappeler leur ancienne gloire et relever leur courage : il leur dit de ne pas se laisser abattre par l'événement de la veille, et de ne point attribuer à la vaillance de l'ennemi ce qu'il n'avait dû qu'à sa bonne position. Enfin, le jour suivant, quoique César prétende avoir eu le dessus, dans deux escarmouches de cavalerie, et avoir suffisamment rabattu la jactance des Gaulois, il jugea prudent de lever son camp et d'abandonner le siége.

Il se dirigea vers les Éduens, et, après trois jours de marche, il arriva sur les bords de l'Allier, rétablit le pont et passa, avec son armée.

Ce fut là que les Éduens Viridomar et Éporédorix vinrent le trouver et lui dire que Litavic était parti, avec toute sa cavalerie, pour soulever le pays; qu'eux-mêmes avaient besoin de le devancer pour retenir la nation dans le devoir : il paraît que ces deux jeunes Éduens se repentaient, alors, d'avoir dénoncé les projets de Litavic à César, et que, le patriotisme s'étant réveillé dans leurs âmes, ils cherchaient à racheter leur faute et à échapper à César. Le général romain se douta de leur dessein; mais, de peur de paraître leur faire violence, il les laissa partir.

Éporédorix et Viridomar, rendus ainsi à eux-mêmes, se dirigèrent sur *Noviodunum* (Nevers), ville des Éduens, située sur les bords de la Loire et dans une position avantageuse. C'était là que César tenait rassemblés tous les otages de la Gaule, les subsistances, les deniers publics, les approvisionnements de l'armée de toute espèce. Là ils apprirent que Litavic avait été reçu dans Bibracte (Autun) leur capitale, que Convictolitan et une grande partie du sénat s'étaient prononcés pour lui, qu'enfin on avait ouvertement envoyé des ambassadeurs à Vercingétorix pour faire avec lui une alliance offensive et défensive. Ils résolurent de ne pas laisser échapper une aussi belle occasion de donner à la cause commune un gage de leur retour et de leur dévouement. Ils massacrèrent la garnison romaine de *Noviodunum*, s'emparèrent des chevaux, des trésors, des approvisionnements et surtout des otages, et firent conduire le tout à

Bibracte entre les mains de Convictolitan; puis, jugeant qu'ils étaient hors d'état de garder la place, ils la brûlèrent, et, levant des troupes, surtout de la cavalerie, ils répandirent la terreur partout, ravagèrent le pays pour s'associer au plan de Vercingétorix, et distribuèrent leurs détachements sur tous les bords de la Loire.

César, instruit de ces mouvements, crut devoir hâter sa marche, car la retraite lui était fermée par les Cévennes, et d'ailleurs il ne pouvait abandonner Labienus, dont il était séparé. Il fallait, à tout prix, se rapprocher de ce lieutenant et des légions confiées à son commandement. César force donc sa marche, arrive sur les rives de la Loire, au moment où on l'en croyait encore bien éloigné, et, à la vue des Gaulois, surpris et consternés, franchit ce fleuve. De là il se dirige vers les Senons.

Qu'avait fait Labienus pendant ces mouvements de l'armée de César? Laissant à *Agendicum* (Provins) ses bagages et ses nouvelles recrues, il s'était porté, avec ses quatre légions, vers *Lutèce,* ville, dit César, appartenant aux Parisiens et située dans une île de la Seine. C'était Paris, alors réduit à ce que nous appelons aujourd'hui la cité, moins ses édifices, ses temples, ses palais; c'étaient quelques chaumières, quelques tentes jetées çà et là, entre un fleuve et des marais, et les soldats de l'orgueilleuse Rome, en marchant à la conquête de ce coin de terre, ne se doutaient guères qu'un jour dût en sortir une nouvelle capitale pour l'univers.

A la nouvelle de la marche de Labienus, un grand nombre de troupes gauloises se concentrèrent autour de Lutèce. Le commandement en chef en fut donné à l'Aulerke Camulogène, vieillard chargé d'années, mais à qui sa profonde expérience de l'art militaire mérita cet honneur. Son nom en dit plus que cet éloge, il signifie *fils de Mars*[1]. Ce général ayant remarqué que la ville était entourée d'un marais, qui aboutissait à la Seine et protégeait merveilleusement cette place, y établit ses troupes dans le but de disputer le passage aux Romains.[2]

1. Le Mars des Gaulois était appelé par eux *Camulus*. Voir, au chap. des *Origines*, les preuves que nous en donnons et que nous tirons surtout d'une inscription parisienne.

2. Ce marais perpétuel aboutissant à la Seine, *perpetuam esse paludem, quæ influeret in Sequanam*, était probablement formée par la rivière de Bièvre.

Labienus, après avoir en vain tenté de se frayer un chemin à travers le marais, sortit en silence de son camp, pendant la nuit, marcha sur *Melodunum* (Melun) et s'en empara. Il rétablit le pont, que les ennemis avaient rompu, y fit passer son armée et s'avança vers Lutèce. Camulogène, averti à temps, fait mettre le feu à la ville, couper les ponts et vient prendre position sur les bords de la Seine, vis-à-vis de Lutèce et en face du camp romain.

Déjà le bruit de la retraite de César devant Gergovie et de la défection des Éduens était parvenu aux Bellovaques[1], et ce peuple, enhardi par ces nouvelles, se préparait à la guerre. Labienus allait se trouver entre ces nouveaux ennemis et l'armée parisienne; il sentit le danger et ne songea plus qu'à ramener ses légions à *Agendicum*. Il s'agissait, d'abord, de passer le fleuve, c'est ce qu'il fit heureusement, la nuit suivante, à l'aide d'une fausse attaque qui trompa la surveillance des Gaulois. Au point du jour, les deux armées se trouvaient en présence au delà du fleuve. Le choc fut terrible; déjà l'aile gauche des Romains fléchissait, lorsqu'une légion de troupes fraîches, débouchant sur le derrière des Gaulois, les força à faire front de deux côtés en même temps. La lutte était inégale, et, malgré des prodiges de valeur, l'armée lutécienne fut enveloppée et taillée en pièces. Leur vieux général, Camulogène, succomba également, après avoir combattu comme un héros. Désormais rien ne s'opposait à la marche de Labienus, qui se dirigea vers *Agendicum*, et de là rejoignit César, avec ses légions victorieuses.

César avait besoin de ce renfort, car la défection des Éduens avait ranimé l'espoir des Gaulois et grossi le parti de l'indépendance.

Une assemblée générale s'ouvre à Bibracte; Vercingétorix y paraît et tous les suffrages se réunissent pour lui confirmer le commandement suprême. Nos pères, les Séquaniens, les Médiomatriciens, les Rauraques furent aussi de cette imposante assemblée, car de tous les peuples gaulois, César le constate, trois seulement y manquèrent, les Rèmes, les Lingons et les Trévires, les deux premiers, parce qu'ils restaient fidèles aux Romains, les Trévires, parce qu'ils étaient trop éloignés et qu'ils étaient d'ailleurs pressés par les Germains.

1. Les Bellovaques occupaient notamment la territoire appelé aujourd'hui Beauvaisis, le pays, dont Beauvais est devenu la capitale.

Vercingétorix, fort de l'assentiment de tant de peuples, ordonne la prompte réunion de toute la cavalerie, forte de 15,000 hommes, et développe son plan de campagne : «il se contentera de l'infanterie «qu'il a déjà; il ne veut pas tenter le sort des armes en bataille «rangée; avec une cavalerie nombreuse il lui sera facile de couper «les vivres aux Romains et c'est par la disette qu'il faut les vaincre; «que les Gaulois se résignent à détruire leurs récoltes et à incendier «leurs demeures, et ne voient dans ces pertes momentanées, que «le moyen de recouvrer à jamais leur indépendance et leur empire.» Les choses ainsi réglées, il envoie des troupes pour attaquer, sur trois points, du côté des Allobroges, des Helves et des Volkes-Arécomiques, la province romaine et ses alliés de la Gaule. Il fermait par là tous les chemins aux secours qui pouvaient arriver à César de l'Italie ou de la province. Le général romain, ainsi séparé de toutes ses communications, se vit forcé de s'adresser à la Germanie, à ces peuples qu'il avait vaincus, les années précédentes, et leur demanda des cavaliers et de ces fantassins armés à la légère, accoutumés à se mêler à la cavalerie dans les combats. Ce secours lui fut accordé et nous verrons combien il lui fut utile.

César voulut pourvoir au danger qui menaçait la province romaine et, pour y arriver plus facilement, il se dirigeait vers la Séquanie, par l'extrême frontière des Lingons[1], quand Vercingétorix, décidé à lui couper la retraite, vint, en trois campements, prendre position environ à dix milles des Romains. S'adressant à ses soldats : «le moment de vaincre est arrivé, dit-il, les Romains «fuient dans leur province et abandonnent la Gaule; c'est assez «pour nous donner quelques instants de liberté, c'est trop peu «pour assurer, dans l'avenir, notre paix et notre sécurité; il faut «donc les attaquer dans l'embarras de leur marche.» Il développe, ensuite, tous les avantages de son plan, et électrise tellement ses compatriotes, qu'ils s'écrient tous d'une voix, «qu'il faut que chacun s'engage, par le serment le plus sacré, à ne plus rentrer

1. *In Sequanos per extremas Lingonum fines.* M. C. L. Mangin, dans une curieuse *Dissertation sur l'antiquité du château de Darnay en Vosges*, croit avoir retrouvé le chemin que prit César, et le signale aux environs mêmes de l'emplacement sur lequel s'est élevé le château. V. cette dissertation, p. 9. Épinal, chez Gérard, 1828. Nous devons à la bienveillance de M. de Golbéry l'exemplaire que nous avons de cette brochure, devenue fort rare.

dans sa demeure, à ne plus revoir sa femme, ses enfants, sa famille, s'il n'a traversé deux fois les rangs de l'ennemi.» Et ce serment solennel est prêté par tous, et, le lendemain, la bataille s'engage sur tous les points. Jamais peut-être César ne courut un plus grand danger que dans cette rencontre. Un moment, enveloppé par un gros de cavaliers arvernes, il faillit être pris par eux, et son épée resta entre leurs mains[1]. La cavalerie romaine, malgré la présence et les encouragements de son général, fléchissait et eût été immanquablement culbutée, si les Germains n'étaient accourus et n'avaient rétabli le combat. Eux firent céder la cavalerie gauloise et la mirent en fuite.

Vercingétorix, voyant toute sa cavalerie lui échapper, ramena dans son camp son infanterie, et dirigea sa retraite vers Alésia (Alise), ville des Mandubes[2], poursuivi, tant que dura le jour, par César.

Alésia s'élevait au sommet d'une montagne, dans une position si escarpée, qu'elle semblait ne pouvoir être prise que par un siége en règle. Au pied de cette montagne coulaient deux rivières, la *Lutosa* et l'*Osera*[3]. Devant la ville s'ouvrait une plaine d'environ trois milles de longueur, bordée, de toutes parts, par des collines peu distantes l'une de l'autre et d'une hauteur à peu près uniforme. Sous les murs, le côté qui faisait face à l'orient était garni, dans toute son étendue, de troupes gauloises, défendues par un fossé sec et une muraille de six pieds de haut. La ligne de circonvallation, formée par les Romains, occupait un circuit de 11 milles. Leur camp était assis dans une position avantageuse et défendu par vingt-trois forts.

Les travaux furent interrompus par un combat de cavalerie. L'acharnement fut égal de part et d'autre. Les Gaulois furent enfin repoussés, avec grandes pertes, jusque dans leurs retranchements et même jusqu'aux portes de la place; ce succès, longtemps indécis, fut, encore une fois, dû aux Germains.

Après cet échec, Vercingétorix prit la résolution de renvoyer, de

1. Ce fait est attesté par Plutarque (v. *in Cæsarem*).

2. Mandubes, peuple de la Gaule lyonnaise, entre les Éduens au Sud et les Lingons au Nord-Est, avait pour chef-lieu *Alesia*, aujourd'hui Alise ou Sainte-Reine, à 12 kilomètres de Semur, dans l'Auxois, dép. de la Côte-d'or.

3. Aujourd'hui la Loz et l'Oseran.

nuit, toute sa cavalerie. Avant le départ de ces cavaliers, il leur recommanda «d'aller dans leurs pays respectifs et d'enrôler tous ceux de leurs compatriotes qui seront en âge de porter les armes; il leur rappelle ce qu'il a fait pour eux et pour la liberté commune, il les conjure de ne pas l'abandonner, et de songer que leur négligence à exécuter ses ordres entraînerait, avec sa ruine, celle de quatre-vingt mille hommes; il n'a de vivres que pour trente jours au plus; mais il pourra, en les ménageant, tenir un peu plus longtemps.» Après ces recommandations, il fait partir en silence sa cavalerie, par l'intervalle que les lignes romaines laissaient encore ouvert.

Instruit de ces dispositions par des transfuges et des prisonniers, César fit creuser un fossé de vingt pieds de large et d'autant de profondeur[1]. Tout le reste des retranchements fut établi à quatre cents pas en arrrière de ce fossé. Dans cet espace, il tira deux fossés de quinze pieds de large et d'égale profondeur, et dans celui intérieur amena les eaux d'une rivière. Derrière ces fossés il éleva une terrasse et un rempart de douze pieds, il y ajouta un parapet et des créneaux et fit dresser de grosses pièces de bois fourchues, ce que nous appelons des chevaux de frise, à la jonction du parapet et du rempart, pour en défendre l'accès. Tout l'ouvrage fut flanqué de tours, placées à quatre-vingts pieds l'une de l'autre.

Comme les Gaulois essayaient de troubler les travailleurs et faisaient de vigoureuses sorties, César jugea nécessaire d'ajouter encore à la force de ces retranchements. On ouvrit une tranchée de cinq pieds de profondeur et on y enfonça, sur cinq rangs, des pieux énormes et qui ne laissaient voir que leurs pointes acérées; les soldats appelaient *ceps* cette plantation meurtrière, rangée par lignes comme des pieds de vigne. Au-devant étaient disposés obliquement, en échiquier, des puits de trois pieds de profondeur; on y faisait entrer des pieux gros comme la cuisse, aiguisés au feu par le haut; la pointe ne sortait de terre que de quatre doigts; la terre, autour de la tige, était foulée et tassée avec les pieds pour consolider l'œuvre, et le reste était recouvert, à la surface, de ronces et de branchages, afin de cacher le piége. Il y en avait de cette espèce huit rangs, et les légionnaires les nommaient les *lis*,

1. Ce premier fossé était ce qu'en termes de l'art on appelle un *fossé perdu*. Napoléon.

à cause de leur ressemblance avec cette fleur, dont le pistil en forme de lance, retenu au fond du calice, ne découvre à l'extérieur que la pointe de son dard. En avant encore, la terre était semée çà et là, de distance en distance, de chausses-trapes d'un pied de long, armées de dents en fer; on les appelait les *aiguillons*.

Pendant que ces travaux gigantesques et dont la plupart étaient nouveaux pour les Romains eux-mêmes[1], enfermaient Alésia et ses braves défenseurs dans une triple ceinture de circonvallations et de forts, les principaux de la Gaule se réunissaient en assemblée générale et avisaient au moyen de sauver cette place, le dernier boulevard de la nationalité gauloise. Le contingent de chacun des états[2] fut fixé d'un commun accord et une levée totale de huit mille cavaliers et de deux cent quarante mille fantassins fut votée d'acclamation. Les Séquaniens fournirent 12,000 hommes, les Médiomatriciens 5000, les Rauraques avec les Boïens 30,000[3]; ainsi nos pères, quoique épuisés par les guerres précédentes, comptèrent pour une bien large part, pour un cinquième, dans cette grande expédition, qui allait s'associer aux périls, à la gloire de Vercingétorix, et tenter un héroïque et suprême effort pour le salut de la patrie commune.

1. *Ceps, Lis, Aiguillons :* «il paraîtrait, d'après les noms divers donnés par les soldats à ces ouvrages, qu'ils étaient nouveaux pour eux.» — Napoléon.

2. Voici l'énumération des ces contingents : Les Éduens avec leurs clients, les Ségusiens, les Ambivarites, les Aulerkes-Brannovikes, les Brannoves, 35,000 hommes; les Arvernes avec les peuples de leur ressort, tels que les Éleusètes-Cadurkes, les Gabales et les Velaunes, un pareil nombre; les Senons, les Séquaniens, les Bituriges, les Santons, les Rutènes, les Carnutes, chacun 12,000; les Bellovaques 10,000; les Lemovikes, autant; les Pictons, les Turons, les Parisiens, les Helves, 8000 chacun; les Suessions, les Ambiens, les Médiomatriciens, les Pétrocores, les Nerves, les Morins, les Nitiobriges, chacun 5000; les Aulerkes-Cénomans, autant; les Atrébates, 4000; les Bellocasses, les Lexoves, les Aulerkes-Éburovikes, chacun 3000; les Rauraques avec les Boïens, 30,000; les pays situés le long de l'Océan et que l'on appelait Armoriques, au nombre desquels étaient les Curiosolites, les Rhédons, les Ambibares, les Calètes, les Osismes, les Lémovikes, les Venètes, les Unelles, 6000 hommes. (V. César., liv. VII, ch. LXXV.

3. Il ne faut pas s'étonner de trouver les Boïens accolés aux Rauraques, car il existait entre ces deux peuples un lien de commune origine, que nous avons signalé, et leurs territoires d'ailleurs se touchaient. César, en effet, en décrivant l'étendue de la Forêt-Hercynienne, le pays des Boïens, dit formellement qu'elle commençait aux frontières des Helvétiens, des Némètes et des Rauraques : *oritur ab Helvetiorum, et Nemetum, et Rauracorum finibus*, V. liv. VI, ch. XXV.

Cette immense armée se réunit sur le territoire éduen et reçut pour chefs l'Atrébate Comm, les deux Éduens Viridomar et Eporédorix et l'Arverne Vergasillaunn[1], cousin de Vercingétorix.

Cependant les Gaulois, assiégés dans Alésia, commençaient à désespérer de se voir secourus; le jour fixé était expiré et, malgré les sages précautions du chef, tout le blé consommé. Dans cette situation critique, ils s'étaient assemblés et délibéraient sur le parti qu'ils avaient à prendre. Quelques-uns parlaient de capituler, d'autres de tenter de s'ouvrir un passage à travers les ennemis, lorsque Critognat, Arverne d'une haute naissance et jouissant d'une grande influence sur l'armée, ouvrit un avis d'un héroïsme sauvage : « A «ceux qui appellent capituler, se livrer au plus honteux esclavage, je «ne répondrai pas; je les tiens pour indignes de porter le titre de «citoyens et de donner un vote dans cette assemblée. Je ne m'a-«dresse qu'à ceux qui proposent de se précipiter en désespérés sur «l'ennemi et de chercher une issue par le glaive; eux au moins, «votre assentiment général le prouve, ont conservé quelque mé-«moire de notre antique valeur. Mais c'est faiblesse et non courage «que de ne pas savoir supporter quelques jours de disette. Il est «plus facile de s'offrir de soi-même à la mort que d'endurer patiem-

1. *Vergasillaunn*, Adelung retrouve les éléments de ce nom et de celui de *Vercingétorix* dans la vieille langue d'Irlande : «*Der erste (Nahm) wurde nach dem Irländischen heissen* «Fear cin go toir, *der Mann oder Hauptmann bey der Expedition, der zweite* Fear go «saighlean, *der Mann zur Fahne, der Pannerträger.*» *Mithridates*, vol. II, 2e partie: *Keltischer Sprach und Völker Stamm.* Il extrait du même idiôme *Vergobret* et il en fait: Fear go freath, *ein Mann der da richtet*, un homme qui dirige ou qui juge. Ainsi Vercingétorix aurait signifié chef de l'expédition, Vergasilaunn, porte-étendard, et Vergobret, juge ou directeur. C'est ingénieux, mais l'irlandais n'a rien à faire ici. Il est possible que l'irlandais ait pris beaucoup aux idiomes primitifs des Gaules, et cela ne peut étonner, quand on voit, au temps de César encore, la plus grande partie, peut-être la totalité de ce que nous appelons, aujourd'hui, la Grande-Bretagne, obéir au roi d'une simple province gauloise, des Suessions (le Soissonnais). Mais chercher le gaulois dans la langue d'Irlande, c'est prendre l'effet pour la cause. Aussi ne faisons-nous ici que citer l'opinion d'un savant étymologiste, sans entendre l'approuver et encore moins nous l'approprier. Nous avons, au chapitre des origines, indiqué une autre source au mot *Vergobret;* sans doute, c'est là qu'il faut puiser aussi l'explication des noms de Vercingétorix et de Vergasillaunn, si toutefois on veut absolument leur trouver une signification, ce qui, du reste, nous semble parfaitement raisonnable, car bien certainement les noms propres ont eu, pour première raison d'être, une image, une qualité, un fait ou un souvenir, qu'ils exprimaient et rappelaient. Nous ne connaissons pas le vieux patois d'Auvergne, mais nous serions bien trompé, si l'on n'y retrouvait plus facilement et d'une manière plus sûre que dans l'irlandais, l'origine des noms de Vercingétorix et de Vergasillaunn.

«ment la douleur. Et moi aussi je me rangerais à cet avis (tant «l'honneur a sur moi d'empire!), si je n'y voyais de péril que pour «notre vie. Mais, dans la résolution que nous allons prendre, son-«geons à la Gaule tout entière, que nous avons appelée à notre «secours. Lorsque quatre-vingt mille hommes auront péri en un «seul lieu, en un seul jour, quel courage pensez-vous que conser-«vent nos parents et nos proches, s'ils ne trouvent en arrivant ici «que le silence de la mort et n'ont plus à combattre que sur nos «cadavres? Gardez-vous donc de priver de votre soutien ceux qui «affrontent tous les dangers pour votre salut, gardez-vous, par «irréflexion et témérité, par défaillance de la véritable valeur, de «livrer toute la Gaule à l'avilissement d'une perpétuelle servitude. «Parce que vos frères ne sont pas arrivés au jour fixé, douteriez-«vous de leur foi et de leur constance? Eh quoi! quand vous voyez «les Romains, chaque jour, agrandir, étendre leurs retranchements, «croyez-vous que ce soit simplement pour se tenir en haleine? Si «tous les chemins nous sont fermés pour avoir des nouvelles des «nôtres, les Romains ne nous révèlent-ils pas assez, par ces tra-«vaux de jour et de nuit, et l'approche de l'armée libératrice et la «terreur qu'elle leur inspire. Quel est donc mon avis? De faire ce «que firent nos pères, dans leurs guerres, bien moins funestes, «contre les Cimbres et les Teutons. Forcés, comme nous, de se ren-«fermer dans leurs villes, comme nous, en proie à la famine, ils «soutinrent leur vie en se nourrissant de la chair de ceux d'entre «eux que l'âge et la faiblesse rendaient impropres aux combats, et «ils ne se rendirent pas. Si nous n'avions pas reçu cet exemple, «je dirais encore que, pour la cause de la liberté, il serait glorieux «de le donner et d'en léguer le souvenir à la postérité. En effet, «y eût-il jamais rien de comparable à cette guerre? Les Cimbres, «après avoir, comme un fléau dévastateur, ravagé, épuisé la Gaule, «sortirent enfin de notre territoire pour en envahir un autre; ils «nous laissèrent nos droits, nos lois, nos champs, notre liberté. «Mais les Romains que demandent-ils? que veulent-ils? la haine et «l'envie les amènent; jaloux de la renommée d'un peuple qu'ils «n'ont pu égaler en noblesse et dont ils ont éprouvé la puissance les «armes à la main, ils veulent s'établir dans nos champs, dans nos

«villes et nous imposer le joug d'une éternel esclavage; ils n'ont «jamais fait la guerre dans un autre but. Que si vous ignorez com-«ment ils traitent leurs conquêtes lointaines, regardez cette partie «de la Gaule qui touche à nos frontières : réduite en province ro-«maine, dépouillée de sa nationalité et de ses lois, soumise à la «hache des licteurs, elle gémit sous le poids d'une tyrannie qui ne «doit pas finir.»

Les avis ayant été recueillis, on ne recula pas devant le parti proposé par Critognat, seulement on en ajourna l'exécution: il fut décidé que, si l'on y était contraint, si les secours se faisaient trop attendre, on se porterait à cette horrible extrémité, plutôt que de se rendre et de subir le joug romain. Le seul moyen de gagner quelques jours était de décharger la ville de toutes les bouches inutiles: ce moyen, terrible aussi en face de l'ennemi, fut adopté, et l'on vit les Mandubes, avec leurs femmes et leurs enfants, forcés de sortir de leurs demeures, allant tout en pleurs et tendant les bras aux Romains, implorer leur pitié et leur demander l'esclavage et du pain. Mais le camp romain resta fermé devant eux; César les fit recevoir à coups de javelots, et ces malheureux, également repoussés par leurs compatriotes et par leurs ennemis, périrent, sous les murs de leur propre ville, dans les convulsions du désespoir et les tortures de la faim.[1]

Ce lamentable épisode de l'héroïque défense d'Alésia était à peine consommé, quand, tout à coup, on voit apparaître au sommet d'une colline, puis, dominer toutes les hauteurs voisines et s'étendre au loin dans la plaine, une foule innombrable de guerriers; une puissante cavalerie les devance et vient fièrement s'établir à moins d'un mille des retranchements de César: c'est l'armée libératrice, les assiégés l'ont reconnue, toutes les douleurs sont oubliées, un double cri de joie s'échappe, en même temps, du haut des murs d'Alésia et de tous les rangs des libérateurs, en passant, comme un défi, au-dessus des lignes romaines. Aussitôt, Vercingétorix fait sortir tout ce qui lui reste de troupes, les range en avant de la place et se prépare à s'ouvrir un

1. César n'ose avouer que son refus de recevoir ces infortunés, *Cæsar recipi prohibebat* (liv. VII, ch. LXXVIII); mais Dion Cassius est plus explicite: *itaque ex turba in medio urbis castrorumque, neutris ipsam accipientibus, miserrima morte periit*. V. Dionis Cassii *Romanorum historiarum libri XXV, ex Guilielmi Xylandri interpretatione*, liv. XL, p. 156. A. Édit. MDCII.

passage jusqu'à l'armée de ses compatriotes. César, entre ces deux ennemis, dispose aussi ses légions sur les deux lignes de ses retranchements; enfin, une action générale commence avec un acharnement qui révèle assez l'importance de la victoire pour l'un et l'autre parti. On avait combattu, depuis midi jusqu'au coucher du soleil, et l'issue de la lutte était encore indécise, quand, une fois de plus, les Germains firent pencher la balance : réunis en escadrons serrés, ils se précipitent sur un seul point; la cavalerie gauloise est enfoncée; les archers, mêlés dans ses rangs, s'en détachent et, électrisés par tous les regards qui se concentrent sur eux, cette poignée de héros, soutient vaillamment la retraite et fait même, à plusieurs reprises, reculer l'ennemi. Mais enfin emportés trop loin par leur propre valeur, séparés de la cavalerie, dans la mêlée, ils furent enveloppés et taillés en pièces; les légions se montrent alors et, sans donner aux Gaulois le temps de se rallier, les poursuivent jusque dans leur camp. La garnison d'Alésia consternée se retire dans la place.

Pendant la nuit, les Gaulois voulurent prendre une revanche; ils tentèrent une surprise: protégés par les ténèbres, ils s'approchent silencieusement des retranchements des Romains, du côté de la plaine; puis, tout à coup, ils poussent de grands cris, signal qui devait avertir de leur approche les assiégés, ils se mettent à combler sous des fascines le fossé et à faire pleuvoir une grêle de flèches, de dards et de pierres sur les remparts et se préparent à l'assaut. Vercingétorix, fidèle au signal convenu, protége cette attaque par la diversion d'une vigoureuse sortie, et un combat terrible et de nuit s'engage sur toute la ligne.

Tant que les Gaulois combattirent à distance des retranchements, ils incommodèrent beaucoup les Romains par la grande quantité de leurs traits. Mais lorsqu'ils se furent avancés davantage, il arriva ou qu'ils se jetèrent sur les aiguillons qu'ils ne voyaient pas, ou qu'ils se percèrent eux-mêmes en tombant dans les fosses garnies de pieux, ou enfin qu'ils périrent sous les projectiles de toute espèce que vomissaient par toutes les bouches, du haut de la terrasse et des tours, les puissantes machines des Romains. Enfin, voyant le jour approcher et craignant d'être pris en flanc et enveloppés par les sorties faites des forts situés sur les hauteurs, ils se replièrent sur leur camp. Les

assiégés, s'apercevant de cette retraite, furent obligés, avant d'avoir pu faire usage des moyens proposés par Vercingétorix pour combler le premier fossé, d'abandonner leur entreprise et de rentrer dans leurs murs.

Repoussés, deux fois, avec de grandes pertes, les Gaulois tinrent conseil sur ce qu'il leur restait à faire. Il y avait au nord une colline, qu'on n'avait pu comprendre dans l'enceinte des retranchements, à cause de l'étendue de son circuit; elle dominait le camp romain établi à mi-côté. La garde de ce poste important avait été confiée à deux lieutenants de César, C. Antistius Reginus et C. Caninius Rebilus. Il fut convenu que soixante mille hommes des meilleures troupes, commandés par l'Arverne Vergasillaunn, le digne parent de Vercingétorix, feraient un détour pour venir, par le derrière de la montagne, s'emparer de cette position et de là tomber sur le camp ennemi. L'heure de midi fut fixée pour cette attaque. De ce corps d'élite devaient être, en première ligne, les Arvernes, compatriotes du chef et, immédiatement après eux, leurs plus fidèles alliés, nos pères, au moins les Séquaniens et les Rauraques.[1]

A l'heure convenue cette tentative s'exécute. Dans le même temps, la cavalerie s'approche des retranchements de la plaine et le reste des troupes gauloises commence à se déployer en bataille à la tête de leur camp. Du haut de la forteresse d'Alésia, Vercingétorix aperçoit ces mouvements et sort de la place avec les claies, les fascines, les faux de siége et tout ce qu'il avait disposé pour l'assaut. Le combat s'engage, à la fois de toutes parts, avec fureur. Des deux côtés on sent que ce jour est celui des derniers efforts. L'action est vive partout, mais surtout autour des forts supérieurs, vers lesquels s'était dirigé Vergasillaunn: l'étroite sommité qui dominait la pente était d'une haute importance, les Gaulois font tout pour s'en rendre maître, et s'y maintenir. Les uns accablent les Romains sous leurs traits, les autres, ayant formé la tortue, arrivent au pied du rempart. Des troupes fraîches prennent incessamment la place de celles fatiguées. Les ennemis assaillis sur tous les points de leurs retranchements suffisent à peine à la défense. Vercingétorix et les siens

1. En effet, les Arvernes, dans leurs longues guerres contre les Éduens, avaient eu constamment pour alliés les Séquaniens et les Rauraques.

attaquent le camp de la plaine, pendant que Vergasillaunn menace les hauteurs, la terre et les fascines que les Gaulois jettent dans les fossés les aident à les franchir et comblent les piéges tendus sous leurs pas; déjà les armes et les forces commençaient à manquer aux Romains. César dirige des renforts de ce côté, il se porte de sa personne aux points les plus menacés et ordonne une manœuvre de cavalerie dans le but de prendre les ennemis à dos.

Cependant Vercingétorix, désespérant de forcer les retranchements de la plaine, à cause de l'étendue des fortifications, et aussi, sans doute, parce qu'il n'est pas suffisamment secondé par l'armée extérieure de Comm, d'Eporédorix et de Viridomar, tente d'escalader les hauteurs escarpées où les Romains avaient des forts; il y fait transporter tout ce qu'il avait préparé pour l'assaut, il déloge par une grêle de traits les Romains qui combattaient sur les tours, et parvient à se faire un chemin avec des terres, des claies et des fascines; alors ses soldats coupent à coups de faux les mantelets et commencent à démolir le rempart.

Labienus, voyant que ni les murs, ni les fossés ne peuvent arrêter l'impétuosité des assaillants, rassemble trente-neuf cohortes sorties des forts voisins et que le hasard lui présente, et dépêche à César des courriers pour l'informer de son dessein.

César, sur cet avis, hâte sa marche pour assister à l'action : on le reconnaît à ce manteau de pourpre, qu'il avait coutume de porter dans les batailles[1]. Les Gaulois, qui de la hauteur le voient sur la pente avec les escadrons et les cohortes, dont il s'était fait suivre, reviennent à l'assaut avec une nouvelle ardeur : un cri s'élève en même temps des rangs gaulois et des rangs ennemis. De part et d'autre, laissant le javelot, on tire le glaive; une lutte corps à corps, une horrible mêlée s'engage, le sang coule à flots. Tout à coup, sur les derrières de l'ennemi, paraît la cavalerie romaine ou plutôt germaine; et de nouvelles cohortes se présentent sur le rempart; les Gaulois épuisés par le combat tentent un suprême effort pour faire face à cette double attaque; mais la lutte est inégale, ils sont repoussés; ils veulent s'ouvrir une issue pour la retraite, mais la cavalerie germaine leur barre le passage, les écrase et en fait un horrible carnage.

1. C'était le *paludamentum*.

Sédulius, chef et prince des Lemovikes est tué; l'arverne Vergasillaunn, entouré d'ennemis, est pris vivant dans la déroute; soixante-quatorze enseignes militaires sont apportées à César; mais, ce qui prouve avec quel courage les Gaulois avaient combattu, c'est que, au témoignage du vainqueur lui-même, d'un si grand nombre d'hommes bien peu rentrèrent au camp sans blessures. Les assiégés, appercevant du haut de leurs murs cette déroute et ce massacre, désespèrent de leur salut et retirent leurs troupes de l'attaque des retranchements. A peine la nouvelle du désastre fut-elle arrivée au camp des Gaulois, qu'ils l'évacuèrent à l'instant. Au milieu de la nuit, la cavalerie lancée à leur poursuite, atteignit l'arrière-garde; une grande partie fut prise ou tuée, le reste, sous la conduite de Comm, se réfugia dans les cités voisines.

Ainsi finit cette journée, qui pouvait être si funeste à César et qui est devenue, aux yeux de la postérité, son principal titre de gloire. Jamais il ne s'était vu aussi près de la défaite et jamais sa victoire ne fut plus complète. Il dut cet immense succès à son génie sans doute, mais bien plus encore au défaut d'ordre et d'unité parmi ses ennemis. Que faisaient l'Atrébate Comm, les Éduens Eporédorix et Viridomar, avec la plus forte part d'une armée de 250,000 hommes, alors que l'intrépide Vergasillaunn menaçait une position qui l'eût rendu maître du camp romain? que faisaient-ils, pendant que l'héroïque Vercingétorix attaquait, avec une égale audace et un égal bonheur, la ligne intérieure des retranchements! S'ils avaient combiné leurs efforts avec ceux de ces héros, dans le moment décisif, oui, un historien moderne a eu raison de le dire, la Gaule était sauvée, et le nom de César aurait été inscrit, dans les annales, à côté des noms de Crassus et de Varus.[1]

Le lendemain, Vercingétorix, au milieu de la stupeur générale, convoque autour de lui les défenseurs d'Alésia, et, plus grand que son infortune: «Je n'ai pas entrepris cette guerre, dit-il, pour mes inté-«rêts personnels, mais pour la défense de la liberté commune, vous «le savez; puisque le sort s'est prononcé contre moi, je viens m'offrir «à mes compatriotes comme un dernier moyen de salut; je leur

1. César, liv. VII, ch. LXXXVIII. Velleius Paterculus, liv. II, ch. XLVII. Plutarque, *in Cæsarem*, p. 721. Dion Cassius, liv. XI, p. 139. Florus, liv. III, ch. 10.

«laisse le choix d'apaiser les Romains par ma mort ou de me livrer «vivant.» On demande la volonté de César. Il ordonne qu'on lui apporte les armes et qu'on lui amène les chefs. Assis sur une espèce de trône, à la tête de son camp, il se donne la triste joie de faire traîner devant lui les généraux ennemis et de voir amonceler à ses pieds les armes des vaincus. A l'exception des Éduens et des Arvernes, dont sa politique veut se servir pour regagner tous ces peuples à la cause romaine, le reste des prisonniers, de toutes ces victimes du patriotisme et de la liberté, fut distribué, comme un vil bétail, par tête, à chaque soldat, à titre de butin.

César ajoute que Vercingétorix fut mis en son pouvoir [1], mais le général historien en a imposé à la postérité: ce héros ne fut pas livré, il se livra lui-même. Il n'attendit pas, comme l'atteste Dion Cassius, comme l'exprime si énergiquement l'illustre auteur de l'*histoire des Gaulois* [2], il n'attendit pas que les centurions romains le traînassent pieds et points liés aux genoux de César. Montant sur son cheval enharnaché comme dans un jour de bataille, revêtu lui-même de sa plus riche armure, il sortit de la ville et traversa au galop l'intervalle des deux camps, jusqu'au lieu où siégeait le proconsul; soit que la rapidité de sa course l'eût emporté trop loin, soit qu'il ne fît par là qu'accomplir un cérémonial usité, il tourna trois fois en cercle autour du tribunal, sauta de cheval, et prenant son épée, son javelot et son casque, il les jeta aux pieds du Romain, sans prononcer une parole. Ce mouvement de Vercingétorix, sa brusque apparition, sa haute taille, son visage fier et martial, causèrent parmi les spectateurs un saisissement involontaire. [3]

1. *Vercingetorix deditur.* César, liv. VII, ch. LXXXIX.

2. Dion Cassius. *Ea clade accepta, Vercingetorix, quum integro etiamnum corpore effugere posset, ad eum (Cæsarem) non implorata ante per ullum internuncium pace, se contulit, sedentique pro tribunali repente in conspectum venit.* Trad. de Xilandre, liv. XL, p. 156. Amédée Thierry, *Hist. des Gaulois*, t. III, p. 176 et suiv.

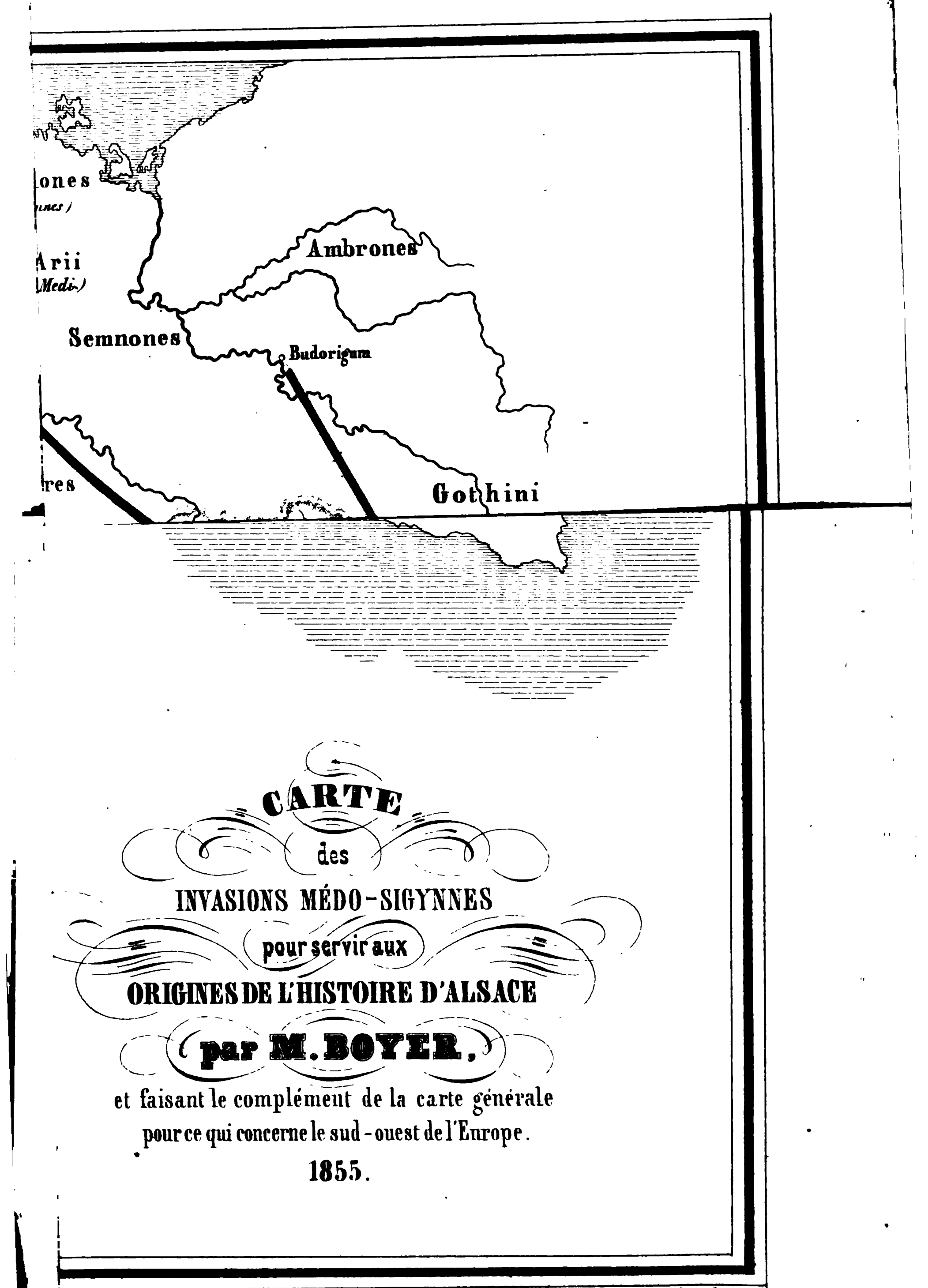
3. *Quæ res animos quoque nonnullorum terruit. Erat enim Vercingetorix statura procere, magnamque armorum gloriam habebat.* Dion Cassius, liv. XL, trad. de Xilandre, p. 156. *Totius autem belli dux Vercingetorix armis indutus pulcherrimis, equo ornato portis exiit, quumque ter in orbe circa Cæsarem, ut tum sedebat, equitasset, equo dessilivit, projectisque armis ad pedes Cæsaris accessit, atque ibi quietus assedit, donec ad triumphum in custodia asservari jussus est.* Plutarque, *in Cæsarem*, vol. XI, p. 860, de la traduction de Théodore Dochner, édition d'Ambroise Firmin Didot. Paris, 1847.

César fut surpris et presque effrayé, il garda le silence, quelques instants; mais, bientôt, éclatant en accusations et en invectives, il osa reprocher au Gaulois «d'avoir méconnu son ancienne amitié et mal payé ses bienfaits...» puis, il fit signe à ses licteurs de le garotter et de l'entraîner dans le camp. Vercingétorix souffrit tout en silence. Les lieutenants, les tribuns, les centurions, qui entouraient le proconsul, les soldats mêmes paraissaient vivement émus. Le spectacle d'une si grande et si noble infortune parlait à toutes les âmes; César seul resta froid et cruel.

Ce que César ne dit pas non plus dans ses *Commentaires*, où il n'a oublié que la gloire de ses ennemis, ce qu'il ne dit pas dans la crainte, ah! bien fondée, de ternir d'un mot tous ses lauriers, c'est le traitement qu'il fit subir à son illustre captif. Mais un historien[1] a comblé la lacune et imprimé au nom de César, tout en cherchant à le défendre, une tache que toutes ses victoires n'ont pu effacer. Vercingétorix fut conduit à Rome, et plongé dans un cachot infect, où il attendit, pendant six ans, que le vainqueur vînt étaler au Capitole l'orgueil de son triomphe, car, ce jour là seulement, le patriote gaulois devait trouver, sous la hache du bourreau, la fin de ses humiliations et de ses souffrances.

Après avoir mis ainsi sous la domination romaine toute la Gaule, César distribua ses lieutenants et ses légions dans les différentes provinces conquises, de manière à en assurer la garde et la surveillance. T. Labienus avec deux légions et de la cavalerie fut envoyé dans la Séquanie. César lui-même résolut de passer l'hiver à Bibracte, pour surveiller sa nouvelle conquête, et Rome, désormais maîtresse de la Gaule jusqu'aux bords du Rhin, ordonna vingt jours d'actions de grâces aux dieux.

1. Dion Cassius, *eamque causam (delicti gravitas) habuit cur neque misericordia tum prosequeretur Vercingetorigem, et statim in vincula conderet : quem post in triumpho ductum necavit.* Liv. XL, trad. de Xilandre, p. 156.


ones
Arii
(Medi.)
Semnones
Ambrones
Budorigum
res
Gothini
CARTE
des
INVASIONS MÉDO-SIGYNNES
pour servir aux
ORIGINES DE L'HISTOIRE D'ALSACE
(par M. BOYER,)
et faisant le complément de la carte générale
pour ce qui concerne le sud-ouest de l'Europe.
1855.
Lith. de Vᵉ Berger-Levrault & fils à Strasbourg.



